LA VILLE À LIVRE OUVERT

Lectures d'architectures et parcours en médiathèques

Jean-Michel Léger
Benoîte Decup-Pannier
Jennifer Hasae
Rainier Hoddé

Ipraus/
École nationale supérieure
d'architecture de Paris-Belleville

Mission à l'Ethnologie, ministère de la Culture et de la Communication

oct. 2006 — Subvention du 26 novembre 2003
Affaire suivie par Alain Morel

LA VILLE À LIVRE OUVERT

Lectures d'architectures et parcours en médiathèques

Les parties 1 et 2 ont été rédigées
par Jean-Michel Léger, sociologue.

La partie 3 a été rédigée
par Jennifer Hasae, ethnologue
(bibliothèque de l'Université Paris 8 - Saint-Denis
et Médiathèque Cathédrale à Reims)
et Benoîte Decup-Pannier, sociologue
(médiathèques Jean-Pierre Melville à Paris
et Croix-Rouge à Reims).

La conclusion a été rédigée
par Rainier Hoddé, architecte, sociologue
et Jean-Michel Léger.

La revue de presse en annexe a été constituée
par Rainier Hoddé
et Charles-Louis Alibert-Sens, architecte.

La mise en pages a été conçue et réalisée
par Jennifer Hasae.

Remerciements
Nous remercions chaleureusement tous ceux qui ont été nos informateurs pour cette recherche, qui nous ont donné de leur temps, et sans lesquels cette recherche n'aurait pas eu de matière vivante :
- les directeurs, directrices et bibliothécaires des quatre établissements étudiés ;
- les lecteurs et lectrices que nous y avons rencontrés ;
- les « parcourants » qui nous ont fait partager leur ville.

Table des matières

Présentation 6

PARTIE 1 : QUESTIONS POSÉES 8

1. Problématique 9
2. Hypothèses 11
3. Méthode : dire l'architecture *in situ* 11
   - 3.1. Les parcours urbains commentés 13
     - 3.1.1. Origine de la méthode 13
     - 3.1.2. Le choix des itinéraires à Paris, Reims et Saint-Denis 15
   - 3.2. Les enquêtes sur l'architecture et l'usage des médiathèques 21

PARTIE 2 : LA VILLE EN PARCOURS ET EN DISCOURS 25

1. Une méthode d'analyse des entretiens 26
   - 1.1. Origine 26
   - 1.2. Mode d'emploi 27
2. De la forme à l'usage, du beau à l'utile 32
3. Une transparence qui ne serait pas de façade 45
   - 3.1. De la transparence à l'accessibilité 45
   - 3.2. De l'accueil au service 51
   - 3.3. Dans l'espace public, la transparence, c'est aussi la surveillance 58
4. Les jugements d'urbanité 60
5. Ancien/moderne : plus complémentaires qu'opposés 68
6. La rhétorique des références 73
7. La perception de l'intention 81

PARTIE 3 : LES MÉDIATHÈQUES, EN PARCOURS ET EN PRATIQUES 86

Chapitre 1 :
La Bibliothèque universitaire de Paris 8 - Saint-Denis 87

1. « Un monde clos ouvert au monde » 87
2. L'extérieur, une perception en situation 95
   2.1. Une façade ordinaire 95
   2.2. Trois perceptions d'un bâtiment « moderne » 99
3. L'intérieur, description pas à pas 106
   3.1. Une place publique pour hall d'accueil 114
   3.2. Un blanc sur la salle noire 118
   3.3. La salle des périodiques 118
   3.4. La salle verte 120
   3.5. La salle violette 124
   3.6. La salle orange 130
   3.7. La salle brune 135
   3.8. La salle rose 139
   3.9. L'espace audiovisuel 142
   3.10. La salle bleue 144
   3.11. La salle rouge 147
   3.12. Les espaces de circulation 153
4. Atouts et problèmes de la complexité 154
   4.1. Une bibliothèque humble, une bibliothèque pour les humbles 154
   4.2. L'ouverture, la fluidité : la mise en scène de l'interdisciplinarité 158
   4.3. La complexité du plan et de la volumétrie 162
   4.4. Des qualités architecturales propices au travail sur place 165

Chapitre 2 :
La Médiathèque Jean-Pierre Melville - Marguerite Durand (Paris-XIII^{e}) 169

1. Une médiathèque de carrefour 169
2. Portrait des interviewés 171
3. Des espaces bien hiérarchisés 175
   3.1. Les sous-espaces du rez-de-chaussée 175
   3.2. Premier étage 182
   3.3. Le second étage 185

4. Une lecture transversale de la médiathèque 188
4.1. Que montre la façade ? 188
4.2. L'espace des relations : « *Le jour et la nuit !* » 193
4.3. La médiathèque : un espace de travail ou un espace de consommation ? 194

Chapitre 3 :
La Médiathèque Cathédrale à Reims **197**

1. Présentation des interwiewés 199
1.1. Les bibliothécaires 199
1.2. Entretiens formels avec six usagers de la médiathèque avec parcours commenté dans le bâtiment 200
1.3. Entretiens formels avec cinq Rémois au détour du parcours urbain 203

2. Du projet à la réalisation : le bâtiment en tant qu'objet culturel visible dans la ville 205
2.1. Un bâtiment dédié à la cathédrale 206
2.2. Un enjeu public pour l'image de la ville 210
2.3. Le face-à-face d'un édifice moderne et d'un monument gothique : une confrontation douce qui rassure 212

3. De la réalisation à l'usage : le bâtiment en tant que médiathèque 215
3.1. « *Ce n'est qu'une façade* », attirante mais imposante 216
3.2. Description générale d'un intérieur bicéphale 220
3.3. Description pas à pas des usages spécifiques 231
3.3.1. Le hall : un « *hall de gare* » 231
3.3.2. Les espaces de distribution : simplement fonctionnels 234
3.3.3. La salle des actualités : une salle peu attrayante mais conviviale de fait 236
3.3.4. Les salles benjamins et juniors : une ambiance familiale 238
3.3.5. La salle ISA : une mixité d'usages 241
3.3.6. La salle LITT : un espace de travail qui valorise les étudiants rémois 245

Chapitre 4 :
La Médiathèque Croix-Rouge à Reims **253**

1. Le bâtiment, sa mission et notre enquête 253

2. L'architecture intérieure et l'usage 256
2.1. Dualité de la médiathèque idéale ? 256
2.2. Un lieu généreux et soigné qui valorise 257
2.3. La synergie espace/organisation : « Prendre sans attendre » 262
2.4. Un lieu lisible, vecteur d'autonomie 262
2.4.1. Une autonomie, à tous les âges ? 263
2.4.2. La médiathèque comme lieu de sociabilité 265

2.5. Du lieu aux lieux : et la cohabitation, ça marche ? 266
2.5.1. Entre l'espace « Adulte » et l'espace « Jeunesse » 266
2.5.2. Les « coins » 267
2.5.3. Un défaut d'ambiance perçu par tous 270
2.5.4. Un bémol : l'espace de travail du personnel 273

2.6. Le décloisonnement : un principe démocratique 273

3. L'architecture extérieure et l'image 275

3.1. Une médiathèque parmi d'autres bâtiments… 275

3.2. Un espace public soigné : le parvis 275

3.3. A propos de la façade 278
3.3.1. Un jeu avec l'espace : des formes et des couleurs 278
3.3.2. La relation entre l'intérieur et l'extérieur 279
3.3.3. Qualifier le modernisme du bâtiment 281

3.4. « Intégrations » réussies ? 282
3.4.1. Sa relation au site 282
3.4.2. Une adaptation réciproque 286
3.4.3. Son adoption, du point de vue de son architecture 288

Conclusion 290
Images et usages des architectures vues et vécues

1. La juste mesure de l'architecture, image surdéterminée par ses usages 291

2. L'espace moderne adopté : intérieurs polymorphes et parcourants paysagistes 293

3. Des façades modernes à adapter : les formes transparentes de la démocratie 295

4. Du geste à la parole, ou les leçons d'enquêtes *in situ* *296*

Annexe : 299
La réception, par la presse, des médiathèques Cathédrale et Croix Rouge à Reims

Présentation

A la suite des différentes actions engagées par le ministère de l'Equipement et du Logement (PCA, puis Puca) et poursuivies par celui de la Culture et de la Communication, en vue de rapprocher l'architecture de ses différents publics, et compte tenu des acquis dans la définition et la compréhension des qualités architecturales, nous avons proposé de poursuivre l'interrogation sur la réception de l'architecture publique sous la forme d'une approche à deux composantes. L'hypothèse centrale d'une relation structurante entre forme et usage dans la perception de l'architecture nous a conduits à la comparaison de deux manières de percevoir l'architecture publique :

– une perception de relative extériorité vis-à-vis des édifices, de la part du passant ordinaire plus ou moins familier de sa ville, perception dont on a supposé qu'elle n'est séparable ni du service rendu dans l'édifice ni de l'image préconçue que le citadin a de l'institution représentée par l'édifice ;
– la perception d'intériorité d'un type d'édifice singulier, la bibliothèque-médiathèque, telle que peuvent l'exprimer ses usagers réguliers.

Si la perception d'un bâtiment public ne peut se limiter à celle de son architecture, celle de l'architecture urbaine n'est pas « pure » non plus ni séparable de toutes les perceptions associées à la pratique de la ville. Notre incompétence nous a fait délaisser la perception des ambiances, qui fait l'objet de recherches passionnantes développées par le Centre de recherche sur l'espace sonore et l'environnement urbain au moyen de méthodologies spécifiques (Grosjean et Thibaud, 2001), mais nous avons pris en compte les jugements d'urbanité qui sont associés par les citadins à la perception de l'architecture des bâtiments d'une ville. Au demeurant, les travaux sur les ambiances nous ont fourni un précieux apport méthodologique, en adaptant la méthode des parcours commentés (pratiquée par Jean-Paul Thibaud) à notre propre problématique. Enfin, entre les perceptions de bâtiment rapidement dites « extérieures » et l'exploration approfondie de l'architecture et de l'usage des médiathèques, l'enquête a pris en considération l'architecture et l'usage de bâtiments familiers des enquêtés : autre bibliothèque, poste ou cinéma, dans la mesure où, comme on le verra, les parcours ont proposé des itinéraires mixtes composés de rues et de bâtiments familiers (et non familiers) aux enquêtés.

Pourquoi avoir choisi les bibliothèques-médiathèques comme exemples d'architecture publique soumise à l'épreuve des usages ? Parce que ce sont des équipements de proximité modestes et « anonymes », soutenus par une politique, cohérente et continue, du ministère de la Culture en faveur du livre. Mais aussi parce que les bibliothèques et les médiathèques sont l'objet d'importantes commandes publiques, avant d'être, souvent, celui d'une forte reconnaissance de la part de la critique. On pense à celles de Nîmes par Norman Foster (1986-1993), de Saint-Quentin-en-Yvelines par Stanislas Fiszer (1986-1993), de Rezé par Massimiliano Fuksas (1987-1991), de l'Université de Paris-VIII par Pierre Riboulet (1998), sans compter la tumultueuse BNF par Dominique Perrault (1989-1997). Celle de Reims-Cathédrale, réalisée par Jean-Paul Viguier, a été nommée au prix de l'Equerre d'argent 2003, celle de Troyes, réalisée par Dominique Lyon et Pierre du Besset, a reçu le Prix de l'Equerre d'argent 2002, la même équipe ayant réalisé auparavant la médiathèque d'Orléans, ville qui se distingue aussi par la bibliothèque universitaire de Lipsky et Rollet, prix de l'Equerre d'argent 2005. Auparavant, les bibliothèques avaient magistralement contribué à l'histoire de l'architecture : Bibliothèque nationale par Labrouste, bibliothèques de Vijipuri, Seinäjoki et Rovaniemi par Aalto, de Berlin par Scharoun, de Exeter par Kahn, de Clamart par l'Atelier de Montrouge, de l'Université d'Aveiro et de l'Ecole d'architecture de Porto par Siza, etc. Notre connaissance de ces édifices nous permettait par ailleurs d'interroger et de comparer diverses interprétations de cette typologie ; la bibliothèque nous est donc apparue comme un bon exemple de ce qu'une typologie d'architecture publique peut offrir tant du point de vue de la qualité architecturale que de celui de l'usage.

1

QUESTIONS POSÉES

1

1. Problématique

Les références de notre recherche en matière de problématique sont doubles, mais cette dualité ne recouvre pas celle de notre approche, plus unitaire que ce que la méthode laisserait penser. Il s'agit du courant de recherches sur la perception esthétique, d'une part, sur les pratiques de l'espace, d'autre part, tandis que l'apport de la sémantique venait appuyer notre appareil méthodologique. En février 2004, paraissait l'article de Rosi Huhn et Alain Morel dans les *Cahiers de la recherche architecturale et urbaine* (Huhn & Morel, 2004), dans lesquels les auteurs rendaient compte d'une enquête sur la perception de l'architecture dans le très bouleversé treizième arrondissement de Paris. Auparavant, en mai 2003 (nous en ignorions l'existence au moment de la rédaction du projet ayant conduit au présent travail), la parution de l'importante recherche conduite par Jean-François Augoyard sur *L'expérience esthétique ordinaire de l'architecture* (Augoyard, 2003) anticipait notre propre travail, l'ambition de Jean-François Augoyard, tant par son élaboration théorique que par son étendue méthodologique, étant incontestablement supérieure à la nôtre et nous obligeant à nous situer par rapport à elle. Une des contreparties au sentiment que nous avons ressenti – après Augoyard, la messe est dite –, est qu'il s'agissait d'une grande messe cardinale qui donnait de belles lettres de noblesse à une préoccupation commune. Accessoirement, Augoyard nous rassurait lorsqu'il affirmait que « aucun travail n'avait été fait sur la perception *in situ* de l'architecture, et encore moins sur la dimension esthétique susceptible d'intervenir dans cette perception » (Augoyard, 2003 : 5). En effet, l'immense champ de réflexion sur la réception esthétique, non seulement ne s'adresse pas seulement à l'univers des formes architecturales, mais délaisse complètement la perception par le public. Nous plaçons dans le même courant sociologique les travaux d'Isaac Joseph sur la dimension scénographique des espaces urbains (notamment *Prendre place, espace public et culture dramatique*, 1995). Enfin, sur l'expérience esthétique, Jauss avait rappelé que le sens premier de la « jouissance » étant l'usage, l'usufruit d'un bien, la jouissance esthétique est une manière de s'approprier le monde (Jauss, 1978). Pour Jauss, la différence entre le *connaître* et le *construire*

telle qu'elle a été illustrée par Valéry dans *Eupalinos ou l'architecte* (Valéry, 1921) ne s'applique pas seulement à l'artiste mais aussi au récepteur de l'œuvre, lequel se réalise en reconstruisant le monde et en se reconstruisant lui-même. Avant Jauss, Pareyson avait redit que la contemplation n'était pas une condition de passivité et d'abandon, mais supposait un mouvement très actif d'interprétation au point que la contemplation apparaisse comme un résultat et une conquête (Pareyson, 1992). Bref, le concept de *réception* est à replacer dans un système de division du travail qui n'est pas celui d'une opposition entre production et consommation.

La libération de l'individu par l'expérience esthétique est un vieux thème hégélien, repris par Henri Lefebvre dans sa *Critique de la vie quotidienne* (Lefebvre, 1958), ce qui nous conduit à une autre grande filiation de ce travail, celle de « L'Ecole de Nanterre » représentée par Henri Lefebvre, puis Henri Raymond et Marion Segaud. Les contributions théoriques de Marion Segaud (à commencer par sa thèse d'Etat, *Esquisse d'une sociologie du goût en architecture*, 1988) s'inscrivent dans la pensée de Raymond sur la relation entre l'habitant et l'architecture, notamment sur la compétence de l'habitant à penser, produire et pratiquer l'espace de sa vie quotidienne. Toutefois, la thèse de M. Segaud sur la compétence esthétique et sa recherche consécutive sur la « petite monumentalité » (Segaud, 1984) ont été réalisées à partir de discours énoncés sur des photographies, alors que, comme Augoyard, nous estimons que le commentaire *in situ* est davantage capable de rendre compte du processus perceptif de l'architecture et de la ville – nous y reviendrons plus tard lors de la présentation de la méthodologie. La référence, importante, aux travaux d'H. Raymond, est autant méthodologique que théorique puisque c'est sa méthode d'analyse des entretiens que nous avons utilisée pour comprendre les discours des parcours commentés.

C'est à la suite des travaux du linguiste Noam Chomsky (1964) que des sociologues comme Pierre Bourdieu et Henri Raymond avaient introduit les notions d'*habitus* et de *compétence*, appliquées par Raymond (1984) tant à l'espace domestique qu'à l'espace urbain, la grammaire générative de la compétence permettant à chacun d'exercer les *performances* que sont les pratiques. La « compétence » du citadin, qui est différente de la compétence professionnelle, est engagée dès lors que celui-ci est confronté à l'espace urbain et à tout bâtiment dont il a l'usage. Les sociologues sont divisés sur l'appropriation des lieux publics par les citadins ; on admettra néanmoins que le rapport avec un édifice n'est pas le même selon l'institution qu'il représente et selon l'usage que le citadin en a ou n'en a pas. Il y a bien un rapport de familiarité avec l'école de ses enfants, la poste de son quartier et, éventuellement, une bibliothèque, un cinéma, etc., régulièrement fréquentés. Pour chacun de ces bâtiments (de ces « équipements » selon le vocabulaire technocratique), la familiarité ou l'extériorité est une variable déterminante dans le rapport que le citadin entretient avec leur architecture – du moins est-ce une de nos hypothèses. Et quand il n'y a pas de rapport préexistant avec le bâtiment regardé pour la première fois par le citadin à l'occasion du parcours sollicité par l'enquêteur, sur quoi le discours se fonde-t-il ? Le citadin se trouve alors renvoyé dans les seuls jugements de goût

régis par les fameuses logiques de distinction décryptées par Pierre Bourdieu (1979). Cela ne veut pas dire que le rapport de familiarité est dénué de toute logique de distinction, puisque les pratiques y sont soumises, cela veut dire que le jugement esthético-social sur des bâtiments n'a pas l'argument de l'usage pour s'y appuyer mais seulement (et éventuellement) l'argument de l'usage supposé. Il n'est que de se reporter à la recherche de M. Segaud sur la « petite monumentalité » pour se convaincre que les bâtiments parlent autant que leurs commentateurs.

2. Hypothèses

Considérant acquise la démonstration d'Henri Raymond sur la « nature esthético-sociale qui associe la valeur esthétique et le système des relations sociales » (Raymond, 1984 : 185), nous y ajoutons quatre hypothèses, non inédites, mais cependant toujours à vérifier :

- Le jugement sur les objets architecturaux varie selon que ces objets appartiennent à un usage familier (école, mairie, bibliothèque, hôpital, etc.) ou que le citadin n'a avec eux qu'un regard d'extériorité ;
- le jugement sur les objets architecturaux n'est indépendant ni du contexte social (le service rendu) ni du contexte environnemental (quartier) dans lesquels ceux-ci sont inscrits ;
- les préférences en matière d'architecture ne sont pas strictement liées à la position de classe ; certes, c'est dans les couches intellectuelles supérieures que l'on trouve le plus grand nombre d'amateurs d'art et d'architecture, mais aujourd'hui, il faut aller au-delà de cette évidence et comprendre, ainsi qu'on l'a constaté dans l'habitat, pourquoi des sujets appartenant à d'autres catégories sociales développent un goût pour les arts plastiques et pour l'architecture contemporaine différent de celui de l'esthétique populaire préférée par la majorité (Lahire, 2004) ;
- il n'y a pas de synthèse du conflit entre le beau et l'utile ; c'est la manière de se situer dans la culture architecturale qui fait que l'usager accepte, ou n'accepte pas, la balance entre le registre du beau et celui de l'usage, qui n'ont pas les mêmes fins.

3. Méthode : dire l'architecture *in situ*

La recherche a combiné plusieurs méthodes d'approche de terrain et d'analyse de contenu. Les enquêtes auprès d'usagers de médiathèques ont été effectuées au moyen d'entretiens traités par des analyses thématiques, les parcours urbains ont été construits à partir de la méthode des parcours commentés, puis leur discours a été soumis à une méthode spécifique : l'analyse des relations par oppositions. La petite taille des échantillons, due en partie à la difficulté de recruter des personnes acceptant de réaliser des parcours urbains de deux heures (l'une d'entre elles ayant même accepté d'effectuer deux parcours de

plus de deux heures chacun), réserve un caractère provisoire à nos résultats, dont la validation doit davantage être reçue sur l'identification des significations mises en évidence que sur leur quantification.

A la suite de ce que nous apprennent les habitants des périphéries, et en dévoyant quelque peu Goffman, l'architecture apparaît d'abord comme un « cadre » d'expérience esthétique et sociale (Goffman, 1991) avant d'être une pratique culturelle de consommation, dans la mesure où chacun de nous est confronté à des bâtiments dans sa vie quotidienne, sans préjuger en rien de leur qualité d'œuvre architecturale ou de leur qualité de simple objet construit, avec ou sans architecte, avec ou sans architecture. Les recherches sur des opérations d'habitat généralement sélectionnées pour leur caractère architectural remarquable ont montré que l'architecture appartenait intrinsèquement à l'univers de l'espace habité, dans lequel les logiques de la pratique et de l'esthétique peuvent s'affronter contradictoirement sans pouvoir cependant être séparées l'une de l'autre pour leur compréhension (Léger, 1990). Dans la culture de l'usager comme concepteur, il est sûr que l'image d'architecture tient une place importante, comme chez l'architecte. On sait la place des revues de décoration dans la constitution des références du public en matière d'architecture « d'intérieur » ; on connaît moins le passage de l'imaginaire au réel quand le cinéma, la publicité et la mode utilisent des paysages urbains empruntant à la bande dessinée, à l'urbanisme vertical des quartiers d'affaire (décor favori des pub pour automobiles) ou aux clichés de l'architecture du moment (les immeubles de Bofill il y a vingt ans, puis la Grande Arche, la BNF ou le Guggenheim de Bilbao, selon les royalties exigées par l'architecte au nom du droit de l'image).

Pour toutes les catégories sociales, on est cependant en droit de poser la question de l'image d'architecture, la diffusion de ce type d'image dans la publicité ou même dans les jeux vidéos ayant élargi le représentation de l'architecture au-delà de la presse (surtout celle de décoration) et des livres spécialisés. Puisqu'une partie des représentations architecturales existe grâce à la représentation par la photographie, pour le grand public comme d'ailleurs pour les architectes eux-mêmes, ne peut-on utiliser ces photographies pour des tests, ainsi que le pratiquent certains chercheurs ?

C'est parce que nous sommes conscients de la force de l'image telle qu'elle est utilisée en psychologie clinique dans les tests projectifs (celui de Murray, par exemple) que nous estimons préférable de ne pas l'employer pour évaluer les références du grand public en matière d'architecture. Nous avons en mémoire des recherches menées exclusivement à partir de tests iconiques qui, n'ayant pas du tout affronté la question de l'artefact (caractéristiques de la prise de vue, format de la photographie, etc.), disent davantage sur la photographie d'architecture que sur les objets architecturaux ou urbains représentés. Prenons l'exemple de la chapelle de Ronchamp (Le Corbusier, 1950). Ses façades nord et ouest sont radicalement différentes des façades sud et est, dont on ne connaît souvent que la fameuse coque renversée s'élevant vers le ciel, icône évidente d'une chapelle au double visage. C'est donc la façade ouest que, sans doute pour se démarquer du commun, Kenneth Frampton (ou son éditeur) a choisi en couverture de son dernier livre sur Le Corbusier (Frampton, 2002). Présentée au

grand public, cette vue ne serait reconnue que par ceux qui ont fait le tour de la chapelle. Or, c'est peut-être la façade nord qui figure le mieux le tournant que Ronchamp représente dans l'œuvre de Le Corbusier. Tous les édifices ne sont pas aussi complexes que celui-ci, mais la représentation de chacun pose cependant la question de l'angle de vue, de la lumière, etc., dont savent bien user les architectes et leurs photographes. Les bâtiments ne sont pas des tableaux dont on soumet la photographie aux étudiants en histoire de l'art pour tester leur aptitude à l'identification.

Nous proposons ainsi de recueillir la parole de citadins sur des bâtiments, non pas à partir de leur image mais à partir de leur usage ou bien, quand ces bâtiments ne sont pas l'objet d'un usage, à partir d'une mise en situation. Cette méthode de description *in situ* s'apparente à celle des « parcours commentés » mise au point par Jean-Paul Thibaud (2001). Ces commentaires ne concernent pas seulement l'extérieur des bâtiments, mais également l'intérieur ; dans le cas où les sujets sont des utilisateurs de ces bâtiments publics, on a sollicité leur parole en acte (emprunt ou lecture d'un livre dans une bibliothèque, mais aussi attente dans un bureau de poste ou une mairie). Le parcours partagé mêle deux types d'édifices : d'une part des bâtiments choisis pas les parcourants ; d'autre part des bâtiments sélectionnés par nous sur la base d'une liste d'édifices reconnus comme remarquables par les guides touristiques (Michelin) et les guides d'architecture contemporaine (*Paris, nouvelle/new architecture*, Béhar, Salama 1985 et *Guide d'architecture France 20e siècle*, Lemoine 2000).

Pour ce qui relève de la méthode, préférer la technique de l'entretien à celle du questionnaire, c'est s'appuyer sur la compétence de l'habitant, lequel co-conduit l'entretien selon sa propre logique, selon son propre cheminement. La démarche d'une « sociologie compréhensive » (Kaufmann, 1997) sachant retrouver les structures sociales dans la profondeur des matériaux concrets est de plus en plus reconnue ; elle ne fait que suivre les méthodes de l'ethnologie et de l'anthropologie dans lesquelles le chercheur conduit un aller et retour permanent entre ses descriptions et son cadre conceptuel.

3.1. Les parcours urbains commentés

3.1.1. Origine de la méthode

L'usage de la méthode des parcours commentés pour appréhender la perception ordinaire de l'espace architectural et urbain est encore peu répandu. On doit à Jean-Yves Petiteau, à Jean-Paul Thibaud et à Jean-François Augoyard de l'avoir, de manière plurielle, fondée, éprouvée et théorisée. Pour Jean-Yves Petiteau (2001), l'itinéraire est non seulement un parcours commenté, mais, plus fondamentalement, l'itinéraire du chercheur construisant sa problématique en relation avec le questionnement de l'interviewé. Petiteau hisse au plus haut le concept de compétence de l'habitant, l'itinéraire étant aussi le parcours individuel de l'habitant, l'histoire de sa vie. Quant à Jean-Paul Thibaud (2001), il s'attache plus largement aux interactions sociales entre le milieu sensible et la perception des ambiances sonores, lumineuses, olfactives et kinesthésiques de l'espace

public ; la multiplicité des variables qu'il prend en compte et mesure (y compris au moyen d'instruments) relativise la description dans sa dimension d'expérience esthétique, bien que nous croyons, nous aussi, que cette description ne peut être coupée de son contexte perceptif. Son exemple de description de la grande entrée du Louvre est éclairant – c'est le cas de le dire – tant la lumière, les sons et la foule se mêlent à la perception des formes architecturales.

La dimension esthétique de l'architecture apparaît bien sûr dans de très nombreuses évaluations de la production architecturale et dans de nombreux travaux théoriques. Toutefois, soit les enquêtes sont réalisées sous forme de tests photographiques (technique que, dans notre proposition de recherche, nous avons récusée), soit la problématique de l'esthétique architecturale n'est qu'une dimension de l'environnement construit, comme chezThibaud et Petiteau. Nous convenons tout à fait de l'impossibilité d'isoler l'expérience esthétique des autres perceptions ; encore faut-il se donner les moyens méthodologiques d'être à l'écoute de cette expérience. Pour sa part, Jean-François Augoyard en est venu à l'interrogation sur l'esthétique après avoir inauguré, avec le désormais classique *Pas à pas* (Augoyard, 1979), la compréhension du cheminement urbain, avec des références anthropologiques (appropriation, lieu/non lieu, imaginaire, etc.) qui la distinguaient de l'approche sémiologique de Kevin Lynch, dont la traduction tardive de *The Image of the City*, parue en 1969, faisait encore référence dans le milieu des architectes. Par la suite, Augoyard a institutionnalisé le courant de recherche sur les ambiances urbaines réunissant, outre Thibaud et Petiteau, des chercheurs féconds comme Pascal Amphoux (Augoyard, 2001 ; Amphoux, 2001).

Nous partageons avec tous ces chercheurs les hypothèses selon lesquelles, a) le jugement esthétique entre en interaction avec d'autres compétences ; b) la technique de description *in situ* est la mieux adaptée pour témoigner de l'expérience esthétique. Une telle description, qui est elle-même située dans les conditions de sa performance, n'est qu'une restitution de la perception esthétique ; elle est cependant la restitution la plus capable de témoigner de l'expérience esthétique des citadins. Ce questionnement rencontre ainsi ceux de la perception architecturale et de la réception esthétique, dont l'abondante littérature, prolixe sur la réception savante, est étrangement muette sur la réception profane[1].

Notre hypothèse méthodologique originelle prévoyait de prendre pour point de départ les usagers de bibliothèques-médiathèques, interrogés sur leur pratique de ces équipements, et de les solliciter ensuite sur l'architecture de leur ville au moyen de parcours commentés. La longueur des entretiens respectifs (une heure en médiathèque, deux à trois heures pour les parcours) a obligé à séparer, pour partie, l'enquête sur les médiathèques et celle consacrée aux parcours urbains, ce qui ne modifie pas la démarche, le continuum entre usage des médiathèques et perception de l'architecture urbaine étant davantage une commodité méthodologique qu'un concept. En revanche, le continuum dans l'usage des bibliothèques, envisagé lors de la rédaction du projet de recherche, s'est vérifié. C'est pour ne pas alourdir l'enquête que, dans le projet final, nous ne prévoyions pas d'enquêter sur des établissements autres que les quatre sélectionnés ; or, plusieurs de nos interviewés sont (ou ont été) usagers

[1] Parmi les dernières livraisons, le Cahier thématique n° 2, *La réception de l'architecture*, édité par les deux laboratoires de l'Ecole d'architecture de Lille en août 2002 chez Jean-Michel Place ne donne aucune place à la réception populaire, probablement par manque d'auteurs, et, en amont, par manque d'enquête.

de bibliothèques de Paris et de Saint-Denis (Melville, Sainte-Geneviève, Saint-Denis – Paris 8, BNF), ce qui a comblé nos attentes sur la comparaison entre ces établissements. Par exemple, ailleurs usagers de la BNF lors des parcours commentés dans la Zac Rive gauche, nous avons accompagné dans la BNF un lecteur de Melville et un autre de Saint-Denis (l'un et l'autre étant par ailleurs usagers - et très amateurs - de la BNF).

3.1.2. Le choix des itinéraires à Paris, Reims et Saint–Denis

C'est sans surprise que notre hypothèse sur la différence de perception entre l'architecture connue et inconnue sera vérifiée. Dans un champ où le discours profane est, légitimement, assez muet, la familiarité avec les bâtiments connus rend compte de la relation de préférence ou de rejet qui donne du sens au discours, au-delà du moteur de la verbalisation qu'elle représente. Le droit à l'indifférence, légitime lui aussi, risquerait en effet de faire de notre objet de recherche un non-objet. Commencer par un itinéraire choisi par l'interviewé, c'est entrer dans son territoire de référence et de préférence, avec lequel il établit des liens. Le parcours est alors un déplacement sur le territoire de l'autre, comme dit Petiteau, ce qui introduit une autre relation interviewer/interviewé, le second emmenant le premier, le premier accompagnant le second. On peut faire confiance au citadin pour réserver des surprises par l'énonciation de commentaires inattendus sur des bâtiments que l'on croyait sans histoire. Par ailleurs, l'initiative, en une première phase de parcours, laissée à l'interviewé, conduit à des commentaires sur des lieux que l'on n'aurait pas choisis : ainsi cet enseignant de Reims qui nous conduit dans une visite inédite du campus universitaire de Croix-Rouge, notamment dans des amphithéâtres aujourd'hui insalubres, mais dont le souvenir heureux de ses années d'étudiant masque l'état de dégradation avancée.

On a ainsi confronté un parcours familier et choisi par le parcourant à un itinéraire conduisant devant des édifices historiques et contemporains, connus

› Frédéric (parcourant) et Benoîte (intervieweuse) devant le centre commercial de l'Hippodrome, quartier Croix-Rouge, Reims.

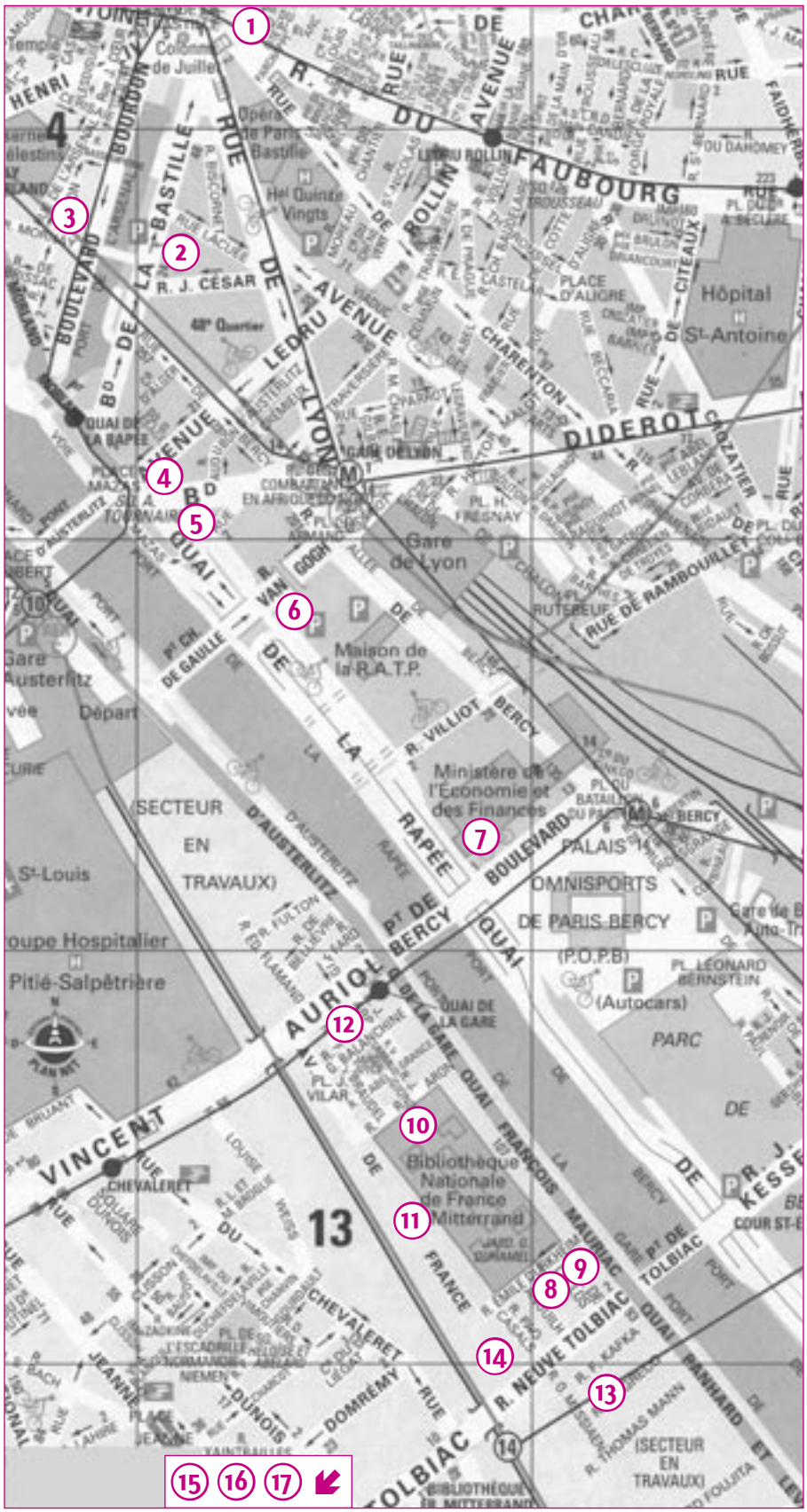
ou inconnus de cette personne, en sollicitant une description, une perception, des significations d'architectures emblématiques ou anonymes, en relation avec la lecture de l'espace urbain et des images sociales des quartiers. Le choix, par le citadin sollicité, d'un itinéraire et de bâtiments à commenter, n'est donc que la première séquence du parcours, établi également en fonction des bâtiments « remarquables » de la ville. Dans son enquête portant sur un grand nombre de sites, Augoyard dresse les critères de sélection des sites enquêtés. Pour notre part, nous avons retenu dans les villes choisies des bâtiments répertoriés par les guides touristiques et les guides d'architecture comme figures de représentation de la ville, auxquelles nous avons ajouté des édifices susceptibles de poser une interrogation à l'informateur par leur non conventionalité, leur modernité ou le débat public qu'ils ont suscité. Le répertoire des édifices incontournables s'est ainsi vu augmenter de bâtiments en nombre variant aussi selon l'itinéraire, sachant que le long de celui-ci, le sujet interviewé pouvait à tout moment s'arrêter pour un commentaire non prévu. Le parcours commenté, c'est donc le menu plus la carte, avec le risque d'une indigestion d'architecture pour l'informateur comme pour l'interviewer…

Nous avons maintenu notre hypothèse méthodologique de ne pas séparer *a priori* patrimoine historique et bâtiments modernes ou contemporains, de manière à saisir l'association ou l'opposition entre ces deux classes, d'autant plus qu'à Reims, ville reconstruite à 80 % après la Première guerre mondiale, les bâtiments art déco ou « éclectiques » appartiennent au patrimoine historique. Contrairement à ce que nous attendions, le commentaire sur les bâtiments est relativement indépendant d'un discours sur l'image de la ville (selon Lynch) c'est-à-dire sur l'orientation, l'opposition entre centre et périphérie, etc., discours que nous supposions indissociable de celui tenu sur les objets architecturaux. Il est sûr en revanche que certaines rues, voire certains quartiers, représentent une ambiance architecturale unitaire et toujours liée à des pratiques sociales ; c'est, à l'évidence, le cas des centres-villes.

Enfin, dans le corpus des bâtiments représentatifs de typologies et de styles architecturaux (immeuble de faubourg, immeuble haussmannien, « petite monumentalité » III^{e}-République [école, poste…], art nouveau, art déco, entre-deux-guerres, modernes années 1950-1960, contemporain verre et acier, etc.), nous avons sur-représenté les bâtiments modernes et contemporains, qui sont un enjeu important de la culture architecturale, compte tenu du durcissement de l'opposition entre patrimoine et modernité dans les représentations communes et savantes. Devant des bâtiments qui embarrassent la critique architecturale elle-même, qu'est-ce que le citadin ordinaire peut-il bien dire ?

Nous indiquons, sur les cartes présentées pages suivantes, la liste des bâtiments et rues commentés par un ou plusieurs interviewés (enrichie au fur et à mesure de l'élargissement de l'échantillon).

Parcours à Paris 12e – 13e (selon les parcourants) :

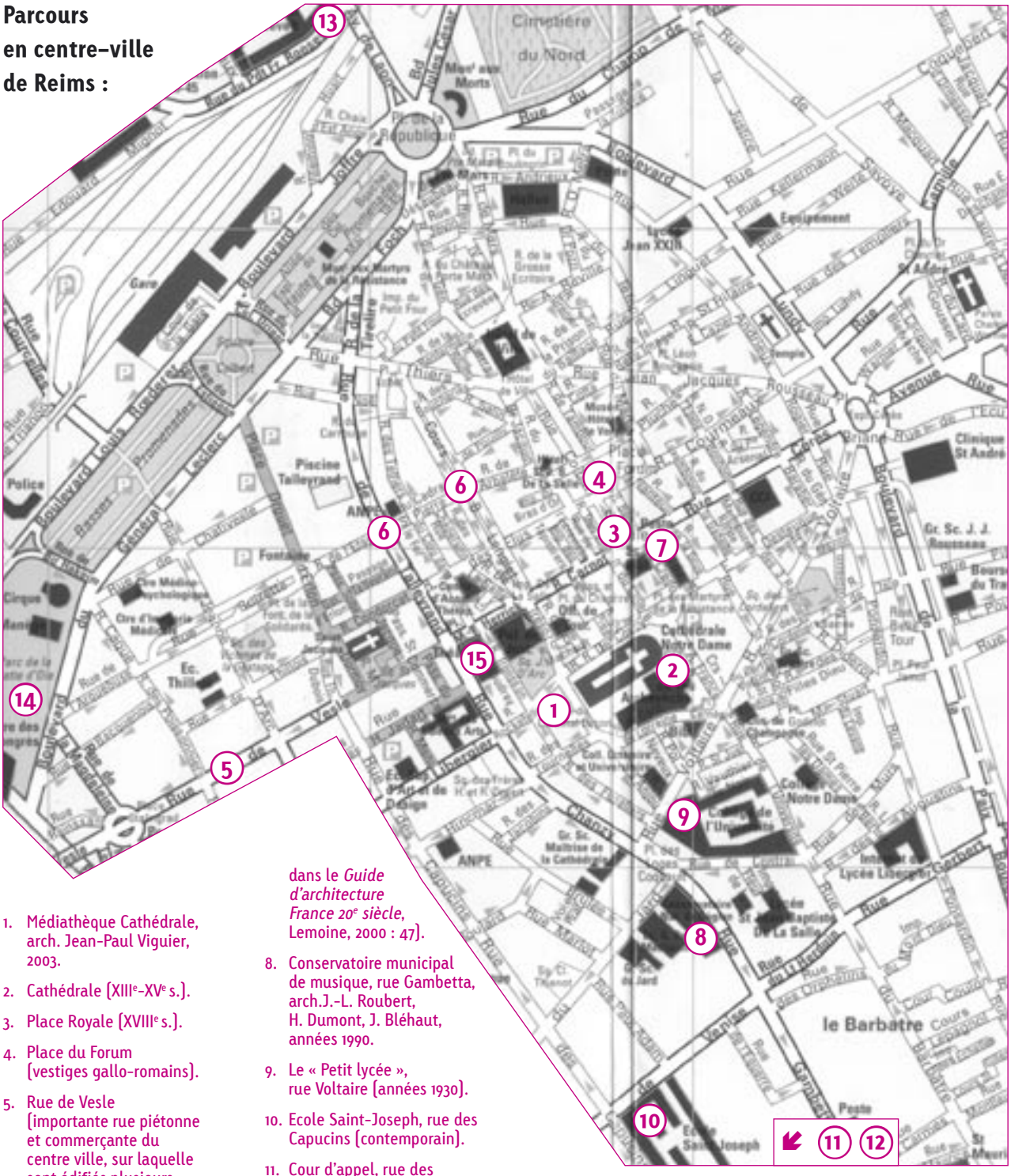


1. Opéra-Bastille, arch. Carlos Ott, 1989.
2. Immeuble d'habitation haussmannien, bd de la Bastille.
3. Immeuble d'habitation, années 1950, bd Bourdon.
4. Direction des affaires sociales de la Ville de Paris, quai de la Râpée, arch. Christian Hauvette.
5. Immeuble de bureau, angle bd Diderot/quai de la Râpée, années 1930.
6. Immeubles de bureau, quai de la Râpée, années 1970-1980.
7. Ministère des Finances, quai de la Râpée, arch. Chemetov et Huidobro, 1986.
8. Immeuble d'habitation, rue Emile-Durkheim, arch. Francis Soler, 1996.
9. Immeuble d'habitation, angle rue Emile-Durkheim/quai François-Mauriac, arch. Philippe Gazeau, 1996.
10. Bibliothèque nationale de France, arch. Dominique Perrault, 1996.
11. Cinéma MK2 Bibliothèque, avenue de France, arch. Jean-Michel Wilmotte.
12. Secteur délimité par le boulevard Vincent-Auriol, le quai François-Mauriac, la rue de Tolbiac, l'avenue de France (arch. coordinateur Roland Schweitzer) : en particulier une école, des immeubles d'habitation (arch. Maurios, Gangnet, Ripault, Barthélémy, etc.), le jardin James-Joyce.
13. Secteur délimité par la rue de Tolbiac, le quai Panhard-et-Levassor, la rue Léonard-Foujita, l'avenue de France (arch. coordinateur Ch. de Portzamparc) : en particulier un collège, des immeubles d'habitation, des immeubles de bureau, le jardin Georges-Duhamel, les anciens « Frigos ».
14. Avenue de France.
15. Immeubles années 1960, rue du Château-des-Rentiers.
16. Immeuble d'habitation, rue du Château-des-Rentiers, arch. Architecture Studio.
17. RPA, rue du Château-desRentiers, arch. Ch. de Portzamparc.

Parcours à Saint-Denis :

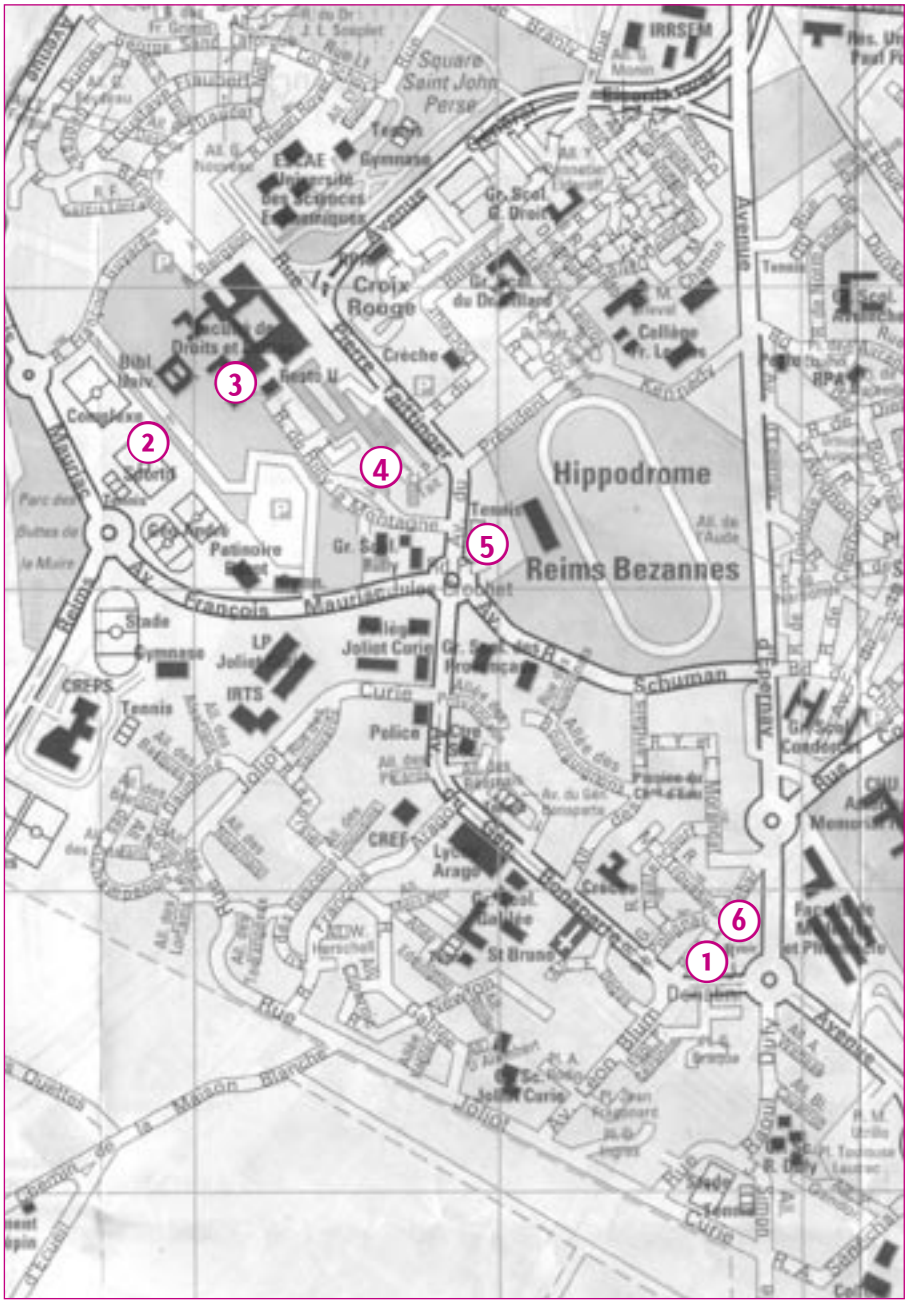
1. Stade de France, arch. Macary et Zublena, 1978 (notice dans le *Guide d'architecture France 20e siècle*, Lemoine, 2000 : 105).
2. Clinique, boulevard Anatole-France, années 1930, rénové et rehaussé années 1990.
3. Bourse du Travail, boulevard Anatole-France, arch. Roland Castro, 1983 (notice dans le guide *Paris, nouvelle/new architecture*, Béhar, Salama, 1985 : 163).
4. Mairie (édifice XIXe) et annexe de la mairie, arch. Henri Gaudin, 1993.
5. Rénovation de Saint-Denis, notamment : immeubles de Renée Gailhoustet, Bernard Paurd et Roland Simounet (îlot Basilique, 1976-1985 (notices dans le guide *Paris, nouvelle/new architecture*, Béhar, Salama, 1985 : 168-170 et dans le *Guide d'architecture France 20e siècle*, Lemoine, 2000 : 105) et siège de *L'Humanité*, arch. Oscar Niemeyer, 1987.
6. Garage, rue des Chaumettes, arch. Christian Devillers, 1983 (Prix de l'Equerre d'Argent 1984, notice dans le guide *Paris, nouvelle architecture*, Béhar, Salama, 1985 : 164-165 et dans le *Guide d'architecture France 20e siècle*, Lemoine, 2000 : 106).
7. Collège Elsa Triolet, rue Paul-Eluard, arch. Ricardo Porro, 1990.
8. Immeuble d'habitation La Cour d'Angle, rue Auguste-Poullain, arch. Henri Ciriani, 1982 (notice dans le *Guide d'architecture France 20e siècle*, Béhar, Salama, 1985 : 164-165).

Parcours en centre-ville de Reims :



1. Médiathèque Cathédrale, arch. Jean-Paul Viguier, 2003.
2. Cathédrale (XIII^e-XV^e s.).
3. Place Royale (XVIII^e s.).
4. Place du Forum (vestiges gallo-romains).
5. Rue de Vesle (importante rue piétonne et commerçante du centre ville, sur laquelle sont édifiés plusieurs bâtiments significatifs de la reconstruction d'après 1918, ex. : Galeries Lafayette).
6. Rue Talleyrand, cours J.-B. Langlet.
7. Hôtel des Postes, rue Cérès, arch. François Le Cœur (1923-1931) (notice dans le *Guide d'architecture France 20^e siècle*, Lemoine, 2000 : 47).
8. Conservatoire municipal de musique, rue Gambetta, arch.J.-L. Roubert, H. Dumont, J. Bléhaut, années 1990.
9. Le « Petit lycée », rue Voltaire (années 1930).
10. Ecole Saint-Joseph, rue des Capucins (contemporain).
11. Cour d'appel, rue des Moulins (contemporain).
12. Immeuble d'habitation « Goldorak », rue des Moulins, arch. Serge et Lipa Goldstein pour L'Effort Rémois (1993, notice dans le *Guide d'architecture France 20^e siècle*, Lemoine, 2000 : 48).
13. Immeuble d'habitation, avenue de Laon, arch. Serge et Lipa Goldstein pour L'Effort Rémois, 1998.
14. Palais des Congrès, arch. Vasconi, 1994
15. Ancien Opéra (aujourd'hui cinéma), art-déco. (notice dans le *Guide d'architecture France 20^e siècle*, Lemoine, 2000 : 49).

Parcours en périphérie sud de Reims :



1. Médiathèque Croix-Rouge, arch. Serge et Lipa Goldstein, 2003.
2. Complexe sportif Géo-André (salle multi-sports, halle d'athlétisme, CREPS, patinoire, etc.), années 1990.
3. Campus universitaire (notamment Faculté de Droit et de Lettres, arch. Dubard de Gaillarbois, 1974, notice dans le *Guide d'architecture contemporaine de l'Architecture d'aujourd'hui*, édition de 1974*), bibliothèque universitaire, années 1970-1980.
4. Immeubles HLM, années 1970-1980.
5. Centre commercial de l'Hippodrome, arch. Serge et Lipa Goldstein (projet nommé à l'Equerre d'argent 2002).
6. Château d'eau Croix-Rouge, arch. Rémy Butler, années 1970.

* « Dominant l'ensemble du campus, le groupe des sept amphithéâtres (dont trois sont actuellement construits) crée un signal et propose des formes architecturales inhabituelles : de vastes coquilles. Celles-ci ont été réalisées en lamellé-collé pour les nervures et en panneaux de bois pour les remplissages. L'accès se fait par des escaliers latéraux ou par une ceinture intérieure de circulation. Elles reposent sur des pieds en béton armé par l'intermédiaire de plots métalliques. L'utilisation de formes souples organiques ne modifie cependant ni la traditionnelle disposition monumentale des salles ni leur aménagement au moyen d'un mobilier rébarbatif » (Amouroux *et al.*, 1974 : 173).

Entretiens parcours urbains

	Total
Saint-Denis	1*
Paris XIII^e	3
Reims	7
Total	11

* A Saint-Denis, Sophie a réalisé deux parcours, auxquels s'ajoute la visite du collège Elsa-Triolet avec un de ses professeurs.

3.2. Les enquêtes sur l'architecture et l'usage des médiathèques

Nous avons choisi des bibliothèques et des bibliothèques-médiathèques qui sont toutes des œuvres remarquées par la critique. De manière plus ou moins dominante, elles sont certes fréquentées par des étudiants, mais aussi par des publics de proximité, si bien qu'elles sont le lieu de conflits d'usage entre étudiants et non-étudiants, adultes et enfants, travail individuel et espace de rencontre. En premier lieu, une observation de type ethnographique a noté les conditions d'accessibilité, les déplacements des lecteurs dans les espaces d'accueil, les salles et les annexes (cafétéria, salle d'exposition…), le choix des places en fonction des qualités spatiales et des ambiances, les postures corporelles, les gestes, les rythmes, les rencontres, les interactions avec le personnel, etc. Puis, entre 4 et 6 usagers de chacune de ces bibliothèques ont commenté les séquences d'usage du bâtiment en rapport avec l'espace (présentation, accessibilité, ambiance, confort, commodité, formes, matériaux et couleurs, etc.) et en relation avec la qualité du service rendu[2]. Après quoi, les usagers ont été invités à un parcours dans leur ville pour commenter des édifices publics familiers ou ignorés[3] ; très peu ont accepté, d'où la relative disjonction entre l'échantillon-médiathèques et l'échantillon-parcours urbains.

Les médiathèques objet d'enquêtes sont les suivantes :

À Paris et Saint-Denis :

- Médiathèque Jean-Pierre Melville - Marguerite Durand (Atelier Canal architecte, 1989), Paris XIII^e : son ouverture sur la ville au moyen d'une façade vitrée a représenté un événement lors de son ouverture, son public est particulièrement partagé entre étudiants et non-étudiants ;
- Bibliothèque de l'Université de Paris 8, Saint-Denis (Pierre Riboulet architecte, 1998) : considérée comme un chef d'œuvre par la critique architecturale et comme une référence majeure par la profession des bibliothécaires ;

À Reims :

- Médiathèque Cathédrale (Jean-Paul Viguier architecte, 2003) ; davantage encore qu'à Jean-Pierre Melville, sa spectaculaire façade vitrée face à la cathédrale l'a fait autant remarquer que son double rôle dans la lecture

[2] Quelques entretiens courts et informels ont permis également de diversifier l'échantillon.

[3] Inversement, lorsque les bibliothèques-médiathèques objets d'enquêtes se trouvaient sur l'itinéraire du parcours urbain, les parcourants ont été invités à commenter ces derniers, sans toutefois entrer à l'intérieur.

publique à Reims et dans la revitalisation d'un quartier pourtant central ;

- Médiathèque Croix-Rouge (Serge et Lipa Goldstein architectes, 2003) : la livraison presque simultanée des deux médiathèques de Reims représente un cas d'école : d'un côté un grand établissement central et médiatique, de l'autre, une petite médiathèque édifiée dans le quartier Croix-Rouge, réputé difficile ; d'un côté un cube nu face à un monument reconnu par l'Unesco (la cathédrale), de l'autre une composition complexe coincée entre un château d'eau et un « Quick ».

Les directeurs de ces établissements ainsi que des membres de leur personnel ont été interviewés eux aussi car cette recherche exploratoire vise également à identifier les conditions de travail des différents personnels de ces établissements dans des espaces architecturaux novateurs dont, autant que les bénéfices attendus, on connaît les risques et les contraintes.

Tous ces entretiens (usagers et personnels) ont été soumis à une analyse thématique. Celle-ci fait l'hypothèse sociologique de l'existence et du fonctionnement de groupes sociaux à l'intérieur desquels les acteurs ont des conduites homogènes, des pratiques sociales identiques. Il s'agit donc d'identifier la transversalité des questions et des réponses (de l'enquêteur et du sujet) à l'intérieur d'un corpus d'entretiens par leur analyse transversale ou horizontale, par opposition à l'analyse verticale entretien par entretien. Le thème est défini par le chercheur en croisant ses hypothèses et le discours rencontré. C'est un noyau de sens (Blanchet, Gotman, 1992), c'est-à-dire une unité de discours qui fait sens pour le chercheur, que ce sens soit explicitement exprimé par le locuteur ou non.

Entretiens médiathèques

	Usagers (entretiens formels)	Usagers (entretiens informels)	Usagers (au détour du parcours urbain)	Directeurs et membres du personnel	Total
Saint-Denis	5	4		2	11
Paris - Melville	4			2	6
Reims - Cathédrale	6		5	4	15
Reims - Croix-Rouge	4			4	8
Total					40

Bibliographie

AMOUROUX D, **CRETTOL M.**, **MONNET J.-P.**,1974, *Guide d'architecture contemporaine en France*, Paris, L'Architecture d'aujourd'hui.

AMPHOUX Pascal, 2001 « L'observation récurrente », *in* GROSJEAN Michèle, THIBAUD Jean-Paul (dir.), *L'Espace urbain en méthodes*, Marseille, Parenthèses, p. 153-169.

AUGOYARD Jean-François (avec LEROUX Martine, AVENTIN Catherine et AUGOYARD Erwin), 2003, *L'expérience esthétique ordinaire de l'architecture. Parcours en espace public*, rapport du Cresson pour le ministère de la Recherche, action Ville, 2 t., mai 2003.

AUGOYARD Jean-François, 1979, *Pas à pas, Essai sur le cheminement quotidien en milieu urbain*, Paris, Le Seuil, coll. Espacements.

AUGOYARD Jean-François, 2001, « La conduite de récit », *in* GROSJEAN Michèle,THIBAUD Jean-Paul (dir.), *L'Espace urbain en méthodes*, Marseille, Parenthèses, p. 173-196.

BEHAR Michèle, **SALAMA Manuelle**, 1985, *Paris nouvelle/new Architecture*, Paris, Régirex - Techniques et architectures.

BLANCHET Alain, **GOTMAN Anne**, 1992, *L'Enquête et ses méthodes : l'entretien*, Paris, Nathan.

BOURDIEU Pierre, 1979, *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Minuit.

FRAMPTON Kenneth, 2002, *Le Corbusier, Architect of the 20th Century*, New York, Harry N. Abrams.

GOFFMAN Erving, 1991, *Les cadres de l'expérience* (1974, trad. de l'anglais par Isaac Joseph), Paris, Minuit.

GROSJEAN Michèle, **THIBAUD Jean-Paul** (dir.), *L'Espace urbain en méthodes*, Marseille, Parenthèses, p. 173-19.

Guide Vert Champagne-Ardenne, Paris, Michelin - Ed. des Voyages, 2004.

HUHN Rosi, **MOREL Alain**, 2004, « La qualité architecturale selon des habitants du 13e arrondissement de Paris », *Les cahiers de la recherche architecturale et urbaine*, n° 15/16, juillet, « Savant, populaire », p. 97-104.

JAUSS Hans Robert, 1978, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, coll. Tel.

KAUFMANN Jean-Claude, 1997, *L'Entretien compréhensif*, Paris, Nathan.

LAHIRE Bernard, 2004, *La culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi*, Paris, La Découverte.

LAPIERRE Eric, 2000, « François Le Cœur 1864-1937 », *in* LAPIERRE E. (dir), *Identification d'une ville. Architectures de Paris*, Paris, Picard/L'Arsenal, p. 104-109.

LEFEBVRE Henri, 1958, *Critique de la vie quotidienne,* Paris, L'Arche.

LEGER Jean-Michel, 1990, *Derniers Domiciles connus. Enquête sur les nouveaux logements 1970-1990,* Paris, Créaphis.

LEMOINE Bertrand, 2000, *Guide d'architecture, France 20e siècle*, Paris, Picard, 2000.

LYNCH Kevin, 1969, *L'image de la Cité* [1960], Paris, Dunod.

PAREYSON Luigi, 1992, *Conversations sur l'esthétique*, (1966, trad. de l'ital. et préfacé par Gilles A. TIBERGHIEN), Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque de Philosophie.

PETITEAU Jean-Yves, **PASQUIER Elisabeth**, 2001, *La méthode des itinéraires : récits et parcours*, *in* GROSJEAN Michèle,THIBAUD Jean-Paul (dir.), *L'Espace urbain en méthodes*, Marseille, Parenthèses, p. 63-77.

RAYMOND Henri, 1984, *L'Architecture, les aventures spatiales de la Raison*, Paris, CCI-C. G. Pompidou.

SEGAUD Marion, 1984, *La petite monumentalité*, rapport pour la DGRST, Lassau-IERAU.

SEGAUD Marion,1988, *Esquisse d'une sociologie du goût en architecture*, Thèse pour le doctorat d'Etat ès Lettres et Sciences humaines, Université de Paris-X Nanterre.

THIBAUD Jean-Paul, 2001, La méthode des parcours commentés », GROSJEAN Michèle, THIBAUD Jean-Paul (dir.), *L'Espace urbain en méthodes*, Marseille, Parenthèses, p. 79-99.

VALÉRY Paul, 1921, *Eupalinos ou l'architecte*, Paris, Gallimard.

2

LA VILLE EN PARCOURS ET EN DISCOURS

2

1. Une méthode d'analyse des entretiens

1.1. Origine

Conçue par Henri Raymond, la « méthode de dépouillement et d'analyse de contenu appliquée aux entretiens non directifs » (Raymond, 1968, 2001), appelée plus tard par nous « analyse des relations par opposition » (Léger & Florand, 1985), fut élaborée au cours d'une recherche sur l'habitat pavillonnaire. Nicole Haumont et Henri Raymond avaient formulé l'hypothèse qu'une liaison de type symbolique devait associer les espaces du pavillon à un système idéologique, tel que le pavillon apparaisse comme le signifiant d'un système de représentation de la vie sociale et morale (Haumont & Raymond, 1966). Ils se proposaient de voir comment l'organisation d'un système opérait dans le cadre d'un univers matériel, le logement. Or les entretiens avec les habitants rendaient compte très explicitement d'un parcours discursif où l'espace A s'opposait à l'espace B, et où l'élément symbolique x associé à A s'opposait à l'élément symbolique y lui-même associé à B, selon le schéma suivant bien connu :

A : jardin de devant	x : public
B : jardin de derrière	y : privé

L'hypothèse d'une forte qualification symbolique de l'habitat trouvait son origine dans *La Poétique de l'espace* de Bachelard (1957) et dans les travaux ethnologiques de Marcel Griaule (1948) et de Marcel Granet (1968), mais il fallait passer du commentaire de symboles distincts à la recherche de la cohérence d'un système. H. Raymond dit avoir été aidé par les écrits de Claude Lévi-Strauss sur le totémisme, quand celui-ci dénomme le rapport logique entre l'espèce animale *x* et le clan *A* opposés respectivement à l'espèce *y* et au clan *B.* C. Lévi-Strauss décrit la manière dont les groupes sociaux se caractérisent dans leur rapport aux règnes animal et végétal ; il expose le fonctionnement du totémisme comme

système symbolique structuré (Lévi-Strauss, 1962). Ainsi, de la même manière que, dans certaines sociétés, les rapports entre les hommes et les animaux ou les plantes servent à qualifier des systèmes de parenté, l'espace de l'habitat sert à qualifier des relations sociales et familiales.

La méthode structurale s'appuie sur les récits en oppositions constitutives de la fonction symbolique des récits qui en fondent la pertinence. Le symbole se reconnaît à son contraire : la lumière et les ténèbres, le cru et le cuit, le pur et l'impur, le public et le privé. Mais l'antonymie et les structures de significations ne sont caractéristiques ni de l'univers des grands symboles ni des pratiques de l'habiter.

Au même moment, dans le même héritage de la linguistique saussurienne et dans le courant de recherches de l'analyse structurale des récits qui faisait la réputation de l'Ecole pratique des hautes études, Roland Barthes achevait l'écriture de son fameux *Système de la mode* (Barthes, 1967), pour lequel il mettait lui aussi au point une méthode d'analyse sémantique, qu'il appliquait aux écrits des journaux de mode. Chacun des deux auteurs mettait en correspondance le discours signifiant et le discours signifié, les notions de dénotation et de connotation, etc. – quoique l'approfondissement de Barthes sur les outils linguistiques fût beaucoup plus poussé.

D'autres applications de l'analyse des relations par opposition ont été réalisées depuis, le champ de l'habitat se voyant complété par des domaines aussi différents que la pratique de la dot en Grèce (Shapiro, 1980), les motivations des étudiants en psychologie (Léger & Florand, 1985) ou les pratiques d'héritage (Gotman, 1988).

En dépit de son informatisation partielle, cette méthode requiert une grande expérience et demeure très longue dans son application, ce qui rend difficile son application à l'intégralité d'un corpus d'entretiens. Pour cette recherche-ci, elle a été effectuée sur les énoncés des parcours urbains dont l'occurrence ou la pertinence ont semblé structurer les discours et nous ne restituons que la partie la plus significative des résultats

1.2. Mode d'emploi

Depuis les travaux de Raymond, nous avons fait évoluer la méthode d'analyse des relations par oppositions en modifiant les règles de découpage des énoncés, l'informatique facilitant à la fois le découpage et le classement de ceux-ci. Nous avons, d'une part, mieux identifié le rôle du « signifié médiateur » (voir ci-dessous) et, d'autre part, nous estimons possible de regrouper plusieurs termes (signifiants ou signifiés) appartenant à un même paradigme (ex. extrait de l'exemple ci-dessous : la façade vitrée et les fauteuils de couleur de la Médiathèque Cathédrale de Reims, les uns et les autres exprimant rajeunissement et modernité). L'exposé de la méthode va maintenant être l'objet d'un assez long développement, de manière à ce que le lecteur puisse entrer dans le mode de découpage des énoncés et comprendre, à la seule lecture des tableaux de découpage, les relations de significations contenues dans les énoncés.

SIGNIFIANT A	SIGNIFIÉ MÉDIATEUR X^M	SIGNIFIÉ X
Espace, objet, acteur, situation, etc.	argument de la signification, explication, exemple à l'appui	image, représentation, valeur, expression de jugement de goût, etc.
SIGNIFIANT B	SIGNIFIÉ MÉDIATEUR Y^M	SIGNIFIÉ Y
Espace, objet, acteur, situation, etc.	argument de la signification, explication, exemple à l'appui	image, représentation, valeur, expression de jugement de goût, etc.

Prenons l'exemple de l'énoncé suivant :

« Ça fait un peu hors sujet, un vieux garage en ruine face à la belle médiathèque toute moderne, avec des belles vitres, j'adore aussi les vitres et les couleurs à l'intérieur, le rouge, le bleu et le jaune des fauteuils, j'adore. Oui, ça rajeunit, moi j'aime bien, ça fait moderne. Parce que quand on fait le tour, ça fait un peu vieillot. C'est face à la cathédrale donc c'est tout ce qui est patrimoine, c'est tout ce qui est ancien, les maisons ne sont pas très modernes. Et puis, ça donne un peu de jeunesse dans la ville, ça rajeunit tout ça, moi j'aime bien. » (Amélie)

En considérant le schéma de principe ci-dessus figurant le découpage d'une double relation de significations opposées, l'énoncé est ventilé dans le tableau de la manière suivante :

ARCHI – SITE – COULEUR – ANCIEN/MODERNE		
SIGNIFIANT A	SIGNIFIÉ MÉDIATEUR X^M	SIGNIFIÉ X
Médiathèque Cathédrale, Reims	– belles vitres, – fauteuils rouge, bleu, jaune	fait moderne, donne un peu de jeunesse dans la ville, j'adore !
SIGNIFIANT B	SIGNIFIÉ MÉDIATEUR Y^M	SIGNIFIÉ Y
À côté, autour de la médiathèque	– vieux garage en ruine, – maisons pas très modernes	ancien, patrimoine, fait vieillot

(Amélie)

Explication du mode de découpage :

Amélie oppose la Médiathèque Cathédrale (signifiant A) avec son environnement (signifiant B). La Médiathèque « *fait moderne, donne un peu de jeunesse dans la ville* » (signifié x) grâce à deux arguments (les signifiés médiateurs x^m) : les belles vitres et les fauteuils rouge, bleu, jaune. Au contraire, l'environnement de la bibliothèque considéré comme de l'ancien, du patrimoine, « *fait vieillot* » (signifié y) par la faute d'un vieux garage en ruine et de maisons pas très modernes (signifiés médiateurs y^m).

L'indexation de l'énoncé

On choisit d'indexer ce tableau de plusieurs mots-clefs extraits des signifiants et des signifiés, ces mots clefs étant utilisés ultérieurement (on y reviendra)

pour les opérations de classement du discours signifiant et de classement du discours signifié.

H. Raymond privilégiait un seul mot-clef pour éviter la répétition de l'énoncé dans un corpus qui représentait alors plusieurs milliers de tableaux. Travaillant sur un corpus plus réduit et appliquant la méthode à une sélection d'énoncés, nous préférons quant à nous mentionner plusieurs mots-clefs pour une possible utilisation multiple d'un énoncé.

Pour l'énoncé ci-dessus, on choisit de le coder d'abord par « architecture » de manière à le distinguer du deuxième champ principal de discours de notre enquête, celui sur la « ville ». Le deuxième mot-clef est « site » parce que l'objet de cet énoncé est celui de la médiathèque dans son site. Le troisième mot-clef est « couleur », qui est ici un signifié médiateur dans la mesure où c'est, notamment, la couleur qui signifie la modernité de la médiathèque et où l'on sait que la couleur est un signifiant récurrent. Le quatrième mot-clef est celui du signifié, « ancien/moderne ». Le choix des mots-clefs est affaire d'interprétation du corpus, car, notamment pour la détermination du signifié, la grande dispersion des discours doit faire l'objet d'une tentative de réduction, si l'on cherche des cohérences dans les significations de ce corpus. Une première exploration de celui-ci révèle la récurrence, assez évidente sur une telle thématique, de l'opposition « ancien/moderne », sans que l'on sache encore au moment du découpage si elle sera structurante ou pas. Un énoncé qui se termine par « j'aime » ou « j'aime pas » est un énoncé pauvre car l'important est bien sûr de connaître les raisons d'un tel jugement de valeur, raisons qui font défaut quand, quelles que soient les raisons – absence ou impossibilité d'une relance qui briserait la continuité d'une énonciation, manque d'argument du locuteur – celui-ci ne livre pas d'argument. C'est donc faute de mieux que « j'aime » ou « j'aime pas » figureront en signifié, le(s) signifiant(s) médiateur(s) fournissant dans de tels cas la(les) seule(s) signification(s). Cette remarque est l'occasion de faire observer l'implication de la méthode d'analyse de la parole du mode de recueil de cette parole dans l'entretien. L'interviewer rompu à cette méthode d'analyse aura à coeur, pendant la conduite de l'entretien, d'anticiper sur le découpage et d'éviter le plus souvent possible les sous-entendus qui font que le tableau de la relation de signification reste incomplet.

Comme exemple, regardons l'énoncé suivant :

ARCHI – TRANSPARENCE ST-DENIS		
Garage Devillers	très terne, pas léger, mastoc	ça se voit pas que c'est du verre
Halle du marché	***	rien à voir

(Sophie)

L'enquêteur aurait pu relancer Sophie, même de la manière la plus sobre possible (« vous dites que le verre du marché n'a rien à voir avec le verre du

garage »), à quoi Sophie aurait sans doute répondu qu'il était plus léger et plus transparent, ce que la technique de découpage laisse entendre en creux.

La relation typique de signification en deux fois trois unités opposées est le cas de figure le plus exemplaire de la relation de signification mais il n'est pas le seul. Lorsqu'il n'y a pas d'opposition manifeste dans l'énoncé (ce qui est en réalité le cas de *la plupart* des énoncés, d'où la sélection opérée dans le corpus de manière à privilégier les structures en oppositions), la relation se réduit à trois termes :

ARCHI – DEMOLIR/CONSERVER ZAC RIVE GAUCHE		
Frigos	vieux trucs qui ne servent plus à rien	est-ce que ça tient la route de les garder ? je suis pas pour

(Lucien)

Mais la structure en opposition peut comprendre trois propositions, et le développement de l'argumentation peut exiger deux colonnes, soit quatre colonnes (ou plus, comme on le verra) et trois lignes en tout :

ARCHI – TRANSPARENCE-ACCESSIBILITE			
Opéra Bastille	dans ce rez-de-chaussée caché par les colonnes, tous ces panneaux à l'intérieur derrière chaque vitre	on ne voit pas ce qu'il y a à l'intérieur	pas du tout accessible
Beaubourg	quand on est sur la place où il y a les sculptures de Niki de Saint Phalle	on peut voir les expositions de l'extérieur salles d'exposition complètement transparentes	j'aime bien
BNF	panneaux ouverts au rez-de-chaussée	on voit ce qui s'y passe dans les tours	paraît quand même un peu + accessible

(Marianne)

Dans l'énonciation du locuteur, la relation de signification et l'éventuelle expression de cette relation en oppositions est parfois incomplète, parce que l'argumentation du locuteur est incomplète et que l'interviewer n'a pas cru nécessaire de procéder à la relance qui permettrait de compléter le tableau ; lorsque la relation est incomplète, les termes sous-entendus sont indiqués par un symbole tel que ***.

ARCHI – ACCUEIL REIMS – GUICHETS		
Hôtel des postes	c'est ouvert : caissiers (sic) + accessibles	on a plaisir à y entrer
Poste Croix-Rouge	guichet fermé, pas de contact avec les employés.	***

(Aline)

Enfin, dans l'énonciation, il faut distinguer l'opposition sémantique et l'expression d'une contradiction. Par exemple, en commentant le bâtiment de la BNF et la « forêt », Lucien oppose l'univers urbain et l'univers sauvage, tout en n'étant pas dupe de cette opposition au moment même où il l'énonce. On a choisi de faire figurer cette contradiction au sens d'un même énoncé en plaçant la proposition sous un pointillé. A noter aussi, dans cet exemple, la présence d'un seul signifié final puisque le locuteur énonce non pas une opposition mais un « accord » entre l'architecture et la forêt, signifiant respectivement l'univers urbain et la nature sauvage, mais finalement produisant une sorte de réconciliation :

ARCHI/JARDIN BNF			
Architecture	***	univers urbain	accord magique entre les deux, création humaine, image poétique
Forêt	arbres qui vivent leur vie d'arbre ..... *on voit bien qu'il y a des câbles qui tiennent les arbres*	nature sauvage ..... *on est dans l'illusion mais ça marche*	

(Lucien)

La dernière opération avant l'interprétation est celle du classement des énoncés. En suivant certains linguistes, tant Henri Raymond que Roland Barthes avaient pratiqué deux classements : celui du discours signifiant et celui du discours signifié, Barthes opposant la « Rhétorique du signifiant : la Poétique du vêtement » et la « Rhétorique du signifié : le monde de la mode » (Barthes, 1967 : 239-264).

En classant les signifiants, on approche la dispersion ou au contraire la convergence des significations des objets signifiants : ici, que signifie telle typologie de bâtiment, tel type de façade, telle forme d'îlot, tel matériau, etc. ? De son côté, le classement du discours signifié réunit les discours aboutissant à des catégories identiques de sens appelés « axes sémantiques », qui structurent donc des ensembles paradigmatiques formés par l'agrégation d'énoncés aux signifiés identiques : de quoi sont constitués les mondes opposés de la convention et de la modernité, de la fermeture et de l'ouverture, l'univers de la monumentalité, celui des jugements d'urbanité ? Quand les discours n'expriment pas d'opposition, il sera plus juste de nommer « chaîne sémantique » ces suites de

signifiants associées à un seul signifié. C'est ainsi que l'on identifiera une chaîne de l'architecture « monumentale », une chaîne de l'architecture « totalitaire » dont on s'amusera à nommer les références. Point d'axe du mal pour autant ni d'axe du beau, tant ces paradigmes recouvrent des objets trop différents. A noter que, pour des raisons de mise en page, les axes et chaînes sémantiques devront être construits verticalement, les signifiants étant alignés les uns en dessous des autres.

Un exemple est donné par Lucien lorsqu'il livre un récit de l'usage de la BNF. Le parcours de son récit oppose la BNF à la bibliothèque Sainte-Geneviève en progressant des dispositifs techniques (intimité de l'éclairage/bruit des tourniquets), de la conception des salles (segmentées/vaste et unique) à la population des lecteurs (intérêts communs/mélangés) pour s'achever sur l'expression de sa perception (concentration = préférence/mouvement + bruit = gêne). Le développement très argumenté du discours de Lucien s'organise à partir d'objets et d'acteurs qui concourent à sa perception opposée des deux bibliothèques.

AXE SÉMANTIQUE DES AMBIANCES « BNF/STE-GENEVIÈVE » SELON LUCIEN						
	OBJETS	DISPOSITIFS TECHNIQUES	CONCEPTION SALLES	TYPE POPULATION	CONDUITES POPULATION	PERCEPTION
BNF	**SIGNIFICATIONS**	éclairage intime	segmentation de l'espace	étudiants en lettres ou en sociologie	centres d'intérêts communs, même idée de l'étude	isolement, concentration, réduction de l'interaction avec l'extérieur : je préfère
Sainte-Geneviève	**SIGNIFICATIONS**	bruit des tourniquets	vaste et unique	étudiants en droit ou en médecine	tout le monde est mélangé	mouvement des gens : on ne s'entend pas, on est gêné
	OBJETS	DISPOSITIFS TECHNIQUES	CONCEPTION SALLE	TYPE POPULATION	CONDUITES POPULATION	PERCEPTION

2. De la forme à l'usage, du beau à l'utile

Invités à décrire des bâtiments choisis par eux ou par nous, les parcourants ont, pour la plupart d'entre eux, associé une description plus ou moins longue de ce qu'ils percevaient de la façade à une évocation de l'usage réel ou supposé : réel quand ils avaient un usage du bâtiment ou, dans le cas contraire, supposé sous forme d'hypothèses d'usage. Toutefois, il ne faut pas négliger certains discours que l'on dira « formalistes » parce que, en décrivant la forme en elle-même et pour elle-même, celle-ci ne renvoie à rien d'autre qu'à elle, sans référence, ce qui ne veut pas dire sans signification :

Sophie parcourant l'opération de Roland Simounet à Saint-Denis :

« Ça c'est beaucoup plus élégant, le blanc, c'est classe, les lignes, c'est classe, les petits retours qu'on retrouve en bas. Et puis je trouve que c'est vachement chiadé, la ligne en façade avec un petit creux de chaque côté. Oui, je trouve que c'est très équilibré, très régulier. Je trouve ça joli, par rapport au faux truc de la mairie. » (Sophie)

Sophie parcourant la Bourse du Travail à Saint-Denis (arch. R. Catro) :

« C'est intéressant que les fenêtres soient en retrait, qu'elles ne soient pas tout droit, mais qu'il y ait un angle un peu coupé, qui donne un peu plus de lumière peut-être, oui qui est joli, qui crée de la perspective, ça lui donne différents plans à la façade. Le fait que les colonnes soient plus fines en haut, qu'on revienne au premier niveau sur la fenêtre par rapport au point de départ de la colonne, que les balcons soient en retrait, ça fait une façade animée, ça fait un effet de perspective.
Ce qui est raté, c'est les colonnes : elles sont carrées. Le balcon autour du cylindre il est carré, il pouvait assumer les angles, son bâtiment est construit sur des angles, sur des jeux d'angles coupés, alors pourquoi ? De toute façon, il est disproportionné par rapport aux autres proportions du bâtiment, il n'est pas du tout dans le même rythme. Cette partie-là est rythmée par les colonnes, l'espacement des fenêtres et tout ça et puis, là, hop !
Ce qui aurait été joli, d'après moi, ça aurait été éventuellement de faire un cylindre, s'il y tenait absolument, mais avec le même balcon carré, enfin la même coursive carrée en haut, mais beaucoup plus fin, beaucoup, beaucoup plus fin ! Que ce soit aussi comme une espèce de colonne qui supporte cette terrasse ou que ce soit plus dans les proportions de l'autre partie de l'immeuble. » (Sophie)

› à g. : Immeubles de logement, rue de Strasbourg, îlot Basilique, Saint-Denis, arch. Roland Simounet, 1990.

› à d. : la Bourse du Travail, Saint-Denis, arch. R. Castro, 1983.

Clotilde devant la Médiathèque Cathédrale, à Reims :

Médiathèque Cathédrale	cube nu, moderne	contraste efficace, ça marche bien
Cathédrale	très chargée, hyper-travaillée	
Architecture de Reims	farfelue	

Le plus souvent, le discours, qui apparaît « formaliste » au début de son énonciation, soit glisse vers l'usage réel ou supposé (discours « pragmatique »), soit donne lieu à une comparaison ou à une métaphore, dans un discours que l'on peut qualifier alors de « métaphorique ». En dépit de la multiplicité des références du pragmatisme, y compris en sociologie (Tarde, Goffman), nous avons appelé ce discours « pragmatique », parce qu'il est orienté vers la pratique de l'espace. Ces trois types de discours (formaliste, pragmatique et métaphorique) pourraient qualifier de manière exclusive des énoncés, et pourraient être classés ainsi par des linguistes, mais tel n'est pas notre propos à partir du moment où nous nous intéressons à leur progression et à leur passage successif d'une catégorie à l'autre.

Prenons les exemples de deux commentaires de Clotilde devant deux édifices de Reims ; le premier, devant la Cour d'appel, est uniquement formaliste en ce sens que Clotilde ne parle que de forme ainsi que pourrait le faire un critique d'architecture : colonnes de béton, recouvrement de verre, base, bâtiment allégé, pavé supérieur, hall, dynamisme vertical, hauteurs, piliers, vitres, dynamique horizontale, découpage des fenêtres en damier, vitre miroir, bâtiments hauts et élancés, tour tronquée, géométrique, compact. Une telle description n'empêche pas une connotation, d'ailleurs contradictoire, comme souvent, le jugement esthétique n'étant jamais définitif, y compris au moment de son énonciation. Ainsi, la Cour d'appel est-elle jugée à la fois « *pas très gaie* » avec cependant « *quelque chose d'assez intéressant par rapport à ces colonnes de béton* » si bien que le bâtiment « *dans sa tristesse, il n'est pas si déplaisant, en fait* » :

> « — Là, on est devant cette Cour d'appel. Vous connaissez ce bâtiment ?
> — *Je suis passée devant parce que je vais souvent à la CAF, là, mais non, je n'y ai jamais prêté attention. C'est pas très gai mais il y a quelque chose d'assez intéressant par rapport à ces colonnes, il y a les colonnes de béton et puis ensuite, il y a cette espèce d'intérieur. C'est assez intéressant, le recouvrement de verre autour de… Je trouve que, dans sa tristesse, il n'est pas si déplaisant, en fait. Cette base plus étroite que le pavé du haut, ça allège le bâtiment et puis, tout de suite, on sent qu'il y a une séparation des rôles en fait, du pavé supérieur et du hall. Et en même temps, on a l'impression que ça a été construit, un tiers, deux tiers. Enfin le pavé c'est un tiers et ensuite, ça a été divisé en trois. Et il y a un dynamisme vertical, sur ces hauteurs avec ces piliers et ces vitres et ensuite, une dynamique horizontale – même pas, du fait du découpage en damier des fenêtres. Généralement, l'utilisation de vitre miroir comme ça, c'est pour des bâtiments hauts, élancés, alors que là, on a l'impression qu'on a tronqué une tour et qu'on est venu poser ça sur un autre bâtiment. On a vraiment quelque chose de très géométrique et très compact. »* (Clotilde)

Devant le « Petit Lycée »:

« C'était un lycée, qui fait maintenant partie de l'Université, qui est assez grand et je trouve ça sublime. C'est l'architecture que j'adore pour sa sobriété, cette espèce de symétrie assez rigide qui donne une impression de volume, de bloc ! Et puis toujours un très beau travail, je trouve, entre des grandes ouvertures de fenêtres et ces espèces de… pas de piliers mais ces espèces de plinthes géantes je dirais, qui sont complètement en proportion avec ça, on a l'impression que tout a les mêmes proportions, les mêmes largeurs, c'est-à-dire autant les bords que les fenêtres, il y a ce côté très régulier, très géométrique, mathématique, je dirais. Que des angles droits, aucune décoration, moi ça me plaît énormément. Et en même temps, ce qui me plaît, c'est qu'on sent que c'est pas un bâtiment pour y vivre. J'imagine toujours, comme quand je vais à Chaillot, des grandes réceptions, des espèces d'espaces énormes avec des vues comme ça à travers ces grandes fenêtres. Il y a une espèce de côté hyper chic. Pour moi, c'est chic, ce côté sobre mais hyper sophistiqué, ça me fait penser à des époques de fêtes, de cocktails. Pour moi, ici c'est le petit Chaillot. » (Clotilde)

2

Devant le « Petit Lycée », le discours de Clotilde commence lui aussi par une description formelle (sobriété, symétrie assez rigide, impression de volume, de bloc, grandes ouvertures de fenêtres, espèces de piliers, plinthes géantes, en proportion, largeurs, régulier, géométrique, mathématique, angle droit, aucune décoration, me plaît énormément) qui introduit un discours sur un usage, passé et supposé, de « *grandes réceptions* » avant de s'achever sur une référence, celle du palais de Chaillot. Le commentaire de Clotilde sur le Petit Lycée suit ainsi les trois étapes du parcours type, d'abord formaliste, puis pragmatique, enfin métaphorique.

La séquence du passage de la forme à l'usage représente ainsi un des modes de discours les plus fréquents, par exemple le passage de la description (la notation) de ce qui est perçu à l'usage supposé, cette forme étant la plus fréquente lors de la description d'une façade à propos de laquelle Sophie émet des hypothèses sur l'usage ou, pour le moins, sur l'espace intérieur :

› à g. : Cour d'appel, rue des Mouiins, Reims.

› à d. : " Petit lycée ", rue Voltaire, Reims.

ST-DENIS – CLINIQUE			
Bow-window en trois parties	deux parties + étroites de chaque côté et un pan plat au milieu	ça fait un coin fenêtre où tu as la place d'habiter la fenêtre, surtout en Angleterre ou dans le XVI[e], j'aime beaucoup de l'intérieur, c'est super	j'aimerais
Bow-window en deux parties	triangulaire, angle coupé	ça me dérange	c'est raté

(Sophie)

ST-DENIS – BOURSE DU TRAVAIL		
Fenêtres plates en angle	casse le rond, ni rond ni hexagonal ou octogonal	raté, problème de perméabilité avec l'extérieur
Fenêtres cintrées en angle	***	suivraient la forme du bâtiment ..... je sais pas si techniquement on peut fabriquer des fenêtres rondes qui ne transforment pas la vue

(Sophie)

ARCHI – FORME/USAGE – REFERENCE			
[Immeuble d'habitation haussmannien bd de la Bastille]	petites fenêtres à petits carreaux	j'imagine l'intérieur, les grandes salles à manger, les petites bergères	m'évoque les petits châteaux dans ma campagne en Normandie, très bourgeois, un peu + que bourgeois d'ailleurs, je ne suis pas sensible à ce genre de bâtiment.

(Marianne)

› à g. : Clinique, boulevard Anatole France, Saint Denis.

› à d. : annexe de la mairie, Saint-Denis, arch. Henri Gaudin, 1993. Devant une façade, le discours sur l'usage peut précéder le discours sur la forme : *"– Qu'est-ce que vous pouvez dire sur la nouvelle mairie ?*
– A l'intérieur c'est bien, sauf qu'ils ont trop chaud, il paraît. Quand on téléphone, ils disent : oh là là, on crève de chaud derrière nos carreaux. Mais sinon, c'est bien."

Le second type d'énoncé associant la forme à l'usage est celui où la notation d'un espace, en général non décrit, est l'objet d'une connotation immédiate. Parmi les exemples possibles, ceux des formes urbaines commentées par Lucien (jardin = mort ; ilôt = carcéral) :

ZAC RIVE GAUCHE		
Jardin Georges-Duhamel	grilles, petits carrés, trop parallèle, structuration pesante de l'espace, manque de touche de vie	cage, prison, mort
Luxembourg, Buttes Chaumont	pas la même conception, + étendu	***

(Lucien)

ZAC RIVE GAUCHE		
Ilots [Schweitzer]	pas de rues	***
Ilots [Portzamparc]	espace de ce qui va être une rue	on se repère, on sent la modernité mais on est + dans les repères traditionnels, je me sens mieux

(Lucien)

› Jardin Georges Duhamel, Zac Rive gauche, Paris XIIIe.

ZAC RIVE GAUCHE		
Ilots [Schweitzer]	***	univers pesant, carcéral
Ilots [Portzamparc]	décrochage des volumes alternance des couleurs création d'espace	univers de liberté, + éclectique, + réussi

(Lucien)

ST-DENIS – LA COUR D'ANGLE		
Balcon sur rue	pas chez soi, n'embellit pas la rue pour autant (sont fermés), expose endroits faits pour être au calme	maison inversée, bâtard
Balcon sur cour	au calme, abrité	je préfère

(Sophie)

Enfin, la pratique de la forme, c'est-à-dire de l'espace, modifie l'usage, autrement dit la forme a un effet sur l'usage. La question des effets de l'espace sur les pratiques était une question trop sérieuse pour être laissée aux seuls architectes ; quand ils s'en sont saisis, les sociologues ont bien entendu réduit « l'effet » pour s'attacher à tous les facteurs prédisposant à recevoir l'effet. Lucien témoigne bien de l'effet « péripatéticien » de la déambulation dans les couloirs de la BNF (dont l'intention architecturale était bien celle du déambulatoire d'un

› Immeuble d'habitation
La Cour d'Angle,
rue Auguste Poullain,
arch. Henri Ciriani, 1982.

cloître), la deuxième séquence de l'usage du couloir étant la pause devant le paysage de la forêt à travers les baies. Le récit de Lucien de son travail intellectuel serait ainsi celui d'un moteur à deux temps alternant la compression et la détente, compression dans la marche et détente dans l'arrêt :

> *« Le déambulatoire… ça c'est quelque chose qui marche vraiment à fond pour moi. Je suis en train de penser et en même temps j'ai une perception qui est en même temps…, qui est pas du tout prenante, c'est une perception assez floue, mais de l'espace… En même temps je suis en pleine concentration etc., en même temps j'ai le sentiment de parcourir… C'est difficile d'expliquer. L'espace il est présent mais d'une façon qui est subtile. Il s'impose pas comme ça. Le mouvement qu'on peut faire dans ce couloir, la longueur du couloir, la perspective qu'on a… Souvent c'est là où j'ai le plus d'idées, en marchant. Là, il peut m'arriver, sur une traversée du couloir, d'avoir un maximum d'idées. Par exemple, je fais une pause, je vais fumer une cigarette ou je suis allé prendre un verre, et je fais le trajet du retour en pensant à mon sujet, à ce qui m'attend dans la salle, etc., et là, en parcourant, les idées viennent. C'est-à-dire la perception que j'en ai ce n'est plus du tout un regard que je porte sur l'espace, c'est un espace qui est intériorisé, c'est le mouvement que je fais dans l'espace qui compte, là, à ce moment là. Un couloir aussi long, c'est un couloir qui permet un mouvement à la fois de déambulation, et de… de déambulation intérieure, un mouvement intérieur qui est fort. C'est difficile d'exprimer et d'expliquer pourquoi ça marche mais c'est vrai que c'est quelque chose que j'ai ressenti. En fait, il y a différentes façons pour moi d'être dans ce couloir. Il y a le moment où je fais des déambulations, comme ça, je suis vraiment dans une perception motrice de l'espace. Ce qui compte, c'est le mouvement. Et il y a le moment où je sors de la salle, je peux rester, juste sortir et regarder. Et là, ce qui compte, c'est plus du tout cette dimension là longitudinale et de mouvement, c'est cette dimension là, de baie vitrée qui est énorme comme ça, et avec les arbres. Et là c'est le paysage. Ce n'est plus le mouvement, c'est le tableau. Donc il y a deux façons de vivre dans le couloir, il y a le tableau, et puis il y a le mouvement. Et c'est pas du tout la même chose que ça inspire. Et comme ça, le tableau, avec la vue sur la forêt, on est dans la pause. Alors que dans le mouvement, quand je déambule, je suis dans les idées qui se multiplient, qui viennent. Quand je suis là dans le paysage, c'est le break, c'est la pause. »* (Lucien)

Ce qui peut se résumer ainsi :

BNF			
Couloir	quand je déambule, je suis dans les idées qui se multiplient	mouvement	il y a deux façons de vivre dans le couloir
Baies avec vue sur la forêt	sortir de la salle et regarder	pause, tableau, paysage	

(Lucien)

Sans connaître Vitruve et sa distinction entre la *venustas* et l'*utilitas*, la plupart des parcourants sont pénétrés du couple beauté/utilité, ou plus exactement de l'opposition beauté/incommodité, puisque c'est sous forme d'opposition que les deux termes dominent le sens commun de la culture matérielle. De manière générale, la rupture provoquée par la modernité des années 20 a exacerbé l'opposition entre l'esthétique et le pratique dans la production des objets et des bâtiments, la contradiction entre les deux qualités étant auparavant

réglée par la convention. Aujourd'hui, la question de l'écart possible entre l'esthétique et le pratique est abordée par tout le monde à propos de tout objet ou tout bâtiment, qu'il s'agisse d'un siège, d'une lampe ou d'un bâtiment. Cet écart fait partie du jugement sur l'objet, l'énoncé « c'est beau mais pas pratique » étant même devenu un lieu commun après bientôt un siècle de modernité dans les arts plastiques et leurs applications industrielles, ici à propos de la médiathèque de Chalons-en-Champagne, de la nouvelle mairie de Saint-Denis, de la gare RER du Stade de France ou, toujours à Saint-Denis, du collège Elsa-Triolet (architecte Ricardo Porro), qui se distingue par une architecture métaphorique figurant une colombe, la courbe étant la règle dans les salles de cours, dans les distributions et dans les espaces communs, sans compter de nombreux détails singuliers :

MÉDIATHÈQUE DE CHALONS		
Esthétique	escaliers en bois, mezzanines en bois, mobilier clair	paquebot, espaces clairs, très beau
Usage	***	je ne sais pas

(Hubert)

ST-DENIS – ANNEXE MAIRIE			
Petits poteaux tubes métalliques qui tiennent les ailettes	pour l'esthétique	ça fait un peu descentes d'eau de pluie ratées	le bâtiment n'en avait pas besoin
	[usage]	***	je ne sais pas si ça sert à quelque chose

(Sophie)

GARE RER STADE DE FRANCE		
[Forme]	quais en bois, assortie au stade	jolie, j'aime bien
[Usage]	quand il pleut	casse gueule, pas malin
	hyperlarge, conçu pour les foules : faut faire 300 mètres pour aller acheter son ticket	la sur-dimension a des inconvénients

(Sophie)

COLLÈGE ELSA TRIOLET SAINT-DENIS				
[Forme] Bâtiment	– salles de cours : spacieuses, – salle de musique : belle salle, – CDI très joli, grand jardin	***	– « colombe » : c'est vraiment assez joli. – forum : rentrée (élèves et familles ici), représentations de danse	beau
[Usage] Pour un bâtiment classé ZEP avec des enfants qui ne sont pas toujours faciles	bureaux, salle des profs : un peu exigus	couloirs pas très larges, en arc de cercle : extrêmement difficiles pour circuler et pour surveiller	forum : passerelles assez hautes : on a toujours peur que quelqu'un tombe : pas toujours facile.	pas toujours fonctionnel

(Prof du collège)

D'autres énoncés déplorent ou prennent acte de l'opposition, Frédéric se résignant à l'inévitable laideur de tous les équipements sportifs, après quoi il conviendra de poser l'opposition en ses termes contraires, c'est-à-dire « laid/utile », une telle opposition étant aussi une hypothèse retenue par Laurent lorsqu'il déclare être satisfait de l'architecture minimaliste de la BNF, qu'il aurait fréquenté quand même s'il ne l'avait pas aimée :

REIMS – CROIX-ROUGE – HALLE D'ATHLÉTISME		
Extérieur	s'intègre mal au paysage (champs, bois, jolie montagne de Raz)	pas original, laid ..... les halles se ressemblent toutes
Intérieur	hiver : vent, froid et humidité, beaucoup d'athlètes parisiens y viennent	hiver : très pratique

(Frédéric)

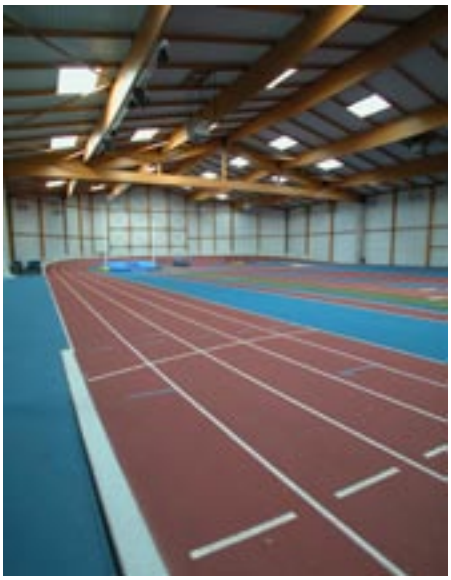
REIMS – CROIX-ROUGE – HALLE DES SPORTS		
Forme, matériaux	blocs de béton	pavé, hangar, usine, massif, laid ..... installations sportives rarement belles
Usage	multisports	pratique

(Frédéric)

› Collège Elsa Triolet, rue Paul Eluard, Saint-Denis, arch. Ricardo Porro, 1990.

2

› Complexe sportif Géo-André (extérieur d'un gymnase, extérieur et intérieur de la salle multi-sports, intérieur de la halle d'athlétisme), quartier Croix-Rouge, Reims.



ARCHI – BEAU/UTILE BNF	
[Forme] Lignes	j'aime plutôt ce qui est minimaliste ..... ça aurait été une bibliothèque que je n'aimais pas du tout, j'y serais allé quand même
[Usage]	je viens dans une bibliothèque en fonction de sa proximité et de son intérêt.

(Laurent)

L'énoncé le plus pertinent est celui qui décentre le jugement esthétique en déplaçant le jugement du beau/laid vers la beauté de l'intention politique d'« embellir » le quartier en démolissant le centre commercial La Rafale (des années 70) et en en construisant un autre, avec les mêmes commerçants, à 100 m de l'ancien. Cette bibliothécaire de Croix-Rouge déplace avec justesse l'enjeu du jugement esthétique vers un enjeu urbain et social :

REIMS, QUARTIER CROIX-ROUGE			
Centre commercial de l'hippodrome	bâtiment	donne au quartier un peu de poids, valeur, envie d'y rester, de fréquenter le quartier	ce que je trouve beau, c'est pas le bâtiment en tant que tel
	quartier	il n'y avait rien	contribue à l'embellissement du quartier qui en a besoin

(Françoise)

› Grand ensemble de Croix-Rouge, Reims : les restes du centre commercial « La Rafale » démoli, remplacé par le centre commercial de l'Hippodrome, arch. Serge et Lipa Goldstein, 2002.

3. Une transparence qui ne serait pas de façade

Le discours sur l'ouverture/fermeture des façades est à prendre comme un discours sur la transparence, qui s'impose comme un des grands objets de préoccupation des interviewés, d'autant plus que n'importe quel parcours dans n'importe quelle ville offre aujourd'hui une grande diversité de façades et de types de vitrage. Les modalités du vitrage donnant ou privant de la vue de l'intérieur, la transparence est automatiquement articulée avec l'hospitalité du bâtiment, c'est-à-dire avec son accueil, par l'aménagement de l'espace et par la relation de service et, plus largement, à l'accessibilité de l'institution représentée dans le bâtiment public : poste, mairie, école, collège, bibliothèque, conservatoire, bâtiment universitaire, salle de sport, palais des congrès, opéra, ministère, etc.

A l'opposé, les bâtiments d'habitation ont un statut privé clairement défini et reconnu. Entre les deux, les interviewés ont été confrontés à deux types de bâtiments représentant d'autres rapports entre le privé et le public : les immeubles de bureaux (privés, mais sans exigence d'intimité) et un cinéma, le MK2 Bibliothèque, de statut privé mais « recevant du public », selon la définition de la réglementation de sécurité anti-incendie. Les attentes vis-à-vis de la transparence varient ainsi en fonction du statut plus ou moins public ou plus ou moins privé des bâtiments, l'effet pervers de la transparence étant que celle-ci relève aussi d'une exigence de surveillance de la part des maîtres d'ouvrage et des gestionnaires des espaces publics, si bien que, de démocratique, l'usage de la transparence peut se retourner comme un gant et venir signifier la pire des surveillances généralisées de type orwellien, selon le schéma suivant :

transparence	bâtiment public	accessibilité, communication	espace public, démocratie
	lieu public extérieur	surveillance	privation de vie privée, « totalitarisme »

3.1. De la transparence à l'accessibilité

Depuis la Renaissance, la façade représentait l'institution qu'elle incarnait. Ce sont autant l'émergence de nouveaux programmes que la dilution des références monumentales traditionnelles qui, à partir du mouvement moderne, ont dissous le code de l'architecture publique. La réponse par la façade vitrée est autant technique qu'idéologique : que le matériau verrier soit opaque, réfléchissant ou transparent, la façade vitrée manifeste un refus de la monumentalité puisque, en montrant soit le reflet de son environnement, soit son intérieur, la façade n'exprime plus rien, ni du point de vue de l'architecture ni du point de vue de l'institution que, traditionnellement, elle représentait. Cet évanouissement de la façade, abondamment commentée depuis trente ans par la critique architecturale comme par le moindre observateur, n'est cependant pas ici le propos des citadins, qui se réjouissent seulement du remplacement, dans la production la

plus récente, du verre miroir par le verre transparent, au point que tel immeuble de bureaux sur l'avenue de France peut, en raison de la transparence de sa façade, passer pour un immeuble d'habitation :

Opéra Bastille : vitres réfléchissantes	on voit le ciel, on voit la circulation	
	on ne voit pas ce qu'il y a à l'intérieur	

(Marianne)

SAINT-DENIS		
Annexe mairie	*c'est pas du verre fumé* [sic, veut dire : « verre miroir »], *on voit à travers*	transparent, + réussi
Bourse du Travail, siège de *L'Humanité*	verre fumé	***

(Sophie)

› annexe de la mairie, Saint-Denis, arch. Henri Gaudin, 1993.

› siège de *L'Humanité*, Saint-Denis, arch. Oscar Niemeyer, 1987.

ZAC RIVE GAUCHE		
Immeuble de bureau ou d'habitation ?	on voit les lumières, on voit l'intérieur	ça fait habité

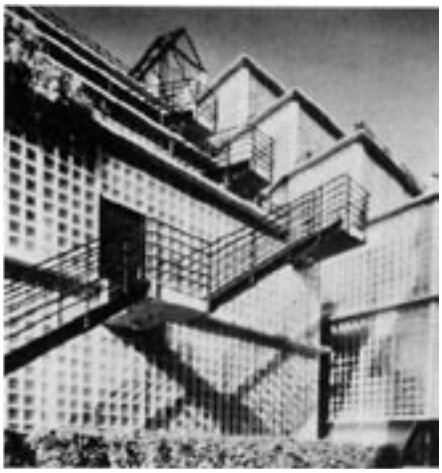
(Marianne)

2

L'emploi du verre est justifié par la transparence de celui-ci. Aux yeux d'une habitante de Saint-Denis, le pire est atteint par le fameux garage construit par Christian Devillers, en verre mais en pavés de verre non transparents, la systématisation extrême de l'emploi de ce matériau dans ce bâtiment original étant la première brique (de verre…) à partir de laquelle cette habitante reconstruit une évocation de souvenirs totalitaires :

ST DENIS – GARAGE DEVILLERS				
Pavés de verre pas transparents, pas légers	carré, étages pas assez hauts	lignes écrasent le volume, mastoc,	me fait penser à : Hôtel Moscou à Moscou, stalinien, Fac de Médecine rue des Saints-Pères, Trocadéro, architecture mussolinienne à Gênes, à Rome	fasciste, totalitaire comme dans les années 30

(Sophie)



› à g. : immeubles de bureaux, rue Emile Durkheim, Zac Rive gauche, Paris XIII^{e}.

› à d. : garage-parking, rue de la République, Saint-Denis, arch. Christian Devillers, 1983.

Même motif, même punition infligés au ministère des Finances de Bercy, devant lequel une autre interviewée combine la monumentalité de l'édifice avec la répétition de petites ouvertures qui lui suggèrent un compartimentage des bureaux renvoyant lui-même à celui des relations entre les employés, le tout incarnant une institution inaccessible, voire totalitaire, le passage sous l'énorme bâtiment jugé aveugle manquant la double chance de la transparence d'une institution peu populaire et de l'entrée dans Paris :

MINISTÈRE DES FINANCES BERCY			
De l'extérieur	la façon dont ça s'avance sur la Seine :	« Attention, on s'avance sur la Seine, je suis là ! »	
	énormes poteaux	lourd, plombant	complètement fermé, inaccessible,
	énorme espace mais minuscules ouvertures	compartimenté, pas de communication	c'est entre l'architecture du IIIe Reich et le film Brazil,
	noir	austère	vraiment pas une belle image du ministère des Finances
À l'intérieur, j'imagine	petits bureaux fermés avec petits secrétaires	l'impression que tout est compartimenté	

(Marianne)

MINISTÈRE DES FINANCES BERCY		
[Intention]	je traverse Bercy : il n'y a pas d'ouvertures, il n'y a pas de fenêtres, il y a un trou dans le mur et c'est tout.	se veut démocratique : je traverse l'espace public de décision, je participe à la lumière politique
[Perception]	on n'est pas dedans, on ne participe pas	ça ne fonctionne absolument pas

(Marianne)

› ministère des Finances, quai de la Râpée, Paris XIIe, arch. Chemetov et Huidobro, 1986.

A l'inverse, l'extrême transparence de la façade en verre (pourtant fumé) de la Médiathèque Cathédrale à Reims est avancée par les interviewés comme une invitation à y entrer, contre une certaine austérité des formes, la vue du mouvement des lecteurs et du mobilier de couleurs excitant la curiosité :

2

REIMS – MÉDIATHÈQUE CATHÉDRALE		
Façade	noire, rectiligne	imposant, austère, fait peur
Intérieur	on voit des fauteuils de couleur, on voit les choses de l'intérieur comme de l'extérieur	sympa, attractif, donne envie d'y entrer

(Noémie)

REIMS		
Conservatoire musique	meurtrières	fermé, pas très avenant
Médiathèque Cathédrale	vitres	transparente

(Clotilde)

Lorsque la façade d'un édifice public n'est pas entièrement vitrée, de grandes ouvertures sont attendues, ce qui n'est pas le cas du Conservatoire de Reims ni celui de l'Opéra-Bastille : derrière le manque d'accessibilité de l'Opéra-Bastille, une interviewée entend celle de l'institution qu'elle représente. Le paradoxe de la comparaison avec l'Opéra Garnier est que l'édifice de la nouvelle institution est moins accessible que celui de l'ancienne, puisque tout visiteur peut entrer dans la salle des pas perdus de Garnier, ce qui n'est pas le cas à Bastille (ou, à l'Opéra de Naples, par exemple), l'accessibilité de l'institution étant au demeurant toute relative, comme on le sait, ce que déplore notre interviewée (« *Les places à 5 euros, je n'ai jamais compris comment ça fonctionnait* »). Le

› Conservatoire national de musique, rue Gambetta, Reims, arch. J.-L. Roubert, H. Dumont, J. Bléhaut.

hiatus est d'autant plus ressenti que le nouveau bâtiment a modifié les attentes vis-à-vis d'une institution qui continue de proclamer haut et fort la démocratisation de son accès :

Opéra Bastille	on ne voit pas ce qu'il y a à l'intérieur	pas du tout accessible
Beaubourg	quand on est sur la place où il y a les sculptures de Niki de Saint Phalle	salles d'exposition complètement transparentes : on peut voir les expositions de l'extérieur, j'aime bien
BNF	panneaux ouverts au rez-de-chaussée : on voit ce qui s'y passe dans les tours	paraît quand même un peu + accessible

(Marianne)

Opéra Garnier : j'ai dû y aller 4 fois avec des touristes	on peut entrer dans le hall	on y va pour le voir
Opéra Bastille	devant	on se donne RV devant les marches
	dedans	on n'y va pas pour le voir

(Marianne)

Opéra Paris-Bastille	on n'y va pas pour le voir
Opéra Naples	on peut le visiter

(Marianne)

› Bibliothèque nationale de France, Zac Rive gauche, Paris-XIII^{e}, arch. Dominique Perrault, 1996.

Opéra Bastille : je n'y suis jamais allée	places à 5 euros : je n'ai jamais compris comment ça fonctionnait	pas du tout accessible pour moi
Opéra de Naples	***	tarifs complètement accessibles

(Marianne)

Que le bâtiment de l'Opéra Bastille et que l'institution et le service qu'il représente soient triplement opaques produit une forte frustration à partir de laquelle l'interviewée dresse pour conclure un tableau argumenté de l'exigence de transparence des lieux du service public après avoir énoncé sous forme prédicative trois des points de l'architecture publique – qui ne manquent pas de rappeler les « cinq points de l'architecture moderne » de Le Corbusier. Qu'est-ce qui caractérise l'architecture d'espace public ? La transparence de la façade, l' escalier d'accès, et la hauteur sous plafond :

Transparence Escalier Hauteur de plafond	architecture d'espace public

(Marianne)

AXE SÉMANTIQUE DE LA « TRANSPARENCE DE L'ESPACE PUBLIC » SELON MARIANNE						
un espace public	on a envie de voir ce qui se passe à l'intérieur, comment c'est fait à l'intérieur, comme à Beaubourg, comme n'importe où	pas parce qu'il y a quelque chose à voir, quelque chose à montrer à l'intérieur (ce n'est pas non plus un lieu d'exposition)	il n'y a peut-être rien à voir mais il y a peut-être au moins l'espace à voir : un espace étendu comme ça en ville, ce n'est déjà pas courant	puisque c'est un lieu qui a une architecture particulière et donc une recherche	pour satisfaire une curiosité tout simplement	c'est une question de transparence
un espace privé	***					c'est autre chose

3.2. De l'accueil au service

La langue française ne manque pas de termes qui désignent d'abord l'acte, ou la pratique sociale, avant l'espace correspondant à cette pratique. « Entrée » et « accueil » en faisant partie, il n'y a pas de glissement sémantique entre la forme et l'usage puisque le mot contient les deux sens, à la fois service et espace.

Au terme d'une description du hall de la nouvelle mairie de Saint-Denis, Sophie révèle parfaitement la double articulation linguistique de l'accueil : *« En plus, on n'est pas maltraité ; on est toujours assez bien accueilli, ça compte aussi, ce n'est pas la faute du bâtiment ni grâce à lui mais ça fait partie de sa vie. »* Auparavant, son discours effectue un parcours alternant des jugements de goût formalistes et d'autres associant la forme et l'usage :

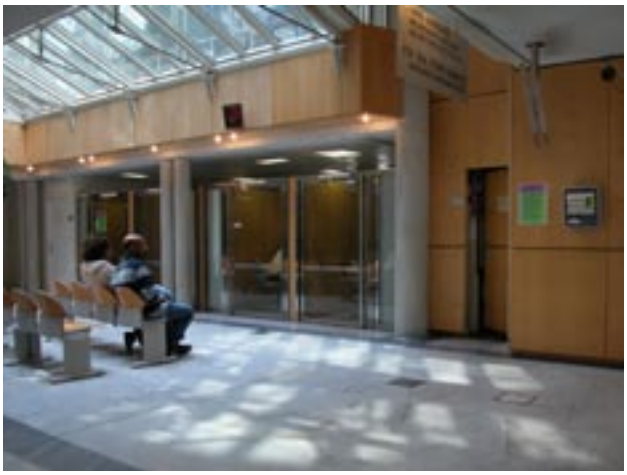
2

> *« J'aime bien l'entrée. J'aime bien le hall, j'aime bien le verre et le métal* [l'inox]*, je trouve ça assez pur. Ah, les portes ne sont pas trop lourdes, alors là, je trouve ça important : souvent les portes comme ça, c'est impossible à manipuler.*
> *Le hall est pas mal. J'aime bien le mélange des matériaux. J'aime bien ce sol luxueux avec des colonnes un peu brutes et le plafond en bois, j'aime bien le bois, oui [du sycomore], c'est pas du faux plafond, c'est du vrai plafond qui est là pour être beau, je trouve que c'est assez réussi. Et j'aime bien le côté atelier avec la baie vitrée au plafond, la lumière qui tombe d'en haut. J'aime bien le gris de l'escalier, j'aime bien les briques de verre, là aussi – c'est quelque chose que j'aime bien de toutes les façons.*
> *Sinon, ils ont mis des espèces de petits boxes un peu ridicules, ça fait un peu écurie, non ? Ça ne va pas jusqu'au plafond, quand on est dedans, on ne se sent pas spécialement abrité, on sent que ça circule derrière, que les gens vont faire des papiers derrière. Quand il n'y a pas du tout de séparation et que tout le monde traite de ses affaires personnelles en même temps, c'est vrai qu'on est gêné par le bruit. C'est pour ça que l'idée, je suis pour, mais le résultat n'est pas tout à fait convaincant.*
> *C'est assez accessible, on ne se perd pas, il n'y a pas des kilomètres de couloirs. Quand on cherche un truc, les gens vous l'indiquent facilement, c'est bien fléché et tout ça. Cette mairie, elle est plus réussie à l'intérieur qu'à l'extérieur, c'est ce que j'en pense. En plus, on n'est pas maltraité ; on est toujours assez bien accueilli, ça compte aussi, ce n'est pas la faute du bâtiment ni grâce à lui mais ça fait partie de sa vie. »* (Sophie)

Il en est de même pour Marianne commentant la BNF dans un parcours de locution qui la conduit en boucle de l'accueil aux dispositifs architecturaux et aux conditions de travail, les uns allant avec les autres pour un tout qui serait le « comme chez-soi » :

> *« Cette fameuse histoire que les livres sont en haut et les lecteurs en bas, dans l'ombre, ça énerve un peu mais, sans trop comprendre les problèmes,*

› Hall d'accueil, annexe de la mairie, Saint-Denis, arch. Henri Gaudin, 1993.



j'étais assez contente de cet espace, qui incite vraiment à la concentration. On rentre ici, on arrive ici, il n'y a personne, il y a ce vent, c'est déjà un silence, on entre dans quelque chose d'un peu solennel. Solennel, oui, pour ce que j'ai à y faire, c'est bien, c'est important pour moi de le dire. En plus, on a rendez-vous pour avoir sa carte de chercheur, on sent qu'on ne met pas les pieds n'importe où, ça donne un peu de poids au travail. En même temps, on a un peu l'impression de rentrer dans un musée, surtout en bas, cette moquette rouge, le hall, la billetterie, on a un peu cette impression-là. Et puis, en même temps, c'est ce côté un peu sauvage de cette pseudo forêt au milieu qui est étrange, on a l'impression d'être un peu dans un autre monde quand on est ici. Ce ne sont pas du tout les repères habituels ni pour une bibliothèque, ni pour un lieu public au cœur de la ville. Je crois d'ailleurs que si je n'avais pas su avant de venir que ces quatre tours là symbolisaient des livres ouverts, je n'aurais pas deviné toute seule, pour moi ça ne ressemble vraiment pas à une bibliothèque. Ça pourrait être complètement autre chose, pour le coup presque un centre d'affaires, un centre de conférences, des choses comme ça. A priori ce n'est pas tellement l'image qu'on se fait d'une bibliothèque. Du coup c'est surprenant et c'est agréable pour ça. Ça permet de changer un petit peu de point de vue sur la bibliothèque, le travail en bibliothèque. Les conditions de lecture sont très, très agréables. Les salles de travail sont très grandes, il y a beaucoup d'espace, les tables sont immenses. La taille des salles est très bien, on ne se perd pas et en même temps on ne se sent pas du tout étouffé, on n'est pas embêté par son voisin. On a l'impression qu'on prend soin de nous quand on vient ici en tant que lecteur ou en tant que chercheur. On a l'impression d'être pris en compte, ce qui n'est pas mal. La lumière est vraiment parfaite, elle est tamisée, et en même temps pas équivoque. Tu peux te mettre un peu plus de lumière si tu en as envie, mais en général la lumière de la salle suffit. Tu as un peu de lumière du jour aussi. C'est pas agressif comme à Beaubourg par exemple, où on a l'impression d'être dans un supermarché avec des trucs en néon. Les matériaux là, le bois, le métal, la moquette, ça participe à ce confort là, cette impression de confort dans cette bibliothèque. On a un peu l'impression d'être chez soi. Dans le hall, avec cette moquette rouge et ces poteaux, on a vraiment l'impression d'être dans un musée. Il y a quelque chose de cet ordre-là. Je pense que le bois y participe vraiment, ce matériau-là y participe, les salles petites, les lampes personnalisées, sans doute la moquette. La moquette, ça absorbe le bruit aussi, donc on n'entend jamais personne marcher, on a l'impression d'être en chaussons dans ce lieu. L'accueil aussi d'ailleurs, l'accueil tel qu'il est organisé dans les salles y participe aussi. Donc c'est plutôt ça qui fait qu'on est chez soi. » (Marianne)

Autrement dit, ce discours s'organise selon la chaîne sémantique suivante, étant entendu que, pour Marianne, l'impression d'être dans un autre monde n'est pas en contradiction avec celui de se sentir chez-soi, précisément parce que la BNF modifie les repères habituels : c'est un lieu public (avec un service public) dans lequel on est chez soi ; c'est un lieu solennel dans son accès mais intime dans son usage :

CHAÎNE SÉMANTIQUE DE L'ACCUEIL, DE L'IMAGE ET DE L'USAGE DE LA BNF SELON MARIANNE						
ENTRÉE	ACCUEIL	MATERIAUX	SALLES	LUMIÈRE	IMAGE	IMPRESSION
Solennelle	on est pris en compte, on prend soin de nous	moquette rouge, bois	conditions de lecture agréables, on n'est pas embête par son voisin	tamisée, parfaite	pas celle d'une biblio-thèque, pourrait être centre de conférences	musée silence confort concentra-tion chez-soi autre monde

Après l'accueil, l'attente c'est la bonne distance physique entre l'usager et le guichetier. On sait que La Poste a expérimenté toutes les formes possibles de guichets dans ses établissements ; l'ouverture de ceux de l'hôtel des postes de Reims ne peut que plaire au public (où les demandes y sont moins confidentielles, à la différence de celles effectuées à la mairie), de même que le spectacle des frises peintes représentant diverses allégories :

2

REIMS – GUICHETS		
Poste centrale	c'est ouvert : caissiers [sic] + accessibles	on a plaisir à y entrer
Poste Croix-Rouge	guichet fermé, pas de contact avec les employés.	***

(Annette)

REIMS – ATTENTE		
À la Poste centrale	Les grappes de raisin, le vin, le champagne. Les fêtes en Italie. Ça, ça doit être le baptême de Clovis, les frises, elles retracent la vie de Reims. Ça, c'est la cathédrale, le vin, le champagne, là, c'est la place Royale, la cathédrale, la place de la République. Comprendre chaque dessin, ce que ça représente, pourquoi ils ont mis ça là et pas ailleurs	je rentre, on me dit : « restez », ça me distrait
À la poste où je vais	je vois la caméra de sécurité, les gens qui rentrent	pas intéressant

(Noémie)

Autant la description de toute façade conduit souvent à des hypothèses sur l'intérieur et, parfois, sur les usages, autant il n'est pas possible de séparer la description d'un hall de cinéma de son utilisation, surtout que le cinéma est une

› Hôtel des Postes, rue Cérès, Reims, arch. François Le Cœur, 1923-1931.

pratique suffisamment commune pour que chacun puisse exprimer sa compétence dans l'usage, et donc dans la conception des salles obscures et de tout ce qui, dorénavant, les précède.

Le cinéma MK2 Bibliothèque, signé Jean-Michel Wilmotte, illustre particulièrement bien l'intrication des dispositifs architecturaux, de l'usage et du service, le cinéma ayant en soi la particularité d'être, selon l'expression consacrée « un art, et par ailleurs une industrie », contradiction partagée par Laurent. Le service marchand des salles est plus ou moins affiché et plus ou moins diversifié selon les circuits de distribution. Les trois jeunes Parisiens (un étudiant, deux enseignants du secondaire) ici sollicités peuvent dons se livrer à la discussion très parisienne consistant à déterminer si les cinémas UGC sont plus vendus au capital que les salles MK2, à la cinéphilie réputée plus exigeante.

Les points de vue sont partagés sur la conception de ce cinéma, les arguments ne faisant pas défaut pour expliquer l'agacement devant la présence de la (pourtant courte) galerie marchande renvoyant à la révision d'une conception sacralisée du septième art. Il ne s'agit pas seulement de choix établissant

› Cinéma MK2 Bibliothèque, avenue de France, Zac Rive gauche, Paris XIIIe, arch. Jean-Michel Wilmotte.

des distinctions culturelles, puisque ces cinéphiles ont des idées sur tout, à commencer par l'emplacement de la vente de confiserie (les « cochonneries »), qui doit rester discrète, jusqu'à la scénographie du grand hall, bien examinée par nos passionnés dans ses dimensions esthétiques et fonctionnelles, notamment la lisibilité des procédures de file d'attente et des points de vente (billets, confiserie) servis par des couleurs contrastant avec l'ensemble :

CAISSES CINÉMAS			
Cinéma MK2 Bibliothèque	Les gens n'ont pas l'impression d'hésiter pour aller voir un film, ils se présentent à une caisse, c'est libre d'accès, on ne doit pas attendre dehors, c'est à l'intérieur qu'il fasse beau ou pas beau, et puis après, ils peuvent se diriger vers la personne qui contrôle leur billet. On a les billets : on passe directement, on n'a pas les billets : on passe aux caisses	fonctionne bien, pas de cohue, pas d'agressivité ça se passe tout tranquillement, c'est simple [dit avec une certaine ironie]	bien agencées
Souvent au cinéma	on ne sait pas si on doit attendre à droite ou à gauche ou bien ceux qui ont leur billet et ceux qui ne l'ont pas	les gens sont mécontents	***

(Laurent)

CINÉMAS			
MK2 Bibliothèque	accueil petite cafétéria	on ne se marche pas dessus, on peut s'asseoir, on peut boire un café tranquille	accueil sympathique, lumineux, spacieux
	librairie, DVD	quand on vient au cinéma, on n'a pas forcément envie de faire autre chose	jouent sur les deux tableaux, marchand et artiste logique marchande sous vernis culturel : déplacé ..... cinéma comme activité commerciale : tout à fait compréhensible
Cinémas d'art et d'essai	on rentre, il n'y a rien d'autre	si on veut faire quelque chose, autour il y a quelque chose	pas marchand ..... marchand parce que le cinéma est dans la marchandise

(Laurent)

ENTRÉE MK2 BIBLIOTHÈQUE		
Ensemble du hall	neutre : repose, apaise	mélange judicieux, intelligemment pensé
Confiserie : lumières vives (jaune, rouge, rose) Barrières : rouges caisses : jaunes vifs,	pas neutres : attirent l'œil, contraste	

(Laurent)

2

Cinémas MK2 (Bibliothèque, quai de Seine, quai de Loire)	pas entièrement sous terre, avec lumière naturelle	bien
Complexes UGC, cinémas de quartier	en sous-sol	je ne supporte pas

(Lucien)

MK2 Bibliothèque	Grandes colonnes, la lumière, le gris, le sol	confiserie en recul : on y va si on veut	on se sent pas agressé, sollicité, imposé
UGC	Ecrans avec projection bandes annonces	on nous impose les cochonneries	on se sent agressé

(Lucien)

CINÉMA MK2 BIBLIOTHÈQUE		
(Intention) Sur le papier	concept du siège à deux personnes	lieu de rencontre, d'accueil
(Perception) Dans la vie	entrée immense, trop haute salles désagréables (lumière)	froid, énorme, UGC, Mac Do, terminal aéroport, débile, loupé pour le quartier

(Marianne)

› Cinéma MK2 Bibliothèque, avenue de France, Zac Rive gauche, Paris XIII^{e}, arch. Jean-Michel Wilmotte.

CINÉMAS		
MK2 Bibliothèque	hall lieu de passage, place immense, pas d'attente, qui est la moitié du plaisir du film, « pendant que vous êtes là, achetez en attendant le film ! », stand confiserie intimidant : tout le monde te voit acheter des bonbons, c'est horrible !, pas café : cafétéria d'aéroport	galerie marchande ne marche pas, occupation de cet espace n'est pas tellement justifiée : ça me met en colère
Nouveau MK2 Quai de Loire	petits bancs, librairie accolée au cinéma, plusieurs cafés à côté	mieux pensé
UGC Ciné-cités Halles, Gaumont	sofas, canapés pour s'asseoir pour attendre	***

(Marianne)

Avec sa grande dimension, son architecture de centre commercial chic, sa luminosité et sa transparence, le cinéma MK2 Bibliothèque prend à contre-pied et la salle traditionnelle du Quartier latin et le multiplexe de périphérie. A partir de quoi le jugement sur sa forme et sur son usage rencontre les mêmes obstacles que la confrontation avec tout objet nouveau avec lequel le commentateur se livre à des comparaisons avec ce qu'il connaît et à des références auxquelles l'objet appelle.

La proximité sociologique (du point de vue des catégories d'âge, de diplôme et de profession, sinon des origines sociales, des socialisations premières, qui les différencient) des trois interviewés exprimant des points de vue différents est à l'image du jugement sur toute nouvelle réalisation architecturale à vocation culturelle (et, possiblement, marchande). Il n'est que de voir, par exemple, l'embarras et les errements de l'opinion publique et de la critique architecturale vis-à-vis du musée du quai Branly, quand chaque point de vue s'applique à articuler les jugements sur le bâtiment, le projet muséographique et la présentation des objets. Le musée du quai Branly peut être considéré comme la dernière référence de l'actualité révélant l'impossibilité d'isoler l'architecture de la destinée du bâtiment et, plus largement, la difficulté de juger les projets d'architecture nouvelle.

3.3. Dans l'espace public, la transparence, c'est aussi la surveillance

Deux de ces trois visiteurs de la Zac Rive gauche refusent la conception sécuritaire des espaces publics extérieurs, ouverts pour mieux assurer leur surveillance, ce qui place ces espaces à l'opposé des équipements publics, pour lesquels on a vu combien la transparence était revendiquée au nom de la démocratie. On peut y voir le paradoxe selon lequel l'exigence démocratique impliquerait davantage d'intimité (donc de fermeture) dans les lieux publics ouverts et davantage d'ouverture dans les lieux publics fermés :

ZAC RIVE GAUCHE/RUE PARISIENNE			
Intérieur des îlots	espaces aménagés privatifs, mais complètement visibles, parce qu'il y a des grilles partout, en plus il y a des caméras	tout est ouvert : sans faire de parano, on se sent un peu observé	c'est un espace où finalement le privé disparaît un peu ..... en même temps c'est assez fascinant
Rues	***	ouvert et fermé, ça n'existe plus	***

(Lucien)

Une situation singulière rencontrée par les deux interviewés est celle d'une école élémentaire (rue Franz Kafka) dont la cour est bien visible depuis la rue dont elle est séparée seulement par des grilles, ce qui laisse nos visiteurs perplexes ; ils condamnent cette transparence au nom du respect des enfants, tout en admettant que le spectacle de ceux-ci dans la cour anime ce quartier encore peu remuant :

ZAC RIVE GAUCHE–COUR D'ÉCOLE OUVERTE		
Passants	il n'y a pas tellement de vie dans le quartier	voient quelque chose qui bouge
Parents	peuvent surveiller leurs enfants	bien
Professeurs	pas contents de voir que les parents peuvent surveiller leurs enfants	pas bien
Enfants	ne sont pas des animaux en cage	gênés

(Laurent)

› école à cour ouverte sur la rue Franz Kafka, Zac Rive gauche, Paris-XIIIe.

ZAC RIVE GAUCHE – COUR D'ÉCOLE OUVERTE	
Ouverte	maintenant tout est transparent : toute cette transparence fait un peu peur ..... assez agréable de voir des enfants comme ça
Fermée	l'espace des enfants ne regarde pas le passant

(Lucien)

Ce qui nous amène aux jugements d'urbanité.

4. Les jugements d'urbanité

Est appelée « jugement d'urbanité » l'évaluation des qualités urbaines telle qu'elle est effectuée par les interviewés, en conservant du discours seulement ce qui implique l'architecture et les formes urbaines. En effet, la perception de l'urbanité relève aussi de relations non spatialisées : les sociabilités bien sûr, le travail ou d'autres dimensions du mode de vie, qui, pour former le sentiment d'urbanité, ont un rapport plus distant avec l'espace. En revanche, lorsque Sophie déclare :

ST-DENIS		
Logements + commerces + bureaux	mélange des fonctions	vivant, agréable
Que des logements	***	assommant, horrible

(Sophie)

elle ne parle pas d'architecture mais de programmation urbaine, ce qui ne nous laisse pas indifférents.

Le parcours dans la Zac Rive gauche réactive le discours conventionnel sur toutes les urbanisations nouvelles, quelle que soit l'époque (grands ensembles, villes nouvelles, Zac) jugées par ceux qui ne les habitent pas et qui leur reprochent d'être lisses, carrées, froides, sans âme, qui regrettent la disparition du petit commerce, etc. Il est vrai que le regard extérieur de celui qui parcourt la Zac Rive gauche est proche de celui qui, spectateur du *Play Time* de Jacques Tati (1967), se dit que rien n'a changé depuis quarante ans : mêmes façades de verre rigoureusement alignées, mêmes rues vides. Il aurait fallu que l'enquête croise le regard des visiteurs avec celui d'habitants de ce quartier et alors, comme dans les grands ensembles et comme dans les villes nouvelles, de l'intérieur on aurait sans doute entendu un autre discours.

Plus intéressante paraît, en un premier temps, l'observation selon laquelle ce discours négatif sur le quartier est toujours opposé à un discours positif sur les habitations, auxquelles le regard extérieur suppose des qualités d'habitabilité, grâce aux ouvertures, aux terrasses et aux revêtements de façade. Un tel

discours est propre à la Zac Rive gauche, donc, mais il a aussi été entendu à propos du centre rénové (mais dégradé) de Saint-Denis – quoique, dans le cas cité, le jugement sur l'habiter des logements soit divisé entre l'intérieur et les prolongements extérieurs :

ZAC RIVE GAUCHE		
Quartier	trop neuf, trop carré, tout se ressemble, pas de petits commerçants, pas la patine du temps	cloisonné, pas de chaleur
Appartements	spacieux, fonctionnels, aux normes	+ intéressants que notre appartement

(Laurent)

ZAC RIVE GAUCHE			
Se balader		par curiosité, comme lieu de passage	j'aime bien
Y habiter	Habitations	bois, balcon, grandes fenêtres, verdure : beaucoup de bonnes idées, l'immeuble [de Soler] : terrasses assez vertes, étages hauts avec perspective intéressante sur BNF, verre de couleur	c'est quand même génial, je pourrais …… si ce n'était pas ce quartier-là !
	Dans les rues	il n'y a jamais personne, je ne pourrais pas sortir le soir	ça reste très froid, je ne sens pas la vie, je ne pourrais absolument pas m'imaginer

(Marianne)

› Immeuble d'habitation derrière le jardin Georges Duhamel, quai François-Mauriac, Zac Rive gauche, Paris XIIIe, arch. Philippe Gazeau, 1997.

NOUVEAU ST-DENIS		
Quartier	l'ascenseur pue la pisse, il y a plein de boutiques fermées, je me suis fait agresser	glauque
Appartements : je connais quelqu'un qui habite ici	[extérieur] : qui a trois terrasses, c'est quasiment un jardin, suspendu en +, elle a la vue	super
	à l'intérieur : il n'y a pas assez de pièces, ça fait un truc énorme mais il y a plein de murs arrondis, donc on ne peut pas mettre de meubles, il n'y a presque pas de porte	vraie galère

(Sophie)

En réalité, l'opposition entre le quartier et les habitations est elle-même typique de toutes les formes d'urbanisation nouvelle, dans lesquelles, encore aujourd'hui à l'heure de la démolition des grands ensembles, les habitants opposent les qualités intérieures des appartements aux carences de la forme et de l'urbanité du quartier. Henri Raymond avait bien montré comment l'irréductibilité de ces deux mondes (extérieur et intérieur) tenait à l'impossibilité pour l'habitant d'intervenir sur l'extérieur alors qu'il pouvait modifier l'intérieur en le soumettant à la conformité de sa demande (Raymond 1984). Avant lui, Paul-Henry Chombart de Lauwe avait expliqué que la défense de l'intérieur relevait de la construction identitaire de l'individu rejeté dans les périphéries (Chombart, 1960).

Certains interviewés ont cependant la subtilité d'entrevoir des différences entre les Zac et même à l'intérieur de la Zac Rive gauche. Que les tours-miroirs tronquées du quai de la Râpée soient rejetées ne surprendra pas, mais on peut s'étonner de la manière avec laquelle le quartier de bureau d'en face, quai d'Austerlitz, appartenant à la Zac Rive gauche, est perçu comme proposant un urbanisme différent à partir même d'une « *nouvelle conception d'entreprises* » (ce

› Deux époques, deux formes urbaines face à face : quai de la Râpée (années 1970-1980) et quai d'Austerlitz (fin années 1990).

qui reste bien entendu le point de vue de cette interviewée), comme le suggère le tableau suivant construit à partir du commentaire extrêmement bien argumenté de Marianne, pourtant citadine « ordinaire » :

AXE SÉMANTIQUE DU JUGEMENT D'URBANITÉ « QUAI D'AUSTERLITZ/QUAI DE LA RÂPÉE » SELON MARIANNE								
	OBJETS	ARCHITECTURE FAÇADES	MATÉRIAU FAÇADES	IMPLANTATION BÂTIMENTS	TYPE D'ENTREPRISES	MIXITÉ FONCTIONS	LISIBILITÉ QUARTIER	IDENTITÉ QUARTIER
Quai d'Austerlitz	SIGNIFICATIONS	casse régularité	verre transparent	proches les uns des autres et mieux insérés dans le paysage : donne d'autres points d'horizon	nouvelle conception d'entre-prises : espaces + ouverts, échanges possibles	mixte : habitations, bureaux et espaces publics	ensemble cohérent	quartier, insertion dans la ville
Quai de la Râpée	SIGNIFICATIONS	lisses	verre réfléchis-sant	immeubles se ressem-blent cubes posés là : le regard ne peut pas s'y attarder	entreprises toutes avec noms se terminant en « is » ou « os »	que tours de bureaux	impos-sible de se repérer	centre d'affaires anonyme
	OBJETS	ARCHITECTURE FAÇADES	MATÉRIAU FAÇADES	IMPLANTATION BÂTIMENTS	TYPE D'ENTREPRISES	MIXITÉ FONCTIONS	LISIBILITÉ QUARTIER	IDENTITÉ QUARTIER

› Natexis, quai de la Râpée, Paris XII^e^.
« *Tous les immeubles se ressemblent, déjà les entreprises ont quasiment toutes le même nom et se terminent en « is », donc je ne peux pas me repérer, c'est opaque, c'est des cubes posés, c'est complètement anonyme* » (Marianne).

Un second parcourant « reçoit » parfaitement les deux conceptions urbaines suivies respectivement par les deux coordinateurs de la Zac Rive gauche, Roland Schweitzer et Christian de Portzamparc, le premier ayant privilégié des îlots piétonniers, le second ayant appliqué sa conception de l'îlot ouvert délimité par des rues traditionnelles. Si cet interviewé déclare préférer l'îlot ouvert, c'est parce qu'au premier, il manque la rue et ses commerces et que sa conception autour de jardins contraint à une trop grande visibilité et à un risque de surveillance. Ainsi, l'îlot dit ouvert le serait moins que son symétrique dit fermé. Ces notations « ordinaires » elles aussi renvoient au discours sur le retour à la rue en tant que seul véritable espace démocratique (Joseph, 1995).

AXE SÉMANTIQUE DU JUGEMENT D'URBANITÉ « ÎLOTS ZAC RIVE GAUCHE/RUE PARISIENNE » SELON LUCIEN						
	OBJETS	COMMERCES	DÉPLACEMENTS	ESPACE PUBLIC	VIE DE QUARTIER	LISIBILITÉ
Îlots Zac Rive gauche	SIGNIFICATIONS	James-Joyce : coiffeur, papeterie qui fait aussi boulangerie, mais qui sont positionnés autour d'un jardin	on circule de manière indifférente dans des espaces qui sont ni tout à fait des espaces de commerces, ni tout à fait des espaces de résidence privatifs	tout est ouvert, le privé disparaît, caméras : on se sent observé	morts	spécial : perte de repères complète, je n'aimerais pas y vivre ..... intéressant quand même
Rues	SIGNIFICATIONS	pour moi, un coiffeur c'est dans une rue	***	***	animation	repères habituels, je suis habitué à vivre dans des rues
	OBJETS	COMMERCES	DÉPLACEMENTS	ESPACE PUBLIC	VIE DE QUARTIER	LISIBILITÉ

› îlot coordonné par Christian de Portzamparc, Zac Rive gauche, Paris XIII[e].

Les différents parcours dans le centre ville de Reims ont été réalisés en partie avec des lycéens et des étudiants qui opposent franchement les quartiers historiques et les quartiers commerçants, la ville de Reims étant effectivement marquée, davantage que d'autres, par la « sanctuarisation » d'un centre ancien, préservé des bombardements de la première guerre mondiale, composé notamment de la Reims antique et médiévale (porte Mars, forum, cathédrale), et des monuments érigés du XVII[e] au XIX[e] (place Royale, hôtel de ville, palais de justice). A ce centre monumental s'opposent, dans le quartier de la reconstruction, les rues commerçantes qui ont évidemment la faveur des jeunes, l'addition des critères rue piétonne + commerces + foule définissant le centre, qui, pour les jeunes, est peut-être le centre historique mais pas le centre monumental de Reims :

REIMS				
Place d'Herlon	on peut marcher	magasins	gens	c'est le centre
Place Royale	voitures	pas de magasins	touristes, personne	c'est rien, c'est loin, hors sujet

(Noémie)

REIMS			
Hyper-centre	ou sandwiches ou boutiques pour notables	animé, intense, dense, on y trouve tout	c'est fou !
À 100 m de l'hyper-centre	plus une banque, plus un commerce	tant mieux	
Un peu + loin : petits centres ville	boucherie, coiffeur, tabac, bistrot	***	

(Clotilde)

› place Royale (à g.), monumentale (XVIII[e] s.) et place Drouet d'Herlon (à d.), commerçante (reconstruite après la Première guerre mondiale) :
« – C'est le centre de Reims ici ?
– Lycéen : *Non ! Il n'y a personne.*
– Où est-ce qu'il y a des gens ?
– Lycéen : *A Herlon !* ».

Jouant au concours du palmarès annuel des villes de France les plus agréables à vivre, un lycéen opposant systématiquement l' « ambiance » et l' « architecture », confirme l'opinion générale classant en tête et Lille et Toulouse (celle-ci étant la seule à cumuler une appréciation positive de l'architecture et de l'ambiance), Reims, Rouen, Le Havre et Amiens faisant mauvaise figure pour leur ambiance :

2

Reims	AMBIANCE	à 19h-20h, plus personne dehors !
	ARCHITECTURE	***
Rouen, Le Havre, Amiens	AMBIANCE	encore + tristes que Reims
	ARCHITECTURE	***
Lille	AMBIANCE	ça bouge pas mal, même en plein hiver, j'ai bien aimé
	ARCHITECTURE	***
Toulouse	AMBIANCE	je préfère, pour l'ambiance
	ARCHITECTURE briques, tout rose, même les cathédrales	différente

(Sami)

› quartier Ponçardin, Reims :
« *Moi ce que je trouve fou à Reims, c'est qu'il y a un centre ville, c'est vraiment l'hyper centre hyper animé, hyper intense, dense et hyper commercial ! Et c'est vrai qu'on fait cent mètres, il n'y a plus une banque, plus un commerce et tant mieux d'ailleurs* » (Clotilde).

2

Les incertitudes de la datation

- C'est un immeuble de quelle époque, l'immeuble d'angle ?
- *L'immeuble d'angle ? Oh, 70, 60-70. Enfin je ne sais pas, c'est les hublots qui me font dire ça mais oui, peut-être oui, je ne sais pas.*
- Vous ne le croyez pas plus ancien ?
- *Oui, c'était ce que j'étais en train de me dire, que ça pourrait être une espèce d'avant-garde des années 20-30 ? Non, je ne sais pas. Ou alors toutes les fenêtres ont été refaites, je sais pas.*
- Et pourquoi vous dites avant-garde des années 20 ou 30 ?
- *Parce que ce n'est pas un immeuble d'habitation classique de logement. Ne serait-ce que cet angle et les hublots, il y a un peu de recherche, un petit peu d'originalité, qui n'est pas folle, folle !*
- Ce n'est pas ça qui serait années 30, les hublots et l'angle comme ça ?
- *Je ne sais pas, ou vraiment je ne m'y connais pas assez pour… Non…*
- Vous avez quand même dit années 30…
- *Oui, je dis années 30 parce que ce sont plutôt les poteaux qui me font dire années 30…*
- Oui, les poteaux…
- *Oui, puis l'angle arrondi, ça peut faire un petit peu aussi art nouveau. Mais ces hublots, ça me fait toujours penser au film de Tati,* Mon Oncle. *C'est pour ça.*
- Qu'est-ce qui vous a fait penser que c'était années 60-70 ?
- *Les hublots justement. A cause de Tati.*
- Effectivement, les hublots, ça s'est refait dans les années 70, alors que c'est un bâtiment des années 30.
- *Oui d'accord, mais ce que je disais c'est que dans* Mon Oncle *qui est un film qui a fortement influencé mon regard, cette fameuse scène avec le hublot où il y a le personnage qui se déplace. Depuis, j'ai beaucoup de mal à voir des bâtiments avec hublots sans penser à ça, et donc pour moi c'est ça !*

5. Ancien/moderne : plus complémentaires qu'opposés

C'est sans surprise que l'on recueille la préférence pour les bâtiments anciens, plus durables et plus chargés de sens, mais on pourra être étonné de la valeur patrimoniale acquise par des bâtiments universitaires des années 70, par exemple. Dans ce cas précis, il s'agit des « Coquilles », ces amphis de la Faculté de droit et sciences humaines de Reims, dans le quartier Croix-Rouge, dont la forme en coquillage a amplifié la valeur symbolique du lieu de ses études universitaires qui, pour cette parcourante, représentaient son arrivée en France et une étape dans la formation de son identité culturelle. La sauvegarde (en cours) de ces amphis très dégradés après bientôt trente ans d'usage sans maintenance est pour cette ancienne étudiante un véritable enjeu mémoriel.

ST-DENIS			
Nouvelle mairie	pierre agrafée, ils auraient pu construire en pierre de taille	c'est pour décorer, ça fait Opéra Bastille	quand on construit du neuf, autant construire pour longtemps, de bonne qualité
Basilique	pierre de taille	***	ils ont pas mégoté, eux

(Sophie)

BÂTIMENT D'HABITATION		
Ancien	le parquet a déjà craqué sous le pied d'autres gens, ça porte quelque chose	aujourd'hui les jeunes préfèrent l'ancien
Immeuble années 70 de mes parents	murs bien blancs, tout bien nickels, moquette	kitsch, dépassé

(Lucien)

REIMS – CROIX-ROUGE – UNIVERSITÉ		
Bâtiments modernes	bien de consommation courante	pas fait pour durer
Bâtiments anciens	solides	restent dans le temps

(Françoise)

REIMS – CROIX-ROUGE		
Bâtiments anciens (années 70)	Par ex., vous avez fait vos études en Fac de Droit-Sciences Eco, vous avez un bâtiment où vous avez été prendre des cours, vous aimeriez bien que vos enfants voient où vous êtes passée	les racines : important pour les générations futures
Ces nouveaux bâtiments modernes	***	pas de mémoire

(Françoise)

La sacralisation de l'ancien n'apparaît pas une valeur absolue ; au contraire, les parcourants ne comprennent pas les compromis faits, par exemple, avec la conservation de l'ancienne mairie de Saint-Denis à laquelle une nouvelle aile a été rajoutée, ou avec la conservation des anciens frigos dans la Zac Rive Gauche. Nos informations étant bien trop peu nombreuses pour en tirer un état de l'opinion, il conviendrait d'approfondir par des enquêtes ultérieures la question de la conservation/démolition, qui nous est apparue dans les discours recueillis plus nuancée que nous l'attendions :

ZAC RIVE GAUCHE – FRIGOS		
Soit tout garder	***	+ cohérent
Soit tout casser	moderne	+ cohérent
Garder et casser	il faut quand même penser un peu au passé, donc on va garder ça du passé	une case pour chaque lobby

(Laurent)

› amphithéâtres de la Faculté de Droit et de Lettres, campus de Croix Rouge, Reims, arch. Dubard de Gaillarbois, 1974.

ARCHI – VILLE – ANCIEN-MODERNE ST-DENIS – RUE JEAN-JAURÈS		
Rome	Il y a des endroits à Rome des bâtiments incroyables où on a reconstruit sur des ruines et où on voit toutes les strates et où il n'y avait pas du tout un rapport sacré au patrimoine ; c'est partout du patrimoine, il faut bien habiter quelque part et on va pas s'emmerder avec des vieilleries	du coup, les ruines continuent à vivre
Rue Jean-Jaurès	les vieilles pierres	c'est artificiel ça ne marche pas

(Sophie)

ST-DENIS		
Rue Jean-Jaurès (B. Paurd arch.)	des rues étroites à l'ancienne avec de l'architecture moderne	ça ne marche pas très bien

(Sophie)

ST-DENIS – MAIRIE		
Ancienne mairie + nouvelle mairie	disjonction entre sacré et administratif	sacralise l'ancienne mairie
Raser l'ancienne mairie et en reconstruire une nouvelle	d'aller chercher sa carte d'identité et d'aller se marier au même endroit.	ça va bien ensemble

(Sophie)

2

› logements rue Jean-Jaurès, Saint-Denis, arch. Bernard Paurd, 1980.
« *Et ce que je trouve raté, c'est les espèces d'arcades ; enfin le passage couvert, je le trouve mesquin. Enfin, il est trop étroit ; on n'est pas à l'aise. Ça fait une allée piétonnière désagréable* » (Sophie).

ZAC RIVE GAUCHE		
Frigos	vieux trucs qui servent à rien	Est-ce que ça tient la route de les garder ? je suis pas pour

(Lucien)

Le paradigme de la monumentalité

Le concept de monumentalité est très présent chez les parcourants, qui attribuent à de nombreux bâtiments une bonne ou une mauvaise monumentalité. La grande dimension qui « écrase » le citoyen passant ou usager est déconsidérée, ce qui ne surprendra pas (Conservatoire de Reims, Tour Pleyel, gare RER Stade de France et garage à Saint-Denis, ministère des Finances et Cinéma MK2 Bibliothèque à Paris XIII^{e} – celui-ci pour un des parcourants sur trois, cependant). On notera cependant qu'elle est demandée pour les programmes culturels de prestige : médiathèques, BNF, Opéra Bastille. Quant à l'intérieur de la rotonde de l'Hôtel des Postes de Reims, due à Le Cœur, un des hérauts du rationnalisme constructif à la Perret, constructeur de nombreuses constructions pour le ministère des Postes dans l'entre-deux-guerres (Lapierre, 2002), il soulève un enthousiasme inattendu de la part de lycéennes qui, en revanche, se désintéressent du centre monumental de leur ville, dont la perception n'est pas séparée du jugement d'urbanité opposant deux centres, l'un populeux et commerçant, l'autre désert et monumental (voir ci-dessus). Pas plus que l'enquête de M. Segaud sur la « Petite monumentalité » (Segaud, 1984), la nôtre ne permet de dégager le devoir-être de chaque typologie (« une école, c'est.. ; une mairie, c'est… »), ce qui remet en place la prétendue immuabilité des typologies : c'est bien le couplage entre la forme et l'usage qui fait reconnaître une mairie 1880 comme telle, une gare 1925 comme telle, etc., sachant que les grandes vagues de construction des mairies et des gares ont été, respectivement, la III^{e} République et l'après Seconde guerre mondiale ce qui suffit à formaliser, architecturalement, et à identifier, sociologiquement, des types appelés à évoluer avec l'architecture, la technologie et les usages. Une nouvelle typologie n'est reconnue par le public qu'après usage, l'évident bouleversement des codes d'architectures publiques dominées par l'acier et le verre produisant l'interchangeabilité qui fait dire à nos parcourants que tel centre commercial ressemble à un aéroport ou que tel cinéma fait lui-même penser à un commercial ou à un aéroport. Comme on va le voir *infra* dans les pages consacrées à la « rhétorique des références », ce n'est pas tant la référence, la connotation qui donne le contenu que son argument qui fait que la référence à une manufacture ou à un aéroport est, selon les parcourants, contradictoirement, gratifiante ou non.

CHAÎNE SÉMANTIQUE DE LA « MONUMENTALITÉ »			
ÉDIFICES	ARGUMENTS (SIGNIFIÉS MÉDIATEURS)	SIGNIFICATION DE MONUMENTALITÉ	
		POSITIVE	NÉGATIVE
Cathédrale Reims	chaque statue a son histoire	on a jamais tout vu	
Médiathèque cathédrale Reims	***	respect du parvis	
Place royale Reims (XVII^{e} s.)	pas de forme, rectiligne, trop carré, pas de foule		pas intéressant, rien à regarder
Conservatoire Reims	pas de parvis : paquebot		écrasant
Hôtel des postes Reims	hauteur sous plafond, intérieur spacieux	donne de l'importance	
	frises intérieures	confirment l'importance	
Centre commercial de l'hippodrome Reims	préau, pas laid	gare, aéroport	
Tour Pleyel St-Denis	jaunasse, impressionnante		hou là là !
Gare RER Stade de France St-Denis	hyperlarge, conçu pour les foules		la sur-dimension a des inconvénients
collège Elsa Triolet St-Denis	hauteur sous plafond, « colombe »	heureusement qu'on ne gare pas nos gosses comme on traite nos bagnoles !	
Garage en pavés de verre, St-Denis	carré, hyper mastoc		Hôtel Moscou à Moscou : stalinien, Fac de Médecine rue des Saints-Pères, Trocadéro, architecture fasciste à Gênes et Rome : architecture totalitaire années 30
Ancienne mairie de St-Denis	Références Renaissance	***	
Annexe mairie de St-Denis	disjonction entre sacré et administratif		sacralise l'ancienne mairie
Ministère des Finances Bercy	lourd, plombant, énorme, austère, compartimenté, inaccessible, entrée dans Paris pas choisie par le citoyen		III^{e} Reich, « Brazil », pas une belle image, n'a aucun sens
Opéra Bastille	Escalier hauteur sous plafond, arche, imposant, sur une place	a une tête d'opéra	

CHAÎNE SÉMANTIQUE DE LA « MONUMENTALITÉ »			
ÉDIFICES	ARGUMENTS (SIGNIFIÉS MÉDIATEURS)	SIGNIFICATION DE MONUMENTALITÉ	
		POSITIVE	NÉGATIVE
Séquence approche BNF (esplanade + escaliers)	Plancher bois, escaliers	solennel, monumental	
Cinéma MK2 Bibliothèque	entrée immense, trop haute		terminal aéroport
–Transparence ; – Escalier ; – Hauteur de plafond	bâtiment public	architecture d'espace public	

6. La rhétorique des références

On dira que le discours est « métaphorique » lorsque le locuteur appelle un autre terme comme analogie ou comme référence, parfois pour combler un manque d'argumentation en déplaçant l'argumentation de l'objet décrit par la référence à un autre objet. La métaphore ou la comparaison surviennent parfois après une description dont le lexique peine ou s'épuise, mais elles ne sont pas seulement des roues de secours, elles élargissent le champ de la signification soit vers l'univers personnel du locuteur, soit vers celui des mêmes signifiés que ceux partagés par le signifiant qui est l'objet de la comparaison. C'est ainsi que Lucien, bien que profane en architecture et ignorant le nom de Françis Soler, perçoit des similitudes entre l'immeuble de cet architecte qu'il est en train de commenter dans la Zac Rive gauche et le bâtiment du ministère de la Culture que le même Soler a rénové rue Saint-Honoré.

› Zac Rive gauche, Immeuble de Soler : « *Les fils d'acier des balcons, ça ressemble un peu – enfin, très vaguement – à ce qu'ils ont fait à côté du Louvre, où ils ont réhabilité, je ne sais plus ce que c'est comme bâtiment d'ailleurs, c'est un ancien bâtiment, et par-dessus ils ont mis une sorte de grille…* [bâtiment du ministère de la Culture rénové par Soler] » (Lucien).

Les références d'immeubles d'habitation à d'autres immeubles d'habitation sont peu nombreuses et positives, alors que l'évocation d'autres typologies est davantage négative que positive. Le recours au « ça fait… » est souvent péjoratif ; il apparaît, comme on l'a dit, faute d'arguments descriptifs, ce qui veut dire que le tableau des références ne doit pas être lu comme représentatif du tableau des connotations. C'est même le contraire pour Sophie en train de décrire l'intérieur de l'annexe de la mairie de Saint-Denis, dont elle détaille, en les appréciant, les espaces, les matériaux, la lumière et le service rendu, regrettant seulement les boxes de réception des visiteurs « ces espèces de petits boxes un peu ridicules, ça fait un peu écurie non ? »

On notera, toujours chez Sophie, la finesse de la comparaison de l'opération de Ciriani à Saint-Denis avec celle de Pouillon à Boulogne (Le Point du Jour), en termes formels (dedans/dehors, jeux d'ombre géométriques) et sociaux (résidence, chic), ce qui est juste, Pouillon et Ciriani ayant l'un et l'autre, certes chacun à leur manière, cherché à concevoir des compositions urbaines et pas seulement à construire des immeubles d'habitation – même si, en réalité, la Cour d'Angle est un immeuble HLM et Le Point du Jour, une copropriété.

RÉFÉRENCE À D'AUTRES EXEMPLES DE LA MÊME TYPOLOGIE			
OBJETS	ARGUMENT (SIGNIFIÉ MÉDIATEUR)	RÉFÉRENCE	
		POSITIVE	NÉGATIVE
La Cour d'angle, St-Denis	porte bien sa longueur	différent des barres à Moscou	
	résidence, chic, un dedans et un dehors, jeux d'ombre géométriques	Point du Jour, Boulogne [Pouillon, arch.]	
BPI Beaubourg	néons, agressif		supermarché

La référence à une autre typologie est souvent autant positive que négative, un même bâtiment pouvant être chargé de connotations positives et négatives, de la part d'un même parcourant, surtout lorsque celui-ci s'attache à une description détaillée, ce qui est le cas de Sophie devant et dans l'annexe de la mairie de Saint-Denis. C'est aussi le cas de « Goldorak » (le surnom « officiel » de cet immeuble d'habitation construit par les Frères Goldstein à Reims ne fait plus de la référence « Goldorak » une image) : son côté high-tech amuse Clotilde, qui est par ailleurs navrée que le bâtiment puisse aussi bien sembler une caisse d'allocations familiales. En réalité, la métaphore ou l'image est moins intéressante que l'ensemble des arguments qui conduisent à elle ; en l'occurrence, le choc que procure à quiconque la première vision de « Goldorak » appelle souvent des métaphores contradictoires. L'évocation de l'« aéroport » devant le Centre commercial de l'Hippodrome dans le quartier Croix-Rouge, à Reims, est positive pour Françoise et Henri mais négative pour Marianne commentant le cinéma MK2 Bibliothèque et pour Clotilde face au Lycée St-Joseph, à Reims. L'éclectisme

des références ne suppose pas moins son inscription dans le paradigme d'un modernité parallèle : les haubans du Stade de France renvoient au Port de Gênes, les Coquillages des amphis de la fac de Reims au Futoroscope, la pierre agrafée de l'annexe de la mairie de St-Denis à la pierre agrafée de l'Opéra Bastille, etc. D'autres rapprochements sont plus inattendus (cette mairie et Ronchamp) ou totalement inattendus parce que fondés sur une réalité ignorée par le parcourant (les deux bâtiments de Soler).

Sur le versant du négatif, on remarque l'inversion entre un immeuble d'habitation, Goldorak, qui évoque une institution à cause de son verre miroir, et une institution (le Conservatoire de musique de Reims) qui évoque un immeuble d'habitation à cause de sa pierre agrafée, ces deux matériaux étant toujours rejetés, comme on l'a vu par ailleurs. Le négatif s'exprime au moyen d'une image dévalorisante, du moins dans la bouche du locuteur : ni Eurodisney ni la Ville utopique de « Edward aux mains d'argent » ni les grands magasins se sont négatifs en soi ; en revanche, renvoyer à un bureau parisien, une CAF, un garage, une usine, des écuries ou une salle de dentiste n'est pas un compliment, quoique, pour le même immeuble, la référence à une manufacture « anglaise » soit positive.

Mais c'est la convocation de l'architecture totalitaire qui surprend, en déchaînant l'imaginaire pour des bâtiments qui n'en demandent pas tant. S'agissant du ministère des Finances, comme de tout édifice médiatisé, la locutrice ne peut pas ignorer tout ce qui en a été dit, une bonne partie de la presse de l'époque s'étant élevée contre le stalinisme de cette barre dû à un architecte parfois aimablement qualifié lui-même de stalinien. Il était moins facile de percevoir la filiation du garage de Saint-Denis construit par Christian Devillers.

UNIVERS DES RÉFÉRENCES À UNE AUTRE TYPOLOGIE D'ÉDIFICE

OBJETS	ARGUMENT (SIGNIFIÉ MÉDIATEUR)	RÉFÉRENCE	
		POSITIVE	NÉGATIVE
Ville de Reims	éclectique, hétéroclite, surabondant ..... intéressant		Eurodisney
Murigny (périphérie de Reims)	maisons même couleur, même style		ville utopique de « Edward aux mains d'argent »
« Petit lycée », Reims	symétrie rigide, bloc, grandes ouvertures, piliers, espaces (intérieurs) énormes (1)	Chaillot	
Hôtel de ville, Reims	clocher, symbole en haut	église	
Lycée St-Joseph, Reims	partie supérieure : tôle ondulée		aéroport
	nu, triste		prison

(1) Sorti de son contexte, l'énoncé semble négatif, alors que l'interviewée trouve au contraire le bâtiment « sublime ».

UNIVERS DES RÉFÉRENCES À UNE AUTRE TYPOLOGIE D'ÉDIFICE			
OBJETS	ARGUMENT (SIGNIFIÉ MÉDIATEUR)	RÉFÉRENCE	
		POSITIVE	NÉGATIVE
Faculté de Droit - Sciences Eco, Reims Croix-Rouge	coquillages	Futuroscope	
Médiathèque Croix–Rouge, Reims	taille humaine	petit magasin	
Médiathèque Cathédrale, Reims	on s'y perd		grand magasin
Soubassement Médiathèque Cathédrale, Reims	[pierres ajourées]		garage
Un immeuble, centre de Reims	brique	manufacture anglaise	
			manufacture
Centre commercial de l'hippodrome Reims [Goldstein, arch.]	préau	gare, aéroport	
Conservatoire musique, Reims	pierre agrafée		résidence moderne
« Goldorak », Reims	verre miroir		caisse d'allocation familiale

› immeuble d'habitation « Goldorak », rue des Moulins, arch. Serge et Lipa Goldstein, 1993.

UNIVERS DES RÉFÉRENCES À UNE AUTRE TYPOLOGIE D'ÉDIFICE			
OBJETS	ARGUMENT (SIGNIFIÉ MÉDIATEUR)	RÉFÉRENCE	
		POSITIVE	NÉGATIVE
CREPS Reims	miroir		bureau parisien
Bow-window clinique, St-Denis	permet d'habiter la fenêtre	Angleterre	
Hôtel des postes, Reims	escaliers	Cannes [Palais des Festivals]	
Mâts et haubans du Stade de France	bateau, filins, maritime	port de Gênes [Piano, arch.]	

› Stade de France, arch. Macary et Zublena, 1998.

› CREPS, Campus Croix Rouge, Reims.

UNIVERS DES RÉFÉRENCES À UNE AUTRE TYPOLOGIE D'ÉDIFICE			
OBJETS	ARGUMENT (SIGNIFIÉ MÉDIATEUR)	RÉFÉRENCE	
		POSITIVE	NÉGATIVE
Annexe mairie, St Denis 1° Espèce de coursive vitrée en haut	lumière qui vient par le haut, impression que le toit est détaché du bâtiment	chapelle de Le Corbusier [Ronchamp], cathédrale d'Evry	
2° Partie façade	pointue	pagode	
	comme la gare Montparnasse : s'il n'y avait pas une pendule dessus, on ne saurait pas que c'est une gare		pourrait être la gare Montparnasse
3° Revêtement façade	pierre agrafée		Opéra Bastille
4° Passerelle reliant mairie et annexe	pas d'inconvénient à ressortir		Galeries Lafayette
5° Intérieur	boxes ridicules		écuries
Garage St-Denis	pavés de verre, lignes écrasent le volume, carré, mastoc		Hôtel Moscou à Moscou : stalinien, Fac de Médecine rue des Saints-Pères, Trocadéro, architecture fasciste à Gênes et Rome : architecture totalitaire années 30
	pavés de verre ternes		salle de dentiste
	empilage des voitures comme des livres		BNF
Immeuble d'habitation haussmannien bd de la Bastille, Paris	fenêtres à petits carreaux		châteaux en Normandie, pas sensible à ce genre

› immeuble d'habitation haussmannien, bd de la Bastille, Paris XII[e].

UNIVERS DES RÉFÉRENCES À UNE AUTRE TYPOLOGIE D'ÉDIFICE			
OBJETS	ARGUMENT (SIGNIFIÉ MÉDIATEUR)	RÉFÉRENCE	
		POSITIVE	NÉGATIVE
Ministère des Finances Bercy	énormes poteaux, énorme espace mais minuscules ouvertures, austère compartimenté, fermé, inaccessible		IIIe Reich, « Brazil »
Cinéma MK2 Bibliothèque	entrée immense, trop haute		UGC, Mac Do, terminal aéroport
BNF	hall, billetterie, poteaux, moquette rouge	musée	
Immeuble d'habitation, Zac RG, Paris	fils d'acier des balcons	ministère de la Culture rue St-Honoré [Soler, arch.]	

Univers des références formalistes ou symbolistes

La mer et ses paquebots constituent quelques-unes des références attendues, bien que l'image du paquebot puisse être valorisante (médiathèque de Chalons) ou négative (Conservatoire de Reims). S'y ajoutent les classiques (Grèce antique, Rome antique, Renaissance) et l'exotique (le Japon, appliqué à l'esthétique des Goldstein – ce qu'ils ne renieraient pas –, la pagode, pour un détail de l'annexe de la mairie de St-Denis). Etonnante aussi est la référence à Paul Klee et à Malevitch pour, à Saint-Denis, la Bourse du Travail de Roland Castro, lequel citait explicitement dans ce bâtiment l'architecture constructiviste russe des années 1920. Comme quoi les citadins ordinaires ont l'œil juste.

ÉDIFICE	ARGUMENT (SIGNIFIÉ MÉDIATEUR)	RÉFÉRENCE	
		POSITIVE	NÉGATIVE
Médiathèque de Chalons-en-Champagne	escaliers et mezzanines en bois, mobilier clair	paquebot	
Conservatoire Reims	écrasant		paquebot
Médiathèque Croix–Rouge, Reims	volume	livres superposés	
	forme pointue	la mer	
	arêtes et pans aigus		contraire à l'être humain (rond)
« Goldorak », Reims	high tech	« Daft Punk »	

ÉDIFICE	ARGUMENT (SIGNIFIÉ MÉDIATEUR)	RÉFÉRENCE	
		POSITIVE	NÉGATIVE
Immeuble d'habitation rue de Laon, Reims [Goldstein, arch.]	très calme, sobre, hyper simple, composé, équilibré, graphique, souci d'unité et d'harmonie, sévère mais élégant	oriental, asiatique, japonais	
Faculté de Droit-Sciences Eco, Reims	coquilles	Botticelli, « La Naissance de Vénus »	
Un immeuble, centre Reims	fleurs, grappes de raisin	Rome antique	
Intérieur Hôtel des postes Reims	frises	Grèce antique	
Collège Elsa Triolet, St-Denis	courbes, formes de bec, d'ailes	colombe	
Bourse du Travail, St-Denis (intérieur, fenêtres en impostes)	bien proportionné, bien rythmé	Paul Klee, Malevitch	
BNF, Paris	tours	quatre livres ouverts	

› immeuble d'habitation, avenue de Laon, arch. Serge et Lipa Goldstein, 1998.

7. La perception de l'intention

Baxandall distingue les intentions de l'auteur de l'œuvre des intentions de l'œuvre elle-même (Baxandall, 1991), car on comprend bien que, pour le domaine qui nous intéresse, un bâtiment agit sur celui qui le contemple ou l'utilise sans que celui-ci ne se préoccupe à tout coup des intentions de son concepteur. C'est même le contraire qui se produit, ce qui oblige à se demander dans quel cas l'usager « remonte » au concepteur. Les quelques éléments dont nous disposons nous portent à croire que le parcourant évoque le concepteur dans les situations opposées d'un grande satisfaction ou d'un profond agacement. Encore faut-il préciser que nous entendons par « évocation » la simple mention dont l'œuvre est dite « pensée », car il est exceptionnel que le parcourant cite l'architecte. Dans le cas de Sophie décrivant avec force détails la Bourse du Travail de Saint-Denis, l'évocation de l'architecte n'intervient qu'au terme d'une exaspération devant l'incompréhension de la composition de l'architecte, ce qu'elle exprime dans un discours purement formel :

> *« Ce qui est raté, c'est les colonnes : elles sont carrées. Le balcon autour du cylindre il est carré, il pouvait assumer les angles, son bâtiment est construit sur des angles, sur des jeux d'angles coupés, alors pourquoi ? De toute façon, il est disproportionné par rapport aux autres proportions du bâtiment, il n'est pas du tout dans le même rythme. Cette partie-là est rythmée par les colonnes, l'espacement des fenêtres et tout ça et puis, là, hop !*
> *Ce qui aurait été joli, d'après moi, ça aurait été éventuellement de faire un cylindre, s'il y tenait absolument, mais avec le même balcon carré, enfin la même coursive carrée en haut, mais beaucoup plus fin, beaucoup, beaucoup plus fin ! Que ce soit aussi comme une espèce de colonne qui supporte cette terrasse ou que ce soit plus dans les proportions de l'autre partie de l'immeuble. »* (Sarah)

Une autre exaspération est celle de Marianne, irritée d'un côté par la marchandisation du MK2 Bibliothèque, de l'autre par la prétention du ministère des Finances de représenter une entrée dans Paris :

CINÉMAS		
MK2 Bibliothèque	Hall lieu de passage, place immense pas d'attente, qui est la moitié du plaisir du film « pendant que vous êtes là, achetez en attendant le film ! » stand confiserie intimidant : tout le monde te voit acheter des bonbons, c'est horrible ! pas café : cafétéria d'aéroport	occupation de cet espace n'est pas tellement justifiée, galerie marchande ne marche pas : ça me met en colère
Nouveau MK2 Quai de Loire	petits bancs, librairie accolée au cinéma plusieurs cafés à côté	mieux pensé
UGC Halles, Gaumont	sofas, canapés pour s'asseoir pour attendre	***

(Marianne)

MINISTÈRE DES FINANCES BERCY		
[Intention]	je traverse Bercy : il n'y a pas d'ouvertures, il n'y a pas de fenêtres, il y a un trou dans le mur et c'est tout.	se veut démocratique : je traverse l'espace public de décision, je participe à la lumière politique
[Perception]	on n'est pas dedans, on ne participe pas	ça ne fonctionne absolument pas

(Marianne)

MINISTÈRE DES FINANCES BERCY	
[Intention] Entrée dans Paris	monumentale
[Perception]	insignifiant, pas au sens de petit, mais au sens que ça n'a vraiment aucun sens

(Marianne)

MINISTÈRE DES FINANCES BERCY		
[Intention]	entrée dans Paris	***
[Perception]	pas choisie par le citoyen	c'est pas parce qu'ils ont fait ce bâtiment que tout à coup la ville commence ici

(Marianne)

Ministère des Finances, quai de la Râpée, Paris-XIIIe, arch. Chemetov et Huidobro, 1986.

Parcourant la Zac Rive gauche, Laurent dénonce le trop d'intention qui lui semble vouloir guider ses pas dans des espaces dont, par ailleurs (voir *supra*) il dénonce l'excès de surveillance et, ici, l'excès de sollicitude, assez typique de l'ironie de la petite bourgeoisie intellectuelle et politisée à qui « on ne la fait pas » (Bourdieu, 1978) :

ZAC RIVE GAUCHE JARDIN GEORGES-DUHAMEL				
Il y a le banc des parents qui vont discuter en surveillant leurs enfants	il y a un côté qui est fait pour se reposer, un côté pour le passage, on va mettre un côté pour les enfants, on va mettre un côté pour ceci pour cela	on va mettre des arbres comme ça	on va nous dire que même quand il fait du soleil, c'est bien protégé, etc.	on voit trop comment s'est pensé

(Laurent)

Ce qui n'empêche pas le même Laurent, parcourant le MK2 Bibliothèque, de reconnaître la manière dont a été « pensé » l'équilibre des couleurs appliquées aux différents dispositifs du hall, malgré son ironie, évoquée supra, sur la fonctionnalité du lieu et sur sa marchandisation :

ENTRÉE MK2 BIBLIOTHÈQUE		
Ensemble du hall	neutre : repose, apaise	mélange judicieux, intelligemment pensé
Confiserie : lumières vives (jaune, rouge, rose) Barrières : rouges caisses : jaunes vifs,	pas neutres : attirent l'œil, contraste	

(Laurent)

Le jugement très positif porté sur un édifice porte lui aussi à un discours sur les intentions, par exemple en terme d'efficacité du reflet de la Médiathèque Cathédrale :

> *« Non je ne connais pas l'architecte de la médiathèque.. Mais c'est un bâtiment, enfin à mon goût personnel, que je trouve assez beau. Et enfin, ce qui me plaît surtout moi, c'est la nuit, quand on regarde la médiathèque il y a le reflet de la cathédrale dans cette immense surface vitrée ! Enfin je pense que ça a été pensé mais ça marche très très bien. »* (Clotilde)

Mais c'est la BNF qui rallie les suffrages des trois parcourants de la Zac Rive gauche, les trois étant, ou ayant été des usagers de cette bibliothèque. Ici, du symbole monumental des quatre livres ouverts au choix des matériaux

en passant par le confort des conditions de lecture, c'est la somme des intentions manifestées par la BNF qui force la perception de Laurent, de Lucien et de Marianne, lesquels, on l'a vu, ne partagent l'opinion commune de l'échec de l'objectif du bâtiment :

> *« C'est grand et pas trop grand en même temps, c'est proportionné. On a l'impression d'un espace qui reste quand même à dimension humaine. Ce ne sont pas des tours qui s'élèvent indéfiniment et qui seraient trop imposantes. Ce qui est bien, c'est qu'on perçoit l'ensemble, l'œil perçoit d'un coup deux livres par deux livres, si on regarde sur la largeur. On perçoit l'ensemble d'un coup. C'est pas comme si le regard était pris et happé vers des colonnes qui n'en finissaient pas. Il y a quelque chose qui est embrassé directement par le champ de la perception humaine. Il y a un esprit de proportion qui tient à l'architecte qui a bien fait son travail, et ça fonctionne bien. »* (Lucien)

BNF		
[Intentions] Le bois, le rouge des tapis, le gris du métal, le verre des baies vitrées	l'architecte a voulu créer des sensations	on sent qu'il y a un projet d'architecte derrière, on comprend ce qu'il a voulu faire, son idée est incarnée,
[Perception]	ces sensations sont produites dans le visiteur ou dans l'usager de manière assez forte	c'est un espace que je me suis vraiment approprié

(Lucien)

› Bibliothèque nationale de France, Zac Rive gauche, Paris-XIII[e], arch. Dominique Perrault, 1996.

« Comme d'habitude, le verre c'est assez attrayant. L'aluminium l'est moins, mais au moins, on ne peut pas se suicider ! L'aluminium n'est pas beau, mais le verre est assez beau, et les arbres aussi. Voilà, cet espace-là me plaît, j'y suis bien. Le lieu est sympathique. C'est un lieu qui est pensé, c'est un lieu qui est vaste, c'est un lieu qui est vert, c'est un lieu qui est ouvert. Je ne viendrais pas que pour le lieu, si je viens ici, évidemment c'est pour lire mais, tant qu'à faire, autant que ce soit dans un lieu agréable ! Eh bien là, le lieu est plutôt agréable. » (Laurent)

Bibliographie

BOURDIEU Pierre, 1979, *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Minuit.

CHOMBART de LAUWE Paul-Henri *et al.*, 1960, *Famille et habitation*, t. 2, *Un essai d'observation expérimentale*, Paris, CNRS.

JOSEPH Isaac (dir.), 1995, *Prendre place. Espace public et culture dramatique*, colloque de Cerisy, Paris, Ed. Recherches - Plan urbain.

LAPIERRE Eric, 2000, « François Le Cœur 1864-1937 », *in* LAPIERRE E. (dir), *Identification d'une ville. Architectures de Paris*, Paris, Picard/L'Arsenal, p. 104-109.

RAYMOND Henri, 1984, *L'Architecture, les aventures spatiales de la Raison*, Paris, CCI-C. G. Pompidou.

SEGAUD Marion, 1984, *La petite monumentalité*, rapport pour la DGRST, Lassau-IERAU.

3

LES MÉDIATHÈQUES, EN PARCOURS ET EN PRATIQUES

La Bibliothèque universitaire de Paris 8 - Saint-Denis

La Médiathèque Jean-Pierre Melville - Marguerite Durand (Paris 13e)

La Médiathèque Cathédrale à Reims

La Médiathèque Croix-Rouge à Reims

La Bibliothèque universitaire de Paris 8 – Saint-Denis

3
1

1. « Un monde clos ouvert au monde »

Dès la sortie du métro Saint-Denis – Université, l'œuvre de Pierre Riboulet s'impose par sa rigoureuse frontalité, marquant dorénavant l'identité du site de l'université Paris 8. Un grand parallélépipède décollé du sol, blanc, simple, comme pour atténuer la cacophonie des constructions anachroniques et anarchiques alentours. Un bâtiment-pont prolonge ce grand volume au sud pour traverser les 32 mètres de l'avenue de Stalingrad, importante artère pour accéder au centre de la ville de Saint-Denis. Les automobilistes doivent ainsi passer sous ce bâtiment pour continuer leur chemin. Quant aux étudiants, ils n'ont qu'à traverser la grande place à la sortie du métro, puis la rue Guynemer, pour entrer dans ce bâtiment de la bibliothèque accueillant au rez-de-chaussée l'entrée principale de l'université. Cet édifice est ainsi à la fois le portail de la ville et celui de l'université.

Se déployant sur toute la profondeur du terrain, la bibliothèque, centrale dans le site de l'université, s'avère omniprésente et semble affirmer la primauté du travail personnel et de la curiosité intellectuelle dans les études universitaires. « La bibliothèque est devenue le centre de l'université. Elle en sera bientôt la marque » (Riboulet, 1998 : 54) avait anticipé/espéré Pierre Riboulet. Il semble que cela soit déjà le cas pour certains. Pour le personnel, en premier, qui semble vouer pour ce bâtiment et pour l'architecte une admiration affective sans bornes, « *c'est le paradis sur terre* » dira la bibliothécaire interviewée, mais aussi pour l'une des étudiantes interviewées. Marianne s'est en effet surprise à éprouver une certaine fierté vis à vis de la bibliothèque lors d'une conversation anodine avec une amie, qui lui racontait qu'elle fréquentait cette bibliothèque bien que n'étant ni inscrite à l'université Paris 8, ni habitante de la ville de Saint-Denis :

> *« Et en fait je me suis sentie vachement fière. Tu vois, t'es fière. Ah oui, oui, oui, moi j'y vais souvent ! Et ça, je crois que c'est important pour les étudiants d'être fiers de ça. (…) Mais je crois que c'est important cette image, et c'est vrai que la bibliothèque sert énormément à revaloriser cette université. C'est évident. »* (Marianne)

Le bâtiment de Pierre Riboulet peut alors être apprécié autant pour ses qualités architecturales que pour le capital symbolique dont les étudiants peuvent jouir en étant inscrits à l'université Paris 8 et en fréquentant sa bibliothèque. Avec ceci de particulier qui est que cette bibliothèque est construite sur un terrain cristallisant certains enjeux sociaux et politiques, entre autres celui de revaloriser l'image d'une université populaire implantée dans une banlieue difficile, et celui de soutenir la démocratisation de la lecture ainsi que l'égalisation des moyens d'accès à la culture, notamment universitaire. Son capital symbolique est ainsi fondé non pas sur un prestige social, mais sur un engagement politique et social.

Cependant, l'existence de ce bâtiment semble tout à fait naturalisée pour certains étudiants, tout simplement habitués à jouir d'un tel équipement[1]. Et surtout, pour la plupart de ceux qui sont en dehors de l'architecture, ce bâtiment n'est *a priori* rien d'autre qu'une plus ou moins bonne bibliothèque universitaire, aux espaces plus ou moins agréables selon les goûts. Ses usagers ne se doutent pas qu'il s'agisse là d'une Œuvre architecturale, sur laquelle tout un milieu spécialisé serait en train de gloser. Son évaluation s'avère d'autant plus intéressante puisque les usagers sont vierges de tout *a priori* positif ou négatif sur le bâtiment en tant qu'objet architectural, leurs paroles dénuées de toute influence liée à l'image d'un bâtiment connu ou à la renommée d'un architecte médiatique. « *Ah bon ? Elle a quelque chose de particulier cette bibliothèque ?* »

Un des étudiants acceptant de faire l'entretien pensait ainsi qu'il n'aurait « *rien à dire* », que cela ne durerait qu'un quart d'heure. Or, durant plus de deux heures, il nous commentera en détail chacune des salles, s'étonnant lui-même d'avoir, finalement, autant de choses à dire. Avec l'entretien et le parcours commenté de chacune des salles, les usagers interviewés cumulaient leur rôle courant, celui d'usager, et un nouveau rôle qu'on leur demandait d'avoir, celui de spectateur, voire de consommateur d'un objet culturel. Non seulement ils explicitaient et objectivaient leurs usages, mais ils portaient aussi un regard nouveau – pour la plupart –, celui du jugement esthétique. Ainsi, un des interviewés, par ailleurs le seul qui n'aime pas travailler dans cette bibliothèque, remarque :

> *« En fait, je ne l'ai jamais perçu aussi beau qu'aujourd'hui [rires] ! Non, parce que là tu me fais porter un jugement esthétique, etc. Mais en fait, quand t'es usager, etc., tu l'utilises, mais tu le juges pas, enfin tu le juges en fonction de sa fonctionnalité seulement, tu le juges pas selon des critères esthétiques. Tu te dis pas qu'est-ce qu'il a voulu faire ? Et finalement c'est pas mal fait. Et en fait, ce que tu prends en compte maintenant, les inventions qu'il a pu faire, toutes ses créations, je les ai pas vues. J'ai toujours vu ce sur quoi je butais, en fait, ce qui m'embêtait. Et maintenant, tu me fais regarder l'espace avec des yeux où finalement je me pose la question : qu'est-ce qu'a voulu faire l'architecte ? Mais c'est pas évident de se poser cette question là. »* (Lucien)

Cependant, Lucien est le seul à avoir été amené à se poser cette question-là, car il est amateur d'architecture. Son intérêt pour les réalisations architecturales s'est développé à travers ses études d'anthropologie et la rencontre d'un ami, étudiant en architecture, qui l'aurait initié. Les autres interviewés ont davantage explicité leurs goûts, formulé leurs impressions, objectivé leurs usages et leurs

[1] Précisons que l'échantillon est loin d'être représentatif de la population fréquentant la bibliothèque, les « étudiants défavorisés », d'origine populaire et habitant une banlieue « difficile », pour qui la bibliothèque était prioritairement adressée, n'ont pas pu être interviewés (à l'exception des quatre lycéens avec lesquels nous avons fait un entretien informel). Les interviewés sont de couches sociales moyennes, voire supérieures (pour l'un d'entre eux), ayant grandi soit à l'étranger (en Algérie), soit en province, soit à Paris.

rapports aux différents espaces de la bibliothèque sans se poser la question des intentions de l'architecte. Mais pour l'un des interviewés, il a été plus difficile de lui faire parler des différents espaces, de ses appropriations, de ses usages : « Que pouvez-vous me dire de cet espace ? — *Ah oui, c'est spacieux. Il y a de l'espace* », et impossible, malgré toute l'artillerie de relances dont nous disposions, de lui faire dire davantage.

> *« Mais quelqu'un, pour un architecte, qui étudie les façades, comment on appelle ça ? les perspectives, vue d'en haut, vue d'en bas, il aura une idée, peut-être je dirais, plus spécialisée que la mienne. Moi je suis un néophyte, je dirais, quelqu'un qui est tout à fait extérieur, je suis en dehors de l'architecture, donc j'ai un goût artisanal. »* (Saïd)

Un « *goût artisanal* » qui leur est donc parfois difficile d'expliciter par manque de moyens pour parler d'architecture, mais aussi par intimidation. Et peut-être aussi par un certain manque d'intérêt pour les réalisations architecturales, c'est-à-dire par méconnaissance du rôle des architectes dans la conception d'un bâtiment[2]. En effet, il nous a semblé que plus les interviewés relevaient qu'il y avait « *un travail d'architecte* », qu'il s'agissait d'une « *architecture réfléchie* », plus ils étaient volubiles. Au point que l'une d'entre eux nous dise : « *Si c'est pour qu'on construise d'autres bibliothèques comme ça, je veux bien faire d'autres entretiens !* ». Parler des espaces et de ses propres rapports à l'espace relève d'une compétence sociale et culturelle. Le principe, ici adopté, de l'entretien qui privilégie le discours à d'autres formes d'expressions, nous a amené à opérer une sélection des usagers à interviewer fondée sur cette compétence.

Portrait des interviewés

Une bibliothécaire

La bibliothécaire que nous avons rencontrée travaille dans cette bibliothèque depuis trois ans.

Les bibliothécaires travaillent un tiers du temps dans les salles de lecture, et deux tiers du temps dans les bureaux, sauf le samedi (ils sont d'astreinte un samedi sur cinq) où ils travaillent toute la journée dans les salles de lecture. Les horaires de présence dans ces dernières varient en fonction du planning pour l'exercer à tour de rôle ; chacun y passe environ 1h30, deux fois par jour. Ils doivent travailler un soir par semaine jusqu'à 20 h, dans lequel cas ils restent en salle de 17 h à 20 h. Ils ne vont pas toujours dans les mêmes salles, mais ils « *se spécialisent un peu* ».

Nous sommes allée à sa rencontre un jour où elle était en salle rouge, derrière le comptoir. Elle a tout de suite accepté un entretien, qui a duré une heure trente. Le parcours commenté dans les différentes salles de la bibliothèque a dû être écourté pour qu'elle retourne à son poste.

[2] Pour cet interviewé, en effet, le rôle de l'architecte semble sous-estimé : ainsi, à propos de la disposition du bâtiment : « *Je ne sais pas si l'architecte avait pensé à ça* » ; ou à propos de l'espace : « *je ne sais pas si c'est par magie ou pas, si on avait calculé à tout ça, si on avait anticipé sur l'espace.* »

Des usagers

Un lycéen, 20 ans, préparant un Bac professionnel au lycée Maurice Utrillo (entretiens informels)

Cela fait deux semaines qu'il fréquente la bibliothèque. Par défaut, car il aurait préféré aller au CDI de son lycée, parce que « *là-bas, [il] connaît* ». Mais toute sa classe aurait été interdite de CDI pour avoir renversé une étagère en chahutant. C'est leur professeur de comptabilité, fréquentant lui-même la bibliothèque, qui leur aurait conseillé de venir ici. Il habite à Garches, et vient tous les jours en voiture, dès le matin, avec une bande de copains, tous lycéens comme lui. Quand le professeur de comptabilité passe à la bibliothèque, il en profite pour surveiller ses élèves, à qui il conseille de se mettre à telle ou telle place, isolée, loin du tumulte et des copains.

Les salles qu'il fréquente sont : la salle violette, où il s'installe à une place qui lui offre un panorama sur le reste de la salle pour regarder les filles ; la salle bleue, lorsque lui et ses copains décident de travailler ; et la salle verte, pour saluer d'autres copains qui ont pour habitude de s'installer dans cette salle.

C'est lui qui a engagé la conversation la première fois, nous demandant ce que nous faisions dans cette bibliothèque. Depuis, nous nous sommes croisés plusieurs fois, échangés quelques phrases, et nous en profitions pour lui poser quelques questions d'une manière tout à fait informelle sur ses usages de la bibliothèque.

Trois lycéennes, 18 ans, préparant un Bac STT au lycée Suger (entretien informel)

Elles habitent toutes les trois à côté de leur lycée, lui-même voisin de l'université. Elles viennent à la bibliothèque à pied. Toute leur classe vient également réviser le Bac à la bibliothèque, que ces lycéennes préfèrent au CDI de leur lycée parce qu' « *elle est grande* », qu' « *elle est ouverte jusqu'à 20 h* », et qu' « *on peut travailler en collectivité* ». La salle où elles vont le plus souvent est celle qui est « *en bas, au fond* », à savoir la salle orange, comme beaucoup d'autres qui cherchent un lieu où pouvoir travailler en groupe, où « *on peut discuter* ».

Nous sommes allée à leur rencontre tandis qu'elles étaient en train de discuter dans la salle violette, assises à la tablette face au muret ; ces places étant également convoitées par les groupes bavards.

Louise, 25 ans, étudiante en DEA d'arts du spectacle

Louise vient de Toulouse, et habite à Paris depuis trois ans, rue Keller (75011). Elle est inscrite à l'université Paris 8 depuis sa maîtrise qu'elle a faite en deux ans, après avoir commencé ses études à l'université Toulouse-Le Mirail. Cette année, elle est en DEA d'arts du spectacle. Cela fait donc trois ans qu'elle fréquente la bibliothèque, « *au moins une fois par mois* ». Mais elle n'a « *pas l'habitude de venir travailler ici* », il ne lui est arrivé que cinq ou six fois « *de rester vraiment, de trouver un coin, de [s]'installer pour travailler au calme* ». En

général, elle vient pour regarder des films dans la salle audiovisuelle, feuilleter des livres, en emprunter, et pour se connecter à Internet ou imprimer des textes sur les ordinateurs. Les livres qu'elle feuillette ou emprunte sont des livres d'arts du spectacle (salle rose), de linguistique, de psychologie, de sociologie, d'ethnologie (salle rouge) et un peu de philosophie (salle bleue). Elle a aussi emprunté une ou deux fois des livres de littérature (salle brune). Elle fréquente également la salle des périodiques, moins cette année, davantage durant sa maîtrise, pour lire des revues de danse.

En général, elle aime les « *endroits lumineux* », avec une vue sur l'extérieur, et s'assoit face au reste de la salle pour ne pas se sentir « *isolée* ». Elle préfère être « *en hauteur* », c'est-à-dire aux étages supérieurs.

Dans cette bibliothèque, elle a son « *petit coin* », dans la salle rose, derrière le rayonnage des arts du spectacle, à l'abri des autres, où elle s'assoit par terre pour feuilleter les livres de danse. Si elle veut lire le livre plus attentivement, elle s'assoit sur l'une des tables les plus proches du rayonnage, face au reste de la salle, en fonction des gens qui sont déjà installés : « *j'irais plus me mettre là où il y a un trou* ». Si elle décide de rester en bibliothèque pour travailler, elle part s'installer dans la salle rouge qu'elle trouve plus agréable : elle s'assoit sur les tables les plus proches des rayonnages de sociologie, d'ethnologie et de linguistique qui l'intéressent, près de la grande baie vitrée (pour la lumière et pour la vue), et face au reste de la salle.

Nous l'avions rencontrée par hasard à l'université Paris 8 lors de l'une de nos journées d'observation. Etant une connaissance personnelle, il n'a pas été difficile de la solliciter pour un entretien la semaine suivante, qui a duré deux heures.

Marianne, 26 ans, doctorante en théâtre et préparant le Capes de lettres à Paris 8

Marianne est originaire du Calvados où elle a vécu toute son enfance. Elle fait des études supérieures de Lettres Modernes à Caen et vient à Paris à l'âge de 22 ans d'abord travailler (dans une compagnie de danse) puis reprendre des études supérieures à l'université de Paris 8, où elle obtient un DEA de théâtre (2002-2003). Cette année (2003-2004), elle est en première année de doctorat de théâtre et prépare le Capes de lettres. Elle habite près du jardin de Belleville (75020).

Cela fait donc deux ans qu'elle fréquente cette bibliothèque, deux jours par semaine en moyenne durant l'année scolaire, et une fois toutes les deux semaines pendant les vacances. Durant son année de DEA, elle venait plus souvent emprunter des livres de théorie qu'elle lisait chez elle que travailler sur place. Lorsqu'elle venait y travailler, elle venait avec son ordinateur portable et y restait toute la journée. Cette année, elle avait besoin des usuels exclus du prêt pour préparer l'oral du Capes, elle restait donc en bibliothèque de 9h à 20h. Les livres qu'elle consulte sur place ou qu'elle emprunte chez elle sont des livres disponibles dans les salles brune et rose principalement, mais aussi dans les salles violette, bleue et rouge.

Lorsqu'elle vient travailler en bibliothèque, elle s'installe toujours et d'abord dans la salle à laquelle correspond sa discipline : la salle rose lorsqu'elle était en DEA de théâtre, la salle brune cette année pour préparer le Capes de lettres. Elle y cherche alors une place calme où, si possible, il n'y a personne à côté, ni rien d'autre (pas de poteaux, par exemple). Elle se dit « *bruitophobe* » et vient toujours avec ses boules Quiès, mais qui ne suffisent pas. Si elle n'est pas avec des amis, elle change alors souvent de salles au cours de la journée, en fonction du niveau sonore et de l'ambiance qu'elle recherche suivant l'état de concentration dans lequel elle se trouve. Il s'agit toujours d'une salle située en haut car comme Louise, elle préfère être « *en hauteur* ». Ainsi, quand la salle brune devient « *vraiment infernale* », elle part s'installer dans la salle bleue, dans la partie que l'un des interviewés appelle la « *salle des jésuites* » (cf. 3. L'intérieur, description pas à pas) : c'est un espace au mur blanc qu'elle apprécie pour être « *apaisant* », notamment pour les yeux. Ensuite, une fois qu'elle y atteint un bon niveau de concentration, elle part s'installer dans la partie sombre de la salle rose pour maintenir sa concentration. Elle aime ainsi changer, car elle se « *lasse de la place* ».

Marianne a ainsi développé une pratique nomade des différents espaces de la bibliothèque. Elle a aussi ses préférences pour certains usages particuliers de la bibliothèque : c'est dans la salle rose par exemple qu'elle aime consulter le catalogue sur les ordinateurs parce qu'ils sont installés dans un coin « *lumineux* » ; ou encore dans la salle rouge car situés devant le comptoir d'accueil de la salle, les ordinateurs y sont sous la surveillance du personnel, empêchant des usages abusifs. Elle jongle ainsi entre plusieurs salles, chacune ayant un rôle particulier dans la gestion du temps de travail au cours de sa journée.

Etant une connaissance personnelle, nous l'avons contactée par téléphone pour un entretien. L'accord a été immédiat, l'entretien a duré deux heures.

Yann, 32 ans, étudiant en licence de lettres à Paris 8

C'est la deuxième fois que Yann reprend ses études : la première fois à Rennes, et depuis deux ans à Saint-Denis, d'abord inscrit en licence de philosophie, aujourd'hui en lettres, après être passé par des études de psychanalyse. C'est un habitué des bibliothèques, car quand il a arrêté les études, il venait lire en bibliothèque pour apprendre en autodidacte. Il a vécu dans plusieurs régions de France, principalement en Bretagne. Il habite à Paris depuis deux ans, à Marx Dormoy.

Il fréquente cette bibliothèque depuis deux ans, « *en moyenne trois fois par semaine* » : deux fois par semaine en début d'année pour emprunter des livres, « *presque tous les jours* » en fin d'année pour rester travailler car il n'arrive pas à travailler chez lui : « *il y a toujours l'objet qui t'appelle à divertir, à ne pas travailler. Tu te lèves, tu te fais un thé, t'appelles dix fois tes potes, t'écoutes de la musique…* ». Mais aussi parce qu'il préfère travailler « *quand il y a d'autres gens qui travaillent* ».

La première fois qu'il est entré dans cette bibliothèque, il s'est dirigé d'abord dans la salle bleue, pour regarder ce qu'il y avait comme livres de philosophie : sa manière à lui de jauger les qualités d'une bibliothèque. Comme il était inscrit dans cette discipline, il est resté dans cette salle pour travailler. Cette salle s'étant avérée bruyante, il a ensuite changé pour la salle rouge, puisqu'il faisait aussi de la psychanalyse. Maintenant qu'il est en lettres, il travaille uniquement en salle brune. Il choisit donc ses salles en fonction de ses études, des salles où il pourra retrouver ses amis qui sont dans le même cursus que lui : « *Je vais toujours dans la salle qui me concerne, où je connais les gens* » : une bibliothèque, « *l'après-midi, c'est aussi un lieu de rencontres* ».

Dans la salle brune, il a quelques places où il a l'habitude de s'asseoir. « *Je change souvent. J'aime bien changer* ». Alors il choisit en fonction des connaissances qu'il y trouve, et de ce qu'il veut faire : discuter avec elles ou travailler sérieusement, dans lequel cas il s'isole dans un « *recoin* », ou choisit des « *extrémités* » : « *C'est parce que j'ai au moins une personne qui ne se mettra pas à côté de moi.* » Il a sa place du matin aussi, quand ses amis ne sont pas encore arrivés. Quoi qu'il en soit, ce sont toujours des places d'où il peut voir les autres en train de travailler, il aime regarder les gens, « *surtout les filles* » dira-t-il bien plus tard. A l'inverse, il aime qu'il n'y ait personne derrière son dos, qu'il n'y ait rien qui l'appelle par derrière.

Durant nos observations, nous l'avions remarqué travailler dans la salle brune : assis face à la route sur la tablette en « U », muni de boules Quiès, et intervenant auprès d'un étudiant écoutant de la musique sur son ordinateur portable pour lui demander de baisser le son. Nous le revoyons à la sortie de la bibliothèque ; nous en avons profité pour le solliciter. L'entretien, convenu pour un jour de la semaine, a duré deux heures.

Saïd, 33 ans, étudiant en maîtrise de lettres à l'université de Cergy

Saïd est un étudiant algérien inscrit en maîtrise de lettres. Il a toujours vécu en Kabylie, où il a fait des études de lettres dont il a obtenu une licence en 1996, à Tizi Ouzou, puis enseigné le français. Cela fait depuis la rentrée universitaire 2003 qu'il est en France, pour reprendre ses études. Il habite à Boulogne.

Bien qu'étant inscrit à l'université de Cergy, il préfère fréquenter la bibliothèque de Saint-Denis : il y trouve une bonne documentation ; c'est « *spacieux* » ; il y retrouve aussi des amis, inscrits à l'université Paris 8.

Il la fréquente donc depuis décembre 2003, il y vient entre trois et quatre fois par semaine, avec son ordinateur portable. Il consulte des ouvrages, de littérature (salle brune), d'histoire (salle violette), de linguistique et d'ethnologie (salle rouge), mais pas systématiquement.

Son critère principal pour choisir une salle est le « *calme* ». C'est pour cette raison qu'au début, il fréquentait la salle bleue. Mais celle-ci ayant « *perdu de son calme* », il a changé pour la salle verte. Pour les places, il doit choisir une table avec une prise électrique : c'est donc « *en fonction de la disponibilité* », étant donné que les tables avec prise électrique sont peu nombreuses dans cette

bibliothèque. Mais il choisit toujours une place « *où il y a le moins de monde* », loin des rayonnages qui provoquent nécessairement des va-et-vient, et loin des espaces de circulation : il évite ainsi la proximité des rampes car les chariots font du bruit, et les tablettes dont il remarque qu'elles sont toujours placées à côté des passages. N'aimant ni la lumière, ni les vues qui le distraient, il évite également les places près des baies vitrées.

Une fois la place choisie, il en devient un habitué. Il y reste, pas tant parce que cette place-là lui plaît, mais parce que « *la première fois que je me suis installé là, je me suis mis à cette place* ».

C'est ainsi que nous l'avions remarqué lors de nos journées d'observation, tous les jours à la même place dans la salle verte (de droit), lisant pourtant un livre d'histoire. Nous sommes allée à sa rencontre pour lui demander un entretien, qu'il nous a accordé pour un jour dans la semaine. L'entretien a duré deux heures.

Lucien, 24 ans, étudiant en maîtrise d'anthropologie à Paris 8

Lucien est inscrit à Paris 8 depuis sa licence d'anthropologie. Auparavant, il a été élève des classes préparatoires hypokhâgne khâgne du lycée Henri IV, puis en licence de lettres modernes à la Sorbonne. « *La bibliothèque, c'était un mode de vie* » dit-il à propos des six années qu'il a passées depuis son baccalauréat. Il y allait tous les jours. A la bibliothèque Sainte-Geneviève quand il était à Henri IV, mais surtout à la Bibliothèque nationale où il ne manquait pas d'aller dès que les cours étaient finis, sans compter les week-end : « *C'était un rituel* ». A la BPI de Beaubourg aussi, lorsqu'il vivait non loin de là. A la première il va chercher des ouvrages précis, à la seconde « *une ambiance* », à la dernière la commodité (la proximité depuis son domicile). Mais c'est la Bibliothèque nationale qu'il préfère, et de loin.

La bibliothèque de Saint-Denis, il ne la fréquente que pour « *faire son marché* » : il n'aime pas rester travailler car les espaces ouverts, blancs, lumineux, ne lui conviennent pas. Il y vient donc plusieurs fois par semaine, mais essentiellement pour emprunter des livres. Cependant, lorsqu'il avait quelques heures à combler entre deux cours, il s'installait dans la salle rouge pour lire. Bien qu'ayant essayé plusieurs places, près du trou donnant sur l'un des jardins intérieurs de la salle d'en-dessous ou encore près de la baie vitrée, celles qu'il préfère sont le long de la tablette en L faisant le tour de l'escalier menant à la salle violette.

Etant une connaissance personnelle, il a été facile de le solliciter pour un entretien, qui a duré deux heures trente.

2. L'extérieur, une perception en situation

2.1. Une façade ordinaire

> « La bibliothèque ne doit pas être un édifice ordinaire. Elle ne doit pas être fondue dans un groupe d'immeubles. Elle doit exister pour elle-même, en étant bien visible dans la ville. C'est un composant majeur de la ville, capable de donner du sens à l'ensemble. » (Riboulet, 2004 : 108)

3
1

Pierre Riboulet a voulu donner à la façade l'allure d'un bâtiment simple et modeste, comme pour démontrer que la complexité architecturale ne doit pas être « de façade », mais réelle. Il n'est qu'à voir le plan ou parcourir l'intérieur pour nous rendre compte de cette complexité, une complexité qui crée des espaces diversifiés, tout en donnant quelques repères évidents pour que les usagers puissent circuler sans se perdre[3]. « On voit que l'intérieur du bâtiment est d'une grande complexité alors que l'enveloppe extérieure est des plus simples. » (Riboulet, 2004 : 115) Si ce soin apporté pour l'intérieur du bâtiment semble largement porter ses fruits puisque la plupart des interviewés apprécient l'espace intérieur de la bibliothèque, la façade est loin de rallier les goûts. Ils ne la détestent pas, mais c'est plutôt une question de préférence au profit de l'intérieur.

L'extérieur et l'intérieur de la bibliothèque semblent même, pour certains, complètement dissociés, comme si la façade n'était qu'une enveloppe

[3] Nous verrons dans le développement sur l'intérieur de la bibliothèque, qu'un des interviewés a cependant beaucoup de mal à s'orienter malgré les repères.

Bibliothèque universitaire de Paris 8 › Une façade simple. Le rez-de-chaussée accueille l'entrée de l'université.

indépendante, comme s'il ne s'agissait pas d'une même conception architecturale : « *Le dedans et le dehors, c'est vraiment autre chose* » ; « *L'intérieur d'ici, c'est une autre chose. C'est une autre paire de manches.* »

Le bâtiment-pont comme révélateur d'un site inapproprié

Si Pierre Riboulet, en décidant de construire un bâtiment-pont au-dessus de la route, a tenté de transformer la contrainte – celle d'un terrain situé de part et d'autre d'une route – en atout, pour certains interviewés, ce bâtiment leur révèle avec encore plus d'acuité que le terrain n'était pas adapté à l'installation d'une université :

> *« Le principe de... de... de la passerelle, enfin je ne sais pas comment on appelle ça, qui est au-dessus de la route comme ça, ça donne l'impression que le site, il n'est pas adapté... Alors je sais pas comment ça s'est fait historiquement le truc, mais ça donne l'impression qu'on avait un site au départ qui n'était pas adapté à une université. »* (Lucien)

Lucien pensait alors que tous les bâtiments de l'université, celui de Pierre Riboulet y compris, avaient été construits en même temps, lors du relogement de l'université de Vincennes en 1974. Il ne s'était pas douté qu'il s'agissait d'une intervention postérieure, tentant de rattraper les conditions défavorables qui, dans les années 70, avaient été imposées par le pouvoir dans le but d'écarter cette université trop contestataire. En fait, loin de faire oublier la contrainte, le bâtiment la rappelle :

> *« Il avait une contrainte forte au départ qui était : il y avait une route qui passait au milieu, et on a l'impression qu'il a essayé de faire un truc, bon, pour rattacher cette partie-là de l'université et celle-là. Et bon, c'est vrai qu'il avait au départ une contrainte forte et que c'est pas du tout agréable comme espace, je veux dire comme situation globale qu'il y ait des voitures qui*

3
1

Bibliothèque universitaire de Paris 8
› Le bâtiment-pont.

passent en dessous. Bon, on peut dire c'est la ville [rires], etc., mais moi, la façon dont je conçois une université idéale, ce serait pas à cheval sur une départementale. » (Lucien)

Il compare alors cette forme particulière aux « *restoroutes* », ceux-là même qui enjambent les autoroutes, et où les automobilistes déjeunent en regardant défiler les voitures sous leurs pieds. Il finit par compatir : « *mais alors le pauvre, il avait un site pourri.* »

Mais il n'est pas besoin de connaître l'histoire de l'université de Vincennes pour avoir l'impression, en voyant le bâtiment-pont, que le terrain n'était pas adapté. Ainsi en est-il d'un autre interviewé :

« Tu sais pas ce que c'est au début. Tu sais pas que c'est une bibliothèque. Tu te demandes ce que c'est. Et tu te dis aussi qu'ils font avec les moyens du bord, que c'était un espace qui leur était assigné, que c'était pas évident. Mais je ne connais pas l'histoire de la fac, la fac je ne la connaissais pas. » (Yann)

Pour Yann, le bâtiment de la bibliothèque lui semblait alors être une réhabilitation d'un bâtiment préexistant, plus précisément d'un bâtiment industriel : « *C'est pas un compliment en général* » ajoute-t-il, et l'on comprend que cet euphémisme ne signifie rien d'autre que sa dépréciation de la façade. « *Mais pas la bibliothèque, pas à l'intérieur* » précise-t-il, il pensait donc que l'on avait gardé l'enveloppe extérieure et reconfiguré l'intérieur :

« Quand je suis arrivé, je me suis dit voilà ils ont pris un bâtiment existant, ils en ont fait une fac. Je me suis même pas dit ça, si tu veux, c'était comme ça, ça me paraissait… C'est super industriel… J'avais une vision un peu industrielle du truc. D'avoir une rampe comme ça, un pont, qui soit aussi un bâtiment. Mais c'est pareil, c'est quand j'étais môme, là où j'étais, il y avait des trucs comme ça. » (Yann)

Bibliothèque universitaire de Paris 8
› à g. : lien avec le bâtiment A existant, en briques.
› à d. : lien avec le bâtiment B existant.

Le bâtiment-pont donnerait donc l'impression que le site n'est pas adapté, ce qui est tout à fait réel, mais aussi que le bâtiment lui-même, au départ, n'était pas prévu pour aménager une bibliothèque à l'intérieur.

Une usine, un HLM..., bref, un bâtiment bon marché

Ainsi, l'apparence extérieure de la bibliothèque ne correspondrait-elle pas à l'image que l'on se fait d'une bibliothèque. Le programme n'est pas inscrit sur la façade, on ne l'identifie pas. Yann n'est pas le seul à prendre ce bâtiment pour un bâtiment industriel :

> *« Vous avez seulement l'écriteau là, « Université de Paris 8 ». Peut-être, s'il n'existait pas ça, on aurait dit que c'est quelque chose d'autre, c'est une usine, quoi. Mais comme je sais que c'est Paris 8, en face il y a le métro, etc. »* (Saïd)

Si le bâtiment de la bibliothèque fait penser à une « *usine* », ce n'est pas que l'usine représente, pour cet interviewé, un style d'architecture particulier, mais qu'elle est l'emblème moderne d'une « *architecture normale* », c'est-à-dire quelconque, appliquée aux bâtiments de grande envergure :

> *« Ici, la façade extérieure n'a rien de particulier, à part cette impression de grandeur, c'est grand, c'est large, c'est tout. (...) Tous ces ensembles, là, modernes [font penser à une usine] parce qu'ils se ressemblent tous. »* (Saïd)

Usine ou pas usine, et contre l'intention de l'architecte (cf. citation plus haut), ce bâtiment, de l'extérieur, apparaît aux yeux de quelques uns comme tout à fait ordinaire : la façade est qualifiée de « *quelconque* », « *ni moche, ni laid* », ne donnant « *aucune impression particulière* ». Elle « *n'a pas quelque chose d'assez spécial* », « *on ne la remarque pas* ». La bibliothèque semble fondue dans

Bibliothèque universitaire de Paris 8 › L'entrée du bâtiment et de l'université, avec son écriteau.

l'existant, dans ce paysage de banlieue garni d'immeubles modernes et d'HLM. « *Ça fait comme le reste* » :

> *« Je sais pas, ça fait comme le reste, avec du matériel pas de très grande qualité, je sais pas, je me trompe peut-être… Mais, bon. Ils n'avaient sans doute pas les moyens de mettre de la pierre de taille ! Je sais pas ! [rires] »*
> (La bibliothécaire)

> *« Par rapport à la ville de Saint-Denis, on a l'impression vraiment qu'ils ont respecté le paysage global, ça donne une impression d'HLM, quoi [rires] ! (…) Et tu vois, je sais pas ce que c'est la matière de la façade, comme ça, mais… C'est pas du marbre, ça c'est sûr ! Ça fait un peu plastique, tu vois. »*
> (Lucien)

La blancheur immaculée de la tôle d'aluminium laquée, objet d'opprobres à l'époque de la réalisation – certains auraient dit que c'était donner de la confiture aux cochons – semble loin de représenter une certaine idée de luxe – certes avec peu de moyens – et de beauté chez ces interviewés. « *Carton-pâte* » ou « *préfabriqué* », c'est ainsi que les plus durs (dis)qualifient le bâtiment à partir de son aspect extérieur. La façade donnerait ainsi l'impression, chez certains, que le bâtiment a été construit avec très peu de moyens, pour des pauvres à l'instar des HLM, les indicateurs étant essentiellement l'absence de matériaux nobles et/ou classiques (marbre, pierre de taille) et la présence de matériaux bon marché : « *les briques blanches* », c'est-à-dire le carrelage blanc qui revêt la partie basse de l'édifice.

2.2. Trois perceptions d'un bâtiment « moderne »

Trop moderne

Pour exprimer son opinion sur la façade, un des interviewés s'est mis tout naturellement à évoquer la question des « *styles* » architecturaux, inscrivant ainsi le bâtiment de la bibliothèque dans une histoire de l'architecture avec ses

Bibliothèque universitaire de Paris 8 › Le paysage urbain alentours.

« *modèles* » caractéristiques d'une époque. Certes, pour commenter l'intérieur de la bibliothèque, les interviewés ont parfois recouru à des comparaisons avec d'autres architectures : cela concernait soit des bâtiments de programme identique – d'autres bibliothèques qu'ils ont l'habitude de fréquenter (La Sorbonne et la bibliothèque Sainte-Geneviève, modèles-type d'une bibliothèque classique, solennelle et élitiste ; la BNF, modèle-type d'une bibliothèque moderne, solennelle et élitiste ; la BPI, modèle-type d'une bibliothèque moderne, décontractée et démocratique) – soit des archétypes d'un espace correspondant à un programme (un « *hôtel* », un « *bureau* », une « *cantine* », etc., sans références précises à un bâtiment). Mais jamais, ils n'ont évoqué la question d'un quelconque « style » architectural regroupant des réalisations aux programmes divers. Comme si l'intérieur d'un bâtiment ne pouvait s'extirper du programme dont il découle, et à l'inverse, pour cet interviewé, comme si la façade représentait avant tout un style. Surface dépourvue d'usages, la façade est avant tout une forme visible. Elle favorise le discours sur l'architecture en tant qu'objet esthétique, elle suscite donc un jugement de goût.

Ainsi cet interviewé distingue-t-il dans l'histoire de l'architecture « *deux styles* » : « *l'ancien et le nouveau* ». L' « *ancien* » est accrédité d'un jugement mélioratif sans réserve, le « *nouveau* » ou le « *moderne* » d'un jugement dépréciatif. S'il prend des bibliothèques, celle de la Sorbonne pour l'ancien et la Médiathèque Jean-Pierre Melville pour le moderne, il se réfère également à d'autres bâtiments, tous issus d'une architecture publique et monumentale : du côté de l'ancien, le Ministère de l'Intérieur et l'Hôtel Matignon, du côté moderne, le Ministère des Finances.

> *« J'ai évoqué, l'autre, Bercy, parce que ça aussi, c'est un monument. C'est grand, c'est quelque chose de majestueux aussi [en comparaison avec la Sorbonne], mais c'est moderne. Par exemple, si l'on prend le Ministère de l'Intérieur, c'est pas la même chose. Vous prenez l'Hôtel Matignon, c'est tout à fait différent. C'est deux styles d'architecture tout à fait opposés, je pense qu'il n'y a aucune comparaison à faire entre les deux. Mais seulement entre Paris 8 et le Ministère de l'Economie et des Finances, il y a des similitudes. »* (Saïd)

Ces « *similitudes* », ce sont les façades « *vitrées* » qui constituent chez lui le signe distinctif d'un même « *modèle d'architecture* » regroupant la bibliothèque de Saint-Denis, la Médiathèque Jean-Pierre Melville et le bâtiment du ministère des Finances. Mais s'il préfère l'ancien au nouveau, c'est surtout pour l'histoire dont le premier est chargé et le prestige dont il jouit. Ainsi en est-il du « *mastodonte* » qu'est le bâtiment de la Sorbonne, « *majestueux* » et « *gigantesque* », pour lequel cet étudiant algérien a une admiration sans bornes :

> *« La Sorbonne, on dit c'est le temple du savoir français, etc., ça renvoie à quelque chose dans le passé. Ça renvoie à quelque chose de symbolique. Pas comme ici. A l'étranger par exemple, on connaît plus la Sorbonne que Paris 8, que Paris 13. (…) Et tout ça c'est un facteur qui joue.(…) La Sorbonne a une histoire. »* (Saïd)

Le moderne semble attaché chez Saïd à une architecture utilitariste, mais non esthétique. « *Si vous voulez par exemple, Paris c'est ancien. Il y a de l'esthétique* ». Or à Saint-Denis, « *il n'y a que du moderne. L'ancien ne côtoie jamais le moderne* » dit-il, et l'on peut comprendre par là qu'il n'y trouve aucune qualité esthétique. Si la bibliothèque semble se fondre dans les bâtiments alentours, c'est qu'entre autres, la belle architecture avec un grand « A » demeure associée à l'usage de matériaux nobles et classiques (Saïd donnera également l'exemple de la pierre de taille comme indicateur de la belle architecture, celle qui répond à ses goûts), dont les réalisations constituent notre patrimoine national, ancien et (donc) prestigieux. Par présupposé, le moderne ne peut être beau, ses seules qualités se résument à la fonctionnalité : « *L'architecte a dû construire ce bâtiment en fonction des exigences du moment. Ça se voit. Des exigences de modernité* », telles que l'accès Internet, l'ascenseur, le fait de pouvoir accueillir un grand nombre de lecteurs.

Moderne mais daté

Lucien trouve que le bâtiment « *a mal vieilli* » et que la façade est « *moche* ». S'il ne l'aime pas, c'est encore pour d'autres raisons que celles avancées par Saïd. Lucien aime l'architecture moderne, il aime aussi « *ce qui se fait aujourd'hui* », comme dans le quartier de la ZAC Rive Gauche qu'il prend comme premier exemple d'architecture contemporaine. Il adore aussi la BNF, bibliothèque qu'il fréquente le plus parmi celles qu'il connaît. Sans doute parce qu'il pensait que tous les bâtiments de l'université avaient été construits d'un bloc lors de son déménagement en 1974, il trouve que le bâtiment de Pierre Riboulet « *fait vieux* » comme « *les styles d'immeubles qu'on construisait dans les années 70, avec des galets sur le devant* ». Or, il n'aime pas l'architecture des années 70 :

> *« C'est vieux et c'est pas beau. Les années 70, c'est vraiment la période, enfin, j'en sais rien, mais c'est peut-être la période où l'on a construit les bâtiments les plus laids. »* (Lucien)

Il ne s'était pas douté que sa construction était aussi récente. Il reconnaissait les signes d'une architecture moderne, mais une modernité déjà datée :

> *« Les matériaux sont plutôt modernes, je veux dire le verre, c'est maintenant la base de l'architecture avec le béton. (…) Mais tu vois cette forme [le cylindre de l'escalier de secours] avec les petites briques [le carrelage blanc] comme ça, je trouve que ça fait vieux. Ça fait vieux et moche. »* (Lucien)

Si le bâtiment donne cette impression d'être « *vieux* », ce n'est pas seulement pour ces quelques signes d'une architecture moderne mais datée, mais aussi parce qu'il est mal entretenu. « *C'est blanc, blanc c'est sale* », dit-il avant de se reprendre : « *c'est sale tout de suite* ». Quant aux vitres, dans tout le bâtiment, elles sont « *dégoûtantes* ». Le manque de moyens pour l'entretien et le nettoyage du bâtiment nuit effectivement à son image. Il serait tellement mal entretenu qu'il aurait rattrapé la vieillesse des autres bâtiments de l'université, concourant à faire penser qu'il a été construit dans les mêmes années 70.

Même sa forme paraît alors désuète. Nous l'avons vu plus haut, le bâtiment-pont lui fait penser aux « *resto-route* », un concept qui n'est guère plus en vogue aujourd'hui – « *je ne sais pas si ça existe encore* » – et le long parallélépipède, soulevé par « *les colonnes* », lui fait penser à « *un vaisseau spatial* », c'est-à-dire à un engin futuriste, « *mais comme on s'imaginait le futur dans les années 70* ». Ce long volume sur pilotis et la régularité de ses ouvertures en façade lui font également penser au Ministère des Finances :

> *« Mais ça me fait aussi penser au Ministère des Finances, le truc de Chemetov, là. Ça fait aussi le vaisseau sorti de la Guerre des étoiles, quoi. C'est à peu près le même effet. »* (Lucien)

Enfin, s'il n'aime pas cette façade, c'est aussi parce qu'il est « *hyper classique* » dans ses goûts, comme il se définit lui-même. « *J'aime bien quand c'est bien nickel* », ajoute-t-il en y joignant un petit rire d'autodérision. Alors, il analyse la façade de la partie-pont, dont il trouve « *affreux* » le principe décoratif avec les inscriptions. Mais d'un point de vue architectural, ce qui ne lui plaît pas, c'est « *la gestion des volumes de verre* » :

> *« Il double le volume à la fin, c'est ça ? (…) Pourquoi il a pas maintenu ce volume là de fenêtres sur tout l'ensemble ? »* (Lucien)

En effet, la hauteur des ouvertures n'est pas la même sur toute la largeur du pont. Au lieu d'une bande régulière, la baie vitrée épouse la forme d'une équerre. Or, il aurait préféré que ce soit régulier : « *à la limite ça aurait été mieux. Dans la perception de l'extérieur, parce que de l'intérieur, peut-être, c'est tout à fait logique* ». Ses goûts « *classiques* » en architecture avec lesquels il évalue les bâtiments, qu'ils soient anciens ou modernes, concourent, comme nous le verrons plus loin à propos des espaces intérieurs, à déprécier la bibliothèque dans son ensemble.

Moderne, donc bonne image

Si pour la plupart des interviewés, la façade renvoie l'image d'un bâtiment bon marché, pour Marianne au contraire, elle renvoie une image positive : elle montrerait qu' « *il y a de l'argent* ». La façade concourrait ainsi à redorer l'image de l'université :

> *« C'est pas ce que je préfère, je préfère à l'intérieur qu'à l'extérieur quand même. Mais c'est pas mal. Par rapport au bâtiment A, là, en briques rouges et tout, je trouve que ça redonne un petit peu de… ça donne quelque chose de plus moderne aussi, de plus neuf. (…) Disons que ça donne une bonne image de l'université, quoi ! (…) Si tu veux, quand tu dis que tu es à l'Université de Saint-Denis, en fait les gens ils s'imaginent que voilà c'est la banlieue, donc c'est moche, etc. Et là, c'est lumineux. »* (Marianne)

Cette interviewée se soucie beaucoup de l'image que l'université Paris 8, figure métonymique de la banlieue, renvoie au monde extérieur. Son jugement sur la façade de la bibliothèque se porte davantage sur son signifié et sa réception, que sur son aspect purement esthétique. Pour elle, cette façade toute

blanche et toute neuve est comme la partie émergée de l'iceberg qu'est le bâtiment dans son ensemble, issu d'une « *architecture réfléchie* », et concourt donc à démontrer au monde extérieur que l'université « *n'est pas abandonnée* » et à aller ainsi à l'encontre des préjugés courants autour de l'image d'une université accueillant des étudiants défavorisés. Cette façade dit aux autres que les privilèges ne sont pas l'apanage des élites parisiennes ayant accès à des bâtiments classés du patrimoine ancien et prestigieux, mais que les étudiants de banlieue, eux aussi, ont droit à de la belle architecture :

> *« C'est pas parce que t'es à Saint-Denis que t'as des bâtiments de merde, mais par contre t'es à la Sorbonne donc la Chapelle de la Sorbonne à côté, tu vois. »* (Marianne)

Le seul reproche que Marianne aurait à faire concerne le manque d'entretien du bâtiment : « *à la limite si c'était lavé ce serait encore mieux, parce que là, avec les vitres, il y a quand même une toute petite idée d'abandon* ». Un reproche formulé contre le manque de moyens octroyé à l'entretien, mais aussi contre une éventuelle inadéquation des matériaux utilisés dans un contexte où l'argent est rare :

> *« Ce choix de vitres, c'est génial mais c'est jamais lavé. Alors je me posais la question, est-ce qu'ils réfléchissent au budget ménage quand ils ont une proposition des architectes ?! Franchement, ça m'énerve.»* (Marianne)

Pour l'instant, à ses yeux, le bâtiment est plus neuf que mal entretenu. Il parviendrait donc à renvoyer une image valorisante de l'université – mais pour combien de temps ? – non seulement à l'extérieur mais aussi aux étudiants eux-mêmes. C'est un bâtiment qui fait ressentir que les étudiants sont bien « *au centre des préoccupations* », c'est un bâtiment qui les « *respecte* » :

> *« Alors ce que j'aime bien aussi, (…) c'est qu'au rez-de-chaussée, on voit des bureaux, qui sont dans un espèce de cercle comme ça, et ça j'aime bien aussi parce qu'en fait tu vois les gens qui travaillent, qui travaillent pour nous en fait. (…) Ça c'est bien aussi parce que ça veut dire que l'étudiant est au centre de ce qui se passe, y compris de la bibliothèque. Tu vois, c'est pas un truc auquel on a droit, auquel on a accès, c'est un truc qui est fait pour nous. Du coup, il y a des gens aussi qui bossent, et ça, globalement, dans l'ambiance de la bibliothèque, ça se ressent aussi. C'est-à-dire que les gens qui te font les emprunts, et tout ça, ce sont des gens pas aigris, tu vois, qu'ils sont pas en train de te faire sentir que attention là t'as accès à la culture. Que c'est complètement normal, enfin, tout le monde est très très poli, toujours là pour t'aider, ça c'est chouette aussi. (…) Je me rappelle à la Sorbonne c'est horrible, parce que tu demandes un livre, t'as l'impression que tu le mérites pas. »*

Non seulement le comportement du personnel s'en trouverait infléchi mais aussi celui des usagers, puisque l'intérieur de la bibliothèque s'avère épargné de toute dégradation. Si l'architecture ne doit pas être la seule à influencer ainsi le comportement humain puisqu'en amont il y a la volonté des institutions, celle de l'université et celle du Conseil général du département, à doter leurs étudiants et habitants d'une bibliothèque respectable, il semble indéniable qu'elle y concourt à sa façon. Ainsi, si une façade n'est qu'une surface visuelle sur laquelle on ne

pourrait porter qu'un jugement de goût, elle cristallise aussi toute une myriade de significations politiques et d'enjeux sociaux, dont les usagers peuvent s'approprier.

Si au début de ses commentaires sur la façade, son jugement esthétique était plutôt mitigé (« *c'est pas mal* »), elle finira par en avoir une bonne appréciation. Ainsi, à propos de la façade nord :

> *« C'est vrai que, tu vois, c'est beau, là, ce que l'on voit d'ici, les rayons, les gens qui travaillent. Ouais, ouais, c'est un beau truc, et c'est vrai que ça va quand même bien avec ces deux bâtiments [B et C], là. C'est harmonieux. (…) Ça reste léger. (…) Ça reste équilibré au niveau des couleurs (…) C'est pas discordant, on passe pas d'un bâtiment à un autre en se disant ' ah bien là on a eu une nouvelle idée '. »*

Marianne est la seule, aussi, parmi les étudiants interviewés, à apprécier les inscriptions oulipiennes de la façade du bâtiment-pont. Tandis que Lucien ne « *saisi[t] pas* » l'intérêt de ces inscriptions qu'il trouve « *affreuses* » ; que Yann, pensant qu'elles étaient l'œuvre des étudiants, trouve qu'elles ont « *un côté adolescent* », « *faux art* », « *engagé mais peu importe le contenu* » ; que Saïd ne s'est « *jamais donné la peine de les lire* » ; Marianne porte un réel intérêt littéraire à ces inscriptions, objet d'un plaisir quotidien :

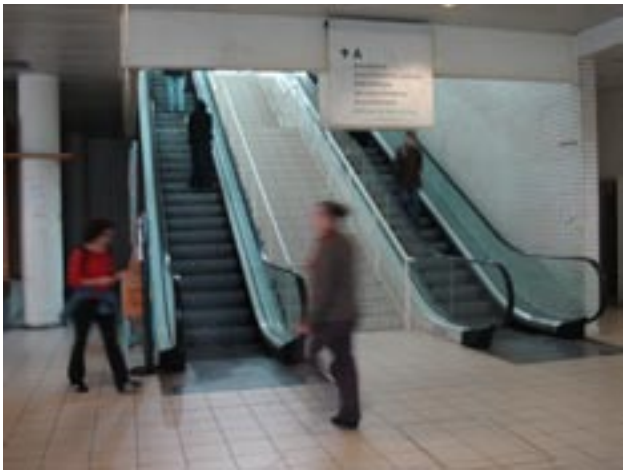
> *« Quand tu arrives le matin ça t'accueille… T'as jamais fini de les découvrir parce qu'après t'as les petites inscriptions… (…) J'ai une copine qui avait même fait une citation de ces trucs là dans une dissertation. »* (Marianne)

Si elle les apprécie, c'est aussi parce qu'elle embrasse les mêmes valeurs défendues par l'architecte et son bâtiment, celles d'une pratique démocratique de la lecture, et qu'elle comprend la place que l'architecte voulait assigner à la bibliothèque dans son rapport avec la ville :

> *« J'aime bien parce qu'il y a vraiment un lien entre la bibliothèque et le reste, enfin, tout ce qu'il y a autour. C'est-à-dire que même si les gens ne savent pas que c'est une bibliothèque, ça a un lien avec la lecture et qui est accessible à tout le monde. « Les scolaires », « les crieurs », machin, c'est un truc, la première fois, tu vois peut-être pas, mais tu passes la deuxième fois, tu comprends. Et du coup, ça inscrit vraiment la lecture au centre, pour le coup, de la circulation. J'aime bien cette idée là. (…) Mais en même temps, c'est quelque chose de ludique. C'est-à-dire que le livre n'est pas une autorité. Et c'est en même temps du sens aussi. (…) »* (Marianne)

Ainsi, certains habitués et adeptes de la bibliothèque de Saint-Denis s'avèrent-ils être les meilleurs promoteurs des valeurs et principes défendus par les concepteurs des bibliothèques publiques.

› Le hall de l'université au rez-de-chaussée du bâtiment de P. Riboulet



› L'escalator central qui mène à la galerie-pont

› La vue sur l'intérieur de la bibliothèque à la montée de l'escalator

› La galerie-pont

› La galerie-pont permet d'accéder au bâtiment A.

› Le second pont arqué permet d'accéder au bâtiment B

Bibliothèque universitaire de Paris 8
Le bâtiment de la bibliothèque est aussi l'entrée principale de l'université qui organise la connexion entre les différents bâtiments existant sur le site.

3. L'intérieur, description pas à pas

> « A quoi elle te fait penser ?
> *— A un vaisseau spatial ! Parce que [le hall d'accueil], ça fait central, et après il y a des étendues, des prolongations, différents coins un peu en étoile. Et puis peut-être aussi parce qu'il y a différents niveaux, qui donnent du volume comme ça. Peut-être aussi parce qu'il n'y a pas de fenêtres ouvertes. »*
> (Louise)

À cette façade simple, finalement trop simple pour certains, répond un intérieur bien plus complexe et foisonnant, que nous allons tenter de restituer ici, pas à pas, d'une salle à l'autre. S'y mêleront nos propres observations, effectuées du mois de juin 2004 à la mi-juillet, et les habitudes, impressions et jugements des usagers recueillis au cours des entretiens, ces derniers ayant consisté en un parcours commenté à l'intérieur de la bibliothèque.

La bibliothèque est constituée de dix salles : la salle des périodiques, la salle noire (ou salle des références), la salle verte (ou salle de droit), la salle orange (ou salle des langues), la salle violette (où sont représentées l'histoire, la géographie, la gestion, et autres), la salle rose (ou la salle art), la salle audiovisuelle, la salle brune (ou salle de littérature), la salle bleue (où sont représentées la philosophie et les sciences), la salle rouge (où sont représentées les sciences sociales et la médecine) (cf. Plan : Distribution des salles). Si les « salles » ainsi désignées correspondent au découpage thématique et disciplinaire des bibliothécaires, et sont délimitées par des murs, chacune d'entre elles comporte des cloisons faits de rayonnages et qui délimitent de véritables salles à l'intérieur de ces « salles ».

Ainsi, non seulement l'ambiance s'avère-t-elle différente d'une salle à une autre, mais aussi à l'intérieur de chacune des salles, entre les différentes « sous-salles » ou « sous-espaces » qu'elles comportent. Si la plupart sont lumineuses, quelques unes sont sombres (une partie des salles orange, rose et des périodiques). Il y a des salles plus ou moins bruyantes : les espaces ouverts sur le hall d'accueil, ceux proches des circulations et des photocopieuses, sont par exemple exposés au bruit. Le bruit et/ou l'animation ambiants incitent alors les lecteurs à ne pas se gêner pour parler fort et à avoir des comportements très détendus (ils se lèvent et se rassoient plus souvent, ils discutent debout, ou assis sur une table). D'autres espaces s'avèrent bruyants à l'usage : la salle violette, la salle verte ou encore le fond de la salle orange sont des espaces prisés par les groupes bavards et quelque peu dissipés. Il y a les salles où il règne une ambiance très studieuse aussi : le fond de la salle rose, une partie de la salle bleue. Certaines salles sont fraîches l'été (salle orange, salle violette), voire « *gelées* » l'hiver (salle violette), d'autres chaudes (salle rouge, salle bleue). Il y a des salles entourées de livres (le fond de la salle rose et de la salle orange), d'autres où l'on sent moins la présence des livres (une partie de la salle bleue, de la salle rose et de la salle des périodiques). Certains espaces offrent un alignement long et régulier de tables (une partie de la salle bleue, et tous les espaces longilignes de la bibliothèque), d'autres sont plus intimes (salle brune, une partie de la salle bleue, la

salle orange). Certaines salles accueillent une grande diversité dans les formes et dans l'aménagement des tables et des rayonnages (salle brune, une partie de la salle bleue, salle violette).

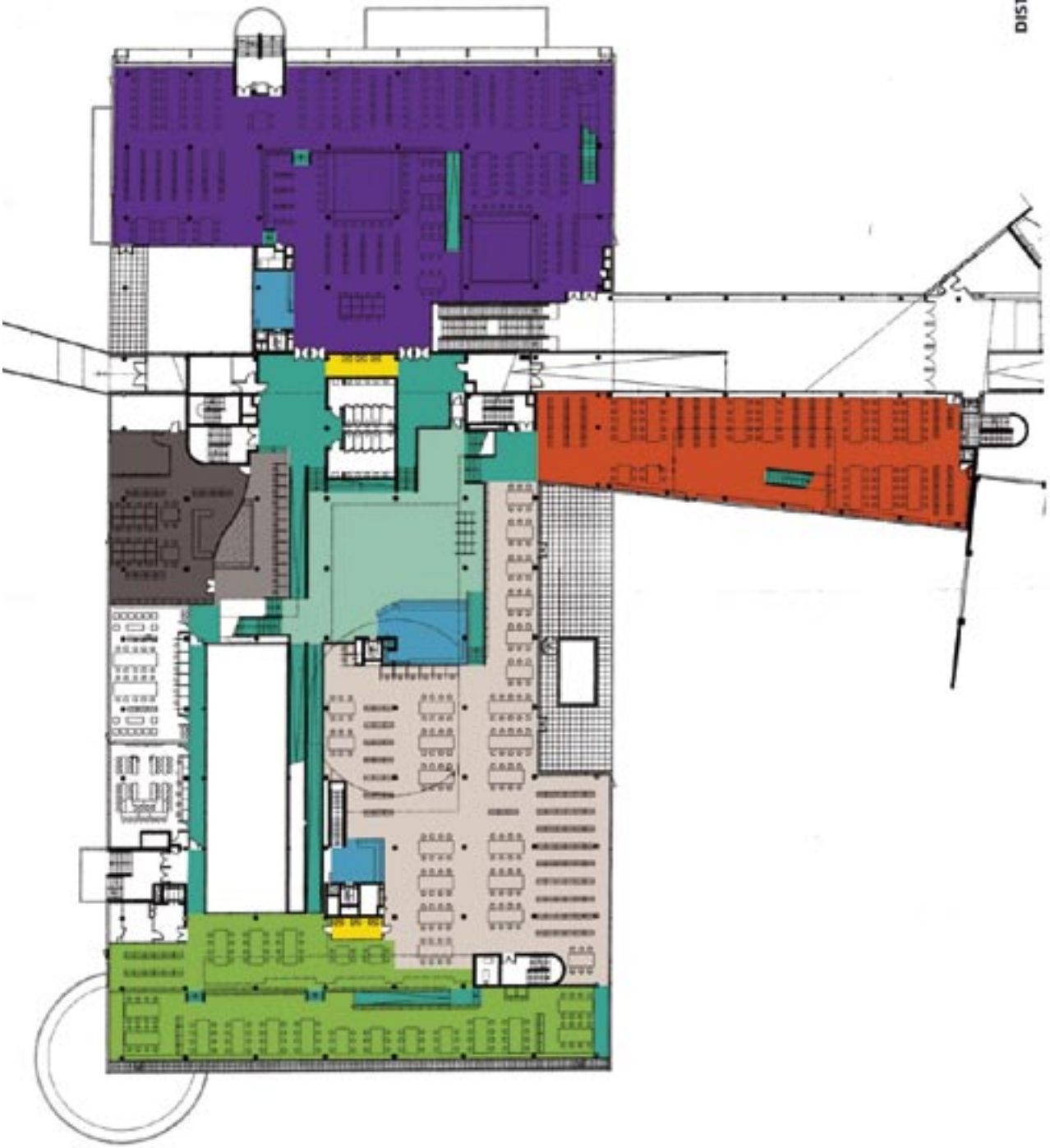
Cette diversité se retrouve également dans les différents types de places que la bibliothèque offre à ses lecteurs. Il y a des tables de quatre, de six ou de huit, créant des degrés d'intimité variables. Il y a les tablettes individuelles qui permettent de travailler sans vis-à-vis. Il y a quelques recoins, certes pas assez aux yeux des interviewés.

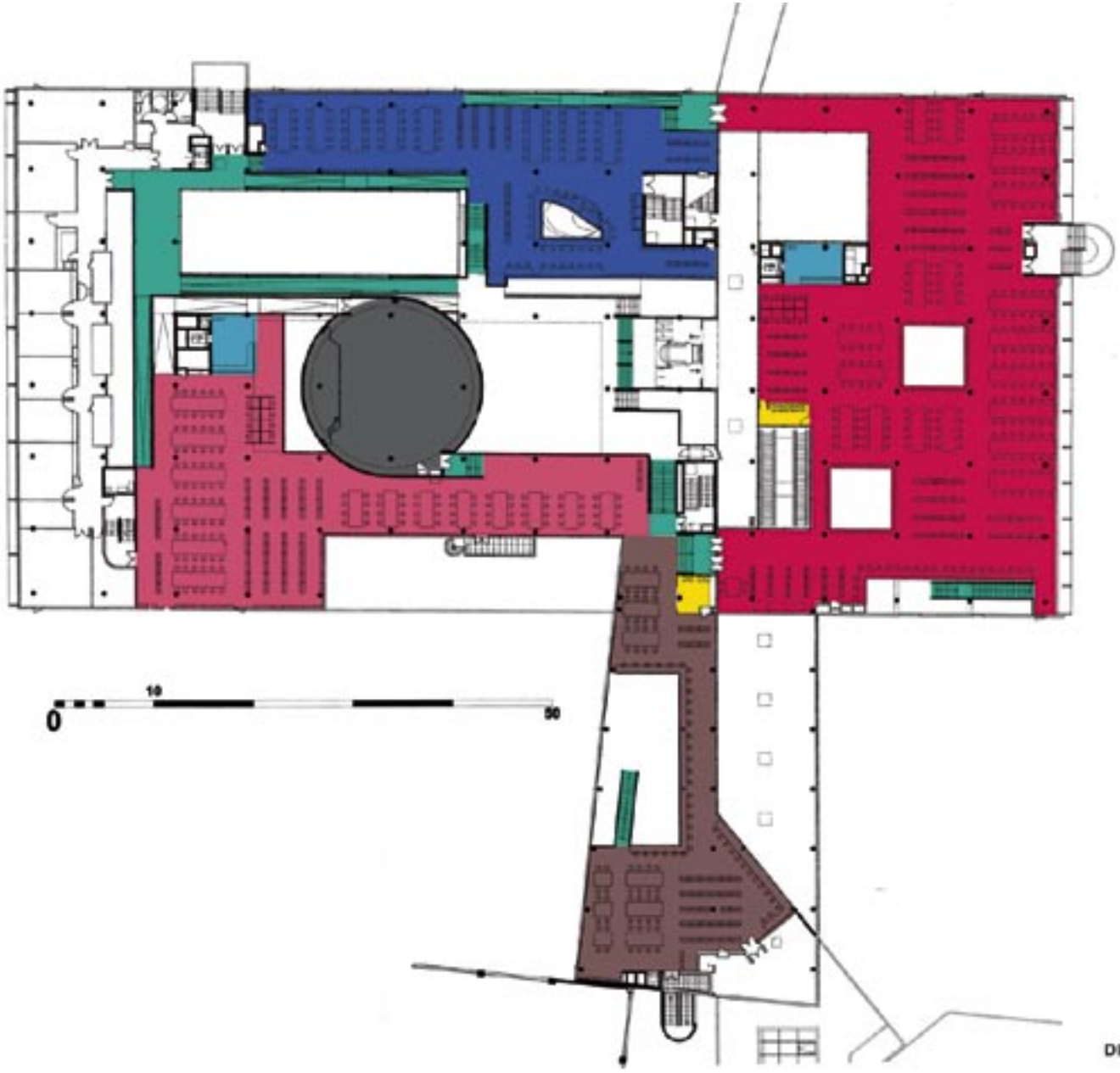
A l'intérieur de la bibliothèque, l'ambiance générale s'avère détendue, les lecteurs semblent à l'aise et se mettent à l'aise : en été, il n'est pas rare de voir certains enlever leurs chaussures et travailler avec le contact direct de la chair sur le parquet. Certains étudiants travaillent avec leur walkman ; d'autres n'hésitent pas à écouter de la musique sur leurs ordinateurs portables (ce qui peut provoquer parfois des conflits)… Ils *« font comme chez eux ».* Les usagers quittent facilement leur place en y laissant leurs affaires, vestes et sacs y compris, parfois même leurs ordinateurs portables. La bibliothèque n'est l'objet d'aucune dégradation. Le bâtiment est respecté, tout comme les usagers se sentent en confiance entre eux. Une sorte de familiarité émane de ce lieu.

Comme les bibliothèques de quartier, une bibliothèque universitaire est un lieu de retrouvailles. Les tables qui en début de matinée n'étaient occupées que par des étudiants épars, gonflent au fil de la journée, avec l'arrivée d'autres étudiants venus rejoindre les premiers. Ce sont maintenant des groupes de cinq ou six qui partagent la même table. Certains parmi eux se lèvent, partent manger ou assister à un cours. Ils sont bientôt remplacés par d'autres amis. Ceux de tout à l'heure reviennent une fois le déjeuner ou le cours terminés. Il y a une sorte de roulement. Les salutations se succèdent. Les discussions montent parfois, quand le sujet devient passionnant. Puis le silence retombe, pour se concentrer dans le travail…

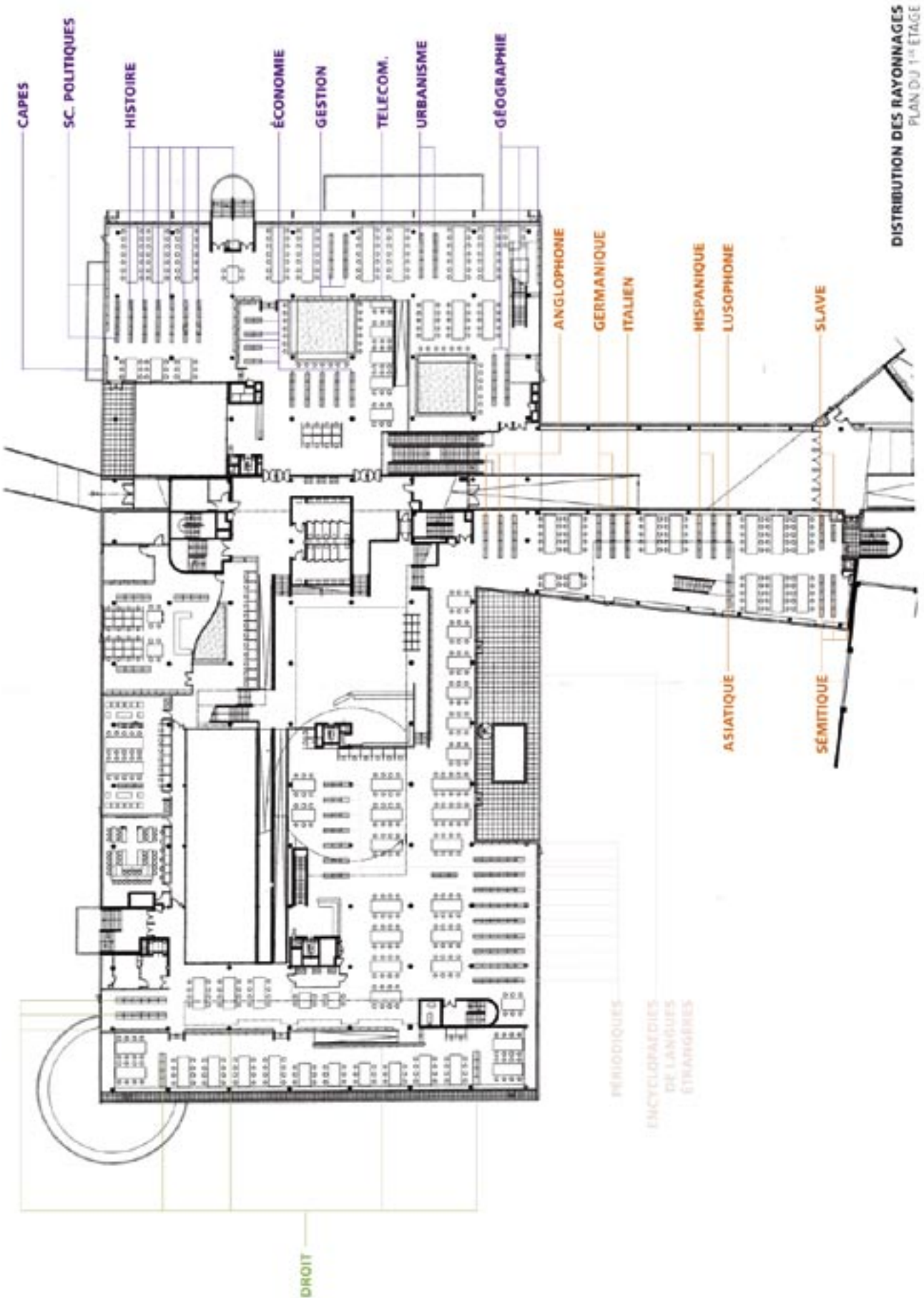
La bibliothèque est aussi un lieu où l'on croise des connaissances. Ceux qui marchent dans la bibliothèque, à la recherche de quelqu'un, d'un livre ou d'une place, saluent rapidement ceux qu'ils voient installés sur leur chemin, leur demandent quelques nouvelles, font des petites remarques sur les places que les uns et les autres ont choisies : « *tu as changé de place ?* », « *moi, je suis là-bas* », etc. C'est aussi un lieu où l'on vient chercher de la compagnie (d'autant que nombreux vivent seuls dans de petits studios), voire un partenaire amoureux. Il est sans doute inutile de rappeler qu'une bibliothèque est aussi un haut lieu de dragues.

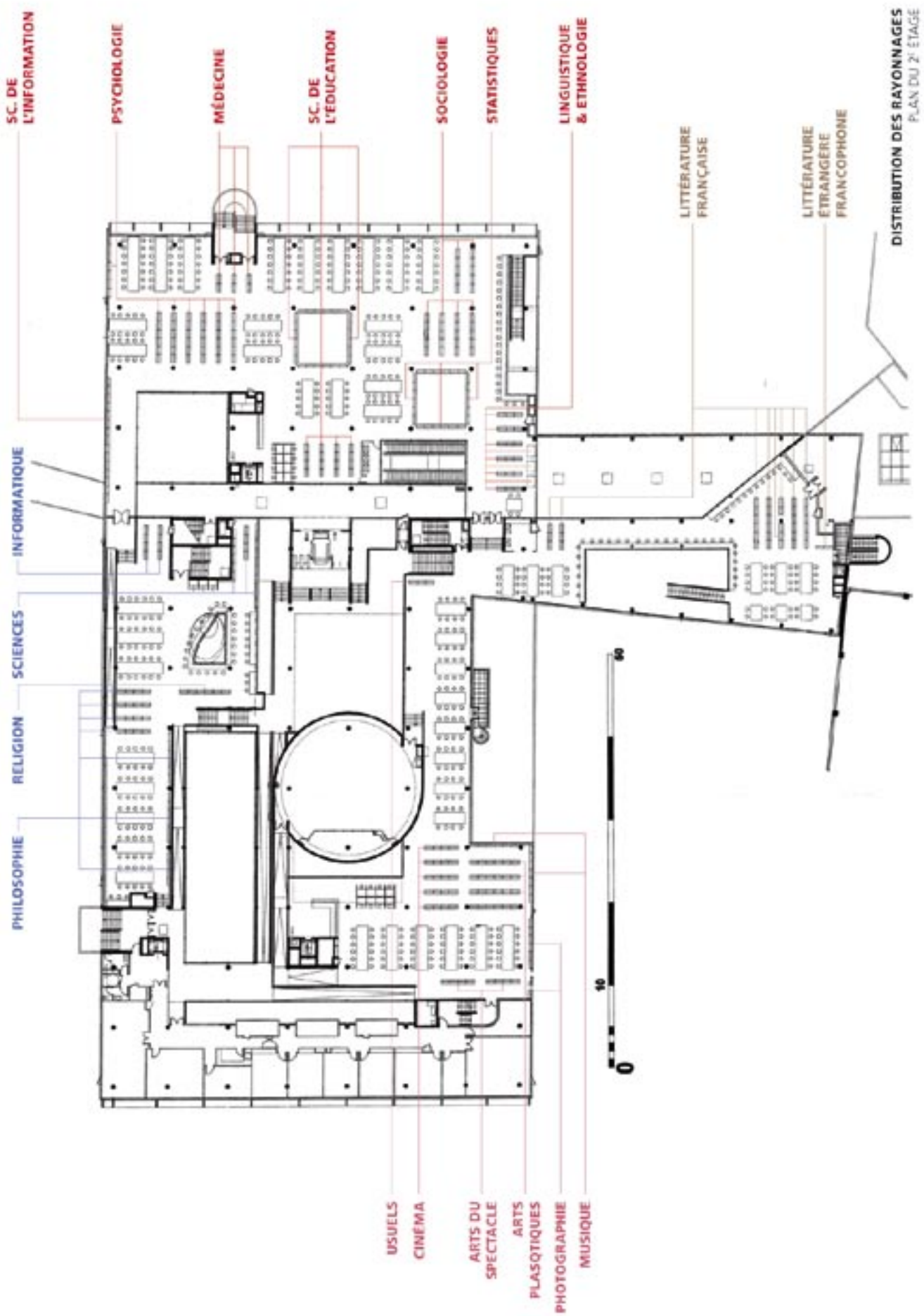
DISTRIBUTION DES SALLES
PLAN DU 1er ÉTAGE

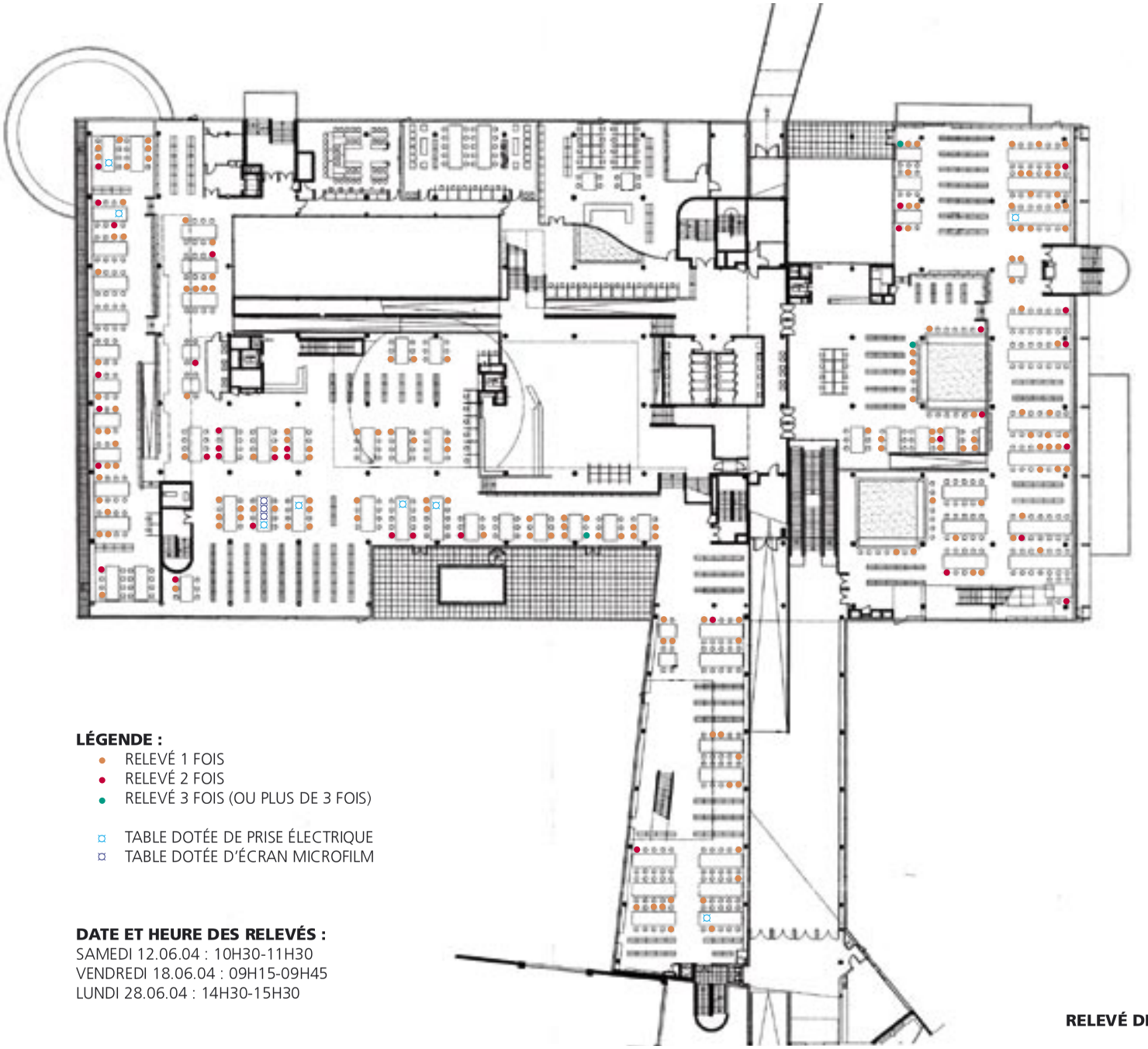




DISTRIBUTION DES SALLES
PLAN DU 2e ÉTAGE


DISTRIBUTION DES RAYONNAGES
PLAN DU 1er ÉTAGE
CAPES
SC. POLITIQUES
HISTOIRE
ÉCONOMIE
GESTION
TELECOM.
URBANISME
GÉOGRAPHIE
ANGLOPHONE
GERMANIQUE
ITALIEN
HISPANIQUE
LUSOPHONE
SLAVE
ASIATIQUE
SÉMITIQUE
DROIT


DISTRIBUTION DES RAYONNAGES
PLAN DU 2E ÉTAGE
SC. DE L'INFORMATION
PSYCHOLOGIE
MÉDECINE
SC. DE L'ÉDUCATION
SOCIOLOGIE
STATISTIQUES
LINGUISTIQUE & ETHNOLOGIE
LITTÉRATURE FRANÇAISE
LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE FRANCOPHONE
INFORMATIQUE
SCIENCES
RELIGION
PHILOSOPHIE
USUELS
CINÉMA
ARTS DU SPECTACLE
ARTS PLASTIQUES
PHOTOGRAPHIE
MUSIQUE
0
10



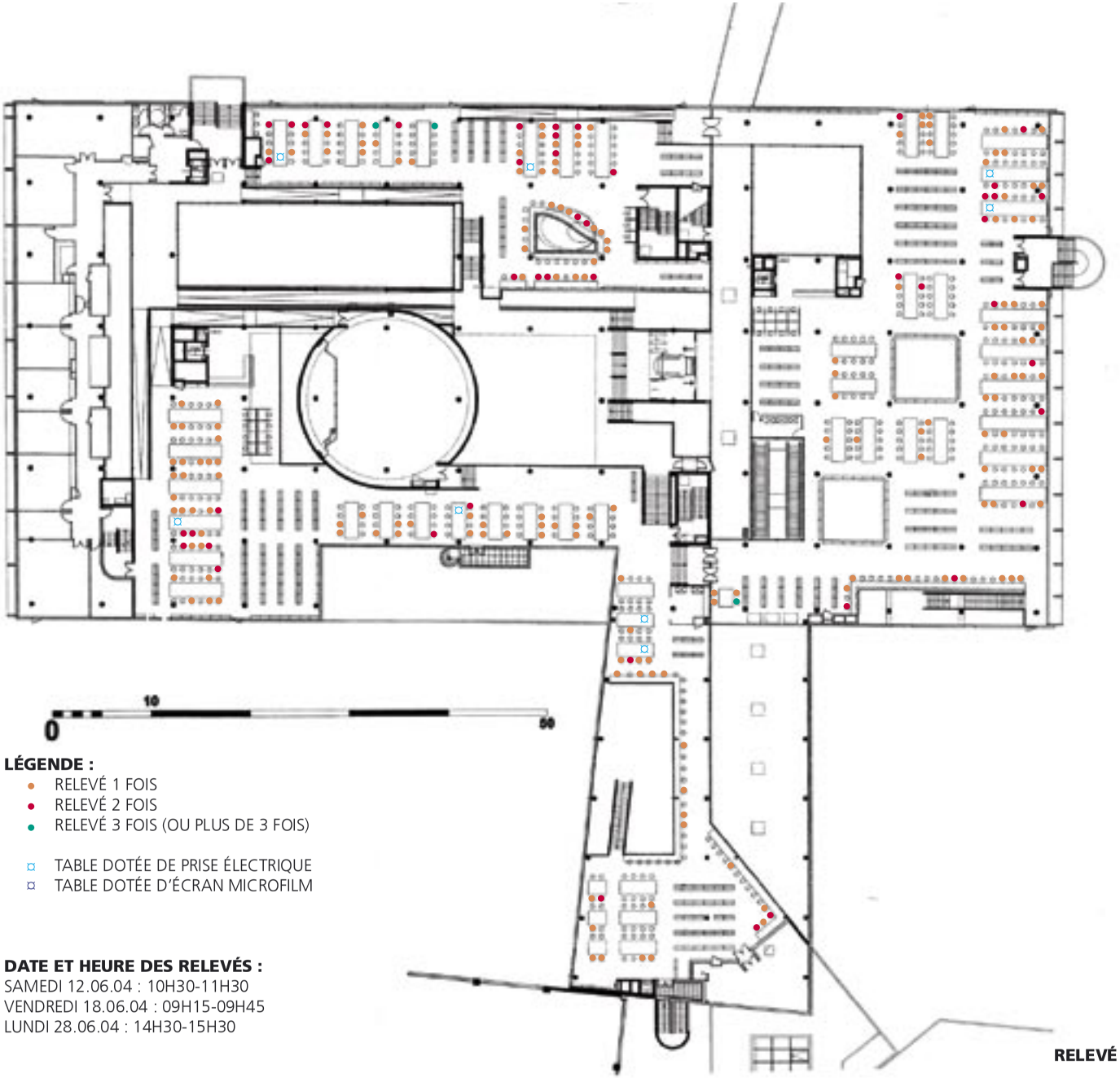
LÉGENDE :

- RELEVÉ 1 FOIS
- RELEVÉ 2 FOIS
- RELEVÉ 3 FOIS (OU PLUS DE 3 FOIS)

- TABLE DOTÉE DE PRISE ÉLECTRIQUE
- TABLE DOTÉE D'ÉCRAN MICROFILM

DATE ET HEURE DES RELEVÉS :
SAMEDI 12.06.04 : 10H30-11H30
VENDREDI 18.06.04 : 09H15-09H45
LUNDI 28.06.04 : 14H30-15H30

RELEVÉ DES PLACES OCCUPÉES
PLAN DU 1ER ÉTAGE



LÉGENDE :

- RELEVÉ 1 FOIS
- RELEVÉ 2 FOIS
- RELEVÉ 3 FOIS (OU PLUS DE 3 FOIS)

- TABLE DOTÉE DE PRISE ÉLECTRIQUE
- TABLE DOTÉE D'ÉCRAN MICROFILM

DATE ET HEURE DES RELEVÉS :
SAMEDI 12.06.04 : 10H30-11H30
VENDREDI 18.06.04 : 09H15-09H45
LUNDI 28.06.04 : 14H30-15H30

RELEVÉ DES PLACES OCCUPÉES
PLAN DU 2E ÉTAGE

3.1. Une place publique pour hall d'accueil

« L'accueil, comme il se doit, occupe une place centrale distribuant la bibliothèque dans les quatre directions. La clarté du plan est ici essentielle. La situation à mi-hauteur au milieu des pôles de consultation permet au lecteur de comprendre d'un seul coup d'œil l'ensemble des salles et leurs articulations. L'accueil est aussi l'endroit le plus éclairé du bâtiment, à l'aplomb de la plus grande verrière zénithale. » (Riboulet, 1998 : 46)

3
1

Depuis la galerie-pont du bâtiment de Pierre Riboulet, un second pont, arqué, mène à l'entrée de la bibliothèque. Là, stationnent quelques étudiants épars, attendant un camarade ou sortis de la bibliothèque pour fumer une cigarette, passer un coup de fil ou casser la croûte. Les baies vitrées de part et d'autre, donnant une vue plongeante sur l'intérieur de la bibliothèque, permettent aux curieux de contempler ce qui s'y passe ou de chercher des connaissances. A l'entrée de la bibliothèque, une barrière automatique contrôle l'accès en ne laissant passer que ceux qui possèdent une carte. Ceux qui en sont dépourvus doivent se plier à la vérification de leur carte d'identité[4] par le gardien posté sur le côté. Aux yeux de certains, cette barrière apparaît en contradiction avec l'esprit de la bibliothèque, toute entière dédiée à la fluidité et à l'ouverture.

Une fois passé la barrière, un immense espace s'offre à nous, qu'accentuent les quelques marches qu'il faut encore descendre pour être véritablement dans le hall. Le plafond est en double hauteur, sa verrière inonde cet espace de lumière. En été, le personnel d'accueil se voit même contraint de porter des lunettes de soleil dans ce hall qu'ils ont baptisé le « *solarium* ». Le bruit résonne. Celui des portes automatiques de contrôle, celui des pas, des discussions, des machines bipant l'entrée et la sortie des livres empruntés.

[4] L'accès de la bibliothèque est réservé aux majeurs.

Bibliothèque universitaire de Paris 8 › Le pont arqué qui mène à l'entrée de la bibliothèque depuis la galerie-pont

Au fond, le personnel de la bibliothèque nous attend, derrière un long comptoir. De part et d'autre, à l'avant et à l'arrière, des escaliers et des rampes dispersent les nouveaux entrants vers les salles situées à différents niveaux, rassemblent ceux qui s'apprêtent à sortir avant de les acheminer vers les portes battantes de sécurité.

« Je me rappelle du sentiment que j'ai eu [la première fois]. C'était ce côté ouvert. De clarté, d'espace. » (Yann)

3
1

Mais quand Yann s'était retrouvé pour la première fois dans ce hall, il avait été quelque peu désemparé par rapport à ce qu'il attendait d'une bibliothèque universitaire :

« Quand je suis entré, je me suis dit c'est un endroit pour prendre des livres mais pas pour travailler. Quand tu entres, tu vois rien où t'asseoir pour travailler, tu vois, sur le coup, le premier truc que tu vois c'est un espace, et je me suis dit il n'y a pas de livres, où sont les livres ? » (Yann)

Car le principe de la libre consultation est aujourd'hui à ce point assimilé par les usagers des bibliothèques que si les rayonnages de livres ne sont pas visibles, on en conclut qu'il s'agit d'une bibliothèque d'emprunt. Mais sans doute Yann est-il habitué aussi à des bibliothèques qui n'ont pas une véritable entrée dissociée des salles de lecture, à des bibliothèques où l'on est immédiatement « dedans ».

« En fait, quand tu arrives, quand t'as fait ta pause par exemple, ça te prépare bien, enfin tu rentres pas directement dans la salle de travail. C'est quand même, comment dire, un sas. » (Marianne)

Ce hall d'entrée joue ainsi le rôle d'un sas. Il y règne ainsi une ambiance particulière comparée aux salles de lecture. Une ambiance détendue, comme

Bibliothèque universitaire de Paris 8 › L'entrée et le hall de la bibliothèque, sous la grande verrière zénithale. Les comptoirs d'accueil sont situés sous le volume de la salle audiovisuelle.

un moment en suspens qui précède ou suit le travail, où se superposent et se croisent des rythmes différents liés à chaque usage particulier. Certains sont au comptoir d'accueil pour demander des renseignements, rendre des livres ou en emprunter. D'autres ne font que traverser cet espace. D'autres encore s'arrêtent pour discuter avec un ami qu'ils viennent de croiser sur leur chemin. Quelques-uns sont sur les ordinateurs installés à gauche du comptoir d'accueil, pour rechercher les cotes des ouvrages qu'ils sont venus chercher à la bibliothèque.

Un plateau de distribution

Le hall est comme un plateau de distribution qui rassemble et dispatche les usagers dans les salles articulées en étoile. Il est « *une espèce de truc tentaculaire à partir duquel [on peut se] repérer à peu près* ». Car d'ici, on a une vue sur tout l'espace horizontal et vertical qui s'organise autour. Et inversement, en parcourant la bibliothèque, le hall et le volume cylindrique de l'espace audiovisuel sont de véritables repères visuels.

Autant en empruntant les passages reliant les salles entre elles, l'articulation d'ensemble peut se brouiller, autant depuis le hall, tout semble clair. Aussi, aucun n'a eu du mal à se diriger dans la bonne salle la première fois. D'autant plus que les usagers, ou du moins ceux que nous avons interviewés, semblent s'orienter essentiellement à partir de la signalétique, ces longues bannières de couleur en tissu suspendues depuis le plafond qui indiquent la direction de chacune des salles : « *J'ai tout de suite apprécié ces indications là* » (Yann). Cependant, à certains endroits, non dans le hall mais dans les salles, cette signalétique ne serait « *pas très claire* ». D'une part, les bannières sont parfois mal placées, pas toujours bien visibles, les écritures parfois trop petites pour être

Bibliothèque universitaire de Paris 8
Le hall
› à g. : la visibilité des bannières colorées de signalétique, pour acheminer les usagers soit " en bas " soit " en haut " par rapport au niveau du hall.
› à d. : le hall est un lieu de rencontres où l'on peut s'échanger quelques mots sans gêner les lecteurs.

lisibles de loin. C'est ainsi que beaucoup ne connaissaient pas certains passages entre les salles. D'autre part, le système d'une couleur par salle prêterait à confusion. Pour ne prendre qu'un xemple : alors que l'on est dans la salle rouge, on tombe sur la bannière rose qui indique la direction de la salle rose, mais la flèche étant discrète, certains en concluent qu'ils sont dores et déjà dans ladite salle.

Ce hall à mi-hauteur dans le volume de la bibliothèque est aussi le niveau zéro à partir duquel on appréhende ses différents niveaux. Il y a les salles d' « *en bas* » et celles d' « *en haut* ». La bibliothèque répartit alors les étudiants en deux groupes à partir de ce niveau zéro : il y a ceux, comme Marianne ou Louise, qui préfèrent être « *en hauteur* », vers laquelle ils pourraient métaphoriquement s'élever par l'étude (Baudelot, 2000) :

> *« J'aime bien être surélevée, en fait. (...) C'est un peu comme quand t'es petit, et que t'as un lit superposé. T'as toujours envie d'être en haut. De dominer peut-être. »* (Louise)

Et ceux qui semblent plus à l'aise « *en bas* », notamment les jeunes étudiants et les lycéens. Mais c'est à juste titre que Louise, joyeusement, fait la remarque suivante concernant ce bâtiment fait de multiples demi niveaux : « *bas et haut ça dépend par rapport à quoi !* ». Si le hall établit indéniablement le niveau zéro, cette bibliothèque offre même dans certaines salles d' « *en bas* » (les salles verte et violette), la possibilité de se sentir, malgré tout, « *surélevé* » grâce au jeu de demi niveaux :

> *« Mais par exemple en droit, c'est plus bas, il y a deux ou trois tables un peu surélevées, donc dans cet espace là, si tu est à ces deux ou trois tables, t'as l'impression aussi d'être un peu surélevé. »* (Louise)

Une place urbaine

Le hall a été conçu par Riboulet comme « une place urbaine » (cité dans Zimmermann, 2001 : 78). La vue surplombante que les salles du deuxième étage longeant le hall offrent sur celui-ci le transforme en une scène vivante où les usagers deviennent tour à tour figurants et spectateurs : Marianne, par exemple, « *aime bien regarder* » cette scène depuis la salle bleue. Riboulet s'explique : « Bien sûr, j'ai transgressé le normes ; ce hall, qui était prévu pour 50 m^2, en occupe en fait 200. Dans un bâtiment de 15 000 m^2, il faut de la générosité. » (cité dans Zimmermann, 2001 : 78) Une générosité qui ne semble pas démesurée :

> *« Il y a de l'espace. Je trouve ça bien parce que tu circules beaucoup, c'est normal parce qu'il y a plein d'entrées partout. Et puis c'est normal aussi parce que quand il y a la queue pour emprunter, c'est bien qu'il y ait un peu d'espace, que tu puisses t'arrêter et discuter en fait. C'est interdit normalement mais on le fait. Ils viennent un peu t'emmerder, parce qu'il y a des tables là-haut donc ça fait du bruit. Mais c'est souvent là qu'on croise les profs par exemple, et qu'on croise les autres étudiants... »* (Marianne)

Malgré les indications contraires du règlement intérieur, ce hall remplit donc le rôle de place publique, c'est-à-dire de rencontres et de discussions, tel

que Riboulet voulait lui assigner. Les usagers se le sont appropriés tout naturellement, surtout que partout ailleurs, dans le reste de la bibliothèque, aucun endroit n'a été prévu pour les sociabilités auxquelles on s'adonne nécessairement dans un espace collectif. L'absence regrettable d'une cafétéria a par exemple plusieurs fois été évoquée par les interviewés. Cependant, ce qui semble être apprécié de ce hall comme lieu de rencontres, d'interactions imprévues, de sociabilités fortuites, c'est qu'il demeure dans la continuité du parcours de l'usager, à la différence d'une cafétéria qui provoque une rupture dans le temps et dans l'espace.

3.2. Un blanc sur la salle noire

3.3. La salle des périodiques

En contrebas du hall débute la salle des périodiques dont la partie principale s'étend à l'arrière. En partie ouverte sur le hall, et accueillant encore des lecteurs de toutes disciplines confondues, elle est comme un deuxième sas avant de se reclure dans l'un des espaces de lecture plus confidentiels (« *t'es pas dedans* » dira l'une des interviewés, cf. plus bas). Son ouverture sur le reste de la bibliothèque (sur le hall, la salle verte et la rampe) et la multiplicité des usages et appropriations possibles qu'elle offre aux usagers concourent à donner cette impression. Il s'agit d'une très grande salle (242 places, 1931 m^2), située au milieu de la bibliothèque, plus sonore et lumineuse près du hall, plus sombre et silencieuse vers le fond. Lieu de séjour, elle est aussi un lieu de passage pour ceux qui veulent se rendre à la salle verte.

Ses usagers sont proportionnellement plus âgés que dans les autres salles – sans doute parce que les doctorants et chercheurs sont plus nombreux à lire les articles de périodiques spécialisés que les étudiants de premier cycle. En dehors des lecteurs de périodiques, quotidiens et autres magazines, il y a ceux, plus

Bibliothèque universitaire de Paris 8
Salle des périodiques
› à g. : premier espace de travail, le long du hall (dont on perçoit le garde-corps à droite) et en contrebas
› à d. : du centre de la salle, on perçoit au fond le grand volume lumineux du hall.

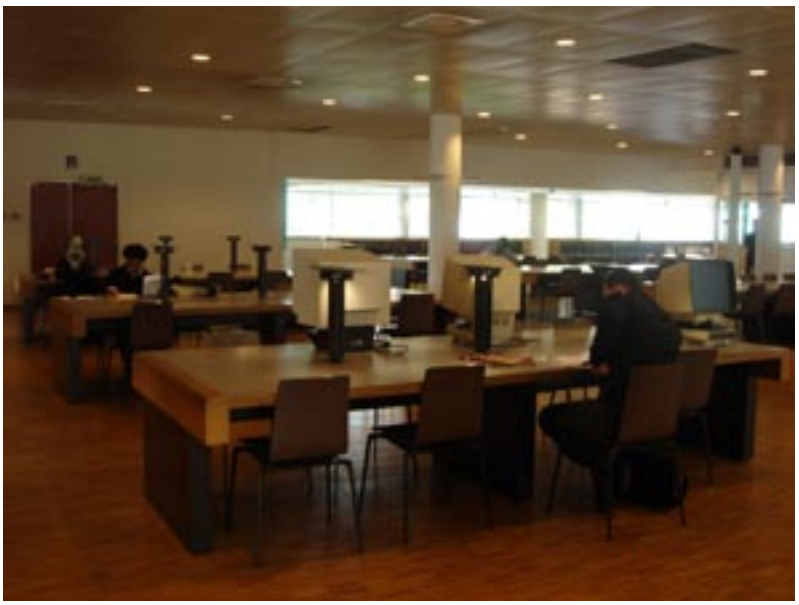
jeunes et souvent en groupe, qui viennent travailler leurs cours, et qui semblent préférer les tables le long de la baie vitrée, à proximité du hall d'accueil ; il y a ceux qui viennent pour les nombreux – mais néanmoins insuffisants – ordinateurs avec connexion Internet installés dans cette salle, attendant sur les tables en face qu'un poste se libère ; et des étudiants en droit qui viennent déborder dans cette salle lorsque la leur (la salle verte) est pleine. Les tables situées sous la salle rose, placées entre la circulation et les rayonnages, dotées de prises électriques et d'écrans microfilms, sont la plupart du temps occupées par des utilisateurs d'ordinateurs portables, et par ceux qui aiment curieusement se cacher derrière les écrans microfilms. Derrière les rayonnages, dans le couloir étroit qui longe le mur, il n'est pas rare de voir une chaise rapportée par un lecteur qui trouve là un coin tranquille, loin des autres.

L'ouverture sur les deux rampes reliant le hall à la salle verte d'une part, et à la salle rose d'autre part, offre une vue intérieure sur les passants. Depuis les tables installées ici, près de la rampe, la vue sur la façade du patio rectangulaire donne « *l'impression d'être sur un paquebot* » (Marianne). Cette thématique du paquebot ou du bateau, chère à Riboulet depuis la conception de l'hôpital Robert Debré, a été relevée à plusieurs reprises par les interviewés, à propos de quelques détails : les garde-corps en structure métallique et câbles, la signalétique en toile de voilier ou encore les lampes de la salle orange qui « *font penser à des mouettes* ».

Une cantine versus des souterrains

« *Pour moi, ça ressemble même pas à une bibliothèque !* » dit l'une des interviewées en riant, mais « *presque à une cantine.* » Parce que « *c'est grand* », « *avec plein de tables* », avec des étagères de livres qui « *ne sont pas tellement présentes* » parce qu'elles « *ne sont pas hautes* ». D'autant que ces livres – des

Bibliothèque universitaire de Paris 8
Salle des périodiques
› à g. : la vue sur les deux rampes ainsi que sur le bandeau donne " *l'impression d'être sur un paquebot* ".
› à d. : l'espace de travail sous la salle rose, peu lumineux.



numéros de revues reliés par année dont les tranches sont quasi identiques les unes des autres – paraissent « *faux* ».

> *« Comme c'est grand, les bouquins ne sont pas à portée de mains. T'es pas dedans. C'est peut-être pour ça que ça ne ressemble pas à une bibliothèque. (…) C'est un espace trop lâche, et en même temps c'est sombre, donc ça n'a aucun intérêt. »* (Marianne)

3
1

Un autre élément qui concourt sans doute à ne pas se sentir « *dedans* » dans cette salle est sa proximité des espaces publics, notamment du hall dont on entend le brouhaha.

Mais à un autre interviewé, cette salle, justement parce qu'elle est en partie sombre et qu'elle est située en contrebas par rapport au hall, le séduit, ou plus exactement aurait pu le séduire à une époque où il était plus jeune et où il pensait devenir écrivain : elle lui fait penser aux « *souterrains* », lui donne l'impression d'être « *en dessous* ». Elle lui évoque alors tous ces « *écrivains du dessous* » que sont Dostoïevski ou Nietzsche : « *Tu ferais partie de ces gens là, ou ça corroborerait avec l'écriture que tu cherches* ».

En observant les volumes imbriqués et les formes discontinues de cette salle, ce même interviewé commente :

> *« C'est très bien là, il y a pas ce côté étude comme l'autre [la « salle des jésuites », cf. salle bleue] parce que c'est vaste, parce que c'est ouvert là [sous la verrière zénithale]. (…) Il y a un autre décalage. C'est coupé, quand même, c'est un peu haché. »* (Yann)

3.4. La salle verte

Au fond de la salle des périodiques, la salle verte (100 places), dédiée uniquement au droit, se présente comme une bande occupant toute la largeur de la façade ouest. On y accède de manière frontale après avoir parcouru une

Bibliothèque universitaire de Paris 8
Salle verte
› à g. : la salle verte se trouve " au bout " de cette rampe d'accès qui part du hall.
› à d. : une fois arrivé à la salle verte par la rampe, le fond de la salle en décaissé est caché par le muret faisant office de rayonnages.

grande partie de la bibliothèque, soit en traversant la salle des périodiques, soit par la rampe qui y mène depuis le hall. Elle donne ainsi l'impression d'être « *au fond* », « *au bout* », « *à la fin* » de la bibliothèque. Son principal espace de lecture, en décaissé, et dissimulé derrière le muret faisant office de rayonnages, accentue cette impression que la bibliothèque « *finit là* ». Les salles rouge et violette occupent également une des extrémités du bâtiment, sa partie est ; elles ne donnent pourtant pas cette impression d'être « *au bout* » car elles sont « *grandes donc autonomes* ».

Toute sa largeur est ouverte sur l'extérieur : de la grande baie vitrée, on peut voir une partie de l'université – le bâtiment B et la passerelle extérieure qui relie les deux terrains – et des voitures faisant des cercles autour de l'échangeur. Une autre baie vitrée, plus petite, donne sur le patio rectangulaire, planté d'arbres :

> *« C'est pas transcendant quand même. C'est pas la Bibliothèque nationale ! (...) Mais cette idée de regarder sur un patio... Il est pas très joli. Un peu crado... Les trucs qui dégoulinent [en voyant les traces de pluie sur les plaques d'aluminium laquées blanc de la façade]. C'est pas mal si tu veux mais... Bon, ça reste un espace fermé. Et puis il y a ma banque, là. Donc en fait, c'est pas un bon coin ! [rires] »* (Marianne)

Cette partie de la salle, du côté de la cour arborée et de l'espace photocopie, exposée au passage et au bruit des machines, s'avère moins calme que le reste de la salle verte.

En contrebas, se trouve le principal espace de lecture de cette salle, toute longiligne. Une fois assis dans cette salle, le muret de rayonnages coupe la visibilité du reste de la bibliothèque. Etre au fond, en bas et à l'abri sont sans doute les trois qualités qui attirent les lycéens tumultueux durant le mois de juin : « *Ils ont foutu tout un marché ! C'était un marché, à la criée, même !* », grogne Saïd.

3
1

Bibliothèque universitaire de Paris 8
Salle verte
› à g. : l'espace de travail à côté du coin photocopies (la boîte vitrée à droite) et donnant sur le patio arboré. Il bénéficie de la lumière zénithale provenant de la faille.
› à d. : vue sur le patio arboré.

En dehors de cette période, cet espace est calme, raison principale ayant motivé cet étudiant en lettres à s'installer ici.

La configuration de cet espace, tout en longueur, donnant entièrement sur l'extérieur, avec ces tables alignées perpendiculairement à la baie vitrée, évoque pour Yann « *un restaurant sur une péniche* » :

> *« Là, ça fait restaurant, là. Tu vois très bien, tu serais au bord d'un truc, et il y aurait les tables du restaurant au bord, c'est la terrasse. La véranda du restaurant. Ou une péniche, tu sais une péniche où tu manges. Ce côté on est au bord de l'eau… Non, mais c'est pas désagréable… »* (Yann)

3
1

Aux deux extrémités de cette « *péniche* », se trouvent deux petits espaces avec une estrade, et des tables disposées parallèlement à la baie vitrée. Ce sont les rares places de la bibliothèque qui peuvent offrir une vue frontale sur l'extérieur. Or, loin de vouloir profiter de cette vue, les étudiants s'assoient volontiers dos à la baie vitrée. Si certains apprécient de travailler face à une vue, telle Marianne qui, dans les différents logements qu'elle a occupés, installe toujours son bureau face à une fenêtre, pour de nombreux lecteurs, comme pour Saïd par exemple, la vue frontale est une source de déconcentration : « *ça va me distraire* ».

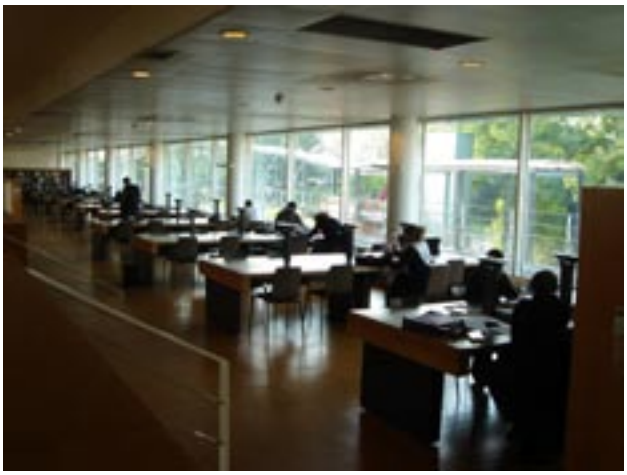
Quant à l'estrade, elle s'avère inexploitée, sauf pour s'y asseoir – rarement – le temps de feuilleter un livre près du rayonnage.

A discipline abhorrée, espace déprécié

En dehors de Saïd, les autres étudiants interviewés découvraient cette salle pour la première fois. Certes, ils étaient passés devant plusieurs fois, pour aller à la salle des périodiques depuis le hall en empruntant la rampe, mais sans jamais y prêter attention. Leur première réaction, pour trois d'entre eux, a été négative.

> *« J'aime pas du tout celle-là, le trou là-bas. On est en salle de droit ! Non, je rigole ! Non, mais c'est des étudiants en droit quoi. Il n'y a pas plus terrible, des gens qui font du droit, et qui devront apprendre à mentir. »* (Yann)

Bibliothèque univresitaire de Paris 8
Salle verte
› à g. : l'espace de travail en décaissé donne l'impression d'être sur une " *péniche* ".
› à d. : le sous-espace avec estrade, offrant les rares places de la bibliothèque à faire face à une vue extérieure.



« Alors ici, je ne me suis jamais installée. C'est peut-être un petit a priori sur le droit. » (Marianne)

« J'aime moyen. (…) Et puis j'aime pas le droit. » (Louise)

Comme on peut le constater, ces trois étudiants n'aiment pas le droit, et c'est d'abord pour cette raison qu'ils n'aiment pas cette salle. La bibliothécaire elle-même semble la redouter : « *Alors, là, je ne suis pas très à l'aise avec le droit* », dit-elle une première fois en faisant tout de suite demi-tour pour l'éviter. Lorsque nous y retournons :

« Donc il y a droit, qui est un petit peu au bout, là, mais ils y sont bien aussi je crois.
— Au bout ? Vous dites ça comme si vous l'aimiez moins ?
— Non, non, non ! Mais c'est au fond de la bibliothèque quand même ! Oui, c'est vraiment le fond, là. » (La bibliothécaire)

Même l'aspect des livres, ici, semble détestable : ils sont « *moins beaux* », ils sont « *austères* », ils « *ressemblent à des dictionnaires* ». Discipline qu'ils considèrent éloignée de la leur, la salle qui l'accueille est également éloignée de leurs salles habituelles dans la configuration de la bibliothèque. Comme si l'architecture venait confirmer ou conforter leurs *a priori*. Placée « *au bout* » du bâtiment, surtout au regard de leurs propres pratiques de la bibliothèque, cette salle représenterait un « *autre espace de savoir* » :

« Non, mais ceci dit le fait que ce soit droit, je plaisante, hein, ça joue pas sur le truc… Ceci dit, c'est marrant, t'as cette impression que c'est un autre espace de savoir. De toutes façons ça peut pas être les autres parce que j'y ai déjà été, c'est aussi pour ça, mais… Tout d'un coup tu entres dans un autre espace de savoir. (…) Peut-être par le fait déjà que ça se termine avant [par le muret de rayonnages]. » (Yann)

Le muret accentue l'éloignement que l'on peut ressentir vis à vis de cette salle, c'est-à-dire de cette discipline à la périphérie de leurs centres de préoccupations :

« Je me sentirais un peu isolée. (…) C'est un peu à l'extrémité, tu vois, alors que par exemple dans la salle de socio [la salle rouge], t'as l'entrée du métro, t'as un grand espace, enfin, c'est un grand espace. Alors que quand t'es assis ici, t'as cette étagère qui t'empêche de voir au-dessus… Ouais, c'est un peu isolé… » (Louise)

Si la discipline rend cette salle méconnue, c'est aussi sa configuration, particulière, qui la rend étrangère :

« Elle n'est pas comme les autres. Enfin, il n'y en a aucune qui est comme les autres mais… (…) Mais je me demande, ce côté bar, comme ça au fond, je me demande si on la retrouve beaucoup. » (Yann)

Au regard du plan, elle est effectivement unique dans le sens où « *toutes les autres, il y a la même chose en haut* ».Tandis qu'au-dessus de la salle verte, le

plan est occupé par les bureaux de l'administration, inaccessibles au public. Les usagers ne connaissent donc pas la partie ouest du bâtiment autrement qu'occupée par la salle verte. Pour ceux qui n'avaient jamais mis les pieds dans cette salle, elle est donc toute nouvelle :

> *« Il y a ce côté quand on a des maisons, quand les gens ont des maisons assez grandes, et qui ont toujours une salle en plus, tiens, on va faire ça dedans. Souvent c'est un débarras, mais on va faire ça dedans. (…) Moi, il se trouve que quand j'étais môme, on a atterri dans une baraque qui était immense, et il y avait toujours une pièce qu'on ne connaissait pas, tu sais. Et tout d'un coup tu la découvrais, et c'était celle où tu venais, tout d'un coup c'était nouveau, où tu venais jouer, et machin. Il y a un côté comme ça, peut-être. Tu sais, c'est toujours lié à son histoire. Elle est atypique, quand même. (…) Tu sais au grenier… C'est même pas le grenier, c'est la salle neuve aussi, celle qui n'a jamais été finie. Tu vois, celle qu'on a peint, mais on s'est arrêté là. »* (Yann)

Quant à Marianne, elle essaie de mettre de côté ses « a priori » pour analyser d'un point de vue plus architectural ce qui dans cette salle lui déplaît ou pourrait éventuellement lui plaire :

> *« C'est la première fois que je la regarde en fait. Donc elle peut être très bien. Elle est moins haute. J'aime bien être en hauteur en fait. Mais elle n'a pas l'air désagréable. (…) Les plafonds sont plus bas, aussi. Oui, ça, c'est assez désagréable en fait. »* (Marianne)

3.5. La salle violette

A l'extrême opposé de la salle verte, à l'est, se trouve la salle violette, qui avec ses 246 places est l'une des trois plus grandes salles de la bibliothèque avec la salle rouge, son corollaire à l'étage du dessus, et la salle des périodiques. Elle donne l'impression d'être « *de l'autre côté* » (Yann) de la bibliothèque par rapport au hall d'accueil qui sert comme toujours de repère, et par rapport au « trou » de l'escalator pour Lucien. Elle peut même sembler cachée pour ceux qui ne la pratiquent pas. Pourtant on la frôle de près, puisque les toilettes et les photocopieuses sont juste à côté :

> *« Je ne savais pas comment y accéder parce qu'il y a un côté on ne la voit pas, presque, quand on est en bas. Je m'étais arrêté aux photocopieuses. »* (Yann)

Pourtant elle est exposée à la vue, puisqu'elle constitue une attraction visuelle à l'entrée de la bibliothèque à travers la baie vitrée :

> *« En fait je l'avais vu cet espace puisque je l'avais vu de l'extérieur, mais j'avais jamais vu le lien par rapport à mes repères spatiaux à l'intérieur de la bibliothèque. »* (Louise)

Si en été, cette salle a l'avantage d'être « *fraîche* », en hiver, par contre, elle est « *gelée* » comme l'attestent les nombreuses demandes de « *réparation* » du chauffage dans le cahier des réclamations, et ce propos de la bibliothécaire :

« Quand je vais en violette il me faut un bon pull. En hiver je prends le manteau ! Mais carrément, j'ai travaillé en manteau en violette ! »

Un premier espace, à l'entrée de la salle, est quelque peu désavantagé par la proximité des photocopieuses : bien qu'installées à l'extérieur de la salle, les portes vitrées ne se refermant pas automatiquement, leur bruit pénètre dans la salle.

3
1

« Ça fait un fond sonore très très nuisible. (...) C'est curieux, les usagers font du bruit en photocopiant. Ils parlent très fort, ils commentent ce qu'ils photocopient, je ne sais pas ?! » (La bibliothécaire)

On se trouve ensuite devant un premier jardin intérieur, autour duquel on peut s'installer, et qui profite de la lumière zénithale venant de la verrière (l'un de ses angles, aux heures matinales d'été, baigne dans un bain de soleil ; un petit air de vacances peut même s'en émaner à la vue des lecteurs travaillant avec leurs lunettes de soleil).

A côté de ce jardin intérieur, une rangée de tables le long de la rampe et qui se termine par une tablette à trois places disposée contre un muret. Ce sont les rares places de la bibliothèque à faire face à un plan vertical : il en existe deux autres dans le coude de la salle brune et trois autres dans la « *salle des jésuites* » de la salle bleue. Si dans ces deux dernières salles, ces places s'avèrent convoitées par des « bosseurs », ici, les trois places face au muret, sans doute parce qu'elles sont au milieu de la salle, qu'elles sont exposées aux va-et-vient incessants et autres animations physiques et sonores, et qu'elles sont abritées de la surveillance du personnel de la bibliothèque et du regard des autres lecteurs, attirent des groupes de deux ou de trois, plutôt jeunes et bavards, trouvant là un

Bibliothèque universitaire de Paris 8
Salle violette
› à g. : l'entrée de la salle violette au fond, située sous le pont arqué, s'avère peu visible. Une telle configuration donne l'impression que cette salle est *" de l'autre côté de la bibliothèque "*.
› à d. : pourtant, on la voit à travers les vitres depuis l'entrée de la bibliothèque.

lieu où parler librement, sans trop gêner les autres. C'est d'ailleurs la seule table de la bibliothèque à être graffitée[5].

Un demi-niveau au-dessus, s'étend la plus grande partie de la salle, un espace très vaste face à une immense baie vitrée.

> *« C'est globalement agréable, comme endroit. Ça fait plus 'grande bibliothèque'. C'est moins cosy, disons, que les petites tables, même par rapport à là-haut… C'est quand même un très grand espace (…) [Ce qui est agréable, c'est qu'] il y a quand même les plantes, de loin c'est quand même… enfin de loin… cette présence là est sympa. C'est quand même clair, haut de plafond, il y a quand même cette ouverture sur l'extérieur… Il y a aussi le passage, les gens… c'est sympa [en montrant les baies vitrées qui donnent sur l'intérieur du bâtiment]. »* (Marianne)

3
1

La grande baie vitrée offre une vue sur la sortie du métro, mais la salle étant exposée à l'est, les stores restent baissés jusqu'au milieu de l'après-midi les jours de beau temps et/ou de grande chaleur. C'est « *le problème de toutes les places qui sont situées de ce côté-là* » regrette Marianne : « *avec le store fermé, la lumière elle est pas très belle* ». Les verrières zénithales constituent une autre source de lumière naturelle pour compenser cette lumière feutrée, d'un gris perle, obtenue avec les stores baissés.

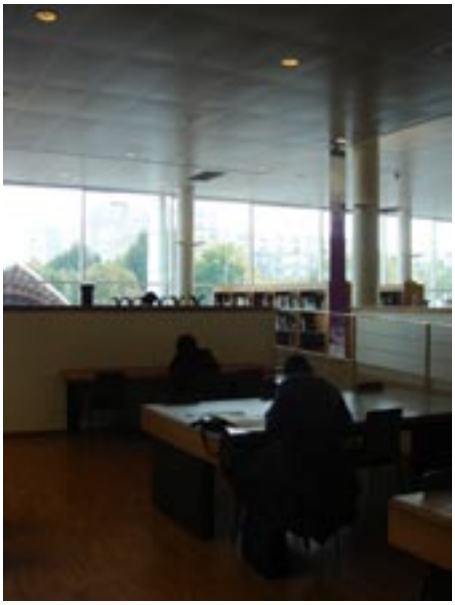
> *« Avec ces ouvertures, là, ça embellit l'espace, ça embellit les lieux. Ça l'illumine. Je sais pas, la toiture doit être faite de verre, de glace ? Ça permet aux rayons de passer au travers. »* (Saïd)

En fin de journée, tandis que les stores se lèvent pour laisser la salle s'ouvrir à la ville, le soleil change son tir et entre par le patio carré. A ces heures-là, en été, les tables en plein soleil s'avèrent désertées.

Depuis les places autour du second jardin intérieur où s'élancent des bananiers, l'on peut divaguer à regarder passer ceux qui montent et descendent

[5] C'est aussi que cette tablette, comme toutes les autres, est entièrement en bois, tandis que les tables sont recouvertes d'un lino foncé, sans doute plus difficiles à graffiter, que ce soit au cutter ou au feutre.

Bibliothèque universitaire de Paris 8
Salle violette
› à g. : le premier jardin intérieur.
› à d. : les très rares places de la biliothèque à faire face à un mur (ici un muret).



l'escalator. Certains s'assoient ici pour surveiller l'arrivée de leur camarade. Marianne se souvient s'y être assise une fois : « *Je crois justement que je regardais les gens passer, d'ailleurs j'ai pas dû faire grand chose ce jour là [rires] !* ». Ce qui ne l'empêche pas d'apprécier ce jeu de regards intérieur/extérieur :

> *« C'est sympa [d'] être à hauteur des gens qui arrivent. T'as plusieurs hauteurs en plus. Parce que t'as ceux qui arrivent là [par l'escalator et que l'on voit à travers les bananiers], après t'as ceux qui remontent pour entrer à la bibliothèque [qui prennent le pont arqué et que l'on voit toujours à travers les bananiers] et après ils arrivent là-haut [devant l'entrée de la bibliothèque et que l'on voit par la baie vitrée perchée en haut, à l'entrée de la salle violette], tu vois, c'est-à-dire qu'il y a en a vraiment dans tous les sens, ça c'est bien. »* (Marianne)

3
1

Les plantes : hall d'un grand hôtel versus Gare de Lyon

Les deux jardins intérieurs constituent, à n'en pas douter, les éléments les plus remarquables de cette salle. C'est vers eux en premier que se porte le regard lorsqu'on découvre cet espace. Ce sont eux qui nourrissent les premiers commentaires sur la salle. « *Elle est verte, contrairement aux autres* » (Yann) : ils sont l'élément distinctif de la salle par rapport à toutes les autres salles de la bibliothèque. Si pour Lucien le premier jardin, avec son sol qu'une diagonale divise en deux triangles, l'un recouvert de lierre et l'autre de graviers, ne lui évoque qu'un « *jardin zen mal digéré* », pour d'autres, la référence au patio espagnol est plus évidente. A tel point que l'absence d'une « *fontaine* » ou d'un « *jet d'eau* » est spontanément regrettée par certains (Saïd, Louise). Et cette possibilité en quelque sorte avortée d'être un patio amène Yann à qualifier ces jardins intérieurs de « *faux patio* » :

> *« Donc là, il y a un petit côté hall d'hôtel, hall de grand hôtel, avec les plantes vertes, là, au milieu, comme ça. Mais bon, c'est pas désagréable. (…) C'est pas jardin d'hiver, quand même, on est bien d'accord. (…) Ça fait aussi faux patio, tu sais dans certains immeubles d'affaires, ou dans les aéroports, où des fois, tout d'un coup t'as une baie vitrée qui donne sur un truc comme ça. Et en fait c'est un faux patio, c'est-à-dire c'est un patio où tu ne peux pas aller, on a décoré ça, il y a un trou au milieu d'un truc, on a décoré ça avec*

Bibliothèque universitaire de Paris 8
Salle violette
› à g. : le principal espace de travail de la salle violette, le long de la baie vitrée, qui *" fait plus grande bibliothèque "*.
› à d. : les trois tables côté patio carré.

plein de trucs comme ça. Un vrai patio c'est où tu peux aller à l'intérieur, où tu prends le frais, tu sais comme en Espagne. Et là, ça fait… enfin j'appelle ça comme ça, ça doit avoir un nom, un faux patio. Tu sais le truc, normalement tu as des vitres, là, t'as même des… à la place t'as des vitres translucides, tu sais épaisses, [des pavés de verre], j'aime pas du tout ça, alors là… C'est pas que j'aime pas les plantes, mais là, ça fait vraiment… C'est pas terrible. Mais là, (…) on la voit, elle est vide. (…) Comme c'est vide, ça fait salle de réunion là. » (Yann)

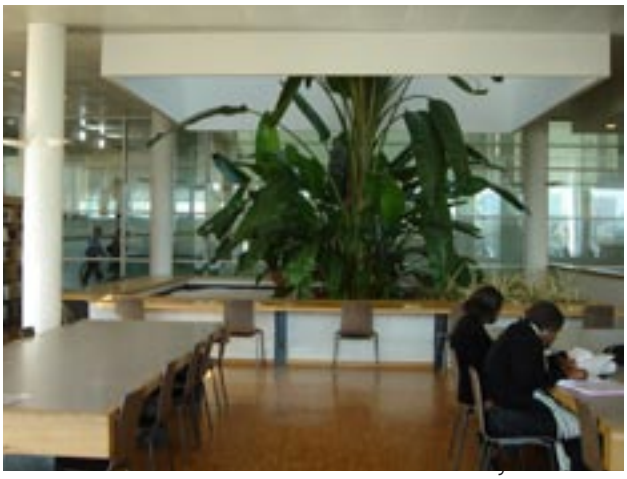
Finalement, ces jardins intérieurs ne lui évoquent rien d'autres que ces sempiternels éléments de décor factice, totalement banalisés, qui agrémentent quasi systématiquement les halls – d'hôtel, d'aéroport, de bâtiment de bureaux. Du « *faux* » créant l'illusion du vrai, un ersatz se substituant au bonheur réel : ces jardins intérieurs lui font penser à ces piscines teintées de bleu imitant le reflet du ciel dans la mer les jours de beau temps :

« Il y a des trucs comme ça comme la couleur bleu ciel des jouets d'enfants, des piscines en plastique, j'ai horreur de cette couleur, les objets en plastique bleu ciel, je trouve ça triste. Et ça aussi [les plantes], je trouve ça triste. (…) C'est la plante enfermée. C'est vraiment ces espèces de truc, quand t'es dans ces bâtiments glauques où il y a un trou, ils foutent une plante… je sais pas pourquoi je n'ai jamais aimé ça, moi. (…) Il ne manque plus que la poussière. » (Yann)

Mais pour d'autres, il n'y a pas à douter de l'agrément qu'apporte cette présence végétale, comme élément décoratif insolite dans un espace intérieur :

« Bon ça [les plantes] c'est plaisant, c'est clair, c'est assez agréable, mais en même temps je me mettrais pas là pour travailler. Parce que ça reste quand même fermé. T'as rien sur l'extérieur. En fait ce genre d'espace je préfère le voir de l'extérieur comme un décor… Un peu comme à la gare de Lyon, tu vois. Donc c'est un truc insolite. Mais c'est pas forcément un truc devant lequel j'ai envie d'être pendant une journée, tu vois. Et j'aime bien quand je monte les escalators, regarder les bananiers là-bas. » (Marianne)

Bibliothèque universitaire de Paris 8
Salle violette
› à g. : le premier jardin intérieur, aux airs de *" jardin zen "*.
› à d. : le second jardin intérieur d'où s'élancent des bananiers.



L'invasion lycéenne ou les lieux propices à l'appropriation de groupe

Bien isolée des parties publiques de la bibliothèque, la salle violette est généralement une salle très calme, d'où émane une ambiance des plus studieuses.

Cependant, à la fin de l'année scolaire, lorsque les épreuves du baccalauréat approchent, cette salle est véritablement prise d'assaut par les élèves de terminal des trois lycées professionnels alentours. La plupart sont majeurs, mais une toute petite minorité semble profiter de la carte des étudiants (celle des grands frères et sœurs vraisemblablement) inscrits à l'université pour goûter avant l' « âge légal » au confort de la bibliothèque. Les lycéens n'ayant pas encore intériorisé les règles du travail individuel et silencieux en bibliothèque, leur présence est plus que flagrante dans les salles où ils ont élu résidence. Ils se mettent par groupe de deux ou trois, plus souvent de sept ou huit, et s'installent à des tables qui sont voisines de celles déjà occupées par leurs congénères. Cet effet de regroupement – lié à un âge où l'on vit toujours en groupe, mais aussi à l'intimidation sans doute que provoque la bibliothèque peuplée de « *vieux* », de « *retraités* »[6] – fait que tout ou partie de la salle est véritablement monopolisé par ces lycéens. Les salles les plus courues sont celles qui sont « *au bout* » de la bibliothèque et « *en bas* », comme la partie la plus excentrée de la salle orange ou la partie basse de la salle verte[7]. La salle violette, qui possède ces deux qualités, est dotée d'une troisième, à savoir d'être grande, elle doit par conséquent être plus abordable, parce que plus anonyme comparée à d'autres salles plus intimistes.

Dans le courant du mois de juin, cette salle se transforme en un véritable lieu de vie, animé, jovial et tumultueux, au point que nous pouvons entendre une jeune étudiante expliquer à son amie comme il est absolument inutile d'avoir des scrupules pour travailler en groupe dans cette salle puisqu' « *ici, c'est salon de thé* ». Le paysage est fort différent de ce que l'on peut observer ailleurs ou dans une autre période de l'année : les affaires sont étalées sur toute la surface des tables – tandis que les « *vieux* » auraient tendance à être plus discrets, à ne pas empiéter sur l'espace de l'autre et à partager l'espace commun de travail –, on y pose parfois les pieds, des va-et-vient incessants entre les tables rythment à une cadence rapide l'ambiance générale de la salle, des portables sonnent, les garçons draguent ouvertement et taquinent les filles qui, en réponse rigolent, crient, se fâchent… Certains se lèvent pour « *aller chercher des copains* » à l'entrée de la bibliothèque comme pour introduire les non-invités à une fête privée, ou aller saluer des camarades installés dans d'autres salles, comme encore une fois, on fait le tour de la fête pour voir qui est là. Ils se choisissent des places d'où l'on a une bonne vue sur le reste de la salle, c'est-à-dire une bonne vue sur les filles pour les garçons, et vice versa. Un lycéen raconte ainsi que quand il décide de travailler, il s'en va dans la salle bleue : « *là-bas, il n'y a que des vieux, tu travailles mieux* », parce qu'en salle violette « *il y a trop de filles qui passent* ».

L'ambiance sonore atteint son apogée en fin d'après-midi, à partir de 16h, 16h30, à tel point qu'à l'étage, dans la salle rouge, on entend le tumulte qui remonte par les ouvertures des deux jardins intérieurs. Des annonces régulières demandent le respect du silence. Quant au cahier des réclamations, les

3
1

[6] Entretien informel avec un lycéen.

[7] Autre critère : celui d'être exposé au bruit ambiant, émanant des lieux plus publics, comme la première partie de la salle orange ou la partie autour du lanterneau de la salle bleue, encore très proches du hall d'accueil.

énervements contre le bruit sont fréquents pour le mois de juin, de même pour le mois de janvier, autre période d'examens, cette fois non pour les lycéens, mais pour les étudiants des deux premiers cycles. La salle violette retrouve son calme à partir de 19h, les lycéens retrouvant le chemin de leur maison respective. « *C'est mort ici, j'ai envie de me tailler* » peut-on entendre de la bouche d'un des lycéens, à une heure où ses congénères commençaient à rentrer chez eux. La fête est finie. La salle retrouve son calme, jusqu'au lendemain matin, avant le débarquement des lycéens.

3.6. La salle orange

Autre salle appréciée des groupes et des bavards : la salle orange, située dans la partie « pont » du bâtiment. Comme les autres, elle est au premier étage et en dessous du niveau de la mer qu'est le hall d'accueil. Se présentant comme une succession de trois espaces de lecture en enfilade, chacun séparés par trois rayonnages, elle donne l'impression que l'on s'éloigne de plus en plus du centre pour finir dans un coin complètement à l'écart.

Cette salle suscite une réaction négative chez Marianne, qui « *ne l'aime pas* » :

> *« Alors ça, j'aime pas. J'aime pas cette salle. Même, mis à part le bruit, et tout… C'est très sombre. […] Même la façon dont les rayons sont posés. Que ce soit par langues. Bon, déjà, je suis pas d'accord avec le rangement si tu veux. D'une, qu'il n'y ait que trois rayons par langue, je trouve ça vraiment nul. Ils pourraient faire un peu d'effort. Deux, que quand tu cherches, mais bon, ça c'est vraiment interne au système de rangement de la bibliothèque,*

Bibliothèque universitaire de Paris 8
Salle orange
› une enfilade de trois sous-espaces.

mais quand tu cherches un auteur étranger, il faut que tu viennes dans le rayon langues. C'est-à-dire qu'il n'existe pas en double dans le rayon littérature. C'est-à-dire qu'il y a vraiment un compartimentage. Et qu'en plus, tu trouves pas grand chose, rarement en français, et comme il y a quand même pas mal de langues que je lis pas… donc voilà. Et puis je sais pas, ces trois rayons, c'est trois, trois, trois, ça m'énerve ! » (Marianne)

Comme on le voit, configuration spatiale et usages personnels se mêlent dans la construction d'une appréciation subjective d'un espace pratiqué. La déception vis à vis de ses attentes quant à ce qu'une bibliothèque devrait pouvoir lui fournir, provoque une vive réaction contre certains dispositifs spatiaux : un alignement répétitif de rayonnages, qui plus est contre la baie vitrée, ce qui « *bouffe l'ouverture sur le côté* », sur la galerie-pont.

Car en effet, cette salle a la particularité par rapport aux autres de donner sur le perpétuel va-et-vient qui anime la galerie-pont à l'extérieur de la bibliothèque dans le même bâtiment. L'autre mur latéral ne compte que quelques ouvertures verticales et étroites qui laissent à peine deviner qu'il s'agit là d'un bâtiment-pont surplombant la route. Cette salle est donc davantage tournée vers la galerie-pont, qui se donne à voir depuis les tables accolées à la baie vitrée :

« Les gens passent, c'est marrant, il n'y a presque pas de frontière, quoi, ils sont visibles les [gens], c'est marrant. Non, l'idée est pas mal, je trouve, moi, ça me plaît bien. Il y a pas de fermeture. » (La bibliothécaire)

L'effet diffère selon que l'on se trouve dans l'espace du milieu, lumineux, ou l'espace du fond, plus sombre. Dans le premier, la luminosité incite le passant à regarder ce qui s'y passe. Cet espace est alors comme une fenêtre ouverte sur la bibliothèque :

« Ce qui est pratique, c'est que si tu veux savoir si la bibliothèque est ouverte, etc., tu regardes. Je regarde toujours ici. C'est bien d'avoir cet œil là quand tu arrives, avant d'entrer à la bibliothèque. » (Marianne)

Bibliothèque universitaire de Paris 8
Salle orange
› à g. : une fenêtre ouverte sur l'intérieur de la bibliothèque depuis la galerie-pont.
› à d. : de l'intérieur, cela peut avoir un effet " *aquarium* ".

Mais de l'intérieur, il peut avoir un effet « aquarium », gênant pour certains :

> *« Moi, je ne me mettrais pas là. (...) J'aurais pas envie qu'on me voit en train de travailler. Tu peux pas mettre ton doigt dans le nez... ! Non mais, tu vois, quand tu lis, t'as tes trucs, t'as tes émotions ou pas, tu te fais chier, tu t'endors, non j'ai pas envie que... parce que là ils sont vraiment juste à côté de toi. (...) Je pense pas avoir tant de choses à cacher si tu veux, mais... c'est sur le principe. Moi, c'est l'effet aquarium. T'es regardée... Et de toutes façons en général, là justement comme il y a de la mate et de la drague, les gens qui se mettent là, c'est pas innocent. Donc si tu te mets là, tu t'exposes aussi à ça. »* (Marianne)

Dans la salle du fond, l'effet aquarium est atténué du fait de l'obscurité de la salle. En revanche, le mouvement des passants est tout aussi présent pour ceux qui sont à l'intérieur. « *C'est le marché de Saint-Denis !* » lance Saïd, désapprobateur, pour qui toute cette animation est source de déconcentration. Pour un autre, ce flux continu, qui produit par un étonnant jeu de lumière un léger scintillement, peut apporter un certain agrément :

> *« Je sais pas, ça peut divertir, et pas dans le bon sens. (...) Mais là, je sais pas, t'es assis là, ça peut être au contraire agréable, une sensation où... C'est pas austère, tu vois, c'est un lieu de travail mais en même temps c'est pas austère. »* (Yann)

La salle des langues bavardes

Le premier espace dans l'enfilade, le plus proche du hall, et servant de passage pour ceux qui désirent se rendre vers le fond de la salle ou emprunter

Bibliothèque universitaire de Paris 8
Salle orange
› l'escalier reliant la salle orange à la salle brune. Les lampes "mouettes" donnent du mouvement à la double hauteur. Cet espace, inoccupé lors de notre enquête, est aujourd'hui aménagé de tables de consultation du catalogue comme on peut le voir sur cette photo.

l'escalier qui mène à la salle brune, est exposé à la circulation et au brouhaha ambiant. Comme dans les autres espaces de ce genre, il s'avère souvent occupé par des groupes ; mais aussi par des étudiants solitaires en langues plongés dans leurs dictionnaires volumineux qu'il est difficile de transporter ailleurs.

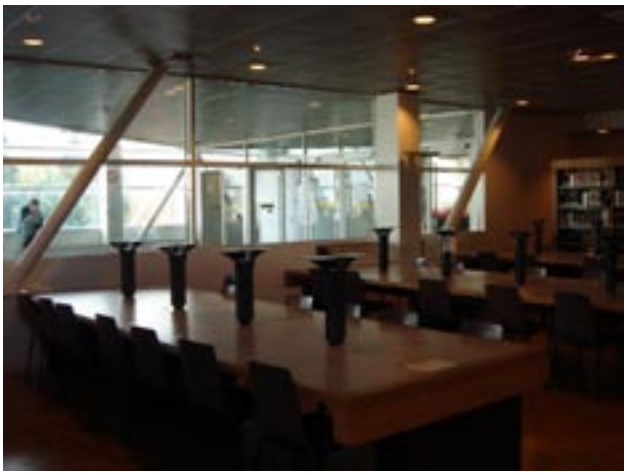
Le second espace de lecture, en partie en double hauteur, est de loin le plus lumineux des trois puisqu'il profite de la baie vitrée de la salle brune. Les lampes « *mouettes* » (des lampes encadrées par deux ailes blanches) d'hauteurs différentes, descendent de la salle brune pour venir survoler cet espace : « *Quand on est en bas, on voit vraiment plus la dimension de volume, parce que c'est tout en décalé* » commente Louise, toute enchantée. Sous ces mouettes, un grand espace vide, comme une placette, accueille l'escalier qui relie les deux salles superposées. Celui-ci s'avère très utilisé des étudiants en lettres, soit pour venir picorer des livres dans cette salle, soit pour sortir de la salle brune. L'usage de cet escalier semble transformer le déplacement en promenade : « *Là, j'aime bien au moment où tu marches, où tu te ballades* » (Yann) ; « *Ça j'aime bien comme lieu de passage, j'aime bien prendre cet escalier là.* » (Marianne).

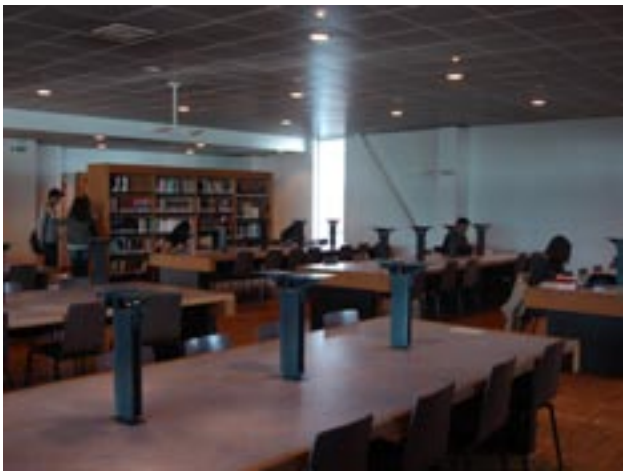
Le troisième et dernier espace de la salle orange est peut-être l'espace le plus bruyant de la bibliothèque, d'autant plus frappant qu'il est totalement isolé du reste de la bibliothèque. C'est une salle « *plus exiguë, plus fermée, plus… comment on dit, pas exilé, mais…* », qualifie Louise qui remarque que « *le plafond est plus bas aussi* ». Retranché dans le fond du bâtiment, loin de la surveillance du personnel, fermé par les rayonnages et plongé dans la pénombre (un des espaces les plus sombres de la bibliothèque avec l'espace du fond de la salle rose), cet espace s'avère très animé, à l'exception des samedis et des heures matinales, où au contraire il émane un calme monacal. Mais en semaine, à partir de onze heures jusqu'à la fin de la journée, les langues se lâchent, comme si on entrait dans une sphère protégée où la parole est reine.

> *« Cette salle, parlons vrai. Elle est un peu bruyante. Elle est un peu tumultueuse parce qu'elle est fréquentée par énormément de gens aussi. »* (Saïd)

3
1

Bibliothèque universitaire de Paris 8
Salle orange
› le dernier espace dans l'enfilade où les langues se lâchent, plongé dans la pénombre.





Parmi le public de cette salle que Saïd aime à qualifier de « *cosmopolite* », quelques solitaires munis de leurs dictionnaires, d'autres, plus âgés, avec leurs ordinateurs portables. Il y a aussi les lecteurs de langue arabe, également plus âgés que la moyenne, qui ont leur table, celle du fond, devant les rayonnages de livres sémitiques. Ils sont installés ici, venant tous les jours, dont un groupe majoritairement composé d'hommes, travaillant assidûment sur les volumineux dictionnaires de l'Islam. Leur présence alimente des bruits, des histoires. Comme cet élève de terminale qui désigne cette salle comme la salle « *des clando* », « *des sans-papiers* ». Comme cette histoire qui a fait le tour du personnel :

> *« Alors, on m'a dit aussi qu'au fond, il se passait des choses pas très réglementaires, tout au fond, tout au fond. Parce que c'est vrai qu'il y a moins de surveillance tout au fond, là. Alors, je ne sais pas, quelqu'un l'a vu, mais je ne peux pas le certifier, qu'il y aurait eu des étudiants faisant la prière, des étudiants musulmans. [Elle se met derrière les étagères de langue arabe] Voilà. On se met par là, on s'agenouille, et direction La Mecque ! [rires] Donc c'est curieux ! C'est d'autant plus curieux qu'à trois minutes à pied, il y a la mosquée, donc pourquoi venir ici ?! »* (La bibliothécaire)

Et il y a dans cette salle tous ces jeunes étudiants de premier cycle qui viennent en groupe. Ils font des études de sciences, de droit, de gestion, bref, de tout sauf de langues[8]. Ils se donnent rendez-vous ici comme s'ils l'avaient érigé en repère. Des groupes plutôt non mixtes, avec les filles d'un côté et les garçons de l'autre, jouant de temps en temps au jeu de la séduction :

> *« Elle est assez bruyante cette salle, je sais pas pourquoi. Il y a un côté même puéril, quoi, enfin bon, ils se chamaillent, là pour le coup ça dragouille. »* (Yann)

Mais qui surtout parlent à voix haute, laissent sonner leur portable, y répondent sans scrupule, rigolent joyeusement, se racontent la pluie et le beau temps, monopolisent des tables entières. Des groupes très Blacks-Blancs-Beurs, des filles cocotées, des garçons sportwear plutôt charnus ou musclés et frimeurs. Ainsi, certains usagers de la bibliothèque ont-ils décrété la salle orange, et en particulier cet espace du fond, comme le lieu du travail en groupe. Par exemple, l'existence de cet espace est l'une des principales raisons pour lesquelles les trois lycéennes rencontrées viennent travailler ensemble dans cette bibliothèque : « *on peut travailler en collectivité* ».

Certes, est-il bruyant cet espace, mais un des interviewés y trouve bien des avantages :

> *« L'été déjà c'est super, parce que t'as une impression de fraîcheur. (…) C'est un endroit, c'est vrai que je suis peut-être pas assez dans le « tiens je vais travailler », tout ça, mais je trouve que c'est un endroit pas mal pour travailler. (…) Et j'aime bien le fait que ce soit fermé par des livres. Tu vois, il y a des livres. Là, il y a un côté recoin, quand même. Même si c'est grand, même si il y a de la place. En plus, il y a du monde et tout. Mais c'est vrai que c'est pas mal. »* (Yann)

[8] Certains semblent cependant avoir un cours optionnel de langue arabe.

3.7. La salle brune

La salle brune (210 places cumulées avec la salle orange) se trouve au-dessus de la salle orange, dans la partie « pont » du bâtiment. Avec sa large baie vitrée donnant sur l'avenue de Stalingrad, elle jouit pleinement du « *principe d'être au-dessus d'une route* ». Au loin, l'on peut voir l'échangeur, avec ses routes sur piliers qui se croisent. Et plus loin, des immeubles.

> *« C'est pas que je l'aime particulièrement [la vue sur la circulation], j'aime le fait qu'elle soit une vue. J'aime bien le fait aussi qu'on soit en train de bosser au-dessus d'une route. C'est un autre espace, il y a quelque chose de… C'est un oxymore, tu vois, cet endroit… »* (Yann)

Si le « *principe d'être au-dessus d'une route* » est plutôt apprécié parce qu'il est insolite et surprenant, la vue effective sur une circulation automobile et des réseaux routiers caractéristiques des périphéries urbaines, n'est pas en soi très alléchante pour la plupart : « *c'est mieux que rien* » juge Louise, mais « *des voitures qui passent c'est pas agréable* ». Cependant, si peu esthétiques soient les réseaux routiers *a priori*, le simple fait de les cadrer en une « vue » contribuerait à leur esthétisation.

> *« Donc là, on voit bien, bon, c'est presque une autoroute, c'est pas très joli une autoroute, mais on voit tout. Et c'est lumineux, quand même. Je trouve que ça rend presque beau l'environnement. Oui, ça fait de l'autoroute un vrai paysage. (…) Oui, je l'aime bien, cette salle… Oui, c'est une passerelle, hein, parce qu'elle est carrément au-dessus, au-dessus de l'autoroute, elle est curieuse ! »* (Bibliothécaire)

Dès lors, ce paysage banal façonné par les aménageurs se transfigure en un paysage quasi pittoresque, emblématique de la ville moderne.

> *« J'aime bien [cette vue]. C'est la ville. (…) T'as des voitures, ça veut dire qu'il y a un mouvement. Ça c'est bien aussi que ce soit pas complètement*

3
1

Bibliothèque universitaire de Paris 8
Salle brune
› la vue cadrée sur le paysage urbain.

un truc immobile… Et puis t'as la ville, t'as les immeubles, tu vois dans quel état est la pollution, suivant la couche grise… » (Marianne)

La salle brune, malgré sa petite taille par rapport à d'autres salles, n'offre pas moins une grande diversité de sous-espaces. D'abord, à l'entrée, quand on vient de l'escalier qui la dessert depuis le hall, trois grandes tables contre la baie vitrée, dont une équipée d'une prise électrique, à côté de l'espace photocopie. Des places qui sont « *agréables en soi* » parce qu'elles sont « *à côté des vitres* », mais exposées au bruit provenant du hall et des photocopieuses, ainsi qu'aux passages. Ce sont souvent des groupes de deux qui s'installent ici, pour pouvoir travailler ensemble en discutant, parfois devant l'écran d'un portable. D'autres ne se gênent pas pour écouter de la musique que les haut-parleurs de l'ordinateur diffusent. Certains s'y assoient aussi en attendant que le désir ou la nécessité de travailler se fassent sentir.

Après ces trois tables, des places le long de la tablette en forme de « U » autour du vide central : « *C'est pas comme un espace vide, ce rectangle* » commente Louise, « *[parce qu'il y a] ces lampes au milieu [qui] font un lien* » avec la salle orange en dessous. Pour Saïd, cette configuration lui fait penser à un labyrinthe :

« Vous voyez, vous montez, vous descendez, vous remontez, vous redescendez… Ça fait des cheminements, des itinéraires. Ça fait penser aux labyrinthes. Un dédale. » (Saïd)

Certaines de ces places offrent une vue frontale sur la route et le paysage urbain. De l'autre côté de cette tablette en « U », une autre tablette, cette fois en forme de « L », dans le renfoncement et derrière les étagères. Elles offrent, pour la plupart, une vue plongeante sur les activités qui se déroulent dans la galerie-pont.

« Ah, c'est chouette ici. Tu peux observer et tout, c'est cool. (…) C'est un point de vue que j'aime. Personne te voit, mais tu vois les gens. (…) Je crois que j'aimerais bien. Sauf que les vitres ont l'air un peu crades… » (Louise)

3
1

Bibliothèque universitaire de Paris 8
Salle brune
› à g. : le premier espace, à côté des photocopieuses (boîte vitrée à gauche), le long de la baie vitrée.
› à d. : la tablette en U.

Toute la partie qui est dans le coude de cette tablette en L, assez sombre, semble être le coin des « sérieux », de ceux qui viennent là pour réviser les cours juste avant un examen, et peut-être plus féminin qu'ailleurs : « *Là, c'est renfoncé, on peut s'isoler. Certains étudiants aiment bien s'isoler* » (la bibliothécaire). Elles s'avèrent systématiquement occupées.

Enfin, au fond de la salle, les lecteurs peuvent s'asseoir sur l'une des grandes tables à huit places, ou sur l'une des trois tables plus intimes, de quatre places, le long de la baie vitrée.

3
1

Choisir sa place

Avec une telle diversité de sous-espaces, ses usagers peuvent s'approprier des places en fonction de leurs goûts, mais aussi des différents moments de la journée et de la nature de leur travail sur place. Yann et Marianne qui connaissent bien cette salle ont chacun développé leurs petites habitudes et préférences.

Le matin, Yann s'installe sur l'une des trois petites tables de quatre du fond de la salle « *parce que c'est vide, il y a un côté espacé* ». Le seul inconvénient étant l'installation électrique dont le grésillement « *devient obsessionnel* ». Lorsqu'il retrouve des amis, il se met sur l'une des tables de huit, qui favorisent le regroupement. Lorsqu'il « *décide de travailler dur* », il choisit de s'isoler, et s'installe à l'une des places autour du vide central qu'il appelle la « *fosse aux lions* » et qui lui permettent de n'avoir « *personne en face* ». Il s'assoit soit face à la vue, soit à côté de l'escalier qui mène à la salle orange, dont il explique les avantages :

> *« Je me mets souvent là-bas aussi [à côté de l'escalier], je vais te dire un truc, dans la fosse aux lions. J'aime bien parce qu'il y a une vue sur le bas et une vue sur le haut. J'aime bien me mettre là parce que souvent il y a du bruit en bas, et donc ça me permet de leur demander de se taire facilement sans avoir à me lever. Je dis « s'il vous plaît ! ». Des fois je descends aussi, ça dépend. Des fois y en a qui se chamaillent carrément, alors je leur dis « arrêtez ! ». »* (Yann)

Bibliothèque universitaire de Paris 8
Salle brune
› à g. : le fond de la salle, avec ses grandes tables de 8 et ses petites tables de 4 places.
› à d. : la place à côté de l'escalier qui permet de surveiller la " *fosse aux lions* "

Yann a un autre endroit où s'isoler lorsqu'il veut « *travailler dur* » : il s'agit des places dans le « L », face au mur :

> *« D'après les endroits que j'ai vus, c'est le seul recoin qu'il y a dans la bibliothèque. C'est l'un des reproches que je lui ferais, c'est qu'il n'y a pas de recoin, pour ceux qui veulent vraiment travailler. »* (Yann)

En revanche, lorsqu'il est « *plutôt oisif* », il s'installe dans l'autre partie du L, celle qui lui offre une vue sur la galerie-pont, pour regarder les gens passer. Pour se détendre également, il va dans les rayonnages de livres : « *Je viens souvent regarder les ouvrages, là, ça m'évite de travailler* », soit debout, soit assis par terre malgré l'étroitesse des espaces entre les rayonnages. En effet, ayant atteint leur saturation dès l'ouverture, les rayonnages de la salle brune sont parmi les plus serrés de la bibliothèque. Les poteaux obliques empêchent également de « *circuler normalement* », « *il faut enjamber* » (la bibliothécaire).

S'il a donc ses places, il a aussi des places où il ne se met jamais, près des photocopieuses :

> *« Ça me gonfle [le bruit des machines], et puis les gens parlent facilement dans l'espace de la photocopieuse, ils pensent tout d'un coup qu'ils sont dehors ».*

3
1

Bibliothèque universitaire de Paris 8
Salle brune
› à g. : la tablette en L, et les rares places à être devant un mur.
› à d. en h. : la vue plongeante sur les passants depuis la tablette en L.
› à d. en b. : la vue sur la façade sud de la bibliothèque.

En général, Marianne travaille également sur l'une des tables de quatre à côté de la baie vitrée parce que « *c'est plutôt aéré* », et « *surtout pour la vue* » qui lui permet de voir « *le reste de la bibliothèque* » dont le mur extérieur blanc baigne dans les rayons de soleil. Une vue qui lui apporte de la luminosité et aussi une intervisibilité entre les salles par le jeu des transparences :

> *« En fait là-bas [ce que l'on voit sur la façade sud], c'est le département art [la salle rose]. Et j'aime bien ça. Et c'était rigolo parce que pendant le mois de juin, il faisait très chaud, et le mec, le point information de [la salle] art, c'est lui qui gère les stores d'ici, et je trouvais ça sympa si tu veux qu'il ait juste à lever la tête pour regarder ici si on avait trop de soleil ou pas, et baisser les stores. »* (Marianne)

L'inconvénient pourtant de ces tables de quatre, c'est que souvent « *il y en a une qui est décrétée travail en commun* » : « *Parce que comme elles sont petites, ils se mettent à quatre, et voilà c'est parti. Parce qu'ils font pas ça sur les grandes tables.* » Dans ces cas-là, elle s'installe sur la dernière table de huit, quand elle ne décide pas carrément de changer de salle pour aller en salle bleue (cf. plus bas), qu'elle considère plus calme.

Avant, il lui arrivait aussi de s'installer autour du vide central pour profiter de la vue frontale sur le paysage urbain, mais « *le problème justement, c'était vraiment le bruit qui remontait* » de la salle orange. Les places situées dans le L, bien qu'elles soient un bon poste d'observation (« *pour mater c'est bien* », « *si t'es amoureuse, t'attends ici ton amoureux qui passe, c'est cool* »), attirent peu Marianne pour travailler à cause du mur haut de la galerie-pont qui assombrit toute cette partie de la salle : « *En fait de l'extérieur, j'aime bien regarder parce que j'aime bien lire les inscriptions d'Oulipo* », mais de l'intérieur, « *c'est pas très agréable* ». Enfin, durant son année de DEA où elle venait travailler avec son ordinateur portable, elle se mettait à côté des photocopieuses :

> *« En fait l'avantage ici, c'est que t'as les usuels là-bas [juste à côté de l'escalier qui monte du hall], t'as la photocopieuse juste à côté, et en fait, quand tu viens avec l'ordi, tu peux pas partir trop loin, tu vas pas le débrancher à chaque fois que tu t'en vas. C'était assez pratique. »*

3.8. La salle rose

La salle-passage

Le premier espace de la salle rose (136 places), très lumineux, se présente comme une large coursive longeant le vide du hall d'accueil. Il permet d'accéder à l'espace audiovisuel et au fond de la salle rose. Lieu de passage ouvert sur le hall, ce premier espace est exposé au bruit qui remonte d'en bas et au mouvement des passants, ainsi qu'à leurs regards balayant les lecteurs installés sur les tables alignées le long de la baie vitrée. Toute cette animation générale incite les étudiants à discuter sans baisser leurs voix, sans compter que cet espace s'avère stratégique pour qui veut draguer. L'une des interviewés confirme nos observations : « *Là-haut, là, juste en face de nous,* dit-elle en désignant cet espace, *ça mate pas mal* ».

Pour ceux que nous avons interviewés, ces places sont « *agréables en soi parce qu'elles sont près de la vitre* » et qu' « *il y a beaucoup de lumière* ». Mais aucun n'y travaille parce qu' « *il y a trop de bruit* » surtout pendant les périodes d'examens où « *le hall est archi plein* », parce que c'est « *un endroit de passage* », parce que ce n'est « *pas proche des livres* », et parce qu' « *il y a un côté où t'y es pas encore* ».

Là où l'on y serait, c'est dans l'espace sombre du fond, plus fermé, qui constitue en quelque sorte le cœur de la salle rose puisque s'y trouvent réunis le comptoir d'accueil, les ordinateurs et les rayonnages de livres.

3
1

La salle sombre

Du côté du comptoir d'accueil et des ordinateurs, les trois premières tables sont encore assez lumineuses. Le reste de cet espace, en revanche, entouré des trois côtés sur quatre par les rayonnages de livres, est l'une des deux parties les plus sombres de la bibliothèque avec l'espace du fond de la salle orange. Cet espace de lecture est quasiment fermé sur l'extérieur, seules deux fenêtres verticales et étroites laissent percevoir l'environnement extérieur – si tant est que l'on se soit installé juste devant. Il semble propice au travail pour tous ceux qui désirent être plongés dans l'atmosphère studieuse d'un cabinet de travail :

> *« Elle est calme en tous cas. Ouais, ouais, elle est bien. Elle est bien, on voit les livres. C'est vachement bien de voir les livres. Celle-là je l'aime bien. Il y aurait un mur blanc, ce serait pas du tout la même salle. Le fait qu'on voit les livres, j'aime bien. (…) C'est que t'as l'impression que t'es dans le savoir, bon, c'est une illusion mais… »* (Yann)

Suivant l'heure et la météo, les trois tables peuvent être véritablement plongées dans la pénombre qu'éclairent faiblement les lampes individuelles. Il y règne toujours une ambiance des plus sérieuses, seuls quelques chuchotements viennent à peine troubler le mutisme ambiant.

> *« Je la trouve un peu sombre. Mais ça, après, c'est parce que moi j'aime*

Bibliothèque universitaire de Paris 8
Salle rose
› le premier espace de travail le long de la baie vitrée, dans le passage pour aller au fond de la salle rose et dans la salle audiovisuelle (dont l'entrée se situe après les quelques marches à monter), ouvert sur la double hauteur du hall.

bien être dans des endroits lumineux (…). Mais ça peut être bien aussi que dans une bibliothèque, il y ait des endroits sombres et des endroits [lumineux]. Je trouve que c'est bien qu'il y ait les deux, en fait. » (Louise)

D'autant que cette obscurité peut s'avérer pratique pour ceux qui viennent avec leur ordinateur portable car elle permet de ne pas avoir « *trop de lumière* » sur l'écran. C'est dans cette salle que Marianne a l'habitude de venir une fois atteint un bon niveau de concentration. Elle jongle ainsi entre les différents espaces de la bibliothèque, en fonction de son état et de l'ambiance qu'elle recherche : elle commence dans la matinée par la salle brune, elle part éventuellement en salle bleue si la première devient trop bruyante, et une fois qu'elle est « *concentrée* », pour éviter de perdre cette concentration « *surtout quand [elle se sent] un peu nase, vers trois heures de l'après-midi* », elle migre dans la salle rose dont l'obscurité la tient en éveil :

« Parce que pour le coup, comme c'est vachement fermé, qu'il n'y pas d'ouverture, là je rêvasse pas du tout. Je suis vraiment concentrée dans mon truc et c'est pas mal. Bon, souvent elle est assez calme… » (Marianne)

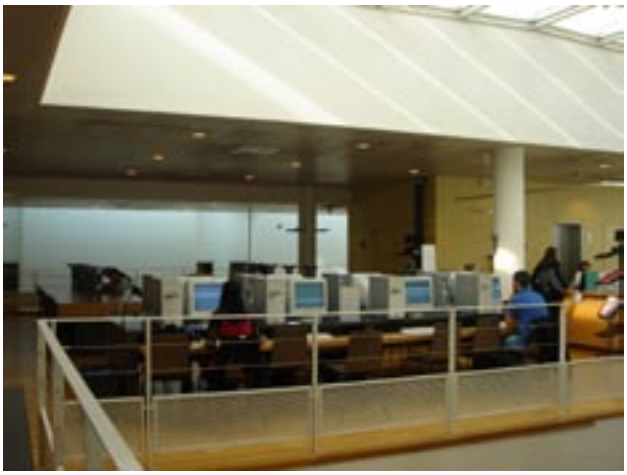
Pour Louise, étudiante en danse, la salle rose est la salle qu'elle fréquente le plus. Elle a son « *petit coin* », derrière les rayonnages spécialisés dans les arts du spectacle, où elle peut s'isoler :

« C'est un petit coin que j'aime bien parce que c'est derrière, derrière l'étagère. Je m'accroupis devant l'étagère, je sors le bouquin, je regarde s'il peut m'intéresser. (…) Tu vois, c'est bien, c'est assez large en même temps, t'as un peu de lumière, t'es à l'abri en même temps, tu sais que si t'es assis personne ne va venir te faire chier. » (Louise)

Elle y reste entre un quart d'heure et une demi-heure. En général, si elle a besoin de travailler longtemps en bibliothèque, elle ne reste pas dans cette salle qu'elle trouve « *trop sombre* » et préfère s'installer dans la salle rouge.

3
1

Bibliothèque universitaire de Paris 8
Salle rose
› à g. : du côté des ordinateurs, un espace très lumineux.
› à d. : le fond de la salle rose, entouré de livres. Les ouvertures étroites font de cet espace un des plus sombres de la bibliothèque.



3.9. L'espace audiovisuel

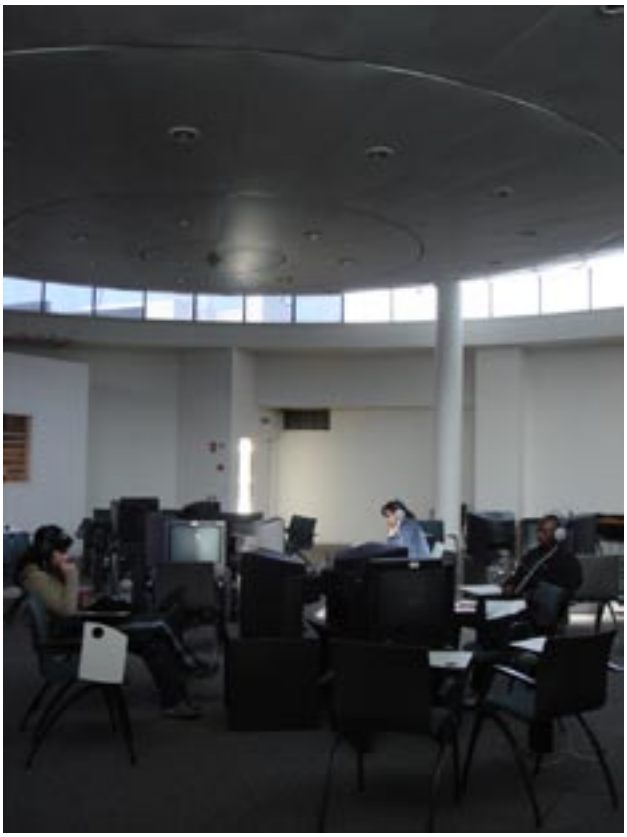
Parce qu'il « symbolise la modernité », l'espace audiovisuel (50 places) constituait pour Pierre Riboulet « le point fort du projet » de la bibliothèque et occupe, pour cette raison, une position centrale dans la configuration du bâtiment (Riboulet, 1998). Son volume « *circulaire* », « *surélevé* » par rapport à toutes les autres salles et dépassant le toit du bâtiment tel un « *dôme* », est comme suspendu au-dessus du hall et de la salle des périodiques, prêt à décoller telle une « *soucoupe volante* » ou une « *mongolfière* », engins de déplacement aérien auxquels les interviewés ne manquent pas de faire référence. Si la mongolfière semble un peu désuète aujourd'hui, la « *station radio* » des aéroports, mieux encore la « *soucoupe volante* » ou la « *tour de contrôle du vaisseau spatial* », sont des évocations évidentes d'une certaine modernité technologique qui fascine et fait rêver :

> *« Un truc où il y a plein de télé, ça va signifier la modernité quoi qu'il fasse. C'est vrai qu'il en rajoute, avec la soucoupe volante. »* (Yann)

Sa forme particulière et sa configuration intérieure donnent l'impression d'un espace « *complètement autonome* » par rapport au reste de la bibliothèque. Il est, par ailleurs, le seul espace fermé de la bibliothèque avec la salle noire. A l'intérieur, plongés dans la semi-pénombre, sous le volume convexe du plafond

3
1

Bibliothèque universitaire de Paris 8
Salle audiovisuelle
› Vues extérieure et intérieure de la " *secoupe volante* ".



acoustique, les spectateurs munis de casques regardent silencieusement des films, confortablement assis dans des fauteuils disposés deux par deux devant chaque écran. Un anneau aux vitres teintées, situé en haut de cet espace permet d'apporter un peu de lumière. De la salle bleue, l'on peut voir l'aspect extérieur de ces vitres teintées : le ciel s'y reflète, « *c'est assez beau* » dit Marianne. De l'intérieur, à travers cette même vitre teintée, seul le ciel parsemé de nuages est visible : cela donne l'impression d'être « *ailleurs* », « *au milieu de nulle part* », peut-être même « *dans un désert* », ou encore dans un univers fictionnel : « *dans un film de Tarkovski* ». Mais la fonction qui lui est conférée concourt évidemment à cette impression (désir) d'être ailleurs (que sur sa table de travail) :

> *« C'est la première fois que j'y vais. Et si j'y vais, c'est terrible, je vais plus travailler. (…) Tu te rends compte, il y a plein de films déments que tu peux voir ! C'est vachement bien. Et puis, là, regarde, ça, c'est super, ça c'est super ! (…) Ce côté qui fait que le ciel n'a pas la même couleur, tu vois, c'est teinté. Où t'as l'impression, là, d'être vraiment ailleurs. Là tu pourrais être en pleine nature, dans un plein champ. »* (Yann)

Si pour tous, cet espace semble être déterritorialisé de son contexte géographique – la bibliothèque à Saint-Denis – pour Yann, cet ailleurs n'est pas le ciel du futur mais la campagne :

> *« Mais tu vois, c'est ce côté super futuriste, avec tout d'un coup un ciel bleu, là, teinté, justement ça met en valeur le ciel, ça affirme une espèce de nature. Je le sens plus comme ça. Dans l'opposition qui fait que tout d'un coup, paf ! c'est le lieu de la technique quand même, c'est la télé, on va voir des films, là, c'est le truc anti-nature, et tout d'un coup t'as un trait qui vient l'affirmer. D'autant plus… C'est pour ça, tu penses pas qu'on pourrait penser qu'on est au milieu des champs ? Que ce bâtiment est au milieu des champs ? »* (Yann)

Si le volume cylindrique de l'espace audiovisuel, visible de l'extérieur, plaît à Lucien parce qu'il reconnaît sa forme et qu'il s'en sert comme d'un repère dans la bibliothèque, l'intérieur lui plaît tout autant. Il montre même une sorte d'émotion esthétique à la vue de ses détails, qu'il n'avait pas remarqués auparavant. Il s'en rappellera encore à la fin de l'entretien :

> *« Mais alors c'était vraiment très joli cette petite couronne de lumière dans la salle de visionnage. Avec la rotonde inversée, enfin, je sais pas comment appeler ça, mais c'était très joli. »*

Et surtout, c'est une salle où il se sent à l'aise, qui lui semble être un refuge :

> *« Tu vois c'est un espace qui fait plaisir à voir quand t'as circulé dans toute cette bibliothèque parce que c'est le seul espace qui est à peu près fermé. Où tu dis 'ouah ! je me repose'. C'est vrai c'est important. »*

Au niveau fonctionnel, les avis sont partagés. Louise est très satisfaite : « *c'est bien équipé* », « *t'as accès facilement* » aux documents, « *il y a toujours de la place* ». Elle l'est également de la lumière que laisse filtrer les vitres teintées ainsi que de la configuration générale de la salle, qu'elle compare à la salle

audiovisuelle de l'université de Toulouse-Le Mirail dont elle a également été une habituée. « *Là, c'est super agréable* », alors qu'à Toulouse « *c'était très désagréable par rapport à ici* » : la salle était « *dans le noir complet* » « *avec des volets* », « *les postes étaient tous isolés* » par « *des espèces de paravents* », c'étaient des « *petits blocs* » où « *chacun était dans son casque* ». Or c'est justement tout ce qu'aurait préféré Marianne, qui trouve que cette salle n'est « *pas extrêmement bien faite* » parce qu' « *il y a quand même encore beaucoup de lumière* » et qu'elle « *entend les autres parler* ». Lucien se dit gêné aussi d'entendre les autres pour sa propre concentration. Aurait-il fallu prévoir deux types de configuration dans cette salle comme dans les autres salles de cette bibliothèque ?

3.10. La salle bleue

La salle bleue (122 places), occupant la partie nord du bâtiment, et faisant face à la salle rose, comporte deux sous-espaces de lecture dont les formes et les ambiances sont totalement différentes, voire dichotomiques, ou du moins complémentaires. L'un, à droite en montant l'escalier depuis le hall, est ouvert sur le reste de la bibliothèque, en particulier sur le hall, et comporte des éléments géométriques très variés (dont un lanterneau) ; l'autre, à gauche de l'escalier, surnommé la « *salle des jésuites* » par un des interviewés, est plus introverti et assez uniforme, du moins orthogonal.

La salle au lanterneau

Cette partie de la salle bleue, malgré sa petite taille, contient beaucoup d'éléments. Pour une interviewée, il y a même « *trop de choses* » pour être au calme et travailler, surtout comparée à l'autre partie de la salle. Une rampe, un

Bibliothèque universitaire de Paris 8
Salle bleue
› à g. : les palces sous le lanterneau.
› à d. : les palces le long de la tablette qui donne sur la double hauteur du hall.

accès vers la salle rouge, des rayonnages disposés dans les quatre coins, un lanterneau, et trois typologies de places différentes : des grandes tables alignées contre la rampe ; une tablette triangulaire sous le lanterneau ; une tablette longiligne face au vide du hall d'accueil. Si les places sous le lanterneau, en plein milieu de la salle, sont exposées à la circulation, les places donnant sur la double hauteur du hall sont, quant à elles, exposées au bruit. Il en résulte que cette partie de la salle bleue n'est effectivement pas la plus silencieuse de la bibliothèque, et peut attirer des petits groupes qui s'installent aux places les plus publiques (sous le lanterneau ou face au hall) et des groupes plus grands qui s'installent sur les grandes tables contre la rampe.

> *« C'est trop au centre [de la bibliothèque], donc en fait, c'est encore une fois trop près du [hall d'accueil]. Mais voilà, ces espaces là, je trouve que c'est très bien à regarder, enfin, que ce soit là, c'est super, mais c'est pas là que moi je me mettrais pour travailler. »* (Marianne)

Les premières fois, c'est dans cette partie de la salle bleue que Yann avait décidé de s'installer parce qu'il n'avait « *jamais rencontré* » une telle configuration dans les nombreuses autres bibliothèques qu'il avait fréquentées auparavant. Ce qu'il avait trouvé « *frappant* », c'étaient ces places individuelles qui donnent sur le vide du hall d'accueil et qui offrent une vue « *sur les gens qui passent* » et « *sur le travail* » des autres installés dans la salle rose en face. Ainsi, la configuration originale et insolite de certaines places peut-elle attirer des usagers qui désirent alors expérimenter de nouvelles postures de travail. Cependant, Yann n'y était pas resté très longtemps car il s'était vite rendu compte que ces places étaient « *assez bruyantes* ». C'est ici également que Lucien s'était installé la première fois, parce que leur configuration lui était au contraire familière : ces places ressemblent en effet à celles des mezzanines de la BNF.

Quant au lanterneau, élément architectural « remarquable » aux yeux des architectes, il semble passer inaperçu aux yeux de certains usagers de la bibliothèque :

> *« C'est pas mal ça. En fait, on le voit pas. Alors que comme ça, c'est plutôt charmant. Ça vient renforcer l'idée de vaisseau spatial. »* (Lucien)

La « *salle des jésuites* »

L'autre partie de la salle bleue est architecturalement plus calme : il s'agit d'un grand rectangle, dont le fond est occupé par un mur blanc. Une large baie vitrée permet d'avoir une vue sur les salles de cours des autres bâtiments de l'université.

> *« Alors, ou bien c'est très calme, ou bien les gens se lâchent complètement, je veux dire ils parlent à voix haute, ils mettent leur musique, enfin c'est n'importe quoi. »* (Marianne)

Aux heures calmes, bien plus fréquentes que les heures tumultueuses lors de nos observations, cette salle est étrangement peuplée d'étudiants qui préfèrent tourner le dos à la scène, c'est-à-dire au reste de la bibliothèque en se mettant

face au mur blanc. Cet espace est d'ailleurs doté, au fond, de la seule table de toute la bibliothèque à faire face à un mur tout en ayant les autres derrière son dos. Comme si cette table définissait à elle seule le comportement des usagers dans cette salle, comme si elle en était l'emblème.

« *C'est blanc* », « *c'est vide* », « *c'est super symétrique* », décrit Yann qui ne s'est jamais installé dans cette partie de la salle, préférant travailler dans des espaces plus irréguliers, aux formes multiples. Pour lui, cet espace, avec ses tables disposées « *à la queue leu leu* », « *fait trop salle* », dans l'idée que l'on a d'une « *salle d'études* » telle qu'elle est traitée dans les bâtiments publics scolaires ou para-scolaires :

> *« J'aime pas du tout. Parce que celle-là, du coup, ça me rappelle les salles municipales où c'est une salle dans la salle. Et là pour le coup, c'est ni un recoin où tu te dis bon là je vais bosser... Il y a un côté étude, tu sais, tu te rappelles l'étude enfantine ? (...)Tu trouves pas que ça jure par rapport au reste ? »*

Yann qualifie même cette salle d' « *austère* ». « *Il y a un côté mise à l'écart qui est bizarre* », « *tu as l'impression que tu es puni, que tu es en colle* » :

> *« Là-bas, tout d'un coup ça rend le travail pénible. Non mais tu vois ce que je veux dire ? Là-bas, tout d'un coup, il y a quelque chose qui te dit : « tu travailles.» C'est comme s'il y avait un appel. Il y a un côté jésuite. »*

C'est sans doute ce côté « *jésuite* » qui attire Marianne. C'est ici qu'elle vient s'installer lorsque la salle brune devient trop bruyante. « *C'est un petit espace* » où elle est sûre de ne croiser personne parmi ses connaissances, car « *il n'y a pas grand monde qui vient ici* ». Elle y vient chercher la solitude et le calme. Et elle s'assoit justement devant le mur blanc :

> *« Parce que là t'es contre le mur, et en même temps t'es pas... [en montrant la vue qu'offre la baie vitrée] t'es pas coincé. Parce que ça reste lumineux... Ça fait un peu comme si t'étais dans ta chambre universitaire ! [rires] »* (Marianne)

3
1

Bibliothèque universitaire de Paris 8
Salle bleue
› champ et contre champ sur la " *salle des jésuites* " : avec le mur blanc, une ambiance architecturale calme, où les lecteurs préfèrent se mettre face au mur ; de l'autre côté, une ambiance chaleureuse et plus animée, que l'on retrouve plus souvent dans les autres salles de la bibliothèque.

Lorsque cette table est prise – et c'est souvent le cas – elle se trouve une place « *à la table du centre* » et toujours tournée vers le mur blanc. Ainsi assise, cette salle « *est apaisante* » parce qu'elle peut profiter d'un espace « *très particulier au niveau de la lumière* », « *très clair* », « *très blanc* », « *très lumineux* », et dépourvu de livres : « *c'est bien aussi des fois de ne pas avoir de rayonnages* ».

> *« En fait derrière [en désignant la salle au lanternau], c'est plus commun. (…) On retrouve un peu partout, en fait. C'est des tons chauds, des étagères… Puis c'est un peu le bordel [au niveau visuel], en fait. »* (Marianne)

La vue sur les salles de cours du bâtiment B participe également de l'affection qu'elle éprouve pour cette salle, qu'elle transformait en quelque sorte en poste d'observation :

> *« Ça, c'est mon bâtiment. Cette année, en fait, j'y allais beaucoup parce que c'était mon bâtiment, qu'on avait une salle de préparation exprès pour nous, qui est juste sur le côté là. Donc des fois quand j'allais pas en cours, j'allais les regarder [rires] ! Je les narguais ! (…) Alors ce que j'aime bien, c'est que… enfin ce qui me fait marrer c'est que, tu vois les petites fenêtres là-haut, là, c'est les bureaux de profs ! Ce qui me fait marrer c'est qu'ils doivent avoir trop chaud ! Que pour une fois c'est les profs qui sont mal logés ! Et en même temps, quand t'y vas, les bureaux sont super sympa. (…) C'est pas du tout impersonnel, c'est très organisé… (…) Et à l'inverse donc, comme on avait cours dans cette salle juste en face là, j'aimais bien aussi pouvoir regarder ce qui se passait dans la bibliothèque, pendant les cours. »*

3.11. La salle rouge

La salle rouge (242 places) est une grande salle que les interviewés qualifient de « *spacieuse* » et de « *lumineuse* ». En outre, c'est la salle « *préférée* » de la bibliothécaire, la « *plus belle* » à ses yeux. Parce qu'elle est grande, parce qu'elle est « *ouverte sur la ville* » et que cette salle dispose des livres sur les études féminines qu'elle dévore. On peut y accéder de trois façons différentes : soit par les portes vitrées qui la relient à la salle brune et à l'escalier menant au hall d'accueil – accès le plus direct pour ceux qui viennent d'entrer dans la bibliothèque ; soit par les portes vitrées qui la relient à la salle bleue – accès moins utilisé que le premier et moins évident pour certains, comme pour Louise qui avait ouï-dire que l'on pouvait passer par là sans en être totalement convaincue ; soit par l'escalier qui monte de la salle violette. Utilisé principalement par les étudiants qui font des va-et-vient entre les deux salles pour des questions de proximité entre disciplines, cet escalier s'avère également peu visible pour ceux qui ne connaissent pas tous les coins et recoins de la salle rouge.

Une vue sur la banlieue

Une grande rangée de tables le long de la baie vitrée profite d'une vue panoramique et surplombante sur l'entrée du métro, ainsi que sur la ville qui s'étend en un tissu distendu. Alternant tours HLM et végétation, ce paysage est emblématique d'une banlieue parisienne ouvrière. Il plaît alors à ceux qui sont fiers d'y voir installée une université. Pour Yann par exemple, la présence de ces

tours HLM, visibles depuis l'intérieur de la bibliothèque, produit un « *contraste bienvenu* ». Un contraste qui venait lui rappeler, lorsqu'il fréquentait cette salle, « *ce truc bizarre* » qui est d'être en train d'étudier dans « *un lieu de culture assez énorme* » qu'est l'université Paris 8, tout en étant en plein milieu d'une banlieue dont, lui qui venait de la Bretagne, il n'avait entendu parler que comme d'une banlieue difficile. Les « *couleurs assez bizarres* » que prenait le ciel le soir venaient renforcer, voire dramatiser, cette impression bizarre, ce « *quelque chose de pas habituel* » : « *C'est bien qu'il y ait une fac ici* ». Ainsi, une vue cadrée sur un paysage de banlieue avec ses tours HLM, visible depuis l'intérieur d'une bibliothèque – d'autres architectes auraient peut-être cherché à cacher ce paysage – , devient-elle une allégorie du savoir pour tous.

Marianne aussi aime bien ce paysage avec ses tours : « *de loin, comme ça, c'est toujours plus facile !* ». Il vient lui rappeler qu'elle est à Saint-Denis, mais surtout son « *choix* », celui de s'être inscrite à Paris 8 pour être au plus près des réalités sociales, elle qui se destine à devenir professeur du secondaire :

> *« J'ai choisi Saint-Denis, en particulier pour le Capes, c'est clair que j'aurais pu m'inscrire à Paris, mais la Sorbonne ça m'intéresse pas, enfin, justement... c'est pas la ville, c'est quasiment du toc. Et ici, je me suis inscrite à Saint-Denis sachant que j'allais être obligée de rester à Créteil pendant plusieurs années. Et du coup, ça [ce paysage], ça fait partie de ce choix-là. »*
> (Marianne)

Pas assez de « *recoins* »

Dans cette salle, il y a une petite table solitaire à quatre places, la seule à être ainsi isolée des autres dans toute la bibliothèque. « *C'est un petit recoin* » comme le définit Yann, et qui de ce fait est très convoité par les usagers, des solitaires à la recherche de l'isolement, mais aussi des petits groupes qui trouvent ici la table idéale pour le travail collectif.

Bibliothèque universitaire de Paris 8
Salle rouge
› une vue surplombante sur la bouche de métro, et panoramique sur la banlieue.

« Une table que moi j'ai jamais utilisée mais que j'avais remarquée et qui est pas mal, c'était celle-là. Parce que les gens s'y mettent pour préparer leurs exposés en commun et tout ça. Et c'est une des seules tables où quand tu parles, ça gêne personne. Ça aussi, il pourrait y en avoir plus. Le travail en commun c'est bien aussi de pouvoir lui donner des conditions. » (Marianne)

Il s'agit en effet d'un regret formulé à plusieurs reprises par les interviewés qui auraient aimé que leur bibliothèque soit dotée davantage de recoins pour s'isoler dans le travail, et de salles dédiées au travail en commun :

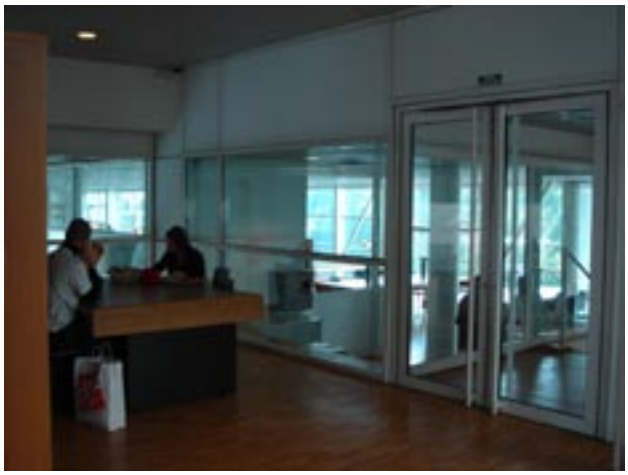
« En fait, il faudrait une salle qui soit dédiée qu'à ça. Parce qu'il y a des salles où les étudiants décrètent que c'est le travail en commun, par exemple en langues [la salle orange], en langues tout en bas là-bas. Mais genre c'est décrété travail en commun ! Et du coup, si toi tu as envie de travailler avec des dictionnaires de langues, t'es obligé de te taper le travail en commun des autres. Alors que ce serait bien qu'il y ait des tables où ce soit dit voilà, là, c'est pour le travail en commun. » (Marianne)

Effectivement, la salle orange, en particulier la salle du fond, ou encore la salle violette, ainsi que l'espace au lanterneau de la salle bleue, sont des lieux de prédilection pour ce type d'appropriations comme nous l'avons décrit plus haut. Pour certains, il semble même établi que ces salles sont « faites » pour le travail en groupe.

Derrière les rayonnages de linguistique et d'ethnologie dans la salle rouge, à côté de l'étagère basse où sont rangés les atlas, il n'est pas rare de voir un lecteur assis sur une chaise rapportée, se servant parfois de l'étagère comme d'un accoudoir ou d'une tablette pour prendre quelques notes. Un usage détourné des espaces de la bibliothèque qui manifeste là encore un désir d'isolement, de recoins.

La « *rampe de lancement* »

Autre particularité de cette salle par rapport à d'autres bibliothèques, la tablette en L qui fait le tour de l'escalier reliant la salle rouge à la salle violette.



Bibliothèque universitaire de Paris 8
Salle rouge
› Un des rares " *recoins* " de la bibliothèque : une table solitaire de 4 places, propice au travail en commun.

Elle fait penser à une « *rampe de lancement* » pour Yann. Mais beaucoup parmi les interviewés n'avaient jamais remarqué ces places car ils n'étaient jamais allés « *jusqu'au bout* » de la salle, ils les découvraient pour la première fois. Ils ne connaissaient pas non plus l'escalier, même Lucien qui pourtant s'assoit habituellement dans le coin de la tablette. Ces places font face à un mur blanc, troué de deux ouvertures verticales et étroites laissant apercevoir le bâtiment A de briques rouges, et un peu de ciel. Le fait d'être « *en face du mur* », le manque d'ouverture sur l'extérieur, l'existence des deux poteaux qui gênent le champ de vision, l'alignement rectiligne des places comme une « *table de moines* », le fait de tourner le dos au reste de la salle, sont autant de raisons pour lesquelles ces places déplaisent à presque tous les interviewés s'ils devaient s'y installer pour travailler. Pour Lucien au contraire, ce sont les seules places où il se sent bien dans cette salle :

> *« Je me suis senti d'emblée plus à l'abri là-bas dans le coin, il y avait moins d'interactions avec le dehors. »* (Lucien)

Un des interviewés remarque que toutes les tablettes dans la bibliothèque ont l'inconvénient inévitable d'être exposées à la circulation :

> *« Non, mais vous savez dans ce genre de cercle, ce qui dérange le plus : c'est lorsqu'on traîne les chariots, c'est tout. Vous voyez comment ça fait un bruit ? C'est parfois assourdissant. (…) A chaque fois qu'il y a ces tables, je ne sais pas comment ils les appellent, cette forme-là, elles sont exposées, elles sont devant les portes généralement, vous voyez ? (…) Donc elles sont exposées au bruit. C'est ça l'inconvénient qu'elles présentent généralement. Elles sont forcément, forcément, à côté des rayonnages. (…) Il y a une pollution, je dirais.»* (Saïd)

Mais en soi, c'est-à-dire pour sa forme en L originale, Yann apprécie : « *Ce qui est bien, c'est qu'ils arrivent, en cassant le truc, à faire autre chose* », autre

3
1

Bibliothèque universitaire de Paris 8
Salle rouge
› la " *rampe de lancement* " faisant le tour de la double hauteur de l'escalier, dont l'accès est situé face à la baie vitrée, et qui s'avère peu visible.

chose qu'une simple ligne devant un mur, autre chose que ce que l'on a l'habitude de voir.

Quelques habitudes

Quand Louise, étudiante en danse, veut rester en bibliothèque pour travailler, c'est en priorité dans cette salle qu'elle vient s'installer, au lieu de rester dans la sienne, la salle rose. Elle s'était « *trouvé un coin qu'[elle] aimai[t] bien* », qu'elle appellera spontanément le « *hall* », tant il est vaste : il s'agit de la grande rangée de tables à quatorze places, le long de la baie vitrée où elle s'assoit du côté de la vitre. Ce sont des places qu'elle apprécie parce que « *c'est un grand espace* », « *lumineux* », avec « *une vue sur la salle* » c'est-à-dire « *sur les gens* » qui travaillent, et un « *gros panoramique sur le dehors* », notamment sur la sortie du métro qu'elle aime observer : « *Je vois les gens passer… Eventuellement, je regarde s'il n'y a pas des gens que je connais* ». Elle aime bien aussi ce qu'elle appelle le « *carré* », cet espace délimité par les rayonnages de médecine et de psychologie, avec ses trois grandes tables à quatorze places. « *C'est un peu à l'écart* » par rapport au reste de la salle, et « *il y a de la lumière des deux côtés* ».

Yann, qui s'était d'abord inscrit en psychanalyse dans cette université, a fréquenté cette salle avant la salle brune où il s'installe aujourd'hui de manière exclusive. Il se mettait toujours à la première table que l'on rencontre lorsqu'on vient de la salle bleue, à proximité des rayonnages de psychologie-psychanalyse. Il s'asseyait dos au couloir afin de voir la salle car il aime regarder les gens pour ne pas « *avoir l'impression d'être seul à travailler* ». Et aussi parce qu'il n'aime pas qu'il y ait des gens derrière son dos, car il serait sans cesse tenté « *de se retourner* » pour voir ce qui s'y passe. Si ces deux places lui convenaient, il n'aimait pas pour autant venir dans cette salle qu'il s'était obligé en quelque sorte à fréquenter :

3
1

Bibliothèque universitaire de Paris 8
Salle rouge
› à g. : la grande rangée de tables.
› à d. : le sous-espace à côté du couloir qui mène à la salle bleue.

« Parce que je m'étais dit je travaille, en psychanalyse, machin, mais j'aimais pas du tout parce qu'il y avait les gens de psychanalyse qui venaient aussi bosser là, et j'accrochais pas avec les étudiants en psychanalyse. »

Et aujourd'hui, il ne l'aime toujours pas car elle ne lui a pas laissé de bons souvenirs :

« Il y a aussi l'état dans lequel t'es du moment, les études de psychanalyse c'était assez dur pour moi. (…) Et donc c'est un moment où j'allais pas très bien, donc bon, j'aime pas cette salle. Mais ça vient pas de la salle, ça vient de ce que j'éprouvais au moment où j'y étais. J'adore la salle de littérature où les gens sont beaucoup plus vivants, j'ai adoré le département de littérature. »

Si les principales raisons pour lesquelles il n'aime pas cette salle sont donc affectives et psychologiques, il pointe néanmoins un « *défaut* » lié à la conception architecturale : c'est qu'il avait « *beaucoup de chemin à faire pour sortir dehors pour aller fumer*. »

Marianne vient également dans la salle rouge, pour prendre des livres, consulter les ordinateurs et se balader comme elle le fait à travers toute la bibliothèque. Elle s'y est installée aussi deux fois. Ici, elle a son parcours habituel tout tracé. Elle entre toujours par les portes vitrées qui la relient aux salles brune (qui est la sienne cette année) et rose (qui était la sienne l'année dernière). « *En fait, il y a des trucs pas mal dans la salle rouge* », et en premier lieu, la table solitaire de quatre places juste à l'entrée de la salle (cf. plus haut). Elle passe devant pour aller dans les rayonnages de linguistique et d'ethnologie où elle

Bibliothèque universitaire de Paris 8
Salle rouge
› les deux verrières zénithales éclairent généreusement la salle. Sous celle du fond, on voit pousser les feuilles de bananier du jardin intérieur de la salle violette en dessous.

prend des livres mais où elle « *n'aime pas trop [se] balader entre* » car c'est « *trop sombre* ». De là, elle aime passer à gauche du trou où « *il y a une belle lumière, sur les bois* » du parquet et des rayonnages de statistiques. Elle longe ensuite l'espace photocopie qu'elle apprécie :

> *« Il y en a deux [des photocopieuses], et il est moins sombre que celui d'en bas. C'est assez agréable. Et puis je trouve ça assez intelligent d'avoir choisi cet espace là parce que le moment où tu fais tes photocopies, tu peux regarder un peu. »*

En effet, cet espace photocopie est un peu comme une cabine suspendue, tout en verre, surplombant l'entrée de la bibliothèque. Il s'agit du seul espace photocopie offrant une vue intéressante. Plus loin sont placés les ordinateurs où elle aime venir consulter le catalogue « *parce qu'ils sont juste à côté du bureau, et que du coup c'est un petit peu réglementé l'usage d'Internet* ». Dos aux ordinateurs, on aperçoit d'ici la partie centrale de la salle, avec sa grande rangée de tables : « *Alors là je ne me suis jamais installée parce que c'est trop grand, il y a trop de tables* ». Les deux fois où elle s'est installée dans cette salle, c'était alors derrière les rayonnages de psychologie, sur les mêmes tables que Yann, devant le couloir qui mène à la salle bleue. Une fois dans un sens avec la vue sur la ville, l'autre dans le sens inverse face au couloir. L'inconvénient, c'est qu' « *il y a beaucoup de passages* », des va-et-vient entre la salle bleue et la salle rouge. « *Par contre, moi, j'aime bien passer ici ! C'est chouette !* » se réjouit-elle : « *T'es vraiment en hauteur, il y a une super lumière* ». Effectivement, le couloir surplombe la cour carrée extérieure pour traverser ensuite le pont arqué, comme si lui même était un pont, vitré. Il est immergé dans la lumière, qui vient à la fois de l'ouverture sur la cour et de la verrière zénithale.

3.12. Les espaces de circulation

La bibliothèque est immense (16 500 m²). Elle semble d'autant plus immense que l'architecte a conçu le bâtiment pour qu'il le soit davantage, en créant de longs parcours. Plus on fait de pas, plus l'espace paraît grand : « on doit marcher » dit-il (Riboulet, 1998 : 53), interjection à laquelle une des interviewées répond par un : « *c'est long de parcourir d'un endroit à un autre* ». Certains regrettent alors que l'architecte n'ait pas été plus soucieux de trouver le chemin le plus court pour se déplacer d'une salle à l'autre.

Cependant, tous apprécient que pour aller dans une salle, il y ait le choix entre au moins deux itinéraires possibles, choix qui se décide souvent entre un escalier ou une rampe. Ce choix offert permet à chaque usager de se déplacer différemment, de composer à sa façon ses trajectoires. Il n'y a pas une manière d'aller d'un point x à un point y. « *C'est comme dans la vie* » dit l'un d'eux, « *on ne peut pas emprunter chaque fois le même itinéraire. Ce serait monotone. Il faut parfois changer de cap* ». A chacun, alors, de s'approprier les lieux, de dessiner son usage. Le bâtiment n'impose pas, il propose ; quant aux usagers, ils ne font pas qu'emprunter, ils participent. Certains sont alors portés par un usage économique des parcours possibles. Ils empruntent les chemins « *les plus courts* »,

qui permettent de ne « *pas perdre de temps* » : « *Pourquoi faire ce petit tour alors qu'on pourrait aller directement ? Il faut rentabiliser le temps.* » D'autres au contraire en profitent pour faire des détours, se promener dans la bibliothèque : « *Ces trucs là c'est bien quand tu veux faire des tours inutiles* » dit l'une des interviewés à propos des rampes. Mais que les chemins par les rampes soient plus longs ou plus courts, ils semblent pour tous plus agréables : « *c'est aussi d'autres façons de monter, de descendre* » dit Marianne, « *c'est plus léger pour les pieds* » dit Saïd, plus pragmatique, qui les emprunte quand il est « *un peu fatigué* ».

En revanche, outre le fait que les chariots de livres font beaucoup de bruit sur ces rampes, elles constituent le « *parcours du combattant* » pour les handicapés, et dans une moindre mesure pour le personnel poussant les chariots :

> *« Ce qui est dur c'est pour les handicapés. (...) C'est le point faible de la bibliothèque. Vaut mieux pas être en fauteuil parce que c'est presque impossible. Moi je sais parce que souvent je viens avec des chariots. Quand je suis en salle noire, pour venir ici [en salle rouge], c'est vraiment très très galère. Entre la salle noire et ici, il faut pratiquement faire tout le grand tour de la bibliothèque. Il y a bien un quart d'heure de chariot. »* (Bibliothécaire)

4. Atouts et problèmes de la complexité

4.1. Une bibliothèque humble, une bibliothèque pour les humbles

Rien ne nous autorise, avec notre petit échantillon, à établir des généralités hâtives. Cependant, et d'une manière tout à fait empirique, il nous semble que les principes et les valeurs mis en jeu par l'architecture des bibliothèques divisent

Bibliothèque universitaire de Paris 8
Espaces de circulation
› à g. : accès à la salle bleue depuis la salle rose. Le choix est offert entre prendre les escaliers ou la rampe.
› à d. : rampe de la salle rose, menant à la salle bleue et rejoignant la rampe qui descend dans le hall. Idéal " *pour faire des tours inutiles* " en profitant des vues intérieures qu'offre son parcours.

le public en deux catégories idéales et antagonistes. Les « autres » bibliothèques citées par les interviewés semblent définir les deux pôles : il y a ceux qui aiment les bibliothèques telle la BPI de Beaubourg, ouverte sur l'extérieur et facile d'accès, et il y a ceux qui aiment les bibliothèques telles la BNF, introverties et solennelles. Les premiers aiment la bibliothèque de Saint-Denis, ils y passent leurs journées, pour eux le travail en son sein devient agréable. Les seconds – le pluriel est peut-être abusif car nous n'en avons interviewé qu'un seul dans ce cas – n'aiment pas la bibliothèque de Saint-Denis, ils évitent d'y rester travailler, et ne font qu'emprunter des livres.

Ceux qui aiment la bibliothèque pointent à peu près tous les mêmes qualités architecturales : l'espace, la clarté, les grandes baies vitrées, la diversité des formes, des ambiances et des places, l'ouverture aussi bien sur l'intérieur que l'extérieur, la visibilité permanente, l'intercommunication des salles, la fluidité, les espaces de circulation sous forme de rampes et de passerelles. Le mobilier en bois, le parquet, le blanc des murs, les lampes qui font penser à des mouettes, les jardins intérieurs, la signalétique en couleur, sont autant d'éléments décoratifs qui plaisent également. Quelques défauts fonctionnels sont relevés tels l'absence d'une cafétéria, d'une salle dédiée au travail de groupe, d'une salle de lecture plus décontractée avec des fauteuils, ou encore le fait qu'il n'y ait pas assez de recoins pour travailler isolé. Certains auraient préféré qu'il y ait encore plus de passages reliant les salles entre elles et au hall d'accueil : il y aurait parfois trop de « *détours* » à faire. Certaines salles sont trop chaudes l'été, d'autres trop froides l'hiver. Enfin, cette bibliothèque, malgré les nombreuses rampes, s'avère difficile d'accès pour les handicapés. Mais dans l'ensemble, ceux qui aiment travailler dans cette bibliothèque adhèrent aux principes et aux valeurs qui sont mis en œuvre dans la conception du bâtiment.

La bibliothécaire, carrément dithyrambique, aurait eu « *un coup de foudre* » pour la bibliothèque lorsqu'elle l'a visitée pour la première fois : « *Je la trouve très belle. Et c'est d'ailleurs pour ça que j'ai voulu y travailler* ». Elle compare même la bibliothèque à un « *paradis terrestre* », surtout en comparaison avec les CDI « *vétustes* » où elle a travaillé auparavant. « *Sans la bibliothèque, ce serait moche autour !* » s'exclame-t-elle. L'intérieur de la bibliothèque embellirait ainsi le paysage de banlieue que l'on voit à travers les baies vitrées.

Marianne raconte aussi qu'elle était convertie avant même d'entrer dans la bibliothèque :

> *« [La première fois], je me souviens surtout que lui il me disait avant de venir « tu vas voir elle est géniale cette bibliothèque ». Elle venait d'être faite apparemment. Et donc je me souviens plus de ce qu'il m'a dit que mon impression à moi. J'étais tellement amoureuse de lui, que forcément tout ce qu'il disait c'était ce que je ressentais. »* (Marianne)

Par la suite, depuis qu'elle s'est inscrite à l'université Paris 8, elle a pratiqué elle-même cette bibliothèque et s'est forgé bien évidemment sa propre opinion. Une opinion qui fait l'éloge de la manière dont le bâtiment lui permet de s'approprier son architecture. Appropriations et discours les explicitant tellement proches des intentions de l'architecte lui-même, que l'on est presque tenté de

se demander si elle n'aurait pas lu les écrits de Riboulet. Or, un autre interviewé, Yann, qui, à travers l'objectivation de ses usages, prenait conscience des qualités de la bibliothèque, tient des propos similaires, qui embrassent les intentions de l'architecte. C'est que l'architecture du bâtiment, pour ceux qui la pratiquent intensément, est lisible, compréhensible. Les principes et les valeurs qui sont contenus dans la forme, s'avèrent intériorisés par les habitués qui en deviennent les promoteurs. Bien sûr, c'est avec l'entretien, que tout a été formulé, sans doute pour la première fois. Dans la citation suivante, on peut par exemple assister au moment précis où l'un des interviewés, Yann, se rend compte que la bibliothèque est « *bien* » en le répétant à trois reprises comme pour effacer ses derniers doutes, avant d'exprimer quelques qualités générales :

> *« On le dit pas [entre amis] mais parce que je pense que ça va de soi. Parce que c'est vrai qu'elle est bien cette bibliothèque. Elle est vraiment bien. Ouais, elle est vraiment bien. Parce que en même temps elle arrive à garder quelque chose de neutre, elle est pas moderne, tu vois, moi j'aimerais pas, elle est pas design, il y a un côté elle est pas design. Le fait d'avoir pris des matériaux qui sont quand même chauds, le bois c'est quand même pas un matériau design, avec des découpes qui peuvent l'être quand même un peu, mais en même temps pas tant que ça, ce qui fait qu'elle garde une espèce de neutralité, il y a une douceur. Elle en jette pas. Elle est douce. Tu vois, elle est jamais agressive, il y a jamais quelque chose qui vient te happer. Mais en même temps, il y a ces espèces de cassure, mais je sais pas si cassure c'est bienvenu parce qu'il y a un côté raide, mais de multiplication de l'espace, [de variation] qui fait que t'es jamais dans quelque chose d'austère. »* (Yann)

Une bibliothèque « *douce* », qui « *n'en jette pas* », et qui garde une « *neutralité* ». Une bibliothèque modeste, qui ne cherche pas à être ostentatoire. Une bibliothèque accessible, faite pour tout le monde, non élitiste. Et qui se prête mal à un usage social distinctif[9] parce qu'elle est située dans une banlieue populaire, parce qu'elle n'a pas été construite par une star, parce qu'elle n'est pas spectaculaire, parce qu'elle ne déploie aucun signe de prestige. En dehors des questions purement architecturales, c'est sans doute l'une des raisons pour lesquelles Lucien n'aime pas cette bibliothèque, pour qui les qualités relevées par les amoureux de cette bibliothèque sont précisément ce qui en constitue les défauts. En effet, outre le fait qu'il n'arrive pas à comprendre le plan de la bibliothèque (nous y reviendrons plus bas), c'est aussi la trop grande accessibilité (sociale, culturelle, économique) de cette bibliothèque – tout comme la BPI – qui lui fait préférer, et de loin, la BNF dont il est un adepte.

> *« Il [Pierre Riboulet] a essayé de faire quelque chose un peu dans l'esprit de Saint-Denis.*
> — C'est-à-dire ? C'est quoi l'esprit de Saint-Denis ?
> — *Un peu le bordel [rires] !*
> — Tu veux dire qu'il a respecté l'esprit libre de Saint-Denis [rires] ?!
> — *Oui, on peut appeler ça de la liberté, c'est vrai. »* (Lucien)

> *« Beaubourg, c'est pas une bibliothèque que j'aime beaucoup, cet espace qui est vraiment énorme, et les gens qui bouffent partout… C'est pour ça la BNF, c'est vraiment le cocon. »* (Lucien)

> *« Je pense, peut-être les gens qui utilisent le plus cette bibliothèque, c'est*

[9] Ce qui n'empêche pas d'être fier de la bibliothèque, comme Marianne (cf. à propos de la façade).

des gens qui habitent Saint Denis. C'est-à-dire les trois ou quatre étudiants qui sont sérieux et qui habitent Saint Denis [rires] ! » (Lucien)

En mettant en parallèle ces trois citations de Lucien, on pourrait un peu cerner sa position : ce qui ne lui plaît pas, entre autres, c'est le laxisme et l'éclectisme dont fait preuve la bibliothèque de Saint-Denis, tout comme la BPI, et auxquels concourt son architecture. Chaque point de la bibliothèque de Saint-Denis est comparé à la BNF, à chaque défaut souligné de la première correspond une qualité de la seconde. Certains points relèvent alors de l'usage social distinctif que l'on peut avoir de l'architecture à la fois comme espace collectif et comme objet culturel. Lucien semble en effet apprécier, outre les qualités formelles et fonctionnelles de la BNF, « le caractère sacré, séparé et séparant de la culture légitime » (Bourdieu) représentée par cette institution du livre, et dont les indicateurs sont notamment le luxe et la solennité.

Ainsi, à la mixité disciplinaire, sociale et/ou culturelle, crée par les espaces ouverts de la bibliothèque de Saint-Denis (et également de la bibliothèque Sainte Geneviève) correspond la différenciation maintenue par les espaces « *cloisonnés* » de la BNF :

« C'est-à-dire les étudiants sont répartis par discipline [à la BNF]. C'est vrai quand même, c'est des trucs qui jouent. Si tu te retrouves à côté d'un étudiant en médecine, il y a des chances que la cohabitation se passe mal. Des étudiants qui se retrouvent en salle de littérature ou en salle sciences sociales [à la BNF], c'est des gens qui ont à peu près les mêmes envies, etc. C'est peut-être un peu caricatural, mais en général les étudiants en matières scientifiques, ils sont plus bruyants, enfin moi je trouve… » (Lucien)

Au mobilier « *standard* » et abordable qui disparaît derrière la blancheur ordinaire des murs de la bibliothèque de Saint-Denis, correspondent les « *boiseries* » bien plus prestigieuses et onéreuses de la BNF :

« Je pense que ça coûte cher quand même un truc comme ça, enfin, je veux dire si je voulais acheter un truc comme ça pour ma maison, ça reviendrait vachement cher. Je serais content d'avoir un truc comme ça. Mais la bibliothèque, t'attends autre chose que du mobilier de maison.
— C'est cher mais pas encore assez cher !
— Ouais, voilà, il faudrait que ce soit encore plus cher ! Il faudrait que ce soit designé par, comment il s'appelle, le barbu, Starck ! (…) Alors qu'à la BNF, (…) le mobilier, en tout cas il est pas baroque, mais il est spécial et je sais pas, il y a une ambiance qui se crée, avec le mobilier. C'est avec la boiserie, et la BNF, quand j'y pense, c'est des boiseries. Et en fait, ici, il y a pas mal de bois, et ce à quoi on pense c'est au mur blanc. »

Au côté « *trop sage* » de la bibliothèque de Saint-Denis correspond le « *spectacle* » ostentatoire de la BNF :

« [L'architecte], il est trop sage quoi. S'il veut impressionner, il faut des effets beaucoup plus gros, quoi, pour des mecs comme moi. Il faut que ce soit le spectacle la bibliothèque. Tu vois, voilà, ouais, pour moi, il faut que ce soit le spectacle. Il faut pas que ça m'empêche de travailler tout ça, mais il faut que j'ai l'impression d'être dans un espace, tu vois, spécial. »

Autant la simplicité et l'accessibilité de la bibliothèque de Saint-Denis peuvent mettre certains à l'aise, ceux-là même qui ont l'impression de « *ne pas mériter* » leur accès dans d'autres bibliothèques (cf. Marianne à propos de la Sorbonne), autant ces mêmes qualités peuvent constituer l'une des raisons pour lesquelles d'autres, socialisés dans d'autres milieux sociaux sans doute plus familiarisés aux pratiques élitistes et au luxe, ne tiennent pas particulièrement à cette bibliothèque.

4.2. L'ouverture, la fluidité : la mise en scène de l'interdisciplinarité

La bibliothèque occupe les deux étages supérieurs du bâtiment, sur lesquels sont distribués les différentes salles, toutes ouvertes les unes sur les autres et communiquant entre elles de différentes manières. Un des interviewés compare la configuration de cette bibliothèque à une autre, qu'il fréquente également, celle de Cergy, comparaison qui lui permet de préciser en quoi il préfère la première. Il raconte que dans la bibliothèque de Cergy, occupant trois étages, les espaces sont « *compartimentés* » et que l' « *on est obligé d'emprunter l'ascenseur* » pour se déplacer d'un étage à l'autre. « *Tandis qu'ici, c'est presque sur le même niveau. Et vous avez des salles pour chaque discipline.* » C'est-à-dire qu'ici, on ne ressent pas les différences de niveaux : le passage d'un étage à l'autre, d'une salle à une autre, c'est-à-dire encore d'une discipline à une autre, se fait en douceur grâce au système de demi niveaux, de rampes, d'ouverture des salles et de transparence que permettent les baies vitrées. Les espaces, bien qu'ils correspondent chacun à une discipline, ne sont pas cloisonnés : « *on voit que tout communique* » (la bibliothécaire). De n'importe quelle salle, on peut toujours voir, non seulement le monde extérieur (« *on donne sur l'université, on est vraiment englobé* » (la bibliothécaire)), mais aussi une partie du reste de la bibliothèque.

> *« C'est rare de ne pas avoir de vue sur le dehors, déjà, c'est très rare, et une vue sur l'autre. (...) Ce qui frappe, c'est que tu peux voir partout. Tu peux trouver quelqu'un facilement : tu le vois là quand t'es là, tu le vois là quand t'es en bas, tu le vois là-bas quand t'es là... (...) Il y a tout le temps ce côté regard sur un autre [espace] »* (Yann)

C'est donc ce qui plaît aussi à Yann : « *le fait de pouvoir ouvrir comme ça, sans que ça fasse hall de gare* ». La gare est ainsi prise comme l'exemple d'un vaste bâtiment organisé autour d'une place centrale, et dont les multiples sous espaces sont tous ouverts les uns sur les autres pour permettre une visibilité permanente qui aide les usagers à se repérer très vite. Mais ici, au contraire de la gare, « *ça arrive à faire salle* ».

Parmi les usagers de la bibliothèque, ceux qui y restent travailler apprécient donc qu'elle ne soit ni une succession de salles fermées les unes aux autres, ni un espace totalement ouvert comme la gare, ou pour comparer avec une autre bibliothèque, la BPI et ses plateaux :

« Et par rapport à Beaubourg, parce que je vais souvent à Beaubourg aussi, en fait comme les espaces sont plus restreints [ici], t'as pas ces grandes tables, là, [à Beaubourg] ça fait un peu usine à..., où tout passe, n'importe quel bruit, n'importe quel portable, etc. C'est vrai qu'ici c'est quand même mieux. » (Marianne)

La configuration particulière de cette bibliothèque parvient à créer des volumes intérieurs qui ont leur propre identité, leur propre ambiance, tout en permettant un parcours fluide de l'un à l'autre. « *C'est un univers clos qui circule vachement bien* » (Marianne). Malgré le fait qu'elle soit ouverte, elle arrive à créer une intériorité. Certains auraient d'ailleurs préféré qu'elle ne soit pas un monde « *clos* » :

« C'est vrai que des fois t'as un peu l'impression d'être dans quelque chose d'un peu confiné, malgré que ce soit un grand espace, etc. Effectivement, tu ne peux pas aller dehors, t'as aucun accès avec l'extérieur... T'es obligé de sortir, et tu te retrouves dans la fac où il faut encore que tu fasses je ne sais pas combien de pas pour... trop de pas pour trouver de l'air ! » (Louise)

Mais pour d'autres, telle Marianne, c'est ce qui constitue l'un des attraits de la bibliothèque, à tel point qu'elle n'aime pas sortir de la bibliothèque au cours d'une journée de travail :

« J'aime pas trop sortir parce que comme justement c'est un univers clos qui circule vachement bien, du coup ça circule aussi dans la tête tu vois. Il y a un truc comme ça. Où les matières ne sont pas étanches. (...) Que tu puisses passer de art à périodiques, droit, etc., que tu puisses circuler comme ça aussi entre les matières. Parce que par exemple, c'est clair que pour le doctorat, c'est vachement transversal comme recherches. » (Marianne)

Cette architecture ne poserait aucune entrave physique à l'éclectisme, elle tendrait à réduire les distances entre disciplines, elle inciterait le lecteur, l'étudiant, le chercheur, à tirer profit des connaissances accumulées dans d'autres domaines que le sien sans être intimidé. Cette ouverture et cette fluidité permettraient à chacun de ne plus se sentir étranger dans aucun espace de savoir dont les frontières sont pourtant définies par les champs universitaires (avec un bémol pour la salle verte, comme nous l'avons vu plus haut dans la description des salles une par une). Le propos tenu par Marianne, tiré de ses propres usages de la bibliothèque, embrasse la conception de Riboulet :

« Les salles de lecture sont conçues comme un ensemble de volumes intérieurs, ouverts, fluides, et communiquant entre eux de multiples manières. Cette conception est en accord avec la liberté d'accès au livre, comme elle l'est avec la libre circulation des idées. » (Riboulet 2004 : 46-48)

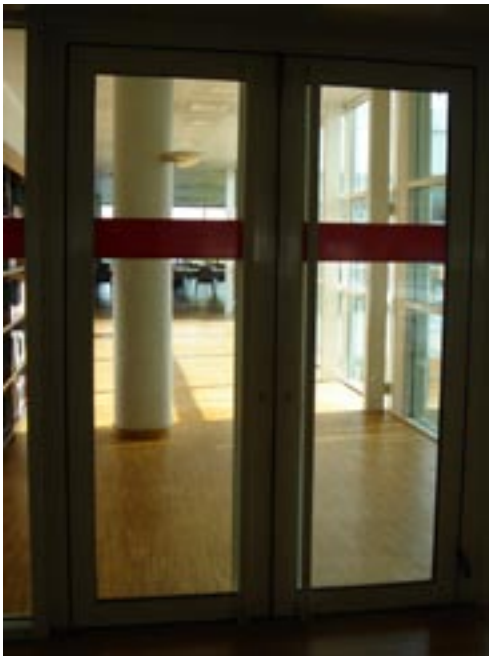
Mais dans cette circulation si fluide, la même interviewée relève une aberration : l'existence de portes vitrées à l'entrée des salles rouge et violette :

« Justement, la porte de la linguistique [salle rouge], je ne comprends pas. Il y a une porte entre la linguistique et la littérature [salle brune], je trouve ça débile. Entre philo [salle bleue] et linguistique aussi. Cette porte, je trouve ça dommage parce que ça n'a pas de sens. Justement entre ces matières là, je trouve ça débile. » (Marianne)

Si l'on oublie les portes vitrées des salles rouge et violette imposées par les règlements sécurité incendie, l'architecture de cette bibliothèque réaliserait, physiquement, l'idéal interdisciplinaire. Marianne n'est pas la seule à faire ce rapprochement entre architecture et champs disciplinaires. Yann relève également que toutes les salles communiquent entre elles comme « *tous les savoirs participent les uns avec les autres* ».

> *« Je pense que c'est assez en adéquation avec la représentation que l'on a du savoir maintenant, c'est-à-dire quelque chose de l'ordre de la globalité, c'est-à-dire que les salles sont ouvertes les unes sur les autres, les différents savoirs [s'interpénètrent], se recoupent, un peu comme Internet, tout le monde peut y participer… (…) Mais Internet il y a plus le fait que la personne, même chez elle, elle va pouvoir, elle, amener quelque chose de l'ordre du savoir… Et bon là, c'est pas tellement [ça]… [Là], c'est plus le côté interdisciplinaire. »* (Yann)

Cependant, une telle représentation de l'espace de la bibliothèque n'est possible qu'une fois connues les multiples liaisons qui relient les salles entre elles. En effet, pour Lucien qui ne les a découvertes qu'en parcourant la bibliothèque avec le guide dont nous faisions office, il en allait tout autrement. La bibliothèque, telle qu'il se la représentait était « *scindée en deux* » : d'une part, le hall avec les salles qui donnent directement dessus ; d'autre part la salle violette qu'il percevait comme une salle fonctionnellement autonome, avec son propre comptoir d'accueil ; enfin, la salle rouge qu'il n'arrivait pas à rattacher à la « *logique* » d'ensemble, et qu'il percevait comme un « *appendice* ». La cause étant l'escalier mécanique qui « *passe au milieu* » de l'édifice : « *Ça, ça m'a toujours semblé être l'originalité de l'endroit* ». Une originalité « *gênante* ». L'escalier mécanique creuse un « *puit* » dans le volume intérieur de la bibliothèque : « *c'est là, en gros*



Bibliothèque universitaire de Paris 8 › les portes vitrées coupe-feu qui cloisonnent les espaces.

que s'articule tout l'espace ». Or, au lieu de voir un espace s'organiser « *autour de ce trou* », c'est un espace séparé en deux par ce trou qu'il perçoit :

> *« Ce qui est un peu embêtant, c'est ce truc, là, ce trou au milieu, et puis j'ai l'impression que c'est à peu près voulu que ce soit séparé en deux comme ça parce qu'il y a des portes, des cloisons qui séparent... On n'a pas l'impression que l'espace, il ait voulu l'exploiter comme ça de manière tourbillonnaire, autour du truc. On a l'impression qu'il y a ce trou au milieu, on aimerait bien voir l'espace se construire autour, parce que c'est à peu près le centre autour duquel il est construit, et en fait, il y a pas... la belle symétrie qu'on voudrait, tu vois [petit sourire d'autodérision].»* (Lucien)

Il aurait ainsi un schéma d'organisation spatiale, acquis dans d'autres bâtiments, à partir duquel il réinterprète tous les nouveaux espaces qu'il découvre : pour chaque partie plus ou moins autonome d'un bâtiment, il y a une entrée, un sas, un espace fixe central qui sert de repère, et qui commande les autres espaces qui lui sont rattachés. Pour chaque partie, il y a un espace de distribution par lequel tout usager doit passer pour accéder aux autres espaces. C'est-à-dire encore que tout espace intérieur est – devrait être – centralisé.

> *« Tous les trajets que tu me fais faire, c'est des trajets nouveaux. Et on se rend compte qu'il y a plein de passerelles, etc., que c'est un espace où on se rend compte la circulation elle peut être vraiment multiple, etc., mais en fait, on se rend pas compte. Parce que les habitudes, c'est de se repérer par rapport à un espace fixe, etc. Et pourtant, tu vois, moi, je pratique l'interdisciplinarité. »* (Lucien)

L'interdisciplinarité qu'il pratique de manière assidue est entre l'anthropologie (salle rouge) et la philosophie (salle bleue). Or, comme il se référait essentiellement par rapport au hall d'accueil, « *qui est une espèce de truc tentaculaire à partir duquel tu peux te repérer à peu près* », il repassait toujours et inlassablement par le hall pour se rendre d'une salle à l'autre : « *Si je l'avais su* » qu'il y avait un passage direct entre la salle rouge et la salle bleue, « *c'est sûr que je ne l'aurais pas fait* ».

> *« Et en fait, tu vois, tout communique mais rien communique dans son truc. Et du coup, on est obligé de se référer à des centres bien précis, bien clairs, qui sont ceux des espaces traditionnels qu'on reconnaît, et à partir desquels on peut se déplacer, etc. Mais on est toujours obligé de repasser par le hall ce qui fait que l'intercommunication des trucs, flop ! S'il voulait éviter de faire un point de centralisation, c'est planté. »* (Lucien)

Riboulet a sans doute tenté de concilier les deux : un point central qui distribue toutes les salles, à partir duquel on peut comprendre la manière dont celles-ci sont articulées au premier, et l'interdisciplinarité qui donne la possibilité de ne pas repasser par ce centre, et de circuler entre les salles de manières multiples. A propos du hall, Riboulet écrit :

> « L'accueil, comme il se doit, occupe une place centrale distribuant la bibliothèque dans les quatre directions. La clarté du plan est ici essentielle. La situation à mi-hauteur au milieu des pôles de consultation permet au lecteur de comprendre d'un seul coup d'œil l'ensemble des salles et leurs articulations. » (Riboulet, 1998 : 46)

Mais à propos de l'espace intérieur qui s'organise autour de hall, il écrit aussi : « Impossible de trouver ici un point à partir duquel on peut tout comprendre. » (Riboulet, 1998 : 53). Un paradoxe apparent qui nous amène à évoquer la complexité du plan.

4.3. La complexité du plan et de la volumétrie

> « (…) on ne peut avoir une connaissance du bâtiment qu'en le parcourant en tous sens, à la différence de l'espace classique qui peut être entièrement compris à partir d'un seul point ou selon un seul axe. » (Riboulet, 2004 : p.115)

> *« C'est bien parce que c'est un espace, du coup, qui ne se livre pas très vite, pas très facilement [rires] ! Mais je dirais que c'est bien parce qu'on peut faire des découvertes quand on vient avec toi, mais dans l'usage, on est peut-être tellement formaté par des façons de faire qui nous sont imposées par des bâtiments traditionnels, on peut pas découvrir tout seul, quoi.»* (Lucien)

Il est certain que les différents espaces de cette bibliothèque ne se dévoilent pas du premier coup. Ses usagers ont beau travailler des mois et des mois durant des journées entières, en se promenant un peu partout dans la bibliothèque, il reste toujours des salles à découvrir, des passages à dénicher. C'est ce qui fait dire à Yann que cette bibliothèque « *reproduit l'espace du savoir* », tel qu'il est aujourd'hui, intarissable, d'accès libre et doté d'une multitude d'entrées :

> *« Ce qui est bien c'est que c'est cassé, partout. Tu n'as pas en tête complètement [le plan de la bibliothèque dans sa totalité], il y a toujours des endroits où t'as pas été. Ça reproduit un peu l'espace du savoir, il y a toujours un endroit où aller voir, aller lire… »* (Yann)

Comme si Yann avait fait sien le propos de Riboulet, qui rapprochait la variété des espaces et des vues intérieures à l'immensité des connaissances accumulées, conservées dans la bibliothèque :

> « Ce faisant on éprouve, je l'espère, des sensations un peu étranges : monter ou descendre de façon subreptice, revoir un endroit déjà vu tout à l'heure mais tout autrement, d'autres encore… Le monde est inépuisable comme le sont les collections ici rassemblées. » (Riboulet, 1998 : 53)

Or, ce qui peut être une qualité pour les uns peut s'avérer un handicap pour d'autres. En effet, Lucien, comme pour beaucoup d'autres sans aucun doute, n'arrive pas à reconstituer mentalement le plan de la bibliothèque. Mais si pour certains, cela ne constitue aucune entrave – peut-être ont-ils adopté le propos de Riboulet : « C'est un bâtiment qui se lit et se comprend en se déplaçant. » (cité dans Zimmermann, 2001 : 78) – pour Lucien, cela l'empêche de « *se déplacer correctement* ». Car il a besoin de comprendre la logique d'ensemble qui régit l'articulation des différents espaces entre eux. Par exemple, la bibliothèque Sainte-Geneviève, c'est « *un espace assez simple* » explique-t-il : « *C'est une grande salle, les livres sont sur les côtés du rectangle, et sinon il y a les deux*

endroits où tu peux aller demander les livres. » Autre exemple, la BNF, dont la structure est « *contraire* » à celle de la précédente :

> *« C'est-à-dire que l'espace central est creux, il y a le jardin, et on est sur les côtés du rectangle, et les salles sont disposées par matières. C'est pas du tout la même chose, c'est vachement plus segmenté. »* (Lucien)

Pour la bibliothèque de Saint-Denis, il n'arrive pas à faire de même. Il a « *plein de trous* » quand il essaye de visualiser le plan, tout comme le bâtiment lui-même est « *troué* » de partout, par des patios extérieurs et intérieurs, le lanterneau, ainsi que toutes les doubles hauteurs qui permettent de placer les escaliers (salle rouge/salle violette ; salle brune/salle orange).

> *« C'est un espace troué. (…) Et d'ailleurs, en fait, je perçois tellement mal cet espace en gruyère que je pourrais même pas te dire [ce qu'il y a] en-dessous, alors que je suis sûr que j'y suis déjà allé… (…) J'arrive pas vraiment à faire le lien entre les deux étages. Il y a différents liens que j'arrive pas à faire : il y a le lien entre cette portion là et cette portion là de part et d'autre de l'escalator, et puis il y a les liens entre les niveaux. »* (Lucien)

Et il n'est pas le seul à ne pas pouvoir faire ce lien entre les différentes parties de la bibliothèque et entre les étages. Loin d'être représentée par blocs associant deux salles superposées, cette bibliothèque est davantage comprise par ses usagers par plateaux : « *en haut* », il y a telle et telle salles, « *en bas* », telle et telle autres. Ils semblent se repérer essentiellement à partir du niveau du hall, à mi-hauteur, et par rapport à la position centrale qu'il occupe dans la bibliothèque. En revanche, Lucien est le seul parmi les interviewés, à en ressentir un gêne :

> *« J'ai besoin de comprendre, en fait. Et je pense que les gens, plus ils comprennent, plus ils sont contents. Donc c'est pour ça qu'il faut pas que ce soit trop compliqué. »* (Lucien)

Pour comprendre, il a besoin alors de formes bien reconnaissables :

> *« Quand je peux me repérer grâce aux formes, l'espace pour moi il est lisible et je peux circuler comme je veux. »* (Lucien)

Les formes qu'il reconnaît alors dans la bibliothèque lui procurent un certain plaisir. Comme cet « *encastrement de U* » dans la salle violette qu'il apprécie plutôt, appréciation liée non pas à un goût esthétique, mais à une certaine satisfaction : « *pour une fois que j'avais une compréhension du truc…* ». Il en est de même de l'espace audiovisuel :

> *« C'est bête mais, ce qui me plaît, c'est le fait qu'il soit vraiment le centre. Dans un espace où je comprends rien, eh bien, moi je suis content de me repérer par rapport à ça. Voilà une forme que je comprends, le rond, parce que c'est pas trop compliqué. »* (Lucien)

Mais de manière générale, l'espace de la bibliothèque est pour lui « *illisible* », comme l'est la position du couloir de la salle rouge, posé au-dessus de

la galerie-pont : « *Pff ! Non, mais c'est un peu fou comme espace !* ». Tellement illisible, tellement incompréhensible, qu' « *il y a des choses qu'on voit même pas* » : il n'avait ainsi jamais remarqué, un exemple parmi tant d'autres, que la salle orange passait au-dessus de la route. C'est un plan que l'on ne peut comprendre qu'en trois dimensions, en volumétrie ou en coupes, ce qui est pratiquement impossible pour un non-architecte. Il est comme démuni face à un tel espace. Dans les espaces qu'il comprend, « *le jeu avec l'architecture, il fonctionne à plein* » : « *Je sais ce que l'espace induit, et je sais comment réagir* ». Or, ici, il n'arrive pas à anticiper. « *Il n'y a pas les indices* ». « *Il faudrait des signalétiques* », des signalétiques non seulement typographiques, d'ailleurs parfois confuses dans cette bibliothèque, mais architecturales, que les formes elles-mêmes indiquent les directions à prendre.

> *« Le mouvement, si on réfléchit bien, il faut qu'il soit suscité par quelque chose qui le suggère dans le regard. C'est-à-dire il faut qu'il y ait une perspective ou quelque chose comme ça qui fait que hop ! Et là, en fait, c'est ça qui marche pas trop, c'est-à-dire que tu découvres des trucs, mais tu les perçois pas à l'avance. Il y a pas projection du regard à l'avance vers le lointain. (…) En fait c'est une bibliothèque où on anticipe pas, enfin j'anticipe pas beaucoup. »* (Lucien)

Ce qui est certain c'est que l'espace inventé par Pierre Riboulet pour cette bibliothèque est un espace tout à fait nouveau. Il demande à ce que l'on réapprenne à circuler dans un espace, à ce que l'on renouvelle nos modes de compréhension de l'espace, si tant est qu'on ait été socialisé dans des espaces classiques et qu'on se soit constitué une culture architecturale à partir de l'assimilation de ces espaces.

> *« Mais je pense que tu vois, le problème il tient en partie au bâtiment, et en partie aux habitudes mentales que tu développes dans d'autres bâtiments. Et que les œillères, tu les as déjà en partie quand tu arrives ici. C'est pas que de sa faute. C'est de la faute des autres qui travaillent toujours dans des espaces [classiques]… »* (Lucien)

Toutefois, le jeu de l'analyse auquel il s'est prêté pour l'entretien lui a fait comprendre certaines choses qu'il n'aurait jamais pu comprendre s'il n'avait été qu'un usager et non un spectateur :

> *« Et en fait, ce que tu prends en compte maintenant, les inventions qu'il a pu faire, toutes ses créations, je les ai pas vues. J'ai toujours vu ce sur quoi je butais, en fait, ce qui m'embêtait. (…) Maintenant je repère tout. C'est-à-dire il y a une structure globale qui est : on va faire des trous et on va mettre de la lumière et des plantes en dessous, et ça va traverser l'étage, quoi. »* (Lucien)

Il « *comprend* » donc qu'il y a deux éléments qui concourent à relier les différents espaces entre eux : les circulations (rampes et escaliers), et les trous qui sont « *censés donner une impression de mouvement et d'interaction entre le haut et le bas* ». S'il comprend maintenant le « *principe abstrait* », il n'est guère pour autant convaincu de l'efficacité du dispositif, puisqu'à l'usage, il ne faisait aucun lien ni entre les étages, ni entre les salles.

4.4. Des qualités architecturales propices au travail sur place

Pour ceux qui aiment travailler dans cette bibliothèque, elle recèle de qualités singulières propices à la réflexion. En voici quelques unes.

Un espace « *spacieux* »

Un des interviewés, Saïd, vient spécialement travailler à la bibliothèque de Saint-Denis alors qu'il est inscrit à Clichy et qu'il habite à Boulogne. Il nous explique que l'espace, en tant que lieu, est devenu chez lui « *une sorte d'obsession* », peut-être à cause de ses études littéraires, car pour le déroulement d'une histoire, explique-t-il, on choisit toujours un lieu à partir duquel va se déployer la création. Saïd a donc choisi son lieu, pour le déroulement de sa propre histoire le temps de terminer ses études. Ce qu'il apprécie par dessus tout dans cette bibliothèque, c'est l'immensité de l'espace intérieur : « *Plus l'espace est grand, plus je me sens libre, je me sens à l'aise* ». Il compare alors cette bibliothèque à celle de La Sorbonne, où il se sent « *dans l'exiguïté* », « *dans l'étroitesse* », « *c'est vraiment un cagibi* » : « *tandis qu'ici, c'est comme un oiseau qui s'envole* ». Pour cet interviewé, cela relèverait peut-être de la « *magie* » :

> *« Tous les espaces sont spacieux. Oui, je ne sais pas si c'est par magie ou pas, si on avait calculé à tout ça, si on avait anticipé sur l'espace. »* (Saïd)

Les « *cassures* »

Pour un autre interviewé, ce qui est surtout appréciable dans cette bibliothèque, c'est ce qu'il appelle les « *cassures* », les « *décalages* », les espaces « *hachés* » ou encore « *coupés* ». C'est-à-dire tous ces volumes ouverts et d'une grande variété de formes qui s'imbriquent et se démultiplient, pour recréer de nouveaux agencements intérieurs, et dont on ne s'en lasse jamais. Ces volumes qui font que l'espace n'est jamais tout simplement orthogonal, rectangulaire, flanqués de quatre murs. Il compare ces espaces à la marge d'un livre, tout aussi inspirante que de voir le jeu du vide et du plein en architecture :

> *« Tu vois très bien quand tu lis un livre, des fois il y a des livres où il y a pas tellement de marge. C'est comme si la marge était un espace pour ton imaginaire, où tout d'un coup c'est ta chambre qui devient l'imaginaire. Quand tu lis un livre, t'as toujours l'esprit critique, et quand c'est étroit, machin, c'est comme si t'avais pas de marge pour moi. Le fait que ça casse, contrairement à ce qu'on pourrait croire, ça laisse un espace de rien, tu vois, ton cerveau ne l'a pas déjà rangé dans la tête. Tu vois ce que je veux dire ? Tu peux très bien lever la tête et rien voir. Quand t'es devant un mur, tu lèves la tête, ça ferme, c'est quelque chose que tu connais, qui te rappelle à toi. Tandis que là, c'est pas agencé. »* (Yann)

La promenade architecturale

> « Ces deux étages qui communiquent entre eux de multiples façons, sont traités selon le principe de la promenade architecturale, cher à Le Corbusier. En marchant à l'intérieur, dans les salles, sur les rampes nombreuses qui relient sans couper, dans les escaliers, on voit se dérouler un paysage

intérieur sans cesse différent. Cet espace unique est fait de multiples sous-espaces, correspondant à des ambiances particulières que j'ai cherchées ou au découpage des rayonnages par disciplines (…). » (Riboulet, 2004 : p.115)

Si le principe de la promenade architecturale laisse certains pantois – « *Est-ce qu'une bibliothèque c'est vraiment fait pour circuler ?* » – il s'avère pour d'autres l'objet d'une appropriation tout à fait efficace. Ainsi pour Marianne, la promenade à l'intérieur de la bibliothèque est comme un « excitant » dans l'avancement de ses idées.

« En général, quand je marche comme ça dans la bibliothèque, c'est aussi que je suis super concentrée. Enfin, pour moi, la recherche ça fait partie de la concentration, il y a une espèce d'excitation comme ça, tu vas chercher ton bouquin, ou t'as des associations d'idées donc il faut que t'ailles sur l'ordi pour essayer de savoir, etc. Du coup en général, quand je me balade dans la bibliothèque dans la journée, c'est que je suis super excitée par un truc. C'est pour ça que j'aime bien, je bouge, avec comme prétexte aller faire pipi, regarder l'ordinateur ou chercher des bouquins, mais ça participe aussi de ça. » (Marianne)

Elle s'amuse alors à faire des détours, à changer d'itinéraires, à passer par certains endroits plutôt que d'autres, « *juste histoire de se balader* » :

« J'aime bien la façon dont ça communique. C'est-à-dire que des fois quand je fais des recherches, je peux faire le tour de la bibliothèque sans jamais passer au même endroit. Parce que c'est vrai qu'il y a plein de lieux différents, et puis plein d'espaces, entre les plantes vertes en histoire, là [dans la salle bleue] avec ce puits, là… Donc, ouais, j'aime bien faire des parcours. Même quand je vais aux toilettes dans la journée, tu vois, des trucs comme ça, des fois je passe par là [par l'escalier qui descend dans la salle orange] ou je descends par là [par l'escalier qui descend dans le hall] ou je fais le tour [par la salle rose et les rampes qui descendent dans le hall]. » (Marianne)

Elle explique alors qu'elle évite de repasser par le hall car avec tous ses bruits qui résonnent et le fait qu'il ne soit pas le lieu du travail, la déconcentre. L'on comprend là que ses promenades sont véritablement des promenades pour stimuler le travail et non pour faire une pause… Une pratique de recherche d'inspiration qu'elle ne peut véritablement assouvir que dans cette bibliothèque : « *c'est vachement mieux ici, parce qu'à Beaubourg, c'est plat.* » Ici, elle peut tourner, changer de chemins, monter ou descendre de différentes manières, tout autant de déplacements physiques variés qui, à l'en croire, seraient propices à la circulation des idées.

Le mouvement

La bibliothèque est à la fois ouverte sur le mouvement extérieur, la circulation automobile, et sur le mouvement intérieur, la circulation des passants dans la galerie-pont et celle des lecteurs à l'intérieur de la bibliothèque.

« Le mouvement dans un truc comme ça, ça doit être très spécial. A mon avis, c'est unique dans cette bibliothèque. Enfin, je connais pas d'autres bibliothèques sur ce modèle. » (Lucien)

En effet, on aurait peut-être tendance à penser que le mouvement est peu propice à la concentration dans une bibliothèque. Lucien, par exemple, qui a besoin de « *faire le vide* » autour de lui, ne peut pas travailler dans un tel environnement. Pour lui, par ailleurs, les effets voulus – le mouvement sublimé – ne seraient même pas réalisés car il est omniprésent. Or pour que le mouvement produise des effets esthétiques, il aurait fallu plus de contraste, selon lui :

> *« C'est pas qu'on est happé par le mouvement, c'est plus insidieux. Je pense que tu perçois un tas de choses, les voitures qui passent là, tout ça, mais je pense que le mouvement il fonctionne pas très bien parce que c'est trop du gruyère. C'est-à-dire que si on veut créer du mouvement, il faut aussi créer des endroits où il est stoppé. »* (Lucien)

Pour d'autres interviewés, le mouvement peut aussi être une source de « *distraction* » indésirable. Il les incite à devenir des spectateurs. Yann avoue par exemple que lorsqu'il s'assoit face à la baie vitrée donnant sur la galerie-pont dans la salle brune, il ne travaille « *pas tellement* » :

> *« Je les regarde passer. (…) Là tu vois vraiment les démarches, en plus ça peut t'inviter à te demander ce qu'ils sont en train de se dire, etc. Là, c'est vrai, des fois ça peut trop te divertir. »* (Yann)

Mais ces places-là, Yann les choisit lorsqu'il est « *oisif* ». C'est-à-dire lorsqu'il cherche justement cette distraction qui se transforme alors en divertissement. Marianne explique d'une manière très pragmatique ce besoin de divertissement dans un lieu qui peut pourtant paraître inapproprié :

> *« Dans une bibliothèque t'es concentrée, je sais pas, finalement 70% du temps. Le reste du temps il faut de l'animation, parce qu'il faut que ça bouge. »* (Marianne)

Cependant, le mouvement peut s'avérer aussi, chez certains, propice au travail. D'une part parce qu'il rendrait les espaces de travail « *au contraire agréables* », « *une sensation où c'est pas austère* » (Yann), comparé à des salles de bibliothèque plus introverties, où l'on se retrouve à travailler devant un mur et face à l'immobilisme des lecteurs studieux. D'autre part parce qu'il pourrait devenir une source d'inspiration, comme dans les cafés où certains ont l'habitude de travailler.

> *« Ça dépend de ton état de concentration parce que cette circulation-là, ça peut être une émulation, ça peut être super… C'est comme marcher dans la ville, il y a un côté excitant qui fait que t'es vraiment dans le mouvement aussi. (…) Quand t'es dans un café tout simplement, ça revient au même. Tu vois les gens passer. Ici, ça a ce côté-là. Si tu es concentré, ça peut t'emporter. (…) Comme je n'aime pas le bruit [comme par exemple dans les cafés], je trouve qu'ici, pour ça, c'est pas mal. »* (Marianne)

Bibliographie

BAUDELOT Christian, 2000, « Préface », *in* Agnès CAMUS, Jean-Michel CRETIN & Christophe EVANS, *Les Habitués, Le microcosme d'une grande bibliothèque*, Paris, Bibliothèque publique d'information.

CAMUS Agnès, CRETIN Jean-Michel & EVANS Christophe, 2000, *Les Habitués, Le microcosme d'une grande bibliothèque*, Paris, Bibliothèque publique d'information.

CHAMPY Florent, 1998, *Les architectes et la commande publique*, Paris, PUF.

DAVOINE Gilles, 1998, « Bibliothèque de l'université Paris 8 », *in Le Moniteur architecture AMC*, n°92, p.40-43.

DESMOULIN Christine, 2000, « De volumes en volumes : dossier bibliothèques » *in D'Architecture*, n°99, p.18-35.

JULLIEN Madeleine, 1993, « La Bibliothèque de l'Université de Paris-8 Saint-Denis », *in Construire une bibliothèque universitaire*, sous la dir. de Marie-Françoise BISBROUCK et Daniel RENOULT, Paris, Éditions du Cercle de la Librairie, p. 128-145.

LORIERS Marie-Christine, 1998, « Passage du livre. Bibliothèque de Paris 8 – Saint-Denis » *in Techniques et architecture*, n°436, p.34-39.

PIANO Renzo & ROGERS Richard, 1987, « Une machine ouverte », *in Du plateau Beaubourg au Centre Georges Pompidou, Entretien avec Antoine Picon*, Paris, éd. du Centre Georges Pompidou.

RIBOULET Pierre, 2004, *Un parcours moderne*, Paris, Éditions du Linteau.

RIBOULET Pierre, 2003, *Ecrits et propos*, Paris, Éditions du Linteau.

RIBOULET Pierre, 1998, *Penser, bâtir, La bibliothèque de l'université Paris 8*, Paris, Université Paris 8.

RIBOULET Pierre, 1996, « Le caractère du bâtiment », in *Bulletin des bibliothèques de France*, Tome 41, n°5, p. 72-79.

SEGAUD Marion, 1984, *La petite monumentalité*, rapport pour la DGRST, Lassau-IERAU.

SEGAUD Marion, 1981, *Code et esthétique populaire en architecture,* IERAU.

ZIMMERMANN Annie, 2001, « Pierre Riboulet. Saint-Denis : la bibliothèque de Paris 8, ou le gai savoir », in *Urbanisme*, n°317, p.77-78.

La Médiathèque Jean-Pierre Melville - Marguerite Durand (Paris-XIIIe)

3
2

1. Une médiathèque de carrefour

La Médiathèque Jean-Pierre Melville est située à l'angle de la rue de Tolbiac et de la rue Nationale, implantation pertinente au carrefour de deux artères importantes du XIIIe arrondissement de Paris. Ce bâtiment à l'architecture remarquable et remarquée ne laisse pas indifférent avec sa façade de verre. Sans faire l'objet d'enjeux politiques majeurs, son architecture sert à souligner l'importance civique et le caractère public d'un tel équipement dans ce quartier du sud-est parisien, en pleine mutation.

Mais son intégration dans un tissu urbain assez composite, à proximité des tours de béton des Olympiades, des tours de la faculté de Tolbiac, des immeubles d'habitation HLM des années trente et autres immeubles des années soixante-dix, n'est pas une évidence.

Sa façade de verre qui permet à la fois la transparence et la lisibilité de l'intérieur depuis l'extérieur représente, elle, à l'évidence, toute sa force d'attraction et même plus, en proposant d'effacer sinon d'atténuer les frontières entre l'intérieur et l'extérieur, entre le bâtiment et la ville.

Depuis son ouverture en 1989, la médiathèque prête en moyenne 600 000 documents par an, enregistre 23 000 personnes inscrites au réseau, et reçoit en moyenne 2 500 personnes par jour[1].

Parmi les usagers, il y a ceux qui viennent emprunter, ceux qui ne font que passer, ceux qui viennent emprunter et travailler, seul ou à plusieurs... la déclinaison est presque infinie.

Avant de présenter quelques éléments concernant la population de notre enquête, voyons ce que peuvent nous apprendre les statistiques tirées du rapport d'évaluation[2].

Parmi le public des « emprunteurs »[3], quelques chiffres méritent d'être mentionnés même si ils ne permettent pas de répondre à toutes nos questions.

• Par exemple, quel est le lieu de résidence de toutes les catégories d'usagers : Habitent-ils à proximité de la médiathèque, dans le quartier, dans le XIIIe, dans Paris, en banlieue, en province ?

[1] Interview auprès de la conservatrice de la médiathèque J.-P. Melville, Christine Orloff, en juillet 2004.

[2] *Statistiques 2003. Rapport de synthèse : Fonds, prêts, acquisitions et emprunteurs*, Mission évaluation et prospective, Service scientifique des bibliothèques, avril 2004.

[3] L'expression relevée d'« emprunteurs» désigne les usagers inscrits à la Médiathèque J.-P. Melville (et éventuellement au réseau) dont on connaît quelques caractéristiques socio-démographiques, ce qui ne doit pas nous faire oublier la part importante d'usagers non inscrits, également usagers des lieux, dont on ne sait rien.

En revanche, nous savons que la population des « emprunteurs » est jeune.

En effet, la plus grande proportion concerne les garçons et les filles âgés de 20 à 24 ans qui représente 15 %, contre 12,9 % pour les 25-30 ans et 10,4 % pour les 30-34 ans. Au-delà, les proportions passent en dessous de la barre des dix pour cent progressivement.

•Y a t-il plus d'hommes que de femmes ?,

Contrairement à ce que nous avons observé *in situ*, une majorité masculine répartie dans certaines zones de la médiathèque, notamment au rez-de-chaussée, ce sont les femmes qui sont les plus nombreuses parmi les usagers inscrits, emprunteurs. Est-ce à dire qu'elles lisent, écoutent et visionnent plus volontiers chez elles tandis que les hommes sont plus enclins à consommer sur place, plus à l'aise dans les espaces publics ?

3
2

Médiathèque J.-P. Melville*
› la façade d'angle

* Les photos, plans et élévation sont tirés de " A livre ouvert. Médiathèque J.-P. Melville et Bibliothèque M. Durand, Paris ", *Techniques et architecture*, 1989, n° 384, pp. 62-69.

• À quelles catégories socioprofessionnelles appartiennent-ils ?

Un autre élément corrélatif au premier est la forte proportion d'étudiants et élèves, ils représentent 31,1 %, filles et garçons confondus. Les autres catégories socioprofessionnelles importantes concernent les cadres, professions intellectuelles supérieures à la hauteur de 16,8 % et celle des professions intermédiaires, de 13,5 % et enfin les employés 10,5 %.

La population de l'enquête, composée de cinq personnes dont une appartenant au personnel de la médiathèque, ne prétend évidemment à aucune ambition de représentativité. Il s'agit d'informations rapportées par les personnes rencontrées lors d'entretiens d'une heure environ qui proposaient un parcours commenté à l'intérieur du bâtiment (comme à l'extérieur). Au-delà des portraits esquissés, deux catégories d'usagers apparaissent : ceux qui empruntent et qui travaillent à la médiathèque et ceux qui empruntent mais qui n'y travaillent pas.

Une seule remarque d'ordre méthodologique à propos du discours recueilli et qui, à notre avis, détermine en partie sa construction. Fort de leur expérience ancienne d'étudiant (à l'exception d'une personne pour qui cette situation est actuelle), tous nos interlocuteurs ont montré une certaine distance, critique dans leurs descriptions des espaces et de leurs usages, comparant ceux-ci avec ceux d'autres bâtiments comme des bibliothèques ou médiathèques de quartier, ou bien le Centre Georges Pompidou, la BNF ou encore la bibliothèque Sainte-Geneviève.

La première observation qui en découle est que tous reconnaissent au bâtiment des architectes Daniel et Patrick Rubin, les qualités spatiales d'ouverture, de luminosité, de grandeur et de clarté qu'ils n'ont jamais retrouvé ailleurs.

2. Portrait des interviewés

Laurent

42 ans, marié, père de deux enfants, Laurent est originaire de Chatou, en banlieue parisienne. Il y passe son enfance avant de venir habiter à Paris. Il fait des études en histoire de l'art à la faculté de Tolbiac puis en cinéma dont il obtiendra respectivement la maîtrise. Actuellement, il exerce le métier de Conseiller pédagogique d'orientation dans un collège public parisien et habite un appartement de trois pièces géré par l'OPAC, dans le XIII^{e} arrondissement de Paris.

Grand consommateur de bibliothèques parisiennes, il fréquente depuis longtemps la Médiathèque J.-P. Melville (plus de 10 ans), celle-ci répondant à des besoins différents à chaque moment important de son évolution. Ainsi, lorsqu'il était étudiant en histoire de l'art à la faculté de Tolbiac, puis, habitant dans le XII^{e} arrondissement, étudiant en cinéma, puis enfin, devenu père de famille et résidant dans le XIII^{e} non loin de là, il partage aujourd'hui son intérêt avec sa fille de 10 ans et l'usage régulier pour cette médiathèque.

Il a toujours fréquenté plusieurs bibliothèques à la fois parmi lesquelles Picpus, la bibliothèque Sainte-Geneviève ou encore la bibliothèque François Mitterrand (BNF).

Aujourd'hui, il vient régulièrement pendant les grandes vacances scolaires, « *c'est un rendez-vous annuel* » avec la médiathèque au cours duquel il emprunte une dizaine ou quinzaine de romans. Dans le courant de l'année, il vient régulièrement emprunter des livres, « *des nouveautés* » et aussi des CD, parfois des vidéos ou DVD mais uniquement pour les enfants.

Par ailleurs, il vient exprès pour lire à la médiathèque (le plus souvent, un livre en cours) - en alternance avec un café du quartier -, aussi pour travailler lorsqu'il préparait des concours. Son itinéraire habituel consiste à déposer au retour des CD ou livres empruntés pour s'en libérer, regarder à nouveau sur le panneau des nouveautés ainsi qu'à la table près de l'escalier, les livres qui l'intéressent puis pianoter sur l'ordinateur pour faire une recherche. Soit il repart après avoir emprunté, soit il monte pour lire sur la coursive, en priorité celle du second étage, comme les jeunes étudiants familiers des lieux.

Nathalie

33 ans, mariée, mère de deux enfants, Nathalie est également originaire de Chatou, en banlieue parisienne. Elle fait des études de sociologie à Paris V - Sorbonne et après la licence, fait une formation de professeur des écoles en IUFM, métier qu'elle exerce aujourd'hui dans une école publique de la banlieue parisienne.

Nathalie a un usage très ponctuel et fonctionnel de la médiathèque, n'éprouvant aucun plaisir sinon même une certaine répulsion à fréquenter les lieux représentatifs de la culture savante ou scolaire. Elle vient parfois pour emprunter des CD, ou vidéos pour les enfants, venait pour « *profiter* » des livres pour enfant à l'étage jeunesse avec le dernier et ponctuellement, profite du fonds bien fourni dans certains domaines pour se documenter et trouver des illustrations pour son travail. Elle arrangera une convention avec la médiathèque et son école pour l'emprunt de livres pour les enfants de sa classe.

Son itinéraire habituel dans la médiathèque consiste à entrer et après s'être débarrassé des CD, cassettes VHS empruntées ultérieurement au retour emprunt, soit elle reste au rez-de-chaussée pour consulter des cassettes ou DVD pour les enfants, et tournicote près des BD (pour elle), soit elle monte directement à l'étage jeunesse avec le plus petit.

Même si elle n'a aucune difficulté pour se repérer dans l'organisation intérieure de la médiathèque, jugeant même la lisibilité de la signalétique assez sobre mais colorée, Nathalie ne connaît pas l'étage du second.

Carolina

Carolina, célibataire, âgée de 38 ans, habite Villejuif depuis quelques années. Elle a une maîtrise de Lettres Modernes et a enseigné le français comme maître-auxiliaire au collège puis en lycée. Puis, elle change d'orientation et travaille dans plusieurs CDI. Aujourd'hui, elle travaille à la Médiathèque J.-P. Melville comme bibliothécaire vacataire depuis deux ans, recrutée de façon privée sans passer par le système de concours.

Elle insiste sur son statut précaire qui fait socialement la différence. Socialement seulement parce que du point de vue des lecteurs comme de celui de l'organisation du travail entre collègues (planning), il y en a peu. En effet, chaque membre du personnel, quel que soit son statut (magasinier, adjoint administratif ou bibliothécaire adjoint) alterne par tranche d'une heure et demie, d'un poste à l'autre au cours de la journée : de la discothèque et coursive audiovisuelle du 1er à la salle de lecture du second ou encore au prêt retour ou inscriptions du rez-de-chaussée.

On peut donc occuper au moins trois postes dans une même journée, sans compter la charge d'une partie du fonds dont seulement les bibliothécaires titulaires s'occupent, travail se déroulant alors dans les « *petits* » bureaux.

Marianne

Marianne a 26 ans et est originaire du Calvados où elle a vécu toute son enfance. Elle fait des études supérieures de Lettres Modernes à Caen et vient à Paris à l'âge de 22 ans d'abord travailler (dans une compagnie de danse) puis reprendre des études supérieures. Elle obtient un DEA de théâtre et un CAPES de Lettres. Elle prépare actuellement un doctorat de théâtre. Elle a habité dans plusieurs quartiers de l'Est parisien (XXe, XIe, Xe), toujours en location, et fréquente différentes bibliothèques et médiathèques parisiennes dont celle de son quartier de résidence. Quand elle vient à la Médiathèque J.-P. Melville, souvent, elle papillonne au rez-de-chaussée, passant d'une zone de consultation à l'autre, avant de venir éventuellement s'installer dans la coursive à l'étage.

François

François a une trentaine d'années et a enseigné la philosophie dans le secondaire comme vacataire. Parisien d'origine puisqu'il est né à Paris XVe, il a vécu en banlieue et aujourd'hui réside dans un hôtel social du XVe arrondissement.

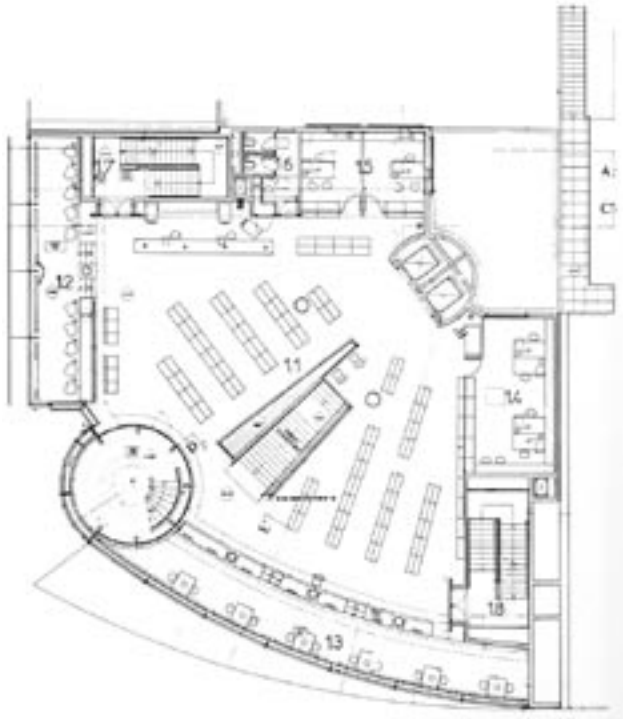
François vient à la Médiathèque J.-P. Melville depuis quatre ans, tous les jours ouvrables ou presque, avec une interruption d'un an et demie, période durant laquelle il fréquentait plutôt la bibliothèque de « *Beaubourg* ». Il fréquente la médiathèque pour plusieurs raisons :

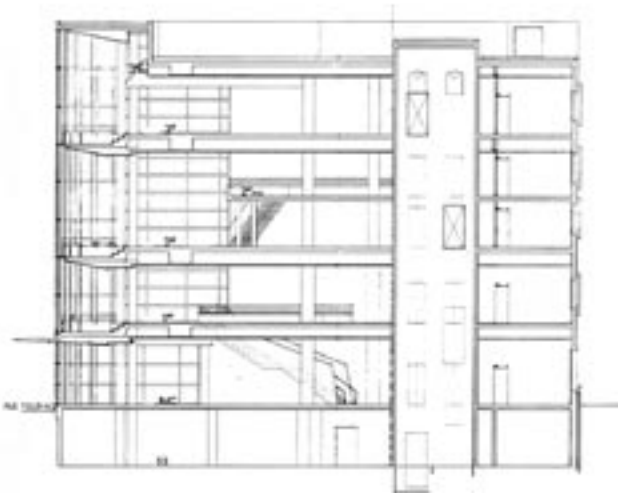
Parce que l'édition de Platon en français et grec, ne se trouve pas partout, parce que c'est à 20 minutes de métro de son « *domicile* », aussi parce qu'il n'y a pas de file d'attente à l'entrée, quand il arrive habituellement vers 13 h 30, 14 h (même le samedi).

La situation de François est particulière, vivant depuis quelques années une certaine forme de précarité sociale. Ancien étudiant, ancien enseignant du secondaire, il mène une vie intellectuelle intense, travaillant dans diverses bibliothèques la philosophie et/ou la phénoménologie.

Son itinéraire habituel à la médiathèque consiste à entrer dans le hall, aller systématiquement aux toilettes avant de monter au premier étage, prendre les livres de philosophie, puis monter au second, prendre les dictionnaires et s'installer dans la salle de lecture où il trouvera sa place idéale pour travailler.

3
2





Médiathèque
J.-P. melville
› plans et élévation.

3. Des espaces bien hiérarchisés

3.1. Les sous-espaces du rez-de-chaussée

Après avoir franchi le seuil de la médiathèque composé d'un sas d'entrée fait de deux doubles portes vitrées et d'un portillon central coincé entre deux poteaux antivols de la taille d'un homme, s'ouvre un large espace d'accueil d'où l'on peut distinguer plusieurs sous-espaces. Sur la gauche, un long comptoir ou bureau d'accueil réservé au retour prêt et aux inscriptions suit le linéaire de mur du fond. Cette zone mouvementée et parfois bruyante, plus ou moins pleine selon les heures d'affluence, n'attire pas spécialement l'attention du visiteur qui entre pour la première fois.

A droite, c'est une autre aventure, celle du découpage des lieux en différents sous-espaces, qui laisse deviner une drôle de cohabitation entre deux espace-coins lecture : « l'espace revue » situé le long de la baie vitrée qui donne sur la rue et « l'espace tables carrées » situé derrière les ascenseurs, à proximité des BD et du fonds asiatique — séparés l'un de l'autre par des espaces de consultation et de circulation tels que les rayonnages vidéo, DVD et tous les petits espaces autour de l'escalier, derrière les ascenseurs, etc.

Ces zones, coins ou encore territoires correspondent chacun à des usages ou séquences particulières d'un lecteur idéal : consulter un magazine, lire un quotidien ou bien lire une BD, déambuler dans les rayons vidéo, DVD ou romans. Carolina, observatrice plus qu'avertie par sa fonction de bibliothécaire, annonce l'idée d'un découpage des lieux, d'une façon à la fois simple et directe :

> *« C'est-à-dire que moi, j'identifie la bibliothèque et les lieux à l'usage que les lecteurs en font. Par exemple, pour moi, la bibliothèque, il y a différents endroits, différents lieux et pour chaque lieu, il y a un type de public, enfin c'est pas toujours rigide mais on va retrouver les mêmes types de… »* (Carolina)

Le hall d'entrée, un petit Centre Georges-Pompidou

Plus que l'extérieur et ses efforts esthétisants, ce sont les qualités intérieures de l'entrée qui, pour Laurent, représentent ou constituent un quelconque appel à la lecture, à la culture : un espace vierge, ouvert, spacieux, libre telles sont les qualités d'un espace d'accueil qui contribuent à donner envie d'entrer et peut-être même envie de rester, comme, un « *appel d'air* », selon son expression :

> *« Justement ça donne envie d'investir un terrain vierge. C'est-à-dire quand le terrain est ouvert, c'est un appel ; c'est comme un appel d'air. C'est quelque chose de plutôt accueillant, où tu te sens libre. C'est-à-dire, tu rentres, tu n'es pas assailli par quelque chose qui ferme l'entrée, au contraire l'entrée c'est fait pour être le plus ouvert possible, après tu y trouves ou pas mais au moins, tu sais que tu peux circuler sur deux, trois mètres sans rencontrer un livre, sans rencontrer une personne, sans rencontrer un bureau. Bon c'est déjà positif. Et puis tu as envie d'aller un peu plus loin. C'est comme un premier accueil, comme un lieu intermédiaire entre le dehors et le derrière dirais-je. Quand je dis que c'est ouvert, c'est ouvert aussi à ton regard, c'est-à-dire quand tu rentres, tu peux indifféremment, tu vois les nouveautés, tu vois en arrière fond la littérature policière et de science fiction, tu vois les*

bureaux, tu vois les petites tables, tu vois l'ordinateur, tu vois les revues qui sont visibles de l'extérieur. Tu n'es pas loin de deviner les vidéos. Tu as quand même une marge de manœuvre, on te laisse le choix. C'est-à-dire que tu rentres et on te dit, voilà, choisissez un peu où vous voulez aller, on ne vous agresse pas, vous êtes libre. Vous pouvez même repartir si vous voulez. Et le fait de pouvoir repartir, eh bien ça permet de rester. Voilà, voilà. » (Laurent)

Marianne, elle aussi, relève les qualités d'un espace accueillant parce que ouvert (ouvert au regard, ouvert à tous, ouvert à la lumière, à l'esprit…), parce que non réservé, c'est-à-dire « *qu'on peut rentrer comme ça, jeter un coup d'œil* ». Le ton perd de son enthousiasme lorsqu'elle en vient à évoquer une réalité qui contredit largement encore les représentations ordinaires d'un espace comme celui d'une bibliothèque. En effet, en plus des poteaux antivol qui décorent le seuil d'entrée, la présence d'un vigile posté à l'entrée n'est pas sans conséquence. Toutes les personnes interviewées s'en étonnent et sont choquées, possiblement même énervées par cette logique sécuritaire car elle assimile l'entrée du bâtiment à celle d'un espace de consommation de masse, type supermarché ou galerie commerciale et s'oppose farouchement aux impressions premières d'ouverture, de mise en confiance, voire de liberté.

« C'est bien parce que comme c'est un espace ouvert, c'est accueillant. Ce n'est pas un endroit réservé. On sent qu'on peut rentrer comme ça, jeter un coup d'œil. Bon à part que souvent il y a un agent de sécurité, je trouve ça très agaçant ! Bon j'ai vu ça à l'heure de la fermeture, par exemple. Bon ils sont un peu stressants. C'est aussi le coup des antivols, ce qui est normal mais je trouve que ça reste choquant dans une bibliothèque.
— Vous ne vous sentez pas forcément en sécurité en voyant un agent de sécurité ? [rires]
— *Non !* [rires] *C'est louche, c'est louche ! Non, et puis être soupçonné dès le départ, que le présupposé c'est qu'on puisse voler quelque chose, c'est assez énervant. Oui, il devrait y avoir une relation de confiance, surtout dans une bibliothèque parce que c'est pas un super marché ! Du coup, quand il y a un agent de sécurité en plus, là ça fait vraiment mal quoi ! Forcément ça donne moins envie de rentrer qu'un espace qui serait complètement ouvert…*
— Ça rappelle l'espace de consommation… qu'il est aussi ?
— *Oui oui. Oui, qu'il est, mais sur un système d'emprunt. Et on prend quand même plus son temps dans une bibliothèque que voir les enfants là-haut. Voilà une petite fille pied nue qui regarde comme ça… dans un supermarché c'est autre chose ! Ça donne un peu cette impression. »* (Marianne)

Le « sas d'entrée » récupère quelques critiques d'ordre pratique, qui laissent deviner que les allées et venues des uns et des autres au moment de l'entrée comme de la sortie ne sont pas toujours sans surprise, comme l'explique Nathalie :

« Eh bien, elle est assez… elle fait claire et spacieuse mais en même temps, je sais que dans l'utilisation, tu vois, souvent les portes c'est assez… tu vois pas forcément, l'hiver, si il y a quelqu'un qui va sortir ; pour peu qu'il y ait un peu de soleil ou autre, la lumière est renvoyée par les vitres et ça fait une espèce de contre-jour et souvent tu as des petites surprises quoi ! Ah pardon ! Oui ça m'est déjà arrivée ! C'est pas dramatique non plus mais tu as un effet de surprise quoi ! »

L'impression d'espace et de liberté de circulation dans le hall rappelle à certains l'entrée du Centre G. Pompidou.

« Les gens vont et viennent. Alors que, même certaines médiathèques, comme on a accès uniquement par l'ascenseur aux différents étages, alors qu'ici, vous avez l'escalier central là qui me rappelle, oui, le centre Georges Pompidou. Enfin là c'est pas un escalator mais c'est surtout ça. Et puis sinon, j'ai trouvé que c'était grand. » (Carolina)

En plus de ces impressions générales, Carolina s'interroge sur le « *face à face* » bibliothécaire et lecteur, au guichet d'accueil et traduit certains de ses sentiments. Peut-on en déduire des informations sur le lien tissé entre le lieu et l'identité de la personne, qu'elle soit sociale, familiale ou professionnelle ? Carolina évoquera à plusieurs reprises ce sentiment du chez-soi qu'elle ressent dans certaines situations, au cours de sa journée de travail.

« Des fois, je vais pour enregistrer un document, je me rapproche là [au comptoir, guichet des retours...] *et tout à coup, je me dis : ce n'est pas le même regard ; on se sent non pas surveillé mais c'est impressionnant. Et à ce moment-là, je comprends l'attitude, parfois, de certains lecteurs si on est un peu trop agressive ou si on ne prend pas le temps d'expliquer. Voyez par exemple, nous, on va dire : mais oui, c'est évident, c'est tel prêt, tel document, mais quand on est de l'autre coté, tout est multiplié, tout ce qui est dit va être... il y aura toujours un peu plus d'agressivité quand on le reçoit que quand on l'a dit ! Et moi, je m'en suis rendue compte quand j'étais là* [c'est-à-dire, de l'autre côté du guichet, côté client], *et je me disais : ah, il faut faire attention parce que quand tu es assise, ça a l'air d'être chez toi mais de l'autre côté... Ah, fais attention parce qu'ils n'ont pas le même regard ! D'ailleurs on voit certaines personnes qui n'osent pas approcher, qui disent : « excusez-moi ». »* (Carolina)

L'espace « revue »

D'une façon générale, l'espace coin–revue est d'abord un espace connu du public parce que visible depuis la rue. Il a sans doute une fonction de représentation, sorte de carte de visite du bâtiment dans la mesure où il fait partie intégrante de la façade et présente la médiathèque. D'ailleurs, les personnes interviewées ne sont pas des lecteurs de quotidien à la médiathèque. Pour eux, ce n'est pas un endroit où l'on va lire le journal, et difficilement des revues. Pour autant, ils ont tous un avis sur cet endroit et la question de son usage.

« Là c'est bien, enfin à chaque fois que je passe de l'extérieur, tu vois tous les gens qui lisent et tout et c'est vrai que c'est hyper clair. Alors je ne sais pas au niveau du confort des sièges, je ne sais pas, je ne m'y suis jamais installée mais je trouve que c'est marrant parce que tu vois beaucoup de gens qui viennent et qui lisent les journaux et tout et je trouve ça sympa en fait. [elle regarde les revues] *»* (Nathalie)

Pour Laurent, cet espace n'est pas agréable. Parce qu'il n'est pas lecteur de quotidiens, parce qu'il n'aime pas lire debout ou sur de petites chaises métalliques peu confortables et surtout souvent peu libres. En effet, quel que soit le moment de la journée, c'est un espace suroccupé qui fait véritablement l'objet d'un assaut dès l'ouverture de la médiathèque ! Les relevés effectués lors de nos observations régulières permettent de confirmer le fait que cet espace est presque à toute heure de la journée occupé à cent pour cent mais également, qu'il s'agit bien d'un territoire essentiellement masculin.

En revanche, pour Marianne, c'est un endroit agréable en ce qu'il permet de s'ouvrir à un monde divers et différent presque par principe, parce que l'aspect public de cet endroit qu'elle assimile à une « *place* » (pour ne pas dire à une place publique) ou à une « *terrasse de café* » domine. Il l'attire aussi pour ses qualités d'ouverture sur la rue, de luminosité, d'espace généreux et de mobilier, tout cela constituant une ouverture sur le monde.

3
2

Le coin des « tables carrées »

Le coin des tables carrées est un espace particulier parce qu'ambigu. Doit-il être identifié comme un espace de lecture ou plutôt comme un espace de convivialité ?

Tout le monde s'accorde pour dire combien il est d'abord un « *lieu de passage* » ou de circulation par opposition à un « *lieu fixe* » qui lui serait plutôt défini comme espace de lecture. Pourtant, des « tables de lecture » délimitent des sous-espaces dont l'usage reste à définir, à proximité des ascenseurs et de l'escalier qui drainent toutes sortes de gens.

En somme, ce n'est pas un espace propice à la lecture, au travail et à la concentration – mais plus favorable au « *butinage* », à la discussion et au rassemblement d'individus qui ne se croisent jamais ailleurs dans la ville.

> *« C'est un lieu qui est un peu plus convivial et qui rassemble des gens qui sont pas forcément dans les catégories socioprofessionnelles de ce qu'on pourrait attendre, des gens très, très pauvres qui viennent ici s'asseoir et qui discutent un peu fort, des clochards. Donc on n'est pas vraiment dans une ambiance de tranquillité et propice à la lecture. Je ne me suis jamais assis là. Ça fait très longtemps que je viens à Melville et jamais, jamais là. Il y a aussi une espèce de pylône comme ça derrière lequel on se trouve, je ne sais pas, je n'aime pas du tout. Je ne trouve pas que ce soit un coin lecture. Et pourtant il y a des gens qui s'asseyent et qui lisent. Mais moi, jamais.*
> – Il y a trop de passage ?
> *– Il y a trop de passage, c'est trop près de l'ascenseur, il y a un peu trop de bruits et puis c'est pas un coin qui est fait un lieu de lecture, c'est bizarre. Là-haut quand on va monter, il y a des lieux, qui sont identifiés. Ce sont des espaces qui sont réservés. Là j'ai l'impression que ce n'est pas un espace qui est réservé, c'est un espace qui est plutôt ouvert, et à la limite, j'ai l'impression que c'est un espace qui est réservé à l'emprunt de livres et pas un espace réservé à la lecture. Et on a mis des tables en plus, pour permettre éventuellement aux gens de lire. Je ne trouve pas ça très bon. Pour moi, je n'identifie pas ça comme un espace de lecture. A la limite, tout à l'heure, avec les revues, quand on a vu les petites chaises pour lire, ça peut se concevoir, que quelqu'un vient dix minutes et s'en va, d'accord. Mais là, moi je ne le ressens pas comme tel.*
> – C'est plus un lieu de rencontres ou bien d'emprunt de livre ?
> *– C'est plus un lieu de passage, pour moi, c'est un lieu de passage, mais ce ne sont pas des gens qui lisent. Ce sont plus des gens qui viennent pour trouver un peu de chaleur ou des choses comme ça.»* (Laurent)

On rejoint alors l'idée selon laquelle on vient ici plus pour le coin que pour l'espace ou le document.

> *« C'est un lieu de passage.*
> – C'est un lieu de passage ?
> *– Oui. Entre les BD, les gens qui rentrent, les vidéos etc., forcément ça peut pas être un lieu fixe. »* (Marianne)

Des usagers masculins

D'après nos observations (confirmées par une personne interviewée), le rez-de-chaussée est majoritairement investi par des hommes, d'âges variés, même si la tranche d'âge 25 à 35 ans domine. Alors que « l'espace revue », tout comme l'espace CD du 1er étage, intéresse une majorité d'hommes, les femmes, elles, se trouvent plus souvent au rayon littérature ou romans dans la pénombre des rayonnages du fond – comme dans une arrière-boutique ?

> *« Par exemple, ici, ce sont les magazines et puis les quotidiens. Il y a des hommes mais il y a beaucoup plus d'hommes que de femmes ou d'enfants, vous avez remarqué ! Donc si on fait le tour, ici, c'est le lieu des hommes !* [petits rires] *Enfin bon. D'ailleurs, en général, le rez-de-chaussée, c'est là où il y a le plus d'hommes »* (Carolina)

En effet, si l'on rend compte du taux d'occupation de cet espace-coin revue, toutes les chaises sont occupées principalement par des lecteurs masculins (relevés effectués lors de cinq passages au mois de juillet et octobre 2004 : 13 hommes pour 2 femmes ; 10 hommes pour 4 femmes ; 13 hommes pour 3 femmes ; 16 hommes pour 1 femme ; 14 hommes pour aucune femme) et ce, quels que soient les moments de la journée ; sans oublier le fait que certains usagers montent s'installer sur la coursive du premier étage, munis de leur revue ou de leur quotidien. Plusieurs hypothèses peuvent être avancées pour expliquer cette dominante : 1) les hommes ont plus de temps libre que les femmes parce que moins de charges d'ordre domestique ou familial ; 2) et surtout, les individus sans occupation professionnelle, dits inactifs, sont plus souvent des hommes que des femmes, ce qui explique qu'on les retrouve plus souvent dans les bâtiments publics et gratuits.

Usagers des lieux plus que des documents

Outre cette prédominance masculine, il est intéressant de regarder comment les usagers du rez-de-chaussée, sans faire de catégories abusives (parce que peu construites sociologiquement), utilisent et donnent sens à leurs pratiques de ces espace-coins.

> *« Par exemple, les quotidiens, les magazines et puis également là, le coin, des bandes dessinées, c'est un peu le même type de lecteurs. Vous voyez, c'est des personnes qui viennent pour utiliser les lieux plus que les documents. Bien sûr, c'est important d'avoir* Le Parisien *du jour, je ne dis pas le contraire, mais il y a aussi le lieu. »* (Carolina)

Mais qui sont-ils ? De quels usagers s'agit-il ? Constituent-ils une catégorie à part ?

Une bonne partie des lecteurs de bandes dessinées ou de magazines reste facilement une demi-journée au même étage, sinon la journée entière. Ces lecteurs ont donc du temps.

Usagers des coins plus que de l'espace

Ces différents espaces-coins prennent ici toute leur importance lorsqu'on comprend que leur fonction n'est pas tant de permettre la circulation des idées

d'un espace à l'autre à partir de lectures diverses que de permettre d'être là et d'y rester (éventuellement même, en bonne compagnie ?). Le sentiment d'être en terrain connu, à la fois familier pour soi et reconnu par les autres, s'inscrit donc exactement dans une logique de construction d'un lien social et s'oppose à celle de l'exclusion qui va jusqu'à rendre invisible l'individu dans l'espace le plus public.

> *« Je me disais justement que probablement, c'est des endroits importants, beaucoup plus que les endroits de passage, voyez les escaliers, où c'est anonyme en fin de compte. »* (Carolina)

Carolina fait référence à la différence culturelle entre les États-Unis et la France pour expliquer la différence de conception des aménagements intérieurs des bibliothèques, où l'existence de coins et d'espaces de travail individuels semble répandue chez le premier alors qu'elle est encore rare chez le second. Il n'y a qu'à regarder les bibliothèques universitaires françaises pour en être convaincu. D'ailleurs, que disent les anthropologues de l'espace concernant la signification du coin ?

> *« L'espace, enfin le lieu, c'est un lieu de passage. Voyez. Alors que certains viennent vraiment chercher les coins ! Voilà !* [rires] *Oui parce que j'imagine qu'on peut pas vraiment rêver ou créer dans sa tête quoi sinon... »* (Carolina)

Carolina va même jusqu'à qualifier ces coins de « *sacré* » pour expliquer en quoi ils sont des espaces de la rêverie, selon l'expression de Bachelard, des espaces « *fixes* » selon une personne interviewée qui, de ce fait, autorisent à s'envoler dans la rêverie ou l'abstraction.

L'escalier, une transition avec le premier étage

Même si l'on retrouve certains lecteurs dans l'espace de la coursive du premier étage munis de livres provenant du fonds asiatique du rez-de-chaussée ou de revues, de quotidiens, Marianne rappelle bien la distinction entre ces différents espaces : les espaces-coins du rez-de-chaussée sont plus adaptés à une activité légère et ponctuelle (de la consultation), ceux de l'étage sont plutôt réservés à l'étude et à la concentration [nous y reviendrons dans la partie 4.3., intitulée *La médiathèque : un espace de travail, un espace de consommation ?*]

> *« Dans une bibliothèque comme ça, c'est plus de l'ordre du butinage, disons. Du coup, une table comme ça, elle est adaptée puisque je ne suis pas là pour me concentrer forcément, je pose mon sac et puis, je vais regarder un peu selon les moments. »* (Marianne)

L'escalier situé au centre du hall d'entrée, orienté de biais mais parallèle au sens de l'arrivée, propose une certaine continuité entre le rez-de-chaussée et le premier étage. Il accueille les déplacements des usagers et du personnel avec une vraie légèreté, grâce à la « *transparence* » de ses marches et semble bien intégré.

Médiathèque
J.-P. Melville
› en h. à g. : l'espace CD
› en h. à d. : l'espace BD
› en b. à g. : une salle de lecture
› en b. à d. : la coursive en façade.

3.2. Premier étage

Cette sensation d'ouverture en arrivant à l'étage est, semble t-il, entretenue d'une part, par la largeur généreuse de l'escalier ajouré et d'autre part, par l'arrondi des angles des murs du fond qui, comme à chaque étage, contribue à rendre l'espace plus agréable par opposition aux angles droits qui mettraient le « *lecteur en boîte !* »

Le premier étage est composé de trois espaces clés : la coursive sur rue, la « discothèque » et la coursive audiovisuelle. C'est bien entendu le premier qui attire toute l'attention et devient objet de nombreux discours des plus enthousiastes.

La coursive, une place de choix quand on a le choix

D'après nos observations, la coursive est un endroit où l'on vient travailler, souvent muni déjà de ses propres affaires. L'ambiance est plutôt studieuse malgré les déplacements d'usagers qui, depuis le rez-de-chaussée, viennent s'y installer pour lire quotidien, revue ou livre de littérature étrangère, profitant de l'aspect plus convivial sinon confortable du lieu. Un relevé des objets et affaires qui accompagnent les lecteurs permet de recenser cette diversité : ordinateur, magazine, roman, bande dessinée, livre d'art, polycopié de cours de maths ou de droit, quotidien ou encore livre dont on devine, de loin, la calligraphie chinoise, walkman… C'est en ce sens, sans doute, qu'il est l'espace le plus fédérateur de la médiathèque ; les autres espaces, salles ou coins étant plus identifiés autour d'une seule fonction, d'un seul usage.

Pour Laurent, c'est un espace ouvert, hyper agréable, lumineux et surtout réservé à la lecture, où il a spontanément envie de s'installer pour lire ou pour travailler.

> *« Déjà, parce qu'il n'y a quasiment pas d'emprunts, il n'y a pas de gens qui circulent. Ensuite, il y a une visibilité qui est très importante* [façade bais vitrées sur rue] *Quand on veut se reposer, on peut regarder les gens marcher, c'est bien. Et puis le dernier point, c'est comme c'est relativement silencieux, on peut quand même se concentrer. Moi je peux venir ici pour lire ou pour étudier, enfin étudier des textes liés à ma profession ou à d'éventuels concours. Donc quand je vais ici pour étudier, si j'ai du silence, je peux me concentrer, donc ça c'est positif. »* (Laurent)

Si pour certains, ces qualités spatiales donnent à la coursive tout son attrait au point d'y choisir sa place favorite, pour François, elles sont au contraire tout ce qu'il redoute dans un espace de travail. Il est alors intéressant de peser le pour et le contre des arguments des deux usagers qui, à bien des égards, se ressemblent. Pour l'un, la lumière, la vue sur l'extérieur, la diversité des activités des lecteurs représentent tout ce qui peut le faire dévier du chemin de la concentration qu'il est venu chercher en travaillant quotidiennement la philosophie à la médiathèque : une concentration intérieure par le travail…

> *« Par contre là, ici très désagréable parce que comme on a une pleine vue dehors, on tend à être très facilement déconcentré. On travaille, on regarde et finalement on regarde, on regarde des gens, on regarde les bus qui*

passent et finalement on ne travaille plus ! C'est pour ça que je préfère aller au deuxième étage, là où... on n'a pas de vue sur l'extérieur. Mais c'est difficile de se concentrer parce qu'on tend à avoir le regard fixé vers l'extérieur. Pour être concentré, il faut être très intériorisé, alors que là c'est plus difficile. Il y a de l'animation, le regard est curieux donc...
— Ça attire ? Et le fait d'avoir beaucoup de lumière, par l'extérieur ?
— *Oui voilà. Oui mais ça distrait de sa concentration. »* (François)

La lumière naturelle peut devenir une agression, le bruit également. François change de place une fois sur deux et semble avoir privilégié ces deux critères principaux pour construire sa place idéale : dans la salle de lecture du second étage, à l'extrémité d'une table, si possible à l'extrémité opposée au bureau des renseignements et surtout, faisant dos à la lumière naturelle qui, de ce côté-là, est de fait importante.

Au contraire, pour Laurent, ces mêmes attributs donnent à la coursive tout son attrait : la luminosité, l'ouverture sur l'extérieur, la proximité avec la vie ordinaire, la mise à l'écart de cet espace « *un peu coupé* » par rapport au corps du bâtiment contribuent – en partie – à démythifier l'usage de la médiathèque, de son caractère solennel, sacré, silencieux, isolé et même élitiste :

« Sinon là [coursive sur rue]*, il y a un espace de lecture où j'aime bien me rendre. Donc c'est un peu coupé. Alors là, il n'y a que de la lecture, comme on voit. Là, il y a des petits emprunts de livres, de consultation ou d'emprunt mais c'est à la marge et les gens viennent ici plutôt pour lire et c'est plus ou moins tranquille. Avec vue sur le Mac Do d'en face, ce qui est quand même assez sympathique, comme ça on allie deux cultures différentes. »* (Laurent)

Contrairement à la salle de lecture du second qui cumule certains inconvénients notoires tels que la proximité des corps, des bruits, des mouvements, des objets et même des lumières dans un espace trop collectif, l'esprit un peu retiré et apaisant de la coursive séduit la plupart des lecteurs rencontrés.

« Alors justement, quand c'est pris ici *[coursive sur rue]* est-ce que ça t'arrive d'aller dans la salle ?
— *Oui je peux aller là bien sûr mais j'aime moins. J'aime moins parce que là, dans les salles au centre, donc il y a des rangées de trois tables, on est un peu les uns sur les autres. Alors c'est très silencieux, très sérieux et on est obligé de faire attention à son voisin. Son voisin existe beaucoup dans ces cas-là. C'est-à-dire qu'il est présent, il se gratte le nez, il tourne les pages etc., il chuchote avec le voisin d'en face, il bouge ses papiers un peu bruyamment, il fait des sciences alors qu'on aime pas les sciences, il est blond alors qu'on aime pas les blonds, enfin tu vois ! Il y a une vraie présence du voisin, qui peut être gênante. »* (Laurent)

La coursive, une figure de l'esprit républicain

Pour Marianne, une des qualités majeures de la coursive, en plus de celles déjà citées, prend une autre dimension encore. Il s'agit d'un espace qui présente et représente l'esprit de la médiathèque et en ce sens, qui soutient un certain nombre de valeurs telles que le principe d'égalité des chances, l'esprit républicain, et se faisant, propose au lecteur une place depuis laquelle il ressent une certaine humilité face au monde.

« Au niveau de la hauteur, on surplombe mais on n'est pas en dehors de la ville. C'est important ça, que la bibliothèque ne soit pas un lieu à part, où quand on est en hauteur, voilà, l'esprit voltige au-dessus du peuple ! [rires] *Enfin dans un esprit un peu républicain...*
— Les choses restent liées entre elles ?
— Oui les choses restent liées, et à plein de niveaux en fait. Que même au niveau du regard, on n'échappe pas au regard parce qu'on serait en hauteur ou que l'étude soit au même niveau que l'habitation par exemple. Voilà, donc un tel fait sa cuisine en face et moi, je lis. Elle est bien inscrite là-dedans quoi cette bibliothèque. » (Marianne)

Comme nous le remarquons plus haut, pas besoin d'en avoir l'usage pour avoir un avis.

La coursive, visible depuis l'extérieur, est déjà connue du grand public, du public de la rue, du quartier ou d'ailleurs. Elle peut contribuer à la fabrication d'un appel ou d'une invitation à entrer dans l'univers de la culture ou du savoir mais elle peut aussi impressionner, en montrant le travail intellectuel à l'œuvre. C'est le cas pour Nathalie :

« Parfois ça lui [à son mari] *arrive de venir bouquiner ici. Mais lui, il n'a pas de problème de rapport avec la bibliothèque ! Moi c'est un rapport personnel, tout ce qui est culture et autre c'est... Mais souvent, quand je me balade à l'extérieur, eh bien tu le vois ça, de l'extérieur. Et tu le vois bien, enfin tu vois les gens bosser et tout. Et c'est vrai que c'est assez... comment dire ? Quand tu passes à l'extérieur, c'est assez impressionnant.*
— Impressionnant, c'est-à-dire?
— Tu vois toutes ces personnes qui travaillent et autre, et puis, ce bâtiment, il est malgré tout imposant. Enfin tu ne peux pas ne pas le voir de l'extérieur. » (Nathalie)

L'espace CD ou « *la discothèque* »

Cet espace ouvert, au centre de l'étage, fait l'objet de bien peu de commentaires même si il semble plutôt apprécié grâce au caractère fonctionnel du mobilier pour CD dessiné par les architectes designers, eux-mêmes.

« C'est disposé de façon ordonnée, on peut s'y retrouver assez facilement ; c'est bien classé enfin. [Il fait ses choix en chanson française] *Ça y est !*
— La musique, c'est moins régulier que les livres ?
— Oui beaucoup moins. Les livres, c'est la raison pour laquelle je viens à la bibliothèque, les CD, j'me dis ah oui ! c'est vrai, il y a des CD ! Et ça m'intéresse. Et ne parlons pas des DVD qui ne m'intéressent pas. Je les achète s'ils m'intéressent mais je ne les emprunte pas. » (Laurent)

Ici aussi, selon la bibliothécaire, ceux qui consultent et qui empruntent les CD sont plutôt des hommes ; du coup, on les retrouve plus souvent usagers de la coursive audio-visuelle, même si ce ne sont pas forcément les mêmes, comme elle nous l'explique :

« [...] *le type de lecteurs qui regarde les vidéos et souvent aussi qui écoute les CD, j'ai remarqué aussi que c'était souvent des gens un peu pudiques ; plus renfermés, qui tendent le CD ou qui tendent la vidéo. Il y a quelque chose de pudique qu'il n'y a pas chez les gens qui demandent des renseignements ou qui sont beaucoup plus sûrs d'eux. »* (Carolina)

La coursive audiovisuelle, un espace obsolète

Selon Christine Orloff, la coursive audiovisuelle est un espace techniquement obsolète qui ne répond déjà plus à la demande des usagers, l'écoute d'extrait de CD pouvant s'effectuer directement chez-soi. La question de l'adaptabilité de cet espace devenu inutile se pose : pourrait-on le convertir en un espace capable d'offrir l'accès à l'Internet via des ordinateurs tel que le cybercafé qui, depuis la rentrée 2004, a été fermé au public, faute de personnel ?

Car, à vouloir des espaces à usage trop spécifique, on y perd en souplesse et en capacité d'adaptabilité : « [...] *l'évolution spatiale* [n'irait] *pas aussi vite que l'évolution technologique* » selon la conservatrice.

Ajouté au fait que cet espace contredit les représentations qu'ils ont de la bibliothèque et de ses usages, plus liés à la pratique de la lecture qu'à celle de l'image, la plupart des personnes interrogées jugent cet espace mal conçu et même « *maladroit* » : un espace avec des écrans en bord de façade, exposé à la lumière naturelle dont le système d'occultation n'a pas fait ses preuves, et éventuellement même exposé aux regards étant donné le vis-à-vis, tout cela paraît bien contradictoire.

> *« Je n'arrive pas à investir la bibliothèque comme une vidéothèque, enfin comme un espace où l'on peut regarder des vidéos.*
> *— Pourquoi ?*
> *— Parce que pour moi, c'est relié à la lecture. C'est la vieille idée selon laquelle, dans une bibliothèque, on emprunte ou on lit, ou on étudie ou on emprunte des vidéos, à la limite. Mais venir, consacrer un temps pour regarder la télé... Faut dire que je ne regarde pas la télé, j'ai pas le réflexe télé non plus. »* (Laurent)

Par ailleurs, cet espace qui manque considérablement d'intérêt laisse pantois ou fait même dire à certains « *je ne vois pas* [...] *si ce n'est peut-être un lieu pour faire la sieste?* »

Une anecdote concernant la coursive audiovisuelle du premier étage, pousse à l'extrême cette sensation lorsque, demandant à Marianne de nous décrire ce qu'elle voyait, elle avoue son sentiment qui ne manque pas de nous surprendre.

> *« Ce qui me manque toujours pour moi dans les rayons CD, c'est un espace où on pourrait écouter les CD. Je viens de Caen en Normandie, dans notre bibliothèque municipale, on avait ça, on avait cinq, six lecteurs CD, même chose pour la vidéo et là, ça manque quoi. Parce que du coup c'est vraiment un lieu de passage, le lieu de recherche de CD. Alors que dans l'autre bibliothèque, on s'arrêtait, et du coup, c'est vrai qu'on demandait des références aux gens, on avait un contact avec les gens de l'accueil puisqu'il fallait leur demander pour utiliser ces machines-là. »* (Marianne)

3.3. Le second étage

Au second étage, deux entrées sont possibles, l'une par les ascenseurs qui, une fois l'ouverture de leurs portes, placent le lecteur en prise directe avec l'ambiance de travail de la salle de lecture, l'autre par l'escalier hélicoïdal séparé par une porte, et dont le silence contraste singulièrement d'avec le bruit étourdissant

de la climatisation à l'étage (comme de l'ensemble du bâtiment). Au franchissement du seuil, un écriteau sur la porte précise que l'on entre dans une salle de lecture qui, pour tous les interviewés, rappelle les espaces des grandes bibliothèques universitaires dans son aspect le plus strict et le plus solennel.

Cependant, d'autres soulignent plutôt la cohérence des espaces à cet étage, réservés plus au travail et à la concentration parce qu'on ne sollicite pas le lecteur avec des écrans, des disques et les logiques de circulation qui vont avec comme aux autres étages.

> *« Il y a des tables de travail qui sont placées soit contre la vitre, soit à l'intérieur même de la salle, où tous les gens qui sont là, sont plutôt concentrés sur leur travail. Donc ça donne une atmosphère d'attention qui me plaît et... d'attention et de cohérence parce qu'il n'y a que des livres, il n'y a pas de DVD, pas de CD, pas de cassettes, tout ça, il n'y a pas de télévision comme au quatrième étage et tout ça ! »* (Laurent)

De là à y trouver sa place idéale…

La salle de lecture contre la coursive : des qualités mises en balance

Si la « salle de lecture » rappelle à la plupart des lecteurs les grands espaces collectifs des bibliothèques traditionnelles, ce n'est pas tant à cause de ses qualités (lumière plus généreuse, d'une pièce à petite dimension, d'un mobilier et des couleurs...) que par opposition aux autres espaces de travail que propose la médiathèque.

> *« Eh bien ça fait très salle de travail dans une bibliothèque parce que par exemple, moi je sais qu'avec Laurent, on allait bosser à la bibliothèque Ste Geneviève, donc bibliothèque étudiante et tout. Alors c'est différent parce que à la limite celle-ci est quand même mieux parce qu'elle est beaucoup plus claire. La bibliothèque Ste Geneviève, c'est vraiment fermé. Tu travailles à la lumière artificielle. Alors, c'est très beau hein... tu es dans du bois et tout machin... c'est splendide.*
> — Ah c'est splendide, tu trouves ?
> *— Ah Oui. C'est splendide parce que vieux. J'me dis qu'il y a des gens qui sont venus bosser dans cette bibliothèque avant moi et qui sont devenus peut–être des grands personnages, des savants... Alors c'est vrai qu'ici, tu as moins ce genre d'évocation parce que c'est plus moderne déjà... mais en même temps, y'a pas besoin de lumière artificielle pour bosser ; c'est ce que je te disais tout à l'heure, c'est aussi plus agréable. Mais c'est aussi beaucoup plus moderne, donc à la limite tu te dis, oui c'est peut-être plus réservé aux jeunes et tout. Bon nous on est moins jeunes, on doit un peu détonner là-dedans. C'est peut-être pour les étudiants de la fac ou autre. Parce que c'est vrai que la bibliothèque de la fac, c'est vrai qu'à mon époque c'était pas spécialement agréable ou accueillant. Par contre tu n'as pas beaucoup de place. Tu as beaucoup moins de place que dans les bibliothèques réservées aussi à l'emprunt uniquement pour les salles de travail. »* (Nathalie)

A côté, la coursive sur rue présente d'autres qualités qui ne s'opposent d'ailleurs pas mais qui sont parfois mises en concurrence par certains lecteurs.

Le fait qu'elle surplombe sur la rue un peu plus que celle de l'étage du dessous, donne aux usagers qui la commentent quelques impressions : « *tu as plus de perspective, de champ...* » comme si cela permettait de prendre un peu de distance d'une façon générale et pour la pensée.

« Alors là, c'est encore un autre stade parce qu'on est plus en hauteur, alors donc c'est encore un autre stade de la pensée ! [rires] [...] *Eh bien on est plus loin du mouvement donc, on est plus, c'est plus large, il y a plus de ciel ; l'ouverture se fait plus vers le haut. Là j'aurais tendance à lever la tête en permanence quoi ! alors que l'étage d'en dessous, j'aurais regardé que dans la rue, donc j'aurais plus baissé les yeux... »* (Marianne)

Ou encore :

« Oui, donc là, tu disais que c'était un peu plus décalé par rapport à la rue, un peu plus en hauteur...?
— Eh bien rien... Ça surplombe un peu plus, c'est tout. Tu vois d'un peu plus loin, tu as une perspective un peu plus lointaine. Tu prends un peu de champ, avec... voilà, il n'y a rien d'extraordinaire ! Simplement la salle, je la trouve un peu plus cohérent. » (Laurent)

Bien que Laurent juge cohérente la conception de la salle de lecture, il lui reproche son aspect contraignant, typique d'un espace de travail collectif. Il relève notamment, en ce qui le concerne, le paradoxe selon lequel, dans un tel espace collectif, le souci de ne pas déranger les autres (par le bruit ou par le mouvement) exerce sur lui une telle contrainte qu'il le dissuade de s'y installer, alors que, dans les cafés, le bruit et le mouvement ne gênent pas sa pratique de la lecture. Il ne veut pas se soumettre aux impératifs du lieu (silence, immobilité et travail obligatoires) tout en reconnaissant qu'ils sont nécessaires à l'objet du lieu.

« Oui, le bruit et le mouvement. Les gens peuvent ne pas faire de bruit et bouger et dans ces conditions, ça me gêne. Mais c'est paradoxal parce que c'est parce que moi j'associe la bibliothèque à ça. D'ailleurs, je lis beaucoup plus au café où ils bougent beaucoup plus qu'ici mais je trouve que le lieu est adapté. Ici, je trouve que le lieu n'est pas adapté donc voilà... C'est typique...
— N'est pas adapté à quoi ?
— Aux bruits et aux mouvements. Là il y a un jeune homme qui entre avec une glace, moi ça me soule... dans une bibliothèque ! Alors qu'il ne fait pas de bruit, il ne dérange personne mais en même temps quand on est plongé dans un livre ou une étude de dossiers on fait vraiment attention à ça. Il ne faut pas exagérer non plus. » (Laurent)

Quel que soit l'endroit, la gestion du bruit dépend des moments de la journée, le matin étant bien évidemment plus calme que l'après-midi — de la semaine, le mardi, mercredi et samedi étant les jours de grande affluence — de l'année, les mois d'été juin juillet étant bien moins chargés que le restant de l'année — comme si la médiathèque vivait au rythme de la vie scolaire et universitaire.

Un partage des espaces entre générations

Les étudiants et les lycéens vont en priorité sur les coursives puisqu'elles sont ce que l'on voit de l'extérieur, elles apparaissent « *comme le premier endroit* » pour eux, selon Carolina. La salle de lecture serait alors un second choix pour les jeunes, usage privilégié par leurs aînés pour son ambiance calme et concentrée. En réalité, ce premier aperçu est vite contredit par une observation plus fine des usages dans chacun des espaces.

Sur la coursive, le travail individuel domine, peut-être suggéré par les tables de quatre et l'espace de circulation relativement réduit. Peu de gens travaillent en groupe et l'ambiance est presque plus calme que dans la salle de lecture qui « *fait très salle de travail* » ou même « *travail de moines* » selon les interviewés. Comme le remarque Nathalie, la salle de lecture est investie par une majorité de jeunes qui se retrouvent là (dans la salle des vieux), faute de mieux, au risque d'être pris pour des retraités en plein banquet de fin d'année. En fait, cette configuration spatiale où de grandes tables accolées par trois et formant de grandes rangées en plein centre d'une pièce au plafond bas, se prête sans doute mieux aux compétences scolaires demandées aujourd'hui aux jeunes écoliers ou étudiants : savoir travailler ensemble, échanger, communiquer constituent les maîtres mots d'un savoir exigé ensuite dans le monde de l'entreprise, autrement nommé le développement personnel. Le face à face individuel avec le livre n'est donc plus l'unique manière d'apprendre.

La gestion des bruits s'en ressent. François pour qui, la salle de lecture est le seul endroit où il peut prétendre trouver sa place (à l'extrémité d'une table, côté rayonnage, au fond de la salle pour avoir une vue panoramique sur la totalité de la salle...) se plaint beaucoup des bruits qui non seulement circulent mais semblent être amplifiés par une résonance importante de la salle – Il change de place une fois sur deux.

> *« C'est vrai qu'il y a une très grande résonance. Dès que quelqu'un parle un tout petit peu, on les entend. Regardez on les entend d'ici alors qu'ils parlent tout bas ! »*(François)

4. Une lecture transversale de la médiathèque

4.1. Que montre la façade ?

Transparence de la façade veut dire une intention explicite de montrer ce qui est en général caché, *« on voit tout, ils font tout pour qu'on voit bien ce qu'il se passe à l'intérieur ! »*, ce que d'autres appellent « *jouer la carte de l'intégration* » ou même *« autoriser l'osmose entre le monde de la bibliothèque et celui de la rue* [...]»[4]. Mais la transparence, c'est peut-être aussi l'intention de fondre le bâtiment dans le paysage urbain, avec l'idée, pour François, de ne pas attirer l'œil : « *ça ne frappe pas, ça n'attire pas l'œil.* »

La façade : une invitation

Il est étonnant de constater comment certains lecteurs reprennent sans même s'en douter quelqu'unes des idées maîtresses des auteurs du bâtiment. Marianne par exemple, semble en accord parfait avec l'hypothèse selon laquelle voir de l'extérieur ce qui se passe à l'intérieur, montrer ce qui est en général caché, en l'occurrence le travail intellectuel à l'œuvre, pourrait amener les néophytes à démythifier le rapport à la culture en la rendant accessible. Accessible à différents niveaux d'ailleurs — celui du regard, celui aussi de l'envie ou du désir, de l'accessibilité physique même, etc.

[4] C. Orloff, (1996), « La Médiathèque Jean-Pierre Melville », in *Bulletin des bibliothèques de France*, t. 41, n° 5, Paris.

Alors, que se passe-t-il quand on travaille ? Des attitudes de l'homme ordinaire.

> « Parfois ça peut être gênant d'être exposé à la lumière... et à la vue des autres [depuis la rue] ?
> *— Pas du tout. Non non. A la vue des autres non ; je ne suis qu'un type qui lit dans une bibliothèque quoi, c'est pas... mon intimité n'est pas violée. Je ne le ressens pas comme ça.»* (Laurent)

Un bâtiment beau

Ce rapport intérieur/extérieur est caractérisé par un processus de séduction qui, évidemment, suscite des réactions différentes. On devine un sentiment de fierté partagé par les membres du personnel :

> *« Parfois, quand on sort avec les collègues pour aller manger, et qu'on regarde la baie vitrée, on se dit « dites donc, ce que c'est beau ! »* [rires]. *Oui oui on se dit vraiment ce que c'est beau, je sais pas vous. Alors certains viennent à la bibliothèque en pensant que c'est la BNF !* [rires]. *Nous, ça nous fait plaisir mais bon, c'est un honneur mais alors on leur explique que la BNF est plus loin. »* (Carolina)

Fierté pour ce bâtiment qui de l'extérieur est beau, par sa luminosité, par ses reflets, par la transparence de la façade qui laisse voir la régularité des tables et des chaises, qui montre ce qui est de l'ordre du caché... comme une invitation à étudier ? Sauf pour Laurent pour qui ce n'est pas la façade qui attire et propose une quelconque « invitation à », ni sa transparence ni sa beauté. Ce sont les qualités d'espace intérieur, l'entrée par exemple, qui peuvent contribuer à donner envie. Une fierté qui grandit au fur et à mesure qu'on entre dans le détail.

> *« Cette beauté du bâtiment, elle est presque luxueuse à tel point que les gens demandent parfois si il y a des salles de travail ici, si ils ont le droit d'y entrer pour y travailler ? C'est peut-être réservé à des chercheurs par exemple, des travailleurs de la tête qui bossent dans de bonnes conditions eux ? »* (Carolina)

> *« Je pense que c'est la plus belle image, j'allais dire, du savoir, de l'étude, parce qu'en même temps, les gens travaillent et puis c'est beau. Donc c'est beau, on se dit : on a plaisir à étudier, on se dit : on est en sécurité. »* (Carolina)

Un sentiment de sécurité

En effet, la transparence de la façade suggère aussi un sentiment de sécurité.

« *Le fait de voir tout* » : l'agencement régulier des tables et chaises dans un espace simple et délimité présente quelque chose de tranquille, sécurisant, sérieux mais dans la vie — les gens et leur ordre ou désordre représentent aussi pour certains des « petites saynètes » de la vie ordinaire, visibles depuis la rue, sans pudeur et sans ostentation.

> *« Quand vous parliez de sécurité, je pense que quand on travaille, quand on étudie, par exemple, dans certaines Facultés, l'architecture n'est pas*

adaptée en réalité, parce que à l'origine peut-être, c'était des locaux destinés à d'autre chose et alors, il y a des va et vient, c'est sombre et là, on ne se sent pas en sécurité. Parce que quand on étudie, quand on est étudiant, même plus tard chercheur, on a quand même besoin de se dire, tiens là, je vais avoir tant de temps de silence, tant de temps de… Si on sait qu'on va être interrompu à n'importe quel moment, on s'en va, on ne reste pas. Donc je pense que les gens qui viennent sur la coursive, c'est ce qu'ils viennent chercher. » (Carolina)

« Quand j'étais petite, moi les bibliothèques, c'est des endroits poussiéreux, enfin pas réfléchis ; là on sent qu'il y a un effort. Et pour une bibliothèque municipale, c'est important quoi ! Ce n'est pas parce que c'est municipal qu'il n'y a pas de plaisir esthétique parce qu'elle est belle quoi !
— Elle est belle ? Alors qu'est-ce qui est beau ?
— Oui elle est belle. Oui ! Eh bien les tables de travail là, comme ça, je trouve ça vachement beau moi !
— Pourquoi ?
— Eh bien d'une, parce que je m'imagine [rires] *assise à la table… C'est aussi parce que de pouvoir voir de l'extérieur les gens qui travaillent, c'est bien, ça démythifie peut-être un peu aussi le travail, l'étude, ce n'est pas quelque chose de caché, inaccessible, bon là on peut tout voir ! On peut voir que les gens quand ils travaillent, ils lèvent la tête, ils regardent dans la rue… et puis, c'est régulier quoi. Elles sont les une en dessous des autres, on peut délimiter l'espace… en même temps, il y a les autres immeubles qui se reflètent, donc c'est pas des écrans quoi ! ça fait partie… ça s'inscrit quand même dans une continuité au niveau du volume, c'est bien inscrit quoi ! »* (Marianne)

« Et puis, tu vois à peu près chaque étage ; c'est ce qu'on disait. Ton regard peut continuer. Tu peux rentrer dans la bibliothèque sans être à l'intérieur. C'est marrant, oui. » (Nathalie)

Finalement, la façade a une double fonction : à la fois, elle montre l'intérieur et, par son reflet, montre aussi l'extérieur, les immeubles d'en face, sans forcément jouer la carte de la distinction et en jouant celle de l'intégration.

« Oui ça c'est vraiment super, de surplomber comme ça ! [silence] *Oui et puis c'est vrai que dans ce quartier où, quand on arrive, on passe entre les tours etc., c'est aussi cohérent à ce niveau-là quoi ! On est à la hauteur des habitations, on se rend compte qu'on n'est pas seul. C'est pas la tour d'ivoire pour le coup ! Voilà, ça communique… au niveau de la hauteur, on surplombe mais on n'est pas en dehors de la ville quoi ! C'est important ça, que la bibliothèque ne soit pas un lieu à part, où quand on est en hauteur, voilà, l'esprit voltige au-dessus du peuple !* [rires] *Enfin dans un esprit un peu républicain…*
— Les choses restent liées entre elles ?
— Oui les choses restent liées, et à plein de niveaux en fait. Que même au niveau du regard, on n'échappe pas au regard parce qu'on serait en hauteur ou… que l'étude soit au même niveau que l'habitation par exemple. Voilà, donc un tel fait sa cuisine en face et moi, je lis. Elle est bien inscrite là-dedans quoi cette bibliothèque. » (Marianne)

L'intégration dans la ville

L'hypothèse d'une peau vitrée de la façade qui permet une douce intégration du bâtiment dans la ville est largement reprise et ce, de différentes manières.

« Enfin c'est la ville quoi ! Voilà, c'est la ville. Et dans la ville, c'est un travail particulier. On étudie différemment à la ville qu'à la campagne et...
— C'est-à-dire... ? L'environnement est important ?
— Eh bien pour moi, oui, je ne fonctionne pas de la même façon quoi. C'est-à-dire qu'un paysage statique de campagne, ça amène au calme, alors c'est peut-être une pensée du coup, plus posée, qu'on prenne plus son temps... Dans la ville, être dans la ville, c'est être dans le mouvement en permanence, bon celui des autres et puis le sien propre etc., c'est-à-dire que pour aller à la bibliothèque, il faut prendre le métro etc., etc., c'est une démarche quoi ! Je pense qu'on est plus passif à la campagne. C'est autre chose. Et donc là, on est dedans, on est dans ce mouvement-là, en plus c'est un carrefour, donc c'est encore mieux ! » (Marianne)

L'espace revue du rez-de-chaussée, visible depuis la rue, qui semble remplir une fonction de présentation sinon de représentation du bâtiment en faisant totalement partie de la façade. Les images de terrasse de café ou même de place pour parler de cet espace important, à la fois intérieur et extérieur, confirment bien la réussite de l'intégration dans la ville.

« Alors je trouve ça agréable comme espace d'autant plus que là, on est vraiment complètement, quasiment sur la place ! Il y a juste cette vitre entre les deux...
— Oui. Qu'est-ce que ça donne comme impressions d'être quasiment sur la place ?
— Que c'est véritablement un espace public quoi. Je veux dire que la bibliothèque n'est pas coupée de l'espace public de la rue quoi [silence]*. Non et puis il y a ce côté, c'est vrai, lumineux de cette bibliothèque par rapport aux autres... parce que les autres bibliothèques municipales ont toutes un espace comme ça, pour lire le journal, avec des revues etc., mais là, ça ressemble plus, c'est plus comme une terrasse de café !C'est plus de cet ordre-là. Dans les autres, d'habitude il y a beaucoup moins de place, c'est plus petit. Il y a quelques tables. Je trouve que c'est bien parce qu'il y a quand même une concentration, on les voit là. Donc en fait, c'est le café mais avec la concentration. Enfin ça ressemble à un café dans la mesure où ils ne sont pas coupés de la rue quoi, comme une vitrine enfin, dans un café, mais c'est pas forcément un lieu de rencontres. »* (Marianne)

Ou encore :

« Chaque fois que je passe de l'extérieur, tous les gens qui lisent et tout et c'est vrai que c'est hyper clair. Alors je sais pas au niveau du confort des sièges, je ne sais pas je ne m'y suis jamais installée mais je 'trouve que c'est marrant parce que tu vois beaucoup de gens qui viennent et qui lisent les journaux et tout et je trouve ça sympa, en fait. » (Nathalie)

Intégration aussi dans le tissu urbain, les différences de couleurs ou de hauteurs, les décrochements..., pour Marianne, ces changements ne sont pas forcément gênants pour l'intégration d'un bâtiment, tandis que pour Nathalie, autant la façade photo va dans un ensemble continu d'une façade à l'autre — parce que ce sont les mêmes genres de couleurs qui dominent, peu importe le contenu — autant, la hauteur des bâtiments, la différence de couleurs renvoient à un style différent pour chaque bâtiment alentour et nuisent à l'harmonie d'ensemble.

Une intégration urbaine qui ne va pas de soi ? En tous les cas, Carolina parle d'une deuxième jeunesse pour la médiathèque, lorsque celle-ci sera reliée au réseau de la BNF et que la ligne Météor facilitera l'accès des usagers à ces deux équipements publics majeurs dans un même quartier de la capitale :

> *« J'ai l'impression qu'elle est là et que, ce qui est autour... Intégré ? Non, je sais pas. Ceci dit, maintenant qu'on va avoir la BNF et qu'il va y avoir un deuxième métro, là on va avoir une deuxième jeunesse hein... !* [rires] *C'est vrai, à mon avis ça va changer complètement la physionomie. »* (Carolina)

Un bâtiment moderne

Tout le monde est d'accord pour qualifier ce bâtiment de moderne, même si cela revêt une signification différente pour chacun. Pour Laurent, la modernité est quelque chose de négatif lorsque c'est une donnée en soi, éventuellement munie de l'intention progressiste de faire changer les choses — ou serait-ce alors l'illusion de la modernité, ce que reflète aussi la photo en tant qu'objet absurde, dont on ne voit pas l'intérêt, ni immédiat ni au nième degré.

Pour François, « *ça se veut d'un style moderne* » dont le meilleur indicateur est le verre comme matériau. Il explique qu'on retrouve la modernité aussi dans l'effet de transparence des façades vitrées, comme si la transparence était caractéristique de nos sociétés modernes, avec un certain sarcasme : *« on voit tout, comme chez le coiffeur ! »*

Alors que pour Marianne, le « *côté moderne* » du bâtiment s'oppose à l'ancien qui lui, comme style, correspond mieux à l'image que l'on se fait d'une bibliothèque. En réalité, l'effort de modernité concerne surtout le plaisir des yeux, le plaisir esthétique perceptible notamment à l'extérieur du bâtiment.

Le sens de la courbe

Pour Marianne, l'escalier hélicoïdal a plus de sens de l'extérieur que de l'intérieur puisqu'il remplit sa fonction de dénominateur commun, de fil conducteur entre les étages alors que, de l'intérieur, il ne remplit pas sa fonction de circulation. La courbe liée à l'escalier vient contredire sans contrarier la régularité des lignes de la façade sur la rue Tolbiac, l'agencement des tables et chaises donnant aussi un côté rationnel, sérieux.

> *« Oui c'est vrai que ça a un côté rationnel quoi. Ce qui peut paraître normal pour une bibliothèque mais comme en même temps, il y a cette courbe-là, c'est rationnel mais pas rigide quoi ! Oui du coup, l'escalier, il prend un peu plus son sens que quand on est à l'intérieur quoi ! Mais alors peut-être qu'il faudrait... pourquoi pas mais qu'il n'y ait pas de vitres entre l'escalier et les salles quoi ! C'est peut-être ça !* [...] *De l'extérieur là c'est bien mais de l'intérieur, c'est dommage qu'il n'y ait pas une circulation plus facile, plus fluide quoi ! »* (Marianne)

Au contraire, les lignes, les arrondis, les courbes (de la façade) rappellent à Nathalie ce que lui évoque le bâtiment du cinéma MK2 près de l'autre bibliothèque du quartier, la BNF : un navire avec cette espèce d'avancée mais en beaucoup plus doux puisque ici, les lignes sont arrondies et non rectilignes.

Pour d'autres comme François, le dessin des lignes des deux façades cherchent les effets d'un contraste entre elles.

> *« Oui... on marie la courbe avec un pan carré rectangulaire... oui, ça fait un effet de contraste tout à fait voulu. Je pense. Ça doit correspondre à des effets recherchés pour le regard... C'est une courbe irrégulière voyez, une courbe et d'un seul coup, ça se referme ! Oui alors ça, je ne sais pas ce que c'est exactement ce panneau avec... cette ferraille ! [...] Un tas de ferraille quand on le voit de côté mais de face, c'est un panneau. Je suppose que c'est fait pour que, je suppose quand on est à l'intérieur on voit les bâtiments en face, et peut –être que les gens du bâtiment d'en face ne voient pas à l'intérieur.*
> *Mais le panneau est mis du côté de la petite rue, alors que la grande rue principale elle est du côté arrondi, un peu terne, y'a rien. »* (François)

Photo

Qu'il s'agisse de cadre, de photo ou de dessin même, cette présentation de la façade côté rue Nationale reste difficile à justifier pour tout le monde, certains allant même plus loin dans l'expression de leur incompréhension ou désintérêt. Comme si les efforts de la façade qui donne sur la rue risquaient d'être annulés par les grossières erreurs de conception côté rue nationale ?

> *« Oui moi j'aime pas trop ce cadre-là. En fait, il y a un dessin. [...] Je crois que de l'extérieur, c'est difficile à justifier. De l'intérieur, ça se justifie parce que ça fait l'ombre quoi. Mais de l'extérieur, non. Ça j'aime pas... je préfère quand c'est plus simple quoi ! Et puis cette photo, ça donne un aspect un peu sale en fait. »* (Marianne)

« *C'est écrit, on ne peut pas se tromper !* »

Etrangement, il n'existe pas de consensus à propos de la lisibilité du bâtiment. Pendant que certains expliquent combien on peut passer à côté de l'entrée du bâtiment sans comprendre de quoi il s'agit, d'autres démontrent l'évidence de sa fonction et de son accès.

> *« Parce que souvent c'est écrit en tout petit etc. alors qu'ici, voyez, on ne peut pas se tromper, c'est une bibliothèque. Et je pense que si y'avait pas cette baie vitrée, il y aurait des lecteurs qu'on aurait perdus. Je pense que c'est une invitation à entrée ça. En plus, elle fait l'angle. Mais vous verrez, il y a d'autres bâtiments qui ne sont pas très bien identifiables alors que là, on ne peut pas se tromper. On passe devant, on est curieux, on se dit tiens qu'est ce que c'est ? »* (Carolina)

4.2. L'espace des relations : « *Le jour et la nuit !* »

Une bibliothécaire interviewée raconte comment, à ses yeux, l'espace change selon la présence ou l'absence du public dans l'ensemble de la médiathèque :

Fermé au public, chez soi, l'espace du personnel

Ouvert au public, on se retire, l'espace des lecteurs, son lieu à lui

Elle emploie elle-même la métaphore théâtrale qu'Erving Goffman[5] avait inventée et assimile le public lecteur à des spectateurs qui, lorsqu'ils arrivent à

[5] Erving Goffman décrit certaines situations de relations en face à face dans l'ouvrage intitulé *Mise en scène*, t. 2., *Les relations en public*, éd. de Minuit, 1973.

la médiathèque, obligent les comédiens bibliothécaires à se retirer de la scène et à entrer en coulisses pour les laisser s'approprier les lieux.

Lors de l'inventaire par exemple, l'espace de la bibliothèque qui est fermé au public, semble envahi par une ambiance toute particulière, proche d'un vide ou d'un non-sens, où les lecteurs manquent.

Quand cette personne est responsable de la salle de lecture, « *qu'elle est aux commandes* » selon son expression, lorsque tout le monde est à sa place, elle sent bien combien sa présence est utile sinon importante et que l'espace n'est pas le même parce que l'ambiance n'est pas la même (à cause des bruits, des odeurs, des lumières...).

Parce que l'espace n'existe pas sans les relations qu'il renferme, sa description des différentes manières d'entrer en relation avec le lecteur selon les lieux apparaît intéressante :

> *« Non mais par exemple, quand on est en poste, donc on peut être au prêt retour, donc c'est là où se font les opérations, on prend les livres, on les rend. Et puis les inscriptions ; donc là on est en contact avec le lecteur mais un contact obligé, j'allais dire. C'est impossible de ne pas voir le lecteur. A la discothèque aussi, mais c'est un contact qui est beaucoup plus aléatoire, on n'est pas sûr, on peut avoir trois ou quatre personnes en même temps et le téléphone comme on peut avoir personne pendant cinq minutes, voyez.*
> *Au deuxième étage, c'est un peu la même chose mais j'ai remarqué que je n'avais pas le même type de journée quand je faisais par exemple que la salle du deuxième ou quand je ne faisais que du retour et du prêt. C'est-à-dire quand, je ne vais pas en bas (RdC), ce n'est pas le même type de journée, je ne pourrais pas vous expliquer mais c'est pas le même type de journée.*
> — Parce qu'il n'y a pas le même contact ?
> *— Non voilà. Alors que là, c'est un contact assez continu, en haut c'est beaucoup plus aléatoire. Donc c'est pas le même type de journée, c'est pas.. à la rigueur, même, je dirais que quand je ne fais pas de poste de prêt et retour, j'ai l'impression de ne pas avoir eu de contacts avec les lecteurs, voyez ? C'est assez étrange mais... est-ce que c'est parce que là (RdC) le contact avec le lecteur se fait via avec le document; alors qu'ici (2e ét.) c'est du renseignement. »* (Carolina)

Finalement, selon les postes occupés alternativement au cours de la journée, les bibliothécaires peuvent vivre une diversité de situations aux relations et aux pratiques d'espaces très différents.

> *« On a beaucoup plus de contacts avec les gens quand on fait du prêt et du retour puisque ce sont des habitués, ils viennent souvent donc il y a toujours.. c'est un peu crescendo dans les relations, sans que ça n'aille plus loin que ça mais au début, c'est bonjour et puis après, quand ils commencent à nous connaître, ils commencent à nous parler.. donc on a beaucoup plus de rapports avec ce type de lecteurs. En revanche ici* (salle au deuxième) *non, c'est beaucoup plus difficile.»* (Carolina)

4.3. La médiathèque : un espace de travail ou un espace de consommation ?

Pour la plupart des personnes interrogées, les espaces proposés dans une bibliothèque ou une médiathèque renferment toujours un certain nombre de

contraintes, plus ou moins fortes, qu'il s'agisse de contraintes liées au travail et à la concentration qu'il exige — ou bien, de contraintes liées aux différentes activités proposées comme lire un livre ou un quotidien, consulter une revue, écouter des CD ou même visionner un film, le tout dans un même lieu.

Il apparaît alors une contradiction intéressante dont les termes posent véritablement le problème de la conception d'un tel équipement : soit les espaces sont trop formels sinon solennels parce que trop différenciés, trop marqués et donc trop fermés les uns par rapport aux autres ; soit les espaces ne sont pas « *adaptés* » parce que trop ouverts, autorisant une circulation des corps, des lumières, des bruits et, des activités qui déconcentre largement de ce que l'on est venu chercher, dans une logique de l'effort.

A propos du second étage :

> *« ... Donc ça donne une atmosphère d'attention qui me plaît et... d'attention et de cohérence parce qu'il n'y a que des livres, il n'y a pas de DVD pas de CD, pas de cassettes tout ça... il n'y a pas de télévision comme au 4e étage et tout ça ! Donc tout ça crée une atmosphère positive.*
> — Quand tu dis une atmosphère positive, c'est positif par rapport au travail ?
> *— Par rapport à la concentration. Parfois, le problème c'est qu'il y a l'envers de cela. C'est-à-dire que ce qu'on peut trouver au café, qui est une ambiance propice à la convivialité, où on peut lire dans la convivialité mais qui ne se trouve pas dans la bibliothèque. Quand on a envie de lire dans la convivialité, on va pas dans la bibliothèque ; jamais ! C'est-à-dire que l'envers existe. »*

Laurent synthétise son point de vue en disant :

> *« ... Donc il y a plein de choses positives. La petite restriction, c'est l'agencement BD ça c'est clair et ces quelques points lecture qui sont intégrés à d'autres points de passage et qui moi me dérangent. Maintenant je comprends très bien que ce soit aussi une logique de fonctionnement et qu'on puisse mélanger les genres... mais personnellement, je n'en fais pas partie. »* (Laurent)

Finalement, ne s'agit-il pas de deux genres d'usage et donc de consommations d'espace différents, l'un profitant directement des qualités du lieu pour se concentrer, l'autre, répondant aux différentes propositions de consultation et d'emprunt ?

Si Laurent est passé d'un registre à l'autre au fil du temps, Marianne, elle, répond à sa manière au problème, à propos de la coursive, en témoignant de la souplesse de l'usage d'un tel espace.

> *« Donc ça c'est une chose la lumière. Ensuite, le fait d'être vraiment contre la vitre, enfin c'est pas une fenêtre... c'est un mur de verre, être quasiment dans le vide, c'est agréable ! Oui ça donne une impression de légèreté quelque part, ça permet de rêver aussi. Je veux dire qu'on n'est pas obligé d'avoir toujours son nez sur ce qu'on est en train de faire, quand on lève la tête il se passe quelque chose, contrairement à un mur. Et ce quelque chose, c'est l'animation de la rue. Moi, je suis persuadée que le mouvement alentour, le mouvement de la ville est bon pour la concentration, c'est une émulation pour le travail intellectuel quoi ! Et du coup, le mouvement des voitures, le mouvement des gens...* [...]

— On pourrait penser que ça peut déconcentrer par rapport à la concentration du travail, d'être confronté à ce mouvement en permanence, ça peut éveiller mais ça peut aussi désorienter ?
— *Non parce que à la différence d'une terrasse de café, le fait qu'il y ait une vitre, c'est un écran entre l'extérieur et la concentration, on sent bien ici que c'est un espace concentré. Ça la fenêtre, c'est une ouverture et une fermeture... ça permet de voir ce qui se passe sans être... y'a pas le bruit, donc on n'est pas pris par l'agitation quoi. C'est le mouvement c'est pas l'agitation, voilà, on voit le mouvement on ne voit pas l'agitation. »* (Marianne)

3
2

La Médiathèque Cathédrale à Reims

3
3

Reims s'est dotée en 2003 de deux nouvelles médiathèques, l'une en centre-ville, la Médiathèque Cathédrale, faisant partie de l'une des douze BMVR (bibliothèque municipale à vocation régionale) dont les projets ont été retenus par le ministère de la Culture et de la Communication, l'autre, la Médiathèque Croix-Rouge, implantée dans un quartier populaire, ayant une vocation de proximité[1].

« *On n'avait rien, et tout d'un coup, on a eu deux médiathèques ! Ça c'est bien ! C'est bien !* » s'exclame ainsi Julie, une jeune étudiante rémoise. Pourtant, la ville comptait dores et déjà dans son réseau de bibliothèques, une bibliothèque centrale, Carnegie (dont une partie de ses collections et le personnel sera transféré à la Médiathèque Cathédrale), et quatre bibliothèques de quartier (Holden, Chemin Vert, Saint-Rémi et Laon-Zola). Mais, seuls 10 % de sa population y était inscrite, alors que la moyenne nationale des grandes villes françaises affiche les 20 %. La municipalité voulait ainsi rattraper ce qu'elle appelle « un retard de trente ans » en matière de politique de lecture publique. L'édition spéciale du journal local *L'Union* consacrée à l'ouverture des deux médiathèques annonce fièrement que la ville de Reims est dorénavant entrée « dans le palmarès des villes de France les mieux dotées en matière de lecture »[2].

Parmi les évolutions positives tangibles, l'ouverture de ces deux médiathèques s'est accompagnée d'un doublement à la fois du personnel et des crédits d'acquisition de livres et de documents. Et il ne faudra que six mois après leur ouverture pour atteindre l'objectif affiché : la moyenne nationale de 20 %. De plus, elles ont rééquilibré la proportion d'adultes chez les inscrits : après avoir longtemps connu davantage de jeunes inscrits que d'adultes, cette proportion était de 53 % pour les adultes et 47 % pour les jeunes à l'ouverture ; aujourd'hui, la tendance s'est bien inversée : plus de 60 % d'adultes, et moins de 40 % de jeunes inscrits, ce qui permet, une fois encore, au réseau de la bibliothèque municipale de Reims de s'aligner sur la moyenne nationale. Ceci, grâce à la modification des horaires d'ouverture, avancent les directrices des deux médiathèques, afin de mieux s'adapter aux emplois du temps de la population active : en effet, la même amplitude a été gardée faute de moyens pour ouvrir plus (c'est-à-dire 35 h) mais elles ouvrent moins le matin, plus en continu et notamment durant

[1] Sur la Médiathèque Croix-Rouge, voir l'article qui s'y consacre dans le présent rapport.

[2] Sans qu'il n'y ait, par ailleurs, aucune mention sur les critères entrant en compte pour ce palmarès…

les pauses déjeuner, et plus tard dans l'après-midi. Quant à l'origine résidentielle des populations inscrites, les deux médiathèques comptent une grande majorité de Rémois, soit 92 %, les 8 % restant venant des environs de la ville.

De Carnegie à Cathédrale, un changement d'échelle

Pour ce qui est de la seule Médiathèque Cathédrale, équipement central du réseau de lecture publique rémois, elle met à disposition du public près de 100 000 documents sur tous supports (livres, disques, vidéos, cédéroms) dont 58 000 livres adultes, 400 titres de journaux périodiques, 30 000 livres jeunesse, 15 000 disques et 5 000 vidéos (VHS et DVD) et cédéroms.

Quant à la répartition des salles, elle comporte quatre départements adultes thématiques : images - sons - art - loisir (salle ISA), langues et littérature (salle LITT), sciences et techniques (salle ST) et sciences humaines et société (salle HUM) ; un département jeunesse (salles benjamins et juniors) ; un espace actualité-information ; un auditorium de 200 places au sous-sol ; et des espaces d'exposition (un principal au rez-de-chaussée, et deux espaces annexes, l'un dans la salle ISA et l'autre en sous-sol, à côté de l'auditorium).

Sa superficie totale est de 6 716 m² (SHON) dont 4 000 m² d'espaces publics tandis que la bibliothèque Carnegie n'en comptait que quelques 300 m². Elle offre 700 places assises dont 400 pour la lecture, tandis que la bibliothèque Carnegie n'en offrait que 80. Elle dispose en plus, de 55 postes multimédia (accès internet, consultation du catalogue, de cédéroms, de documents numérisés), 18 places de consultation vidéo, 14 places d'écoute audio, et 8 places de consultation de méthodes en langues.

3
3

Médiathèque Cathédrale
› Vue d'ensemble depuis le parvis de la cathédrale Notre-Dame de Reims

Elle emploie aujourd'hui quarante-sept personnes, tandis qu'à Carnegie, ils n'étaient que vingt avant le déménagement.

Le changement d'échelle est donc radical par rapport à l'ancienne bibliothèque Carnegie, et ce, également pour le personnel qui jouit aujourd'hui de bureaux beaucoup plus vastes (l'espace consacré aux bureaux a en effet doublé), bien qu'on n'ait pas pu leur assurer un bureau pour chacun[3]. Partant d'un bâtiment « *très compact* » où le personnel travaillait dans une grande promiscuité – la bibliothèque Carnegie avait été conçue dans les années vingt pour une douzaine de personnes –, avec la nouvelle médiathèque, « *on allait globalement vers du mieux* » nous assure la directrice, malgré quelques réserves sur les nouvelles conditions de travail que ce nouveau bâtiment implique : beaucoup plus de circulations, et un éclatement des espaces, le personnel se sentant aujourd'hui isolé les uns des autres.

> *« C'est vrai qu'après, le personnel n'explose pas forcément de joie, parce qu'il y a eu le traumatisme du changement d'échelle. Le déménagement… »* (La directrice).

La directrice ajoute par ailleurs qu'avec le véritable succès public qu'a remporté cette médiathèque, le personnel s'est retrouvé avec « *une charge de travail énorme* » qui a « *gâché la joie de l'ouverture* ». Cependant, une des bibliothécaires admet sans hésiter : « *à Carnegie, on était vraiment dans des conditions très précaires. Bien sûr, là, c'est quand même beaucoup plus ambitieux* », et les conditions de travail se sont nettement améliorées.

Mais « *surtout, là, le public est roi* » comme l'affirme la directrice. Il est évident, alors, que pour les amateurs de bibliothèques municipales, l'ouverture de cette médiathèque, ainsi que celle de Croix-Rouge, ne pouvait être accueillie qu'avec enthousiasme, quelle que soit l'architecture dans laquelle elles se sont concrétisées. Comme l'importance de la catégorie « fonctionnel » le prouve dans les appréciations d'un bâtiment public par ses usagers[4], une médiathèque, plus qu'un objet architectural, est avant tout un lieu de services, et en ce sens, la satisfaction est unanimement partagée.

Dans ce compte rendu de nos observations[5] et des appréciations du public auprès duquel nous avons mené des entretiens semi-directifs, nous présenterons d'abord la réception du bâtiment « en soi », dans sa perception première *en tant qu'*objet culturel visible dans la ville. Nous entrerons ensuite dans le bâtiment *en tant que* médiathèque, pour décrire ses espaces et les usages qui s'y déploient.

1. Présentation des interwiewés

1.1. Les bibliothécaires

Nous avons d'une part rencontré les directrices des deux nouvelles médiathèques, avec qui nous avons eu un entretien formel de deux heures, enregistré, le 7 Mai 2004 ; d'autre part, sollicité trois bibliothécaires en salle, durant leurs

3
3

[3] La directrice de la Médiathèque Cathédrale explique ainsi qu' « *il y a des choses qu'on a été obligé de sacrifier aussi, notamment les bureaux. Dès le départ, on savait qu'on n'aurait pas un bureau par personne. On est à un pour deux ou trois. Sur le papier, ça fonctionne, en vrai, c'est pas très bien vécu.* » Les bibliothécaires avaient pensé en effet que les membres du personnel pourraient se partager les bureaux, puisqu'ils n'y sont pas aux mêmes moments du fait du roulement entre les heures de bureaux et les heures de service au public, or, ils avaient sous-estimé l'importance d'avoir « un coin à soi ».

[4] Marion Segaud, *La petite monumentalité*, rapport pour la DGRST, Lassau-IERAU, 1984 ; ceci sera confirmé par nos propres entretiens.

[5] Cinq journées d'observations ont eu lieu, réparties sur un an, entre Mai 2004 et Octobre 2005.

heures de « service », avec qui nous avons fait des entretiens informels, dont deux enregistrés, depuis le comptoir d'accueil où elles sont assises. Ces trois entretiens se sont déroulés le samedi 1er Octobre 2005. Pour des raisons de confidentialité, nous ne détaillerons pas leur portrait, mais retenons que deux d'entre elles avaient auparavant travaillé à la bibliothèque Carnegie.

Les bibliothécaires partagent leurs 35 heures de temps de travail entre le bureau dans les parties réservées à l'administration, et « *le service* » dans les espaces ouverts au public, celui-ci se déroulant tour à tour dans la salle dont ils ont la charge et dans le hall, aux comptoirs des inscriptions ou des prêts et retours.

1.2. Entretiens formels avec six usagers de la médiathèque avec parcours commenté dans le bâtiment

Justin, étudiant en deuxième année de Sup de Co (école supérieure de commerce)

Le mercredi 13 Octobre 2004, dans la matinée, entretien enregistré de 30 minutes.

Justin est un Parisien, il habitait dans le 16e arrondissement. Son père est expert comptable, sa mère dirige une mutuelle. A Paris, il fréquentait la bibliothèque Sainte Geneviève, et sa bibliothèque de quartier, au Trocadéro, un bâtiment également ancien. Cela fait un an qu'il habite à Reims, en centre-ville, pour faire ses études.

Cet étudiant n'utilise la médiathèque que comme un « *espace de travail* » : venant avec ses propres cours, il ne consulte aucun ouvrage de la médiathèque, il n'apporte aucun livre par ailleurs pour travailler, ses polycopiés lui suffisent. Il n'emprunte pas non plus les documents de cette médiathèque pour le plaisir, aucun livre, aucun disque, aucun film : soit il a déjà ce qu'il veut, soit « *ça tourne* » entre amis.

Bien qu'il existe également un « *espace de travail* » dans son école, il préfère venir travailler dans cette médiathèque, proche de chez lui, parce qu'ils sont plusieurs écoles sur un même campus, et qu'il n'y a donc « *pas assez de places* ». Son rythme de fréquentation dépend des sessions d'examen : « *là, j'ai un partiel, je suis venu tous les jours* ». Il y vient toujours avec des copains, et ils se retrouvent dans la salle ISA.

M. Boutet, chômeur

Le mercredi 13 octobre 2004, de 16h30 à 17h, entretien enregistré

M. Boutet, ancien habitué de la bibliothèque Carnegie, est aujourd'hui au chômage, il était auparavant contrôleur de gestion. Comme il a du temps, il « *en profite* » pour faire ce qu'il appelle des « *visites* » dans les deux médiathèques, Cathédrale et Croix-Rouge, à mi-chemin desquelles il habite, pour lire essentiellement des journaux et emprunter des CD et des DVD. S'il fréquente les deux, il a établi des « *repères* » pour chacune d'elles : ainsi, préfère-t-il venir les mercredis à Cathédrale plutôt qu'à Croix Rouge où « *c'est plus bruyant parce que c'est*

un quartier populaire », et, à l'inverse, les samedis à Croix Rouge plutôt qu'à Cathédrale parce qu'il y a beaucoup plus de monde à cette dernière ce jour-là. Il va donc à Croix Rouge les mardis, les jeudis et entre midi et deux heures les samedis ; à Cathédrale, les mercredis, jeudis ou vendredis. Il en est de même pour les collections : à Cathédrale, il lit les *Echos de l'économie* qui ne sont pas disponibles à Croix Rouge, et à cette dernière, il s'oriente plutôt vers des « *choses génériques* », tel le quotidien local *L'Union*.

A la Médiathèque Cathédrale, il fréquente donc essentiellement la salle des actualités, mais monte de temps en temps à l'étage pour admirer la vue sur la cathédrale, et regarder les CD et les DVD qu'il pourrait emprunter.

Marc, étudiant en classes préparatoires de kinésithérapie

Le mercredi 13 octobre 2004, de 17h30 à 18h30, entretien enregistré.

Marc est « *l'espoir de la famille* » dit-il avec un petit sourire : sa mère est secrétaire, et son père, devenu invalide, a dû arrêter son travail. Il habite en centre-ville, et vient à la médiathèque au moins deux fois par semaine.

Lorsqu'il préparait le concours de médecine, la Médiathèque Croix-Rouge était sur son chemin, alors il y passait pour emprunter des CD et des DVD, avant d'aller travailler à la Médiathèque Cathédrale. Il différenciait ainsi l'usage des deux médiathèques : l'une pour le fonds, « *plus rock et plus contemporain* », l'autre pour le travail parce que « *c'est plus spacieux et plus chaleureux* », c'est-à-dire mieux chauffé entendait-il. A cette époque, il allait dans la salle LITT où d'autres étudiants en médecine se retrouvent. Depuis qu'il a échoué au concours, il préfère aller dans la salle juniors où il trouve de nouveaux avantages. Bien qu'il ne fréquente plus aujourd'hui que la Médiathèque Cathédrale, il a été également un lecteur de la bibliothèque municipale Laon - Zola et de la bibliothèque universitaire de la Faculté de médecine.

Lorsqu'il vient donc dans cette médiathèque, il passe de temps en temps dans la salle des actualités lire les périodiques, puis monte travailler dans la salle juniors au niveau mezzanine en empruntant l'escalier qui la relie à la salle benjamins. Venant travailler pour ses études, il regrette que le fonds ne soit pas adapté aux besoins des étudiants.

Julie, étudiante en première année d'arts appliqués (BTS design d'espace)

Le samedi 14 Mai 2005, de 14h à 15h20, entretien enregistré.

Julie habite en centre-ville : la Médiathèque Cathédrale est donc bien « *pratique* » puisqu'elle peut y venir à pied. Et de son école, elle ne met que dix minutes en vélo. Enfant, elle fréquentait la bibliothèque Carnegie, mais avait quasiment cessé d'y aller ensuite « *parce que ce n'était pas pratique pour les collégiens et les lycéens* ». Elle a ainsi renoué avec les pratiques de bibliothèque publique avec l'ouverture de la Médiathèque Cathédrale. Son cursus l'y encourage puisque les collections de l'ESAD (Ecole supérieur d'art et de design) y ont été transférées.

Elle fréquente aussi le CDI de son école, une fois par semaine, et la Médiathèque Croix-Rouge parce qu'elle a une amie qui habite à côté.

Elle y vient en général une fois par semaine, ou deux trois fois par mois si elle n'en a pas le temps : car comme la médiathèque est grande, cela « *prend du temps* », « *on ne peut pas y rester juste cinq minutes* » comparée à d'autres bibliothèques plus petites. « *Quand j'ai des trous assez importants dans la semaine, j'ai le temps de venir, mais sinon, c'est le samedi* ».

Chaque usage qu'elle fait de la médiathèques correspond alors à des temps et à des contextes différents : le samedi matin, de 10h à midi, elle vient « *pour travailler en équipe* » dans la salle ISA où elle reste lire avec ses amis ; le samedi après-midi, si elle est avec des amis à qui elle donne rendez-vous préférentiellement devant la médiathèque plutôt qu'en face du McDonald's, « *on ne fait que passer pour rendre des livres si on a des livres à rendre* » ; en semaine, elle vient plutôt seule, soit pour rendre ou prendre des livres, soit « *pour faire des recherches* » pour l'école. Si elle reste travailler sur place, et non lire, elle s'installe dans la salle LITT, et si elle est seule, elle va flâner dans les rayonnages de romans avant de s'y mettre. Enfin, quand elle vient avec sa petite sœur, elles vont dans la salle juniors où elles restent lire des BD. Julie semble s'approprier totalement cette médiathèque, en instaurant ainsi des pratiques circonstancielles mais précises et différenciées en fonction des moments et des personnes avec qui elle y vient.

Danièle, plasticienne

Le vendredi 30 septembre 2005, de 17h à 18h, entretien enregistré en partie (retranscrit de mémoire pour le reste).

Danièle, une femme d'une quarantaine d'années, habite en centre-ville, avec son mari graphiste, et sa fille âgée de douze ans. Elle connaît bien les bibliothèques municipales parce que non seulement elle en est une fidèle usagère et qu'elle fréquentait auparavant la bibliothèque Carnegie, mais parce qu'elle y anime des ateliers d'art plastique pour enfants (en dehors de la ville de Reims). A la Médiathèque Cathédrale, elle y vient à pied, à peu près une fois toutes les trois semaines, les jours où elle ne travaille pas, soient le mercredi ou le samedi matin (« *plus calme* » que l'après-midi), accompagnée parfois de sa fille, mais très rarement en famille car les disponibilités de son mari ne correspondent pas aux siennes et à celles de sa fille. Sa fille, maintenant assez grande, vient aussi seule à la médiathèque.

Danièle a un usage à la fois personnel et professionnel des collections de la médiathèque : elle fréquente ainsi, pour sa « *consommation personnelle* », la salle ISA pour la musique, les films et les livres d'art tout en regrettant qu'il y ait aussi peu de livres d'art contemporain ; la salle LITT pour les romans ; et, plus occasionnellement, les salles ST et HUM pour les livres de cuisine et de jardinage, ainsi que les guides de voyage et les livres de pédagogie. Enfin, pour ses besoins professionnels, elle fréquente les salles benjamins et juniors. Il ne reste donc que la salle des actualités qu'elle ne fréquente pas.

Si en général, elle ne fait que passer pour emprunter des documents et éventuellement s'asseoir le temps de feuilleter un ouvrage, et dans ce cas, uniquement dans les salles côté cathédrale devant la « *vue exceptionnelle* », il lui arrive aussi de rester regarder un film avec sa fille, car se disant « *cinéphile* » mais n'étant pas équipée chez eux en magnétoscope ni en lecteur DVD (sauf sur l'ordinateur), ils ne peuvent pas regarder les films de la médiathèque à la maison.

M. Deschamps, prof de sciences économiques et sociales au lycée

Le samedi 1er octobre 2005, de 17h à 17h40, entretien enregistré.

M. Deschamps faisait partie du Centre culturel Saint Exupéry, où il y avait une médiathèque. Celle-ci a dû fermer depuis l'ouverture de la Médiathèque Cathédrale qui était devenue beaucoup plus « *compétitive* ». C'est à ce moment-là qu'il a commencé alors à fréquenter les deux nouvelles médiathèques, Cathédrale et Croix Rouge, en quelque sorte par défaut : « *Non, je ne suis pas venu par curiosité, non. C'est quand j'ai voulu reprendre des disques, que je suis venu.* »

M. Deschamps ne vient aux deux médiathèques que pour emprunter des CD. Se déplaçant en moto, les questions de proximité ne semblent pas entrer dans ses critères. En revanche, s'il fréquente les deux, c'est « *parce que c'est pas les mêmes personnes qui viennent prendre des disques* » : il peut donc trouver à Croix Rouge des CD qu'il a du mal à trouver à Cathédrale.

Il n'est pas régulier dans ses fréquentations : « *Je vais par exemple venir sept ou huit fois en l'espace d'un mois, et je vais rester par exemple trois quatre mois sans venir. [...] En ce moment je viens un peu plus souvent, depuis la rentrée scolaire.* » Il y vient les jours où il ne travaille pas l'après-midi, soient les jeudis et les samedis. Souvent, il vérifie chez lui par internet si les CD qu'il a « *ciblés* » sont bien disponibles : « *Si j'ai ciblé des disques, et que je sais qu'ils sont là et que je les trouve, je vais rester 10 minutes, sinon, je vais rester une demie heure, trois quarts d'heure, en y allant au hasard.* » Et parfois, quand il trouve les journaux sur le présentoir de *L'Union* placé dans le hall, il en prend un et va le lire dans la salle ISA, dans un fauteuil, en contemplant la vue sur la cathédrale.

1.3. Entretiens formels avec cinq Rémois au détour du parcours urbain

Clotilde, étudiante à l'ESAD (Ecole supérieure d'art et de design)

Le mercredi 13 octobre 2004, entretien enregistré.

Clotilde fréquente « *assez souvent* » cette médiathèque, qui a entre autres avantages importants d'être proche de son école et surtout de contenir les collections de son école qui y ont été transférées, bien que tout ne soit pas encore organisé et disponible. La salle qu'elle fréquente le plus assidûment est donc la salle ISA côté cathédrale où se trouvent les livres d'histoire de l'art et de design. Elle va également de temps en temps « *fouiller* » dans les livres pour enfants (salle juniors), et regarder les livres de cuisine (salle ST) car elle a un atelier

« design culinaire » dans son école. Comme tous les étudiants de son école viennent dans cette médiathèque pour emprunter les livres, « *il faut être le premier* » à mettre la main sur les livres concernés quand il y a un nouveau thème qui est donné car « *les livres partent en dix minutes* » ; ils « *tournent* » ensuite à l'école, de mains en mains. Il peut lui arriver de rester lire les livres pour son travail, et dans lequel cas, elle s'installe dans la salle ISA sur les tables près de la baie vitrée, mais la plupart du temps, elle emprunte les livres pour pouvoir scanner et se constituer ainsi une iconographie : elle travaille donc rarement sur place. Elle y vient généralement seule, « *mais on croise toujours beaucoup de monde ici* » précise-t-elle.

Elle fréquente aussi cette médiathèque « *pour le plaisir* », pour emprunter des CD et des DVD, ou rester une heure ou deux écouter de la musique en s'installant confortablement à l'un des postes d'écoute, et contemplant le paysage : c'est son « *activité du samedi* ». En revanche, elle n'aime pas emprunter les romans parce qu'elle « *n'aime pas avoir à lire un livre dans les délais qu'on propose* », et qu'elle « *préfère [s']acheter [son] livre* ».

Entretien avec Sami

Le mercredi 13 octobre 2004, entretien enregistré.

Sami, qui habite en centre-ville, venait travailler dans cette médiathèque lorsqu'il révisait le BAC, toujours avec des copains et toujours à la même place : dans la salle ISA, côté cathédrale, à côté de la baie vitrée. C'était « *[leur] bibliothèque à [eux]* », leur lieu de ralliement, mais aujourd'hui il ne la fréquente plus du tout, ni pour travailler, ni pour emprunter des CD ou des DVD, car il ne connaît plus les personnes avec qui il y venait du temps où il était lycéen. C'est donc un lieu qu'il ne fréquentait que en groupe.

Entretien avec trois lycéens : deux filles et un garçon

Le 13 juillet 2005, entretien enregistré.

Une des lycéennes explique qu'elle ne va pas travailler dans la Médiathèque Cathédrale parce qu'elle « *fait plus bibliothèque où vraiment on parle pas beaucoup* » : elle préfère donc aller travailler à la Médiathèque Croix-Rouge, où « *c'est plus cool* ». Le garçon raconte que, lui, il y va pour travailler et qu'il s'installe dans les salles côté rue où il se laisse moins divertir par l'extérieur.

2. Du projet à la réalisation : le bâtiment en tant qu'objet culturel visible dans la ville

« Face à la cathédrale et d'une superficie de 6 500 m², la médiathèque s'inscrit sur un terrain jusque-là occupé par l'Hôtel de Police.
Conserver la façade de l'Hôtel de Police s'est imposée, non pas par crainte d'avoir à la reconstruire mais par respect pour Reims, meurtrie, détruite : un attachement réel pour ce qui subsiste s'est transformé au cours de l'étude en nécessité. L'arrivée de la modernité sur ce site tellement beau du parvis de la cathédrale ne doit pas entraîner un éclatement de l'architecture, une autonomie de rupture dans la forme urbaine ; mais au contraire une transformation douce, et un réglage fin qui fassent que le bâtiment résiste à la co-visibilité avec la cathédrale dans le silence.
L'harmonie de cette co-visibilité sera assurée par la proportion classique obtenue à partir d'une base carrée et déclinée selon les principes de l'Art de la Construction.
Cette référence géométrique fera disparaître la haute toiture à deux pentes de l'Hôtel de Police pour en régler la hauteur sur celle du nouveau bâtiment (15 mètres) et en même temps permettre une modernisation de son image tout en lui conservant son apparence familière aux Rémois.
Le bâtiment neuf apparaît ainsi comme un prolongement naturel du volume dont les façades en verre clair ouvrent l'Architecture sur la ville ; ces baies sont possibles grâce à une structure nervurée, faite de poutre et de colonnes métalliques, toujours tracées sur la même base géométrique.

3
3

Médiathèque Cathédrale
› Dessin de perspective

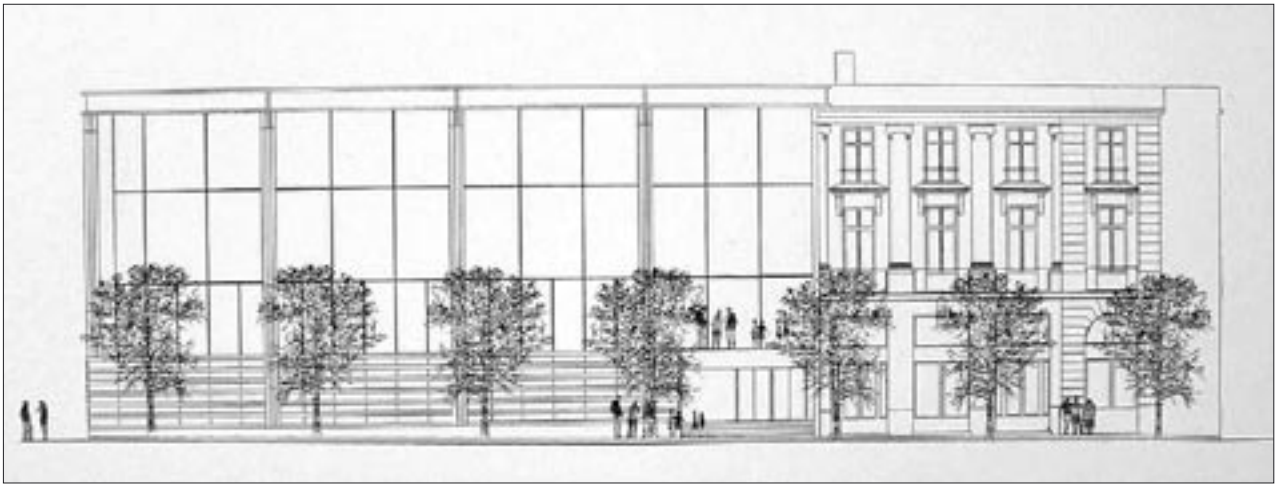
Cette ossature métallique repose sur un socle constitué en pierres de Courville, fondateur du bâtiment, et qui pour le piéton assure une continuité absolue des matières traditionnelles.
Ainsi, l'îlot urbain est reconstitué dans l'idée d'une certaine force classique, uniquement lisible par les lignes de métal noir.
Depuis l'intérieur de la médiathèque, le vitrage de la rive horizontale de la toiture permet de voir la façade de la cathédrale sur toute sa hauteur et de créer un moment inoubliable pour le lecteur. » (Texte de présentation du projet par Jean-Paul Viguier)

2.1. Un bâtiment dédié à la cathédrale

Construit par Jean-Paul Viguier, architecte parisien lauréat en 1997 du concours lancé par la ville de Reims, le bâtiment de la Médiathèque Cathédrale, dont les travaux ont commencé en juillet 2000, a ouvert ses portes en mai 2003. L'ouverture avait, en fait, été prévue pour la rentrée scolaire 2002, mais les réserves, qui s'élevaient à plus de cent au moment de la livraison, et les travaux qui s'en suivirent l'ont retardée. Le bâtiment aura coûté 15 millions d'euros TTC, le financement ayant été réparti entre la Ville (55,8 %), l'Etat (25,7 %), la Région (10,5 %) et le Département (8 %).

Le programme avait été élaboré par les bibliothécaires, et notamment l'ancien directeur de la bibliothèque Carnegie. Bien que le choix final du lauréat revenait aux élus, les bibliothécaires formaient une commission technique consultative et avaient émis un avis favorable au projet de Viguier, parmi les cinq proposés. Ce choix semble avoir été pris par les bibliothécaires sans grande hésitation, puisque les directrices actuelles des deux médiathèques disent avoir « *été très étonnées* » par les quatre autres projets qui étaient « *beaucoup plus fermés par rapport à la cathédrale, voire qui ne la regardaient pas du tout* ». Le projet de Viguier apparaissait donc non seulement comme celui qui était « *le plus fonctionnel, et esthétiquement, le plus réussi* », mais surtout « *le seul qui*

Médiathèque Cathédrale › élévation. A droite, le bâtiment de l'ancien Hôtel de police qui a été conservé.



assumait vraiment d'être face à la cathédrale et qui permettait de la voir bien. » La directrice s'explique : « *On s'est un peu battu pour qu'elle soit construite là [devant la cathédrale], malgré une emprise au sol qui n'était pas énorme, [...] c'était pas pour pas la regarder* ».

Ce « rapport à la cathédrale » a donc constitué un critère déterminant dans la sélection du projet, et à l'inverse, pour les autres concurrents, un critère discriminant.

Comme le texte de présentation de son projet l'explicite[6], l'intention de l'architecte s'est essentiellement focalisée, du moins au niveau de la communication, sur le site (patrimonial à respecter), le cadre (à laisser harmonieux), le tissu urbain (à reconstituer), et la cathédrale (à honorer). Il présente ainsi son bâtiment comme s'inscrivant dans la continuité et non dans la rupture, proposant une œuvre consensuelle à forte valeur symbolique et esthétique. J.-P. Viguier dira d'ailleurs : « Je n'ai jamais considéré ce bâtiment comme un geste architectural mais comme un assemblage de plusieurs partis[7] ».

Dans ce texte de présentation, l'absence de communication par l'architecte quant à la fonction que remplira cette œuvre une fois réalisée paraît éloquente. Il s'agit bien d'un lieu dédié à la lecture publique, mais la manière dont il a conçu le bâtiment pour cet usage-là ne semble pas avoir été prioritaire pour promouvoir son œuvre et séduire le public. Ce constat semble être corroboré par ce qu'évoquent les directrices des deux médiathèques, quelque peu amères à son endroit – dont les propos sont donc à manier avec précaution – lorsqu'elles disent avoir eu du mal, par exemple, à le convaincre d'aller visiter des bibliothèques récemment construites, et qu'en outre « *l'intérieur n'était réellement pas son intérêt* ».

Face à l'enthousiasme du début, au moment de la sélection du projet, la suite des évènements va ainsi décevoir les bibliothécaires chargés du suivi du projet. La phase d'adéquation entre le programme et la proposition de l'architecte n'a pas été menée avec satisfaction du point de vue des bibliothécaires. L'architecte s'est avéré absent sur le terrain, ils ne le verront que « *quatre ou cinq fois, y compris le jour de l'inauguration* ». De même pour le chef de projet, peu attentif, semble-t-il, aux problèmes que soulevaient les bibliothécaires tandis que le chantier avançait à grands pas : « *c'était extrêmement tendu entre le chef de projet et le directeur de l'époque* ».

Bien que le projet ait paru au départ plutôt réussi au niveau fonctionnel, « *le peu de choses à récupérer* » se sont avérées difficiles à récupérer « *comme on le souhaitait* » : comme par exemple les bouches d'aération au sol, très contraignantes pour l'implantation des rayonnages et la modulabilité des espaces. D'autres difficultés sont apparues aussi, comme les normes de sécurité qu'il a fallu appliquer *a posteriori*. Ils se sont par exemple retrouvés avec des circulations en cul-de-sac pour le public parce qu'il fallait accéder à des escaliers de secours ; ou avec des espaces très cloisonnés pour le personnel où il est à chaque fois nécessaire d'utiliser un badge pour passer de l'un à l'autre ; ou encore avec des espaces de circulation démultipliés pour des questions d'accessibilité. Ils ont eu des surprises aussi : des radiateurs qui n'étaient pas prévus au départ et qui ont été ajoutés en fin de chantier, gênant les bibliothécaires pour

[6] Cité plus haut.

[7] Cité dans *Le Figaro* daté du 02 septembre 2003, « A Reims, plein cadre sur le gothique ».

prévoir l'implantation des rayonnages. L'architecte semble avoir été davantage préoccupé par des questions esthétiques que fonctionnelles : il en est ainsi de la résille noire du plafond qui provoque une surconsommation d'électricité… Bref, les problèmes survenus durant le chantier semblent avoir été mal solutionnés aux dires des directrices, comme encore des problèmes de fuites, mais aussi d'odeurs dus au système de climatisation (aggravés par le fait qu'une bibliothèque est un bâtiment dont les fenêtres ne s'ouvrent pas pour des questions de sécurité, plus précisément de vol), qui ont énormément nuit à l'image de la médiathèque, comme en témoignent les propos des usagers. Enfin, l'architecte ne s'est pas occupé du mobilier, et a simplement fait savoir qu'il voulait du noir. Ce sont d'ailleurs les bibliothécaires qui ont ajouté les fauteuils de couleurs primaires pour égayer un peu cette atmosphère qui s'est avérée quelque peu austère (voir le propos des usagers, dans la troisième partie).

Cependant, n'ayant pas interrogé la partie adverse, à savoir ni l'architecte, ni le chef de projet, il serait tout à fait partial de nous étendre davantage sur ces nombreuses critiques et amertumes. Ce qui en ressort toutefois, c'est que cet édifice semble avoir été davantage préoccupé par son image et sa place dans la ville en tant que nouvel élément du paysage urbain pour les habitants, que par le service qu'il offrira à ses usagers.

L'œuvre de Viguier, avec sa façade vitrée tournée vers le parvis de la cathédrale Notre-Dame de Reims, offre ainsi aux usagers de la médiathèque ou simples visiteurs, un point de vue grandiose et inédit sur ce monument historique classé patrimoine mondial par l'UNESCO, ô combien admiré des Rémois. D'ordinaire regardé la tête vers le ciel, cet édifice majestueux est devenu dorénavant l'objet possible d'une contemplation frontale depuis le premier et le deuxième étages

Médiathèque Cathédrale
› Vue frontale de la cathédrale depuis l'intérieur

de la médiathèque. Les touristes même s'en réjouissent, qui viennent prendre des photos depuis ce belvédère insolite. Quant à sa façade extérieure, le bâtiment se présente comme un « édifice miroir » reflétant de jour comme de nuit la cathédrale gothique (éclairée depuis le toit de la médiathèque), suggérant – pour reprendre les termes de la critique architecturale[8] – sa propre disparition tout en s'affirmant par le contraste des matériaux, à savoir la structure métallique noire supportant de grands panneaux de verre.

3
3

> *« Ici, ce que j'aime bien, c'est la cathédrale, la vision de la cathédrale. Parfois je monte exprès pour voir la cathédrale sous cet angle-là, qui me paraît très judicieux parce qu'en fait, on ne la voyait pas de cette façon-là. On a une perspective très intéressante. A n'importe quel étage. Surtout quand il fait beau. C'est très joli. Enfin, vous avez dû le remarquer. »* (M. Boutet)

Cette vue sur la cathédrale depuis l'intérieur, et ce reflet de la cathédrale sur la façade extérieure, rassemblent l'unanimité des usagers, bibliothécaires et journalistes locaux, dont les propos sont tous dithyrambiques. Pourtant, la réception d'une telle « greffe », celle d'un bâtiment si moderne, sur la place la plus prestigieuse du centre-ville historique, n'était pas un pari gagné d'avance.

8 *Archiscopie*, n° 32, mai 2003, pp.14-16.

Médiathèque Cathédrale
› Un édifice miroir

2.2. Un enjeu public pour l'image de la ville

Avant d'être jugé pour sa réalisation architecturale ou pour sa fonctionnalité, le projet de Viguier a été remarqué en tant que projet de la ville et dans la ville, mobilisant des associations locales et nourrissant les colonnes de la presse[9] ainsi que les conversations ordinaires des habitants. Il s'agissait d'abord d'un projet public, objet de débats publics. Si d'ordinaire, l'architecture passe inaperçue aux yeux du passant pour qui elle fait partie d'un paysage familier, ici, le projet a connu une telle couverture médiatique, que tout le monde sait qu'il s'agit bien là d'une œuvre architecturale, et a même pu se faire une idée du bâtiment, avant même de l'avoir vu construit, découvert, fréquenté.

> *« Je n'ai pas découvert parce que c'était dans les médias depuis très longtemps »* (M. Boutet)

Sa proximité, et même plus, sa co-visibilité avec la sacro-sainte cathédrale de Reims et son implantation dans le secteur sauvegardé n'ont pu que nourrir les controverses et autres polémiques, par lesquels les acteurs – associations mais aussi tout citoyen de la ville – prennent position, les uns pour la préservation du cadre architectural ancien, les autres pour une dynamisation du centre-ville historique, tout cela dans un contexte où l'on se prépare à l'arrivée du TGV (prévue pour 2007) qui modifiera sans doute considérablement le statut et le rôle de la ville de Reims à l'échelle nationale. « *De toutes façons, Reims, ça va devenir une des banlieues parisiennes, je pense, avec le TGV* » projette une étudiante.

L'enjeu premier de la ville était de revitaliser ce secteur sauvegardé[10] et muséifié autour de la cathédrale, tourné essentiellement vers le tourisme, la construction d'un tel équipement dédié aux habitants locaux permettant la réactualisation des significations et usages attribués jusqu'alors au parvis de la cathédrale, ainsi que sa réappropriation. Et par là même, de changer l'image qui lui était associée, celle d'une ville conservatrice et endormie, en redynamisant la ville entière.

3
3

[9] Voir à ce propos, la revue de presse établie dans le présent rapport, présentée en annexe.

[10] En effet, la ville avait tout d'abord lancé en 1991 un « concours international d'idées pour le réaménagement des abords de la cathédrale », avant de se décider pour la construction d'une médiathèque (cf. « Reims, entre masse et sacre », *in D'Architecture*, n° 39, oct. 1993, p. 40-45).

Médiathèque Cathédrale
› Champ et contre champ : rapport à la cathédrale et au bâti ancien de la ville

« [Ce bâtiment] s'intègrerait mieux à Paris, c'est sûr, [parce que] Paris, ça me fait plus penser à la ville moderne, plus que Reims. C'est normal, Paris, ça bouge. En fait, Reims, ça bouge pas. […] à Reims, on est toujours resté classique, et dans les maisons, il y a très peu de maisons qui sortent de l'ordinaire. » (Julie)

Si cette jeune étudiante semble ainsi être attachée à cette image d'Épinal liée à Reims, pour d'autres, comme pour cette lycéenne, le bâtiment apporte une fraîcheur à laquelle elle semble adhérer :

« Moi j'aime bien. Ça fait moderne. Parce que quand on fait le tour, ça fait un peu vieillot, c'est face à la cathédrale donc c'est tout ce qui est patrimoine, c'est tout ce qui est ancien, bon les maisons ne sont pas très modernes. Et puis, ça donne un peu de jeunesse dans la ville en fait. Ça rajeunit tout ça ! Non moi j'aime bien. » (Une lycéenne)

Les lycéennes remarqueront aussi que grâce à ce bâtiment, un « *équilibre* » s'est instauré sur cette place, où la cathédrale est « *vraiment imposante* » visuellement, mais surtout peut-être symboliquement. Comme si la ville allait enfin pouvoir s'émanciper de ce lourd héritage.

Mais au tout début, la destruction – en partie – de ce qui appartenait à l'héritage de la ville marquée par les bombardements, bien que le bâtiment de l'Hôtel de Police datant d'avant-guerre (1920) ne fût pas classé, et son remplacement par un édifice moderne en rupture stylistique avec le cadre existant, ont donc, naturellement, fait surgir des craintes chez certains : des associations locales, pour ne prendre que leur exemple, avaient en effet protesté contre ce qui leur semblait être une aberration et une défiguration à la fois du quartier et du parvis de Notre-Dame. Une période de conflits s'était ainsi ouverte, qui s'était toutefois apaisée une fois le projet validé par le Ministère et la légitimité ainsi acquise. Cependant, certains habitants suivaient attentivement la progression du chantier, d'un œil quelque peu circonspect, voire sceptique… Comme cette bibliothécaire :

« Au début, ça m'a semblé une aberration, près de la cathédrale, même si j'adore tout ce qui est moderne, et tout ça, mais ça m'a semblé un peu bizarre de mettre un bâtiment comme ça devant la cathédrale. […] Moderne, par rapport à l'ensemble architectural qu'il y a tout autour. […] En plus, moi, j'ai fait construire dans un petit village où il y a une église classée XI^e^, XII^e^, XIII^e^, et quand j'ai construit, on n'avait pas le droit de faire certaines choses, la couleur du crépi, les tuiles, etc. Et c'est vrai, quand j'ai vu bâti ici, je me suis dit : mais c'est pas possible ! » (Personnel bibliothécaire)

Comme on peut le voir, ce sont là des valeurs normatives, prescrites par l'Etat, quant à « ce qu'on peut ou ne pas faire » face au patrimoine, que le citoyen réactualise après les avoir intériorisées de gré ou de force à l'occasion d'une confrontation personnelle avec les services de l'urbanisme…

2.3. Le face–à–face d'un édifice moderne et d'un monument gothique : une confrontation douce qui rassure

Avant de pouvoir apprécier le bâtiment en soi, il fallait donc que les habitants, tout simplement, l'acceptent. Et malgré ces manifestations d'incompréhension ou de crainte au départ, voire de sentiment d'inégalité de traitement, plus les habitants découvraient le bâtiment en train de prendre forme tout au long du chantier, plus ils étaient rassurés. Les éléments qui rassurent sont : l' « effet miroir » de la façade qui permet au bâtiment impertinemment moderne de faire le caméléon et de s'effacer ainsi devant la cathédrale ; sa « *sobriété* » ainsi que la taille du bâtiment qui viennent contredire les craintes quant à une éventuelle démonstration mégalomane de l'architecte osant braver la cathédrale ; enfin, l'usage de la pierre de Courville qui vient introduire un élément de continuité par rapport à l'histoire architecturale de la ville.

> *« Les vitres, c'est pas opaque, donc ça permet de s'intégrer avec le reste. C'est comme si c'était un miroir, c'est pas juste un mur. »* (Un lycéen)

> *« [Il] n'a pas voulu en faire trop aussi ! C'est sobre je trouve comme bâtiment et c'est honnête. Il n'y a pas de folie des grandeurs, enfin il n'y a pas de côté prétention je trouve du bâtiment. Enfin justement, il respecte un peu par une sobriété, la cathédrale, il ne va pas complètement l'étouffer. Il reste quand même en regard et pas en opposition ou en étouffement »* (Clotilde)

> *« Je trouve que la hauteur, ça va, là. [Je pense qu'ils ont voulu] une unité, oui, avec les autres immeubles. [...]Déjà que ça dénature un peu le côté centre-ville avec ça... Et puis en bas, ils ont laissé, ils ont mis une couleur pierre un peu blanche, enfin, blanche, jaune, beige quoi, tout en laissant les vitres, ils ont réussi à mettre des lignes qui rappellent la pierre du centre-ville. [...] ils ont voulu faire un bâtiment moderne mais pas qui se remarque de trop quand même. Ils ont laissé des arbres... [...] »* (Julie)

Du point de vue de la réception par le public, donc, l'œuvre de Viguier est d'abord appréhendée par rapport à la cathédrale et à son cadre, comme si, ce qui était à admirer, était non pas l'œuvre de l'architecte contemporain mais l'édifice gothique ; à ce titre, cette phrase que lance un des habitués de la médiathèque est évocatrice : « *Je prendrais pas une photo de la médiathèque, je prendrais une photo de la cathédrale si je viens ici* » (M. Boutet).

Cependant, et peut-être étonnamment, l'usage de la pierre de Courville et la conservation d'une partie de l'ancien Hôtel de Police, ne semblent pas si sûrement entrer parmi les critères qui ont su apaiser les craintes des habitants. Et pourtant, ils constituaient un argument majeur, pour l'architecte, de l'inscription du bâtiment moderne dans une certaine continuité avec l'architecture de la ville. La pierre de Courville avait même été ajoutée au projet initial à la suite des plaintes émises par les associations.

Certains habitants interrogés, en effet, n'avaient pas remarqué que l'ancien Hôtel de Police avait été en partie préservé, réhabilité et intégré à la médiathèque. D'autres n'avaient pas vu que les brise-soleil du niveau bas de la façade étaient

en pierre : ils y voyaient du « *parpaing* » ou du « *béton cellulaire* ». Ou d'autres encore, comprenant bien qu'il s'agit d'un clin d'œil patrimonial, semblent plutôt lassés que réjouis : « *Ah oui ! La fameuse pierre de Reims ! Ça, on nous la met à toutes les sauces !* ». Finalement, donc, ce que l'on apprécie de cet édifice, ou du moins ce que l'on remarque, c'est sa modernité, peu importe qu'elle soit dans la continuité avec la « tradition » ou non. Pour Justin par exemple, ces pierres « *cassent un peu l'architecture* » et aurait préféré des brise-soleil en béton, « *plus moderne, plus actuel* ». Il semble alors avoir été vain d'introduire ces quelques éléments patrimoniaux s'ils n'avaient pour but que de séduire les habitants. Toutefois, si leur présence n'est pas remarquée, peut-être leur absence, à l'inverse, l'aurait été ou du moins aurait suscité une plus grande réticence chez certains ?

En revanche, l'intention formelle de ces éléments est plutôt bien accueillie, que ce soit pour la pierre : « *Ce mélange de la pierre, le chaud [de la pierre] et le froid de la vitre, oui, j'aime bien* » (Personnel bibliothécaire) ; « *Pour moi, c'est décoratif, je ne sais pas… : pour aller contre les lignes verticales* » (M. Deschamps) ; ou pour la modernisation de la façade du bâtiment ancien, dont on a enlevé le toit à deux pentes, ce qui aurait pu être reçu comme une mutilation venant dénaturer son authenticité : « *il faut que ça aille dans la continuité* » du nouveau bâtiment, approuve ainsi même le plus « anti-moderniste » des interviewés. Et le façadisme décrié par *Le Figaro*[11], ne constitue pas ici un objet d'opprobres : « *c'est bien, ça donne un petit caractère ancien au bâtiment* » (M. Boutet), peut-être aussi parce qu'on ne voit pas que seule la façade a été conservée.

La « transformation douce » que l'architecte propose donc avec son bâtiment qui, bien que « moderne », ne provoque pas un trop grand contraste ni une trop grande dissonance, semble aujourd'hui bien reçue par ceux qu'il restait à apaiser et à séduire, les « anti-modernistes » :

Médiathèque Cathédrale
› L'usage de la pierre de Courville

[11] *Le Figaro* daté du 02 septembre 2003, « A Reims, plein cadre sur le gothique ».

« Mais le bâtiment en lui même aujourd'hui, bon, c'est un peu, ça fait un peu moderne, quand même. Mais je ne ressens pas cet aspect moderne qu'a priori je n'aimerai pas, parce que je préfère, moi, les vieilles pierres, mais là ça me gêne pas. [...] En fait, comme beaucoup de Rémois, j'ai été très surpris de ce qu'ils ont fait et j'ai trouvé ça, j'ai trouvé que c'était bien, au niveau architectural. » (M. Boutet)

« Alors, d'extérieur, je trouve que ça fait bien. A part le fait que ce soit juste à côté de la cathédrale, c'est ce qui m'avait choqué au départ. Et c'est vrai que l'extérieur, c'est pas mal. Je préfère ça comme moderne plutôt que l'usine Pompidou à Paris, hein. Vous voyez ce que je veux dire ? Qu'est-ce qui ressemble à une raffinerie et qui a été construit à Paris du temps de Georges Pompidou ? » (M. Deschamps)

En revanche, chez les « modernistes » qui apprécient à la fois l'architecture contemporaine et l'hétérogénéité urbaine[12], le contraste qu'il provoque est loin de poser un quelconque problème, puisqu'ils l'ont dores et déjà intériorisé comme une valeur esthétique méliorative :

« Je trouve que c'est contradictoire mais que ça marche vraiment bien. Souvent en opposant des choses comme ça, très opposées, aux antipodes, des fois il se passe quelque chose qui marche bien et là, pour le coup, c'est vraiment... C'est un bel ensemble, enfin c'est un beau face à face » (Clotilde)

« J'aime bien [ce bâtiment], j'aime bien en plus par rapport à la cathédrale, j'aime bien ce côté vitré et lisse qui est complètement en opposition avec la cathédrale... Moi je trouve que c'est un super beau lieu. Et ça va bien avec le lieu, parce qu'il y a beaucoup de gens qui disent : Ah ! On ne doit pas mettre un bâtiment moderne avec un bâtiment ancien comme ça. Moi j'aime bien justement. Enfin, il y a un contraste ; j'aime bien l'idée du contraste [rires gênés]. Enfin, ce sont des goûts personnels. » (Justin)

Chez ces amateurs d'architecture contemporaine, ce bâtiment peut même sembler un peu « *trop sage* » ou « *un peu mou* » comme le qualifie Danièle. Clotilde le décrit comme « *simple mais beau* », ce qui serait peut-être à distinguer du « simple *et* beau », sous-entendant par là, pouvons-nous penser, que cette simplicité-là n'est pas une simplicité remarquable ; tout comme Julie qui constate :

« En fait, elle est cubique, quoi, elle est assez... Ils auraient pu faire des morceaux qui s'avancent par rapport à d'autres, mais non, pas du tout. C'est peut-être la simplicité. »

Chez ces derniers (et ce sont tous des personnes étudiant ou travaillant dans des domaines artistiques et/ou des Parisiens), ce bâtiment ne leur paraît pas être un chef d'œuvre d'architecture, mais s'en contentent très bien : il est beau, il est de bon goût, et on échappe au pire : le « classicisme »[13].

« Enfin moi, je préfère largement avoir un bâtiment comme ça assez sobre, que moi je trouve assez beau, plutôt qu'un bâtiment plus classique oui. Tant qu'à reconstruire un bâtiment public autant construire quelque chose de moderne et dessiné par des gens qui ont du goût ! [rires] » (Clotilde)

12 Car parmi ceux qui apprécient l'architecture moderne, certains craignent le contraste, comme l'une des bibliothécaires, ou Sami, le seul parmi les interviewés à trouver encore que la médiathèque est belle mais pas à sa place : « *deux rues plus loin, il n'y a pas de problème* ».

13 Comme le note Marion Segaud, le style « classique » ne se réfère pas, dans le langage ordinaire, à un modèle historique, mais à une norme, en opposition à la « modernité » comme rupture. Cf. *La petite monumentalité*, rapport pour la DGRST, Lassau-IERAU, 1984.

Quant à ceux qui étaient sceptiques ou réfractaires, ils sont aujourd'hui sous le charme :

> *« Et en fait, maintenant, je trouve qu'il va bien dans le décor. Réellement ! […] En plus, le soir quand c'est éclairé, je trouve que ça illumine un peu… »* (Personnel bibliothécaire)

> *« Mais moi, sur le principe, je trouve que c'est bien quand même, tout en n'étant pas du tout spécialiste de l'architecture. C'est pas du tout ma partie. Mais bon, maintenant que je la pratique, comme je vous le disais tout à l'heure, j'en fais la publicité. »* (M. Boutet)

Ainsi, la familiarisation avec une architecture, aussi contemporaine soit-elle, ainsi que son usage, suffisent-ils à faire changer les goûts et le jugement que l'on porte à cette réalisation et/ou à son intégration dans la ville, si tant est qu'elle soit bien réalisée. Et même parfois, d'inverser les échelles de valeurs esthétiques : en effet, M. Deschamps, qui dit pourtant ne pas aimer le style « *moderne* », et ce d'une manière « *viscérale* », trouve aujourd'hui que le bâtiment de l'ancien Hôtel de Police dont il préfère le style dans l'absolu, « *jure* » avec l'architecture de la médiathèque (et non plus l'inverse !).

> *« Si vous voulez, vous vous y faites bien à ce bâtiment [de la médiathèque], […] moderne, d'extérieur, etc., vous le trouvez bien, et quand vous regardez à côté, bein, ça change tout.*
> — C'est moche, le classique, là-bas ?!
> *— A la limite oui, quand vous commencez par [la partie moderne] ! »* (M. Deschamps)

3. De la réalisation à l'usage : le bâtiment en tant que médiathèque

« *Il suffit pas de la regarder, il faut entrer dedans!* »[14]

Cette médiathèque, nous explique l'une des bibliothécaires, connaît deux saisons en terme d'affluence : la « *haute saison* » qui démarre au mois d'octobre avec la rentrée universitaire, et se termine au mois d'avril ; la « *basse saison* », qui commence au mois de mai, comprenant surtout les deux mois de vacances scolaires d'été, et qui se termine fin septembre.

Mais au quotidien, elle vit véritablement aux rythmes de la ville et des emplois du temps de sa population. Elle est ouverte de 13h à 19h les mardis, jeudis et vendredis, de 10h à 19h les mercredis, et de 10h à 18h les samedis. En semaine, entre 13h et 14h, les personnes actives profitent de leur pause déjeuner pour venir emprunter quelques documents : ils ont une démarche décidée à l'entrée, décontractée à la sortie ; les salles ne commencent à se remplir que vers 14h-14h30, après le déjeuner, par des étudiants qui y restent travailler jusqu'à la fermeture, ou des retraités et chômeurs qui y restent lire les quotidiens : ce sont donc majoritairement des activités de séjour et non de passage ; et ce n'est qu'en fin de journée que la médiathèque connaît de nouveau un peu plus de passages, avec d'abord les mamans accompagnées de leurs enfants qui passent à la sortie

[14] Phrase d'une connaissance de M. Deschamps rencontrée durant l'interview tandis qu'il nous commentait la façade de la médiathèque.

des crèches ; puis les enfants du primaire qui passent faire leurs devoirs après l'école ; et enfin, à partir de 18h, les personnes actives sortant du travail venant surtout emprunter de la musique et des films, de quoi se faire plaisir le soir avant de reprendre le travail le lendemain… Les salles benjamins et juniors se remplissent les mercredi après-midi et les samedis, jours où les collégiens et les lycéens sont les plus présents aussi. Les samedis sont par ailleurs vraiment particuliers : après une première vague d'affluence le matin, notamment dans les salles benjamins et juniors, le calme revient pendant les heures de déjeuner, avec des étudiants qui viennent petit à petit remplir les salles, tandis qu'à partir de 15h, la médiathèque commence à se transformer en une véritable ruche, atteignant son point culminant entre 16h et 17h. C'est-à-dire que ce n'est pas une activité qu'on préserve pour la fin de journée, s'il nous reste du temps : c'est une activité principale, on lui réserve et consacre donc le milieu de l'après-midi. Les rythmes d'animation de la médiathèque se calquent sur ceux du centre-ville. On y vient seul, mais plus souvent entre amis, en couple ou en famille, parfois même à trois générations, la médiathèque faisant partie d'une série de séquences d'activités : on va en ville, on fait des courses, et on passe à la médiathèque. C'est une activité qu'on partage, et qui fait partie de la sortie du samedi. A ces heures-là, les comptoirs de prêt et de retours sont submergés, les allers et venues sont incessants, les voitures s'arrêtent pour déposer ou prendre quelqu'un, et repartent aussitôt…

En « *saison haute* », que ce soit au moment de la rentrée universitaire ou durant les périodes d'examens, la médiathèque affiche complet. Si l'on veut être sûr d'avoir sa place habituelle, mieux vaut aller dès l'ouverture pour la réserver. Dès midi, les tables sont bien remplies, et dans l'après-midi, on peut entendre des « *oh, putain, c'est bondé, fait chier !* » et des « *ouh la ! ouh la la !* » de la bouche des nouveaux arrivants découvrant les salles. En fin d'après-midi, lorsque l'épreuve du bac s'approche, on peut voir les lycéens, pourtant habituellement intimidés par certaines salles, occuper n'importe quelle table de la médiathèque pourvu qu'elle soit encore libre, que ce soit dans la salle benjamins - malgré son mobilier un peu bas pour d'aussi grands enfants - ou même la salle des actualités, pourtant très « adulte » en temps normal. Qu'ils soient là ou ailleurs, ils sont partout acceptés par les autres usagers et les bibliothécaires. Il émane ainsi une ambiance familiale, où cohabitent toutes les générations. Mais aussi tous types d'usagers, comme le décrit une habituée :

> *« […] on ne voit pas que des gens pour travailler ou pour faire des recherches, et c'est vrai que je trouve ça très agréable. […] On voit souvent des gens qui sont là en pleine journée qui s'endorment devant un DVD… Enfin, il y a vraiment un côté comme à la maison ! C'est assez sympa ! […] Il y a des petits vieux, il y a des gens un peu bizarres, qui chantent tout seul, ceux qui écoutent des CD, etc. C'est marrant. Enfin moi, je m'y sens bien en tous cas.»* (Clotilde)

3.1. « *Ce n'est qu'une façade* », attirante mais imposante

Comme on le sait, une des préoccupations majeures des bibliothèques municipales aujourd'hui, et ce depuis le mouvement de modernisation de ces

équipements initiée à la fin des années 60, demeure l'élargissement de leur accès, processus qui doit passer par une désacralisation de la culture livresque et une familiarisation de ces établissements auprès des publics les moins socialisés à ces pratiques. Anne-Marie Bertrand, chargée de mission à la Direction du livre et de la lecture, explique ainsi que « la politique de la pierre » lancée à partir des années 1960 prenait en compte la volonté des bibliothécaires de mettre à disposition des citoyens des « bâtiments clairs, accueillants, vastes et fonctionnels »[15] pour attirer des publics peu familiers « en cassant l'image austère et rébarbative »[16] liée aux bibliothèques.

A ce titre, le bâtiment, et notamment la façade, de l'ancienne bibliothèque centrale de Reims, la bibliothèque Carnegie, sont présentés par les bibliothécaires comme emblématiques d'une bibliothèque élitiste et fermée. Il s'agit d'un édifice Art Déco construit entre 1921 et 1928 par l'architecte Max Sainsaulieu, aujourd'hui inscrit à l'inventaire des Monuments historiques, et qui reprend à son compte les modes de composition classiques, notamment celui du temple antique (fronton, colonnes, symétrie, etc.), interprétant la bibliothèque comme un « temple du savoir ».

> *« Je pense que pour une personne qui n'a pas l'habitude des bibliothèques, Carnegie, c'était déjà une forteresse. Déjà, il fallait avoir le courage d'entrer dans cette bibliothèque qui est quand même assez majestueuse, même si je la trouve très belle. [...] Mais je pense que pour un public particulier, les gens déjà qui n'ont pas l'habitude des bibliothèques, moi je trouve que c'est déjà assez impressionnant d'entrer dans cette bibliothèque, et peut-être moins maintenant [depuis sa rénovation et son ouverture en 2005] parce que la*

[15] Anne-Marie Bertrand, *Les bibliothèques*, Paris, éd. La découverte, coll. Repères, [1998] 2004, p.35.

[16] *Idem*, p.37.

La bibliothèque Carnegie (arch. Max Sainsaulieu (1921-1928)), une architecture qui évoque un temple du savoir.

grande porte est ouverte. Alors qu'avant, il fallait passer par la petite entrée qui était sur le côté, et l'entrée, on n'a pas l'impression que c'est ouvert au public. » (Personnel bibliothécaire)

De l'extérieur, donc, la façade d'une bibliothèque aujourd'hui se doit d'être incitante et engageante, de donner envie au lecteur potentiel d'entrer dedans. Mais avant tout, elle doit signifier au passant ordinaire qu'il s'agit bien d'un bâtiment public, ouvert à tous, dédramatisant le rapport à la culture écrite.

Concernant la nouvelle Médiathèque Cathédrale, son caractère public et « *accueillant beaucoup de monde* » semble être compris de tous. Parmi les éléments qui concourent à cette assignation et cités par les usagers interrogés : la taille du bâtiment, son rapport à la voie publique (notamment l'entrée qui est située juste devant un passage piétons, facilitant ainsi son accès non seulement aux piétons qui traversent la rue, mais aussi à ceux qui se font déposer en voiture), l'existence de quelques arcs pour accrocher les vélos, et le fait qu'il y ait toujours « *plein de gens devant* ».

En revanche, tout le monde ne semble pas comprendre qu'il s'agit d'un bâtiment ouvert à tous. En témoigne une bibliothécaire :

« [...] les gens ne savent pas qu'un bâtiment public est ouvert à tous. Et quand je suis à l'accueil, la question qui est posée, c'est est-ce que si je ne suis pas abonné, je peux entrer quand même ? Je dis : « Eh bien, oui, c'est un bâtiment public, c'est ouvert à tous ». Et c'est marrant parce que je dirais plutôt qu'un bâtiment comme celui-là, il donnerait plus envie d'entrer parce que c'est moderne, c'est ouvert sur la rue. » (Personnel bibliothécaire)

Ce bâtiment serait-il particulièrement intimidant ? Ou est-ce tout simplement une certaine méconnaissance des principes d'une bibliothèque publique, à savoir l'ouverture à tous, qui produirait cette impression ? En bref, l'architecture de cette médiathèque a-t-elle une incidence ?

« La grosse poutre, elle fait un peu peur » (Marc)

« Ce qui m'a fait peur un peu, c'est le fait que ce soit grand, imposant et tout. Oui, il y a quand même un côté austère [...] C'est gros, et puis c'est rectiligne. C'est noir. » (Une lycéenne)

Il semblerait ainsi que la façade de cette médiathèque « *fait peur* », parce qu'elle est « *imposante* » et « *massive* » par son grand volume, « *rectiligne* » et « *droite* » par sa forme et son dessin, « *noire* » et « *opaque* » par ses tonalités. Il s'en dégagerait une impression d'austérité. Ce sont d'ailleurs ces attributs qui évoquent la fonction de cet édifice pour Julie : « *le côté sérieux du travail* ». Il est à remarquer que ce sont les usagers les plus jeunes parmi les interrogés qui décrivent ainsi l'aspect extérieur de ce bâtiment. Il semblerait donc que ce n'est peut-être pas avec la façade de cette médiathèque que l'on décomplexera les publics intimidés par le savoir ou fraîchement socialisés aux pratiques liées à la culture légitime… Cependant, comme l'indique Anne-Marie Bertrand[17], si le monumental revient ainsi dans les choix architecturaux, c'est peut-être aussi que le processus de démythification des bibliothèques est désormais bien entamé, et qu'il est plus important aujourd'hui d'affirmer leur place dans la ville[18].

17 Anne-Marie Bertrand, *Les bibliothèques municipales, Acteurs et enjeux*, Ed. du Cercle de la Librairie, Paris, 1994.

18 Pour des bibliothèques implantées dans des quartiers sensibles, telle la Médiathèque Croix-Rouge, le problème se pose, bien sûr, tout autrement. Voir à ce propos, le chapitre 4 consacré à la Médiathèque Croix-Rouge dans ce présent rapport.

Julie relève également un autre élément peu accueillant de cette médiathèque lorsque l'on se tient à l'extérieur : l'entrée.

> *« En fait, je pense qu'on doit tout de suite entrer dans la médiathèque. Le hall est grand, c'est pour dire restez pas dehors, entrez. [...] Parce que en fait, l'entrée, elle n'est pas agréable du tout, la petite fosse, là. Du coup, ça incite pas les gens à rentrer. [...] Enfin, ils ont pas beaucoup pensé aux gens qui viennent devant mais qui ne rentrent pas en fait. Je trouve ça dommage aussi, ils ont pas pensé aux citoyens de Reims, je ne sais pas comment les appeler, les gens qui circulent dans Reims. Qui passent. »*

Car effectivement, la Médiathèque Cathédrale est devenue un repère dans la ville, un lieu de rendez-vous. On peut donc y venir sans avoir rien à y faire à l'intérieur. Et dans ce sens, Julie aurait aimé que ce soit une réelle place publique, avec des bancs où s'asseoir et attendre des amis, un préau où se réfugier lorsqu'il pleut… Or cette entrée n'incite pas les gens à se l'approprier. Cette médiathèque n'« *est pas tellement ouverte sur la rue. Elle est un peu centrée sur elle-même* » explique Julie, qui semble vouloir dire qu'elle est en quelque sorte exclusive, faite pour des usagers qui connaissent déjà les lieux et qui ont quelque chose à y faire, mais non pour les autres, ces « *citoyens de Reims* » qui ne sont que de passage, qui se donnent éventuellement rendez-vous devant la médiathèque et qui sont tous des usagers potentiels.

Mais cette entrée, par sa petite taille, concourt à l'inverse à rendre le bâtiment moins intimidant qu'il ne pourrait paraître : « *elle est vraiment à taille humaine, là, par contre* » dit Danièle. « *En plus, quand on passe devant, la porte s'ouvre tout de suite* » (Personnel bibliothécaire).

La transparence de la façade en verre concourt aussi à contrebalancer le côté imposant et intimidant du bâtiment.

> *« Je vois quelque chose où les gens s'agitent, on les voit, c'est intéressant, on voit qu'il y a du monde qui tourne là-dedans, il y a en fait une vision de l'extérieur vers l'intérieur qui est intéressante, qu'on aurait pas dans un établissement traditionnel. On voit les gens, tout ça, ça donne envie d'entrer. De voir ce qu'ils y font. »* (M. Boutet)

Médiathèque Cathédrale
› l'entrée

« C'est attractif parce que quand on voit de l'extérieur, on se dit ah c'est cool, on a envie d'y aller. [...] Ça rejette pas, ça donne plutôt envie d'y entrer. »
(Une lycéenne)

Ainsi, cette vision sur les gens à l'intérieur donnerait-elle envie de voir ce qu'on y fait dans cette micro-société, voire d'en faire partie, d'être avec et de partager le lieu et le moment avec les autres. En outre, cette transparence permet de focaliser le regard sur le seul et unique élément visible venant contredire l'austérité qu'inspirerait le lieu : les fauteuils de couleurs.

« Ça égaye. Et puis ça donne un aspect un peu plus ludique à l'endroit »
(M. Boutet)

C'est d'ailleurs ce qui a donné le courage à l'une des lycéennes pour faire son premier pas à l'intérieur de la médiathèque :

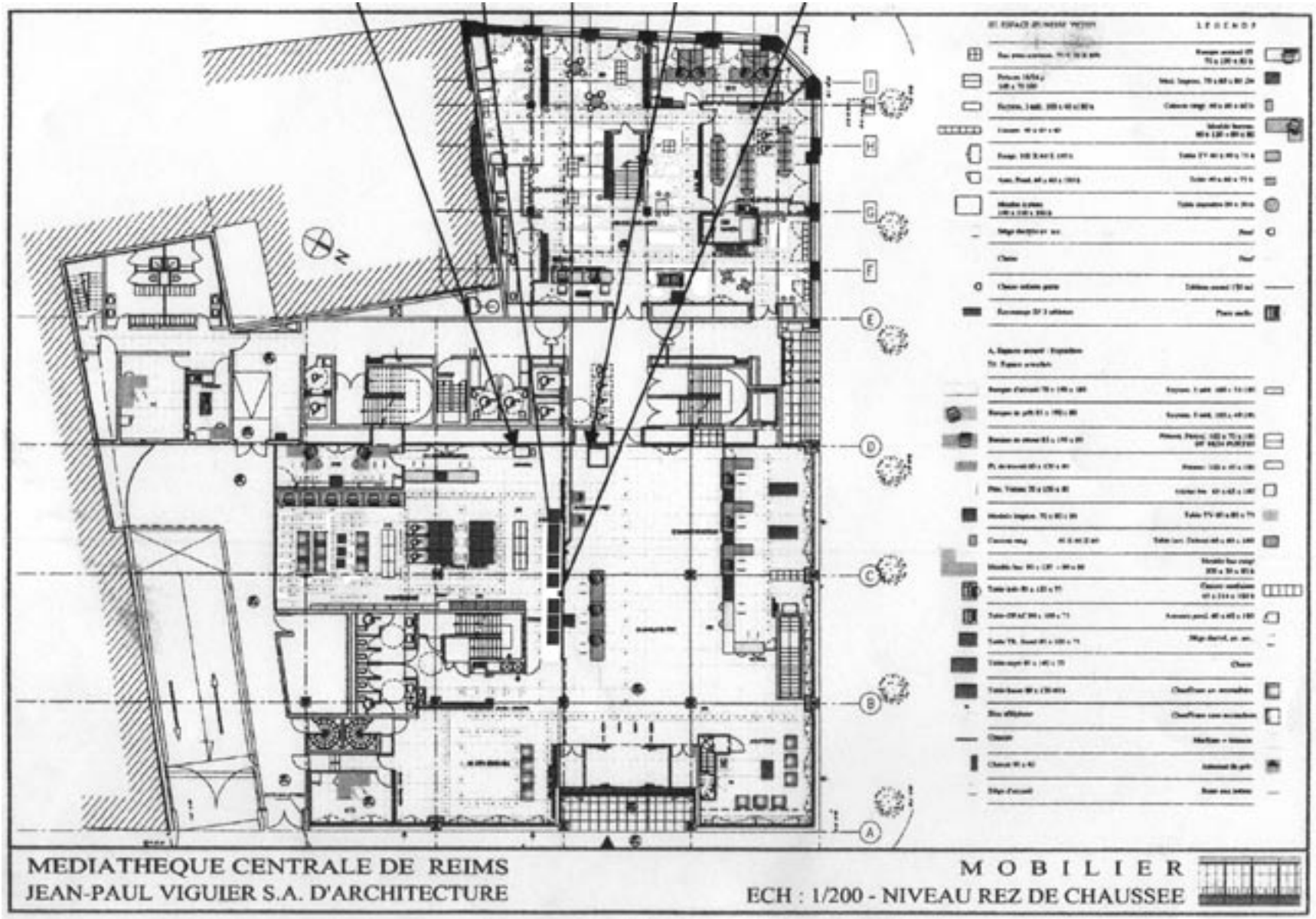
« Eh bien j'ai pris sur moi ! Je me suis dit, j'habite à Reims, je vais pas rester là sans rentrer dans la médiathèque, ce serait nul. Et puis il y avait les fauteuils de toutes les couleurs à l'intérieur, alors je me suis dit oui, c'est qu'une façade ! »

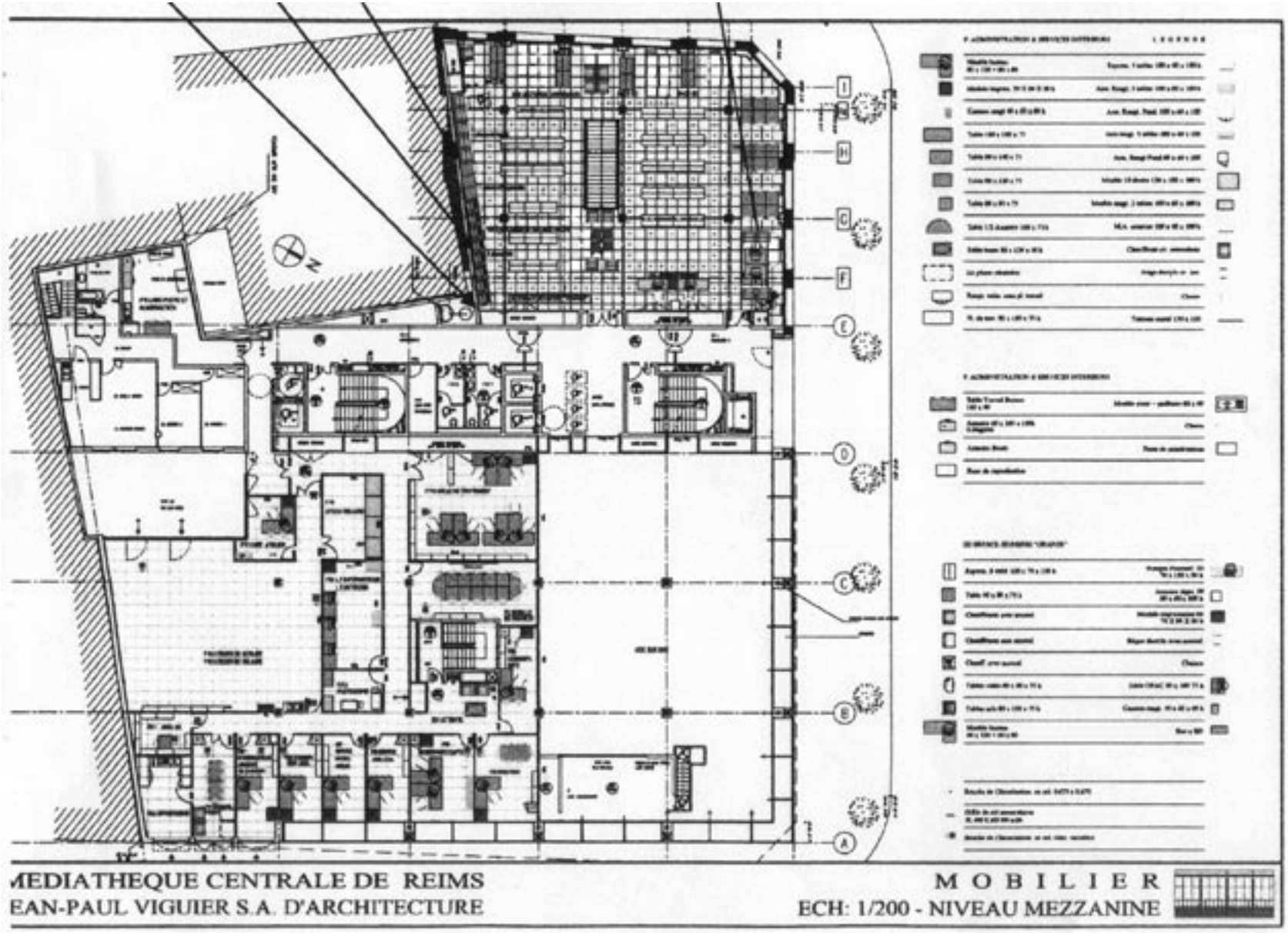
3.2. Description générale d'un intérieur bicéphale

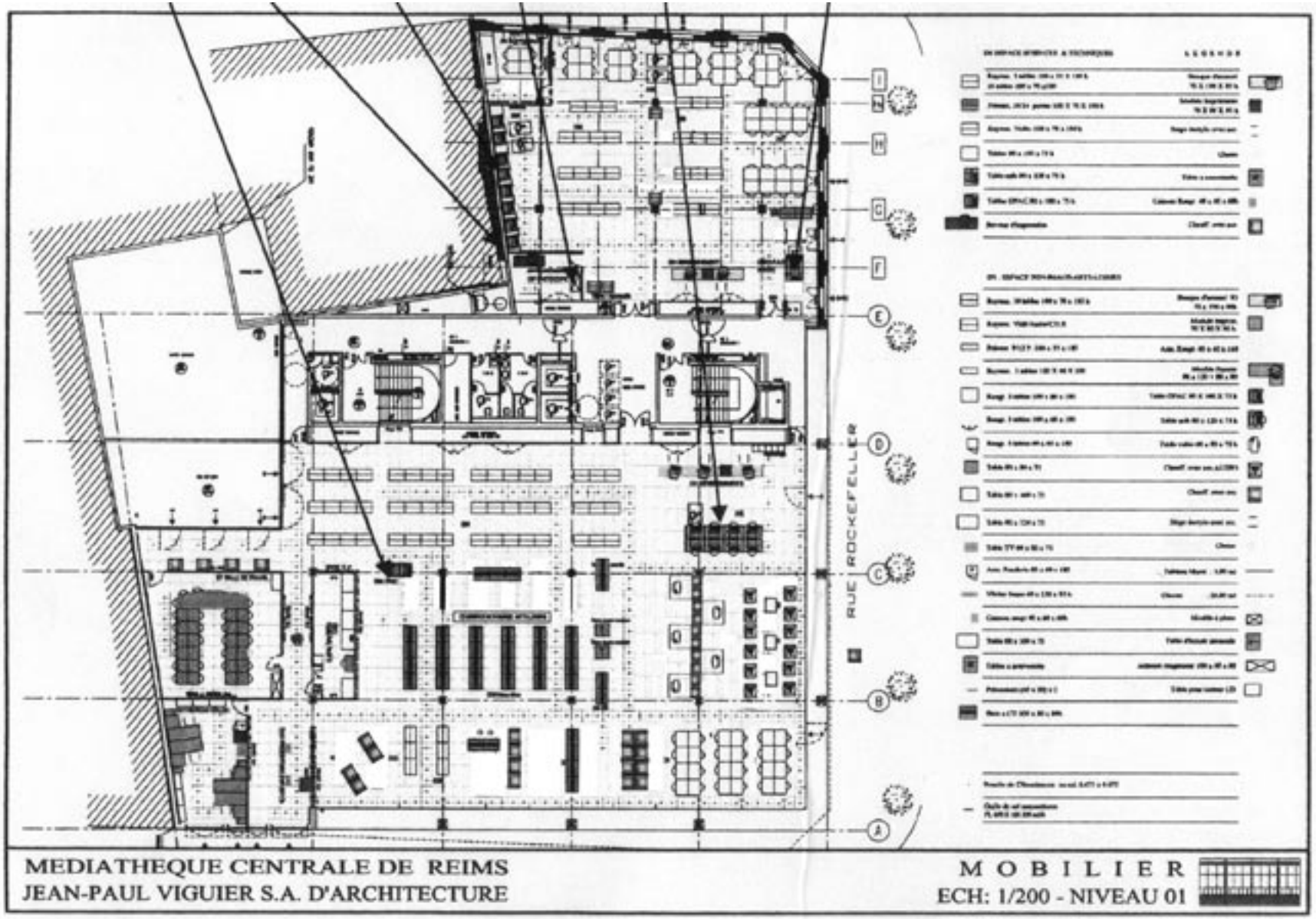
Ce bâtiment se présente à l'intérieur comme un bâtiment bicéphale et compartimenté : d'un côté les grands plateaux, situés dans la partie moderne de la médiathèque, avec sa grande hauteur sous plafond, ses grandes baies vitrées offrant une vue splendide sur la cathédrale, son plafond de résille noire, ses poutres métalliques noires, ses grandes tables de travail pour huit en bois clair ; de l'autre, les petits plateaux, situés dans la partie réhabilitée de l'ancien Hôtel de Police, avec ses espaces plus confinés, ses murs blancs et ses fenêtres donnant sur la rue, son plafond bas et blanc, ses tables plus intimes pour quatre. Ce qu'on distingue ici par les appellations « *côté cathédrale* » et « *côté rue* ».

Les espaces se différencient ainsi essentiellement par leur rapport à l'extérieur, et non en fonction des affectations ou des étages. Il s'en dégage d'ailleurs une impression de redondance : « *c'est exactement la même chose* », « *elles se ressemblent vraiment, c'est les mêmes, je pense. Presque les mêmes* » disent

Médiathèque Cathédrale › Les fauteuils de couleurs primaires, choisies par les bibliothécaires, visibles depuis la façade, qui égaient l'atmosphère " *austère* " de la médiathèque.


MEDIATHEQUE CENTRALE DE REIMS
JEAN-PAUL VIGUIER S.A. D'ARCHITECTURE
MOBILIER
ECH : 1/200 - NIVEAU REZ DE CHAUSSEE


MEDIATHEQUE CENTRALE DE REIMS
EAN-PAUL VIGUIER S.A. D'ARCHITECTURE
MOBILIER
ECH: 1/200 - NIVEAU MEZZANINE


RUE ROCKEFELLER
MEDIATHEQUE CENTRALE DE REIMS
JEAN-PAUL VIGUIER S.A. D'ARCHITECTURE
MOBILIER
ECH: 1/200 - NIVEAU 01

MOBILIER
ECH: 1/200 - NIVEAU 02
MEDIATHEQUE CENTRALE DE REIMS
JEAN-PAUL VIGUIER S.A. D'ARCHITECTURE
Déplacés dans le
prolongement des
OPAC

respectivement Danièle et Julie en commentant les salles côté rue, ou même le bâtiment dans l'ensemble : « *ici, c'est toujours la même chose : c'est une grande salle, à côté une plus petite* » (Julie). Ce qui lui fait regretter par ailleurs que cette bibliothèque ne soit pas dans un bâtiment ancien, « *avec plein de niveaux, plein d'étages, des salles un peu grandes, des fois petites* ».

Pour l'œil avisé des spécialistes en architecture, l'intérêt de cette réalisation réside alors essentiellement dans les espaces « côté cathédrale ». Et d'ailleurs, l'architecte lui-même, présentant son projet[19], ne dit pas un mot des espaces côté rue qu'il a pu aménager pour les usagers. Danièle le note également : « *quand même, s'il y a œuvre d'architecture, c'est cette partie-là. [Côté rue], c'est juste un arrangement de l'ancien bâtiment* ».

Les étudiants interrogés qui y ont élu leur lieu de travail vantent les qualités de ces espaces côté cathédrale, « *spacieux* », « *très épurés* », « *très simples* », où ils se mettent le plus près possible de la baie vitrée à la fois « *pour la lumière* » – qu'aucun par ailleurs ne trouve trop intense, signalant à l'inverse qu'à la tombée de la nuit, cet angle tout vitré et tant couru s'avère « *pas très bien fourni* » en éclairage artificiel – et « *pour la vue* ».

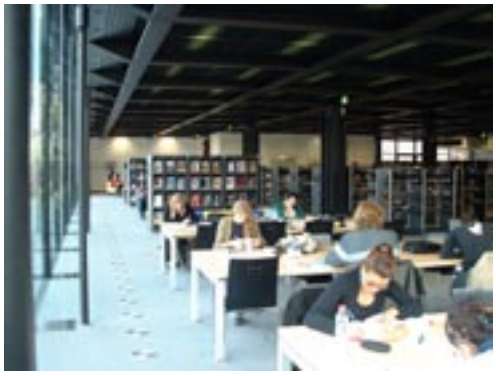
> *« Le fait qu'elle soit en verre, je la trouve très chaleureuse. C'est hyper contradictoire mais c'est un endroit agréable. Je vais pas dire cosy parce que c'est pas le cas, mais ça reste chaleureux. Enfin on y est bien! »* (Justin)

> *« On est moins enfermé dans un bâtiment normal comme [les salles côté rue] où il y a des petites fenêtres »* (Clotilde)

Si certains préfèrent sans conteste les salles côté cathédrale et trouvent trop « *classiques* » ou « *normales* » les salles côté rue, ce qui pourrait – en apparence – sembler évident, cette appréciation est loin d'être partagée, pour des questions de goûts, mais aussi d'ambiances propices à la lecture et au travail : un espace peut ne pas être une Œuvre architecturale et convenir aux usagers, et inversement. En effet, si tout le monde s'accorde sur l'extraordinaire vue qui est offerte depuis les salles côté cathédrale grâce à ces grandes vitrées, plus belle encore au 2e étage avec la verrière du plafond, nombreux étant ceux qui y montent exprès s'asseoir sur les fauteuils pour la seule contemplation, ces salles apparaissent à certains comme « *austères* », « *impersonnelles* » et « *froides* » dû

19 Voir le texte de J.-P. Viguier, cité plus haut.

Médiathèque Cathédrale › La résille noire du plafond et les poutres métalliques noires qui évoquent une esthétique industrielle,



› Salle ISA, côté cathédrale, au 1er étage

› Salle LITT, côté cathédrale, au 2e étage

› Salle ST, côté rue, au 1er étage

› Salle HUM, côté rue, au 2e étage

3
3

Médiathèque Cathédrale
› Les salles côté cathédrale : des espaces ouverts, hauts de plafond, noirs.

Médiathèque Cathédrale
› Les salles côté rue : des espaces confinés, au plafond bas, blancs.

à la résille noire du plafond (« *ça évoque quand même les grilles d'égouts* » dira Danièle), au manque de couleurs, à l'absence de décoration, à l'alignement rigide des rayonnages métalliques anthracites, et à la nudité de la structure métallique noire qu'on n'a pas essayé de « *camoufler* ». Le goût pour le noir, ainsi que pour une certaine esthétique industrielle – « *ça fait penser à une usine* » diront certains – n'est pas encore parvenu à un stade de diffusion généralisée. Et à l'usage, ces salles se sont révélées « *pesantes* » pour la bibliothécaire qui y passe ses journées (en accusant essentiellement la résille du plafond qui donne « *une impression de tassement* » malgré la grande hauteur sous plafond), et littéralement froides pour Marc qui dit avoir du mal à y enlever son manteau. Enfin, ces salles ne conviennent pas à tous ceux qui veulent y travailler :

> *« C'est comme une grande salle de séjour. Je sais pas, c'est une terrasse. C'est-à-dire, ils ont fait un bâtiment qui prête à regarder au loin, alors qu'en fait on est pas là pour regarder… ça aurait été très bien si c'était un musée dédié à la cathédrale, machin…[…] Les bibliothèques c'est fermé. Quand on va à Carnegie, c'est fermé, c'est silencieux, c'est feutré. »* (Marc)

> *« De l'extérieur, c'est bien, mais quand on est à l'intérieur, c'est dur de travailler, justement avec les vitres. Je me laisse beaucoup attirer pour regarder vers l'extérieur. »* (un lycéen)

Si donc, comme le décrit une bibliothécaire d'un ton enthousiaste, « *on a l'impression que l'espace s'ouvre sur l'extérieur* », cette même impression peut être nuisible pour d'autres lorsqu'il s'agit de se concentrer pour travailler, préférant, eux, des configurations plus fermées comme dans les salles côté rue où « *on se laisse moins divertir* », et qui correspondent mieux à l'idée que l'on peut se

Médiathèque Cathédrale › Salle côté cathédrale : une *" terrasse " " qui prête à regarder au loin "*.

faire d'un « devoir être architectural »[20] d'une bibliothèque (« *les bibliothèques, c'est fermé* ») ou qui du moins l'évoque : « *Ça fait plus bibliothèque ici ! Dans le sens classique, dans le sens des fenêtres. C'est plus classique.* » (Justin).

En effet, côté rue, s'il n'y a pas cette belle vue et ces grandes baies vitrées, et si elles paraissent « *neutres* », « *normales* » ou « *classiques* », dénuées de recherche « *esthétique* », les salles peuvent être appréciées pour leur « *clarté* », c'est-à-dire leur blancheur ; leur « *intimité* » créée à la fois par les murs, la taille de l'espace, plus petite, et la hauteur du plafond, plus basse, ce qui les rend « *conviviales et plus chaleureuses* ». Ainsi, certains s'y sentent-ils mieux, ou, comme Julie, distinguent-ils les usages : côté cathédrale « *pour travailler* » parce que « *c'est plus froid* », ce qui lui permet de se concentrer ; côté rue « *pour s'asseoir et passer un bon moment* ». L'absence, présumée par la critique architecturale, de qualités architecturales ne l'est pas pour autant aux yeux des usagers qui y trouvent des qualités spatiales et d'ambiances.

Si on a pu parler de « greffe » à propos de cette réalisation[21], l'impression qui s'en dégage pourtant est plutôt celle d'un collage ou d'une juxtaposition tant les deux parties s'avèrent détachées l'une de l'autre et opposées en terme d'ambiance, comme nous venons de le voir. L'élément spatial de liaison en est le bloc de distribution : un palier blanc (carrelage, murs et plafond blancs), avec un jeu de deux ascenseurs et une cage d'escalier. « *C'est plein de boîtes qu'on a mises les unes à côté des autres, et il y a ces espaces de circulation qui les relient* » (Danièle). Seuls la moquette gris clair ponctuée de bouches d'aération et le mobilier, identiques dans les deux parties, semblent rappeler qu'il s'agit bien de la même médiathèque. Cependant, bien que tous les usagers interrogés aient relevé cette hétérogénéité, voire cet antagonisme, entre les deux parties de la médiathèque, certains ne l'avaient pas identifiée comme provenant de l'assemblage de deux bâtiments, l'un neuf, l'autre en partie préexistant : il s'agissait pour eux, d'un même corps de bâti, d'un même continuum spatial.

En terme de distribution des collections, les plus volumineuses ont été placées dans les grands plateaux côté cathédrale, à savoir le fonds multimédia (images et sons, au premier étage dans la salle ISA, qui accueille également la collection de l'ESAD, soit les livres d'art) et le fonds littérature (au deuxième étage, dans la salle LITT, également dédiée à l'apprentissage des langues). Les petits plateaux côté rue accueillent au premier étage les domaines scientifiques et techniques (salle ST), et au deuxième étage les livres de sciences humaines et sociales (salle HUM). Ces derniers s'avèrent ainsi plus scolaires et scientifiques en terme de fonds que les grands plateaux, lesquels sont davantage dédiés à une culture artistique et littéraire, voire de loisir et de divertissement.

En terme de fréquentation, cela a des conséquences sur la répartition des publics. En effet, les activités de séjour dans les salles côté rue sont essentiellement le fait des étudiants, notamment des étudiants en médecine et de filières professionnelles ainsi que des lycéens dans la salle ST au 1er étage et des étudiants en droit dans la salle HUM au 2e étage. Ces salles s'avèrent donc

[20] Marion Segaud, *La petite monumentalité*, rapport pour la DGRST, Lassau-IERAU, 1984.

[21] Voir l'article « Ancien/contemporain : entre greffe et clonage », *in D'Architecture*, n° 96, oct. 1999, pp. 26-39.

studieuses, bien qu'elles soient fréquentées aussi par des bricoleurs et jardiniers du dimanche, des gourmets, des jeunes mamans ou des retraités s'intéressant aux questions de santé, et autres amateurs d'automobile, d'astronomie, ou de technologies des transports pour la première, et par des férus d'histoire ou de voyage pour la seconde. Mais, dans l'une et l'autre salle, ceux-là sont peu nombreux en semaine et empruntent les ouvrages plus souvent qu'ils n'utilisent les lieux (sauf le samedi, où l'on peut les voir assis dans les fauteuils, lisant, profitant de la compagnie des autres, de ces étudiants et lycéens travaillant attablés, ou tout simplement n'étant pas inscrits à la médiathèque, contraints alors de lire sur place).

Si les tables, dans les salles côté cathédrale, sont comme partout occupées par des étudiants[22], les fauteuils, qu'ils soient devant les revues, ou dans les espaces audio, audiovisuel ou BD, sont là occupés par un public plus diversifié. En outre, non seulement les activités de séjour s'avèrent ainsi réparties entre différents types d'usagers, mais les activités de passage y sont plus fréquentes, même en semaine. Il y a donc d'un côté les étudiants qui travaillent et qui demandent plutôt le silence, en pensant parfois que ces salles leur sont dédiées, de l'autre, toute une palette de « consommateurs culturels » qui viennent là pour le plaisir, seuls, entre amis, ou en famille, avec des petits enfants qui courent et qui rient, des connaissances que l'on rencontre avec qui on s'échange les dernières nouvelles à l'angle d'un rayonnage…

Cette médiathèque s'avère ainsi doublement bicéphale, par l'architecture et par la réparation de ses fonds, et donc de leur usage. Un usage majoritairement studieux dans les salles côté rue, et une plus grande mixité d'activités et d'usages dans les salles côté cathédrale.

Pour compléter cette distribution des salles, au rez-de-chaussée et au niveau mezzanine de la partie rénovée sont placées respectivement les sections benjamins et juniors, reliées entre elles par un escalier central. On y retrouve toujours cette même blancheur des murs et du plafond caractéristique des salles côté rue, et la même moquette gris clair et les mêmes rayonnages de la médiathèque dans son ensemble. Seule la salle benjamins s'en démarque avec son mobilier de couleurs, adapté à la taille des enfants, que l'on ne retrouve nulle part ailleurs.

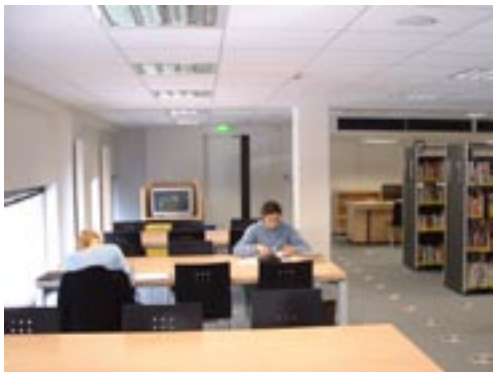
Au rez-de-chaussée de la partie moderne, recouvert au sol de lino gris clair, en retrait du vaste hall dont elle est séparée par un mur en pavés de verre, se trouve la salle des actualités. Enfin, toujours au rez-de-chaussée du bâtiment moderne, à gauche de l'entrée, une salle d'exposition fermée par rapport au hall, et à droite, une cafétéria ouverte sur le hall. Dans tous ces différents espaces du rez-de-chaussée, on retrouve la résille noire au plafond, caractéristique des salles côté cathédrale.

Quant au sous-sol, il accueille un auditorium auquel on accède par un escalier situé dans le hall, près des comptoirs d'accueil.

[22] Nous remarquons par ailleurs qu'il y a proportionnellement moins de lycéens, sans doute encore intimidés par la taille de ces salles côté cathédrale, moins propice à l'appropriation ; où l'on est plus exposé au regard des autres, notamment à celui des adultes qui y sont plus nombreux ; ainsi que par leur « *austérité* » comme ont pu décrire certains. En outre, peut-être se sentent-ils plus « à leur place » dans les salles côté rue, où se trouvent plus bas les salles benjamins et juniors…

› Salle Benjamins, au rez-de-chaussée

› Salle Juniors, niveau mezzanine



Médiathèque Cathédrale
› Les salles benjamins et juniors reliées par un escalier central ont les mêmes attributs que les autres salles côté rue : espaces confinés, plafond bas, blancheur des murs et du plafond.

› Le hall d'entrée, au rez-de-chausée

› La salle des actualités, au rez-de-chausée

Médiathèque Cathédrale
› Le hall et la salle des actualités : on y retrouve la résille noire et les poutres métalliques noires des salles côté cathédrale.

3.3. Description pas à pas des usages spécifiques

Comme dans notre échantillon d'usagers, aucun d'eux ne pratiquaient les salles ST et HUM, sauf pour emprunter quelques livres, mais jamais pour y rester, et que par conséquent, leurs propos n'ont porté que sur la perception générale qu'ils portaient sur ces espaces, nous éluderons ces deux salles de cette description pas à pas, l'essentiel à la fois de leurs propos et de nos observations venant d'être restitués précédemment.

3.3.1. Le hall : un « *hall de gare* »

On pénètre dans l'enceinte de la médiathèque par une entrée basse, pour découvrir alors un très vaste volume, celui du hall d'accueil. « *Ce qui est bien, c'est qu'il est grand* », « *ce volume-là, je le trouve très agréable, et puis cohérent avec le reste des étages* », « *il est assez vaste pour pouvoir circuler dans tous les sens* », « *ça permet de se reposer par rapport à l'animation de la ville* ». Le fait qu'il soit aussi grand ne semble donc pas disproportionné ni injustifié, bien que certains peuvent y voir du « *gâchis* » : ce surplus d'espace aurait pu être utilisé, disent-ils, pour des salles de lecture.

En baissant à ce point la hauteur de l'entrée, l'architecte voulait sans aucun doute produire un effet de surprise. Si nombreux parmi les usagers interrogés sont ceux qui n'y avaient prêté aucune attention ou y demeurent indifférents, Julie, elle, s'étonne d'une telle disproportion : « *Je ne comprends pas pourquoi l'entrée, ils l'ont faite si basse, le hall si haut. Là, je trouve qu'il y a un décalage, c'est sûr* », tandis que la directrice de la médiathèque la trouve, elle, trop basse, s'inquiétant notamment de l'augmentation des personnes de grandes tailles.

Le grand volume du hall, avec ses façades vitrées, s'ouvre ainsi sur la ville, et laisse la lumière du jour éclairer généreusement l'intérieur. Ces deux qualités sont unanimement appréciées par les usagers et bibliothécaires interrogés. Si la partie haute est entièrement ouverte, la partie basse est protégée de la rue par les lignes horizontales que dessinent les brise-soleil sur la façade extérieure, tout en laissant filtrer le regard au travers. Ce qui fait dire à Danièle que : « *Là, on entre dans une boîte, et en même temps c'est bien parce que c'est pas une boîte fermée* ». Le rapport intérieur/extérieur semble donc bien fonctionner :

> *« Je trouve que c'est bien protégé. Et c'est vrai que d'avoir le parvis devant, qui est donc un espace très ouvert, où il n'y a rien, ça marche bien. Evidemment, si on avait un vis-à-vis à trois mètres de l'entrée, ce serait moins agréable. »* (Clotilde)

En revanche, ce qui n'est pas partagé de tous, est l'esthétique générale de ce hall : pour Julie, par exemple, il n'est « *pas particulièrement chaleureux* » à cause de la structure métallique apparente : « *les grandes barres, là, toutes ces verticales, c'est clair que ça fait un peu usine désaffectée* ». Et à d'autres, il apparaît « *triste* » ou « *austère* » par manque de couleurs (tout comme aux autres étages côté cathédrale), et à ce titre, le fait qu'il soit vitré, offrant donc une vue colorée et animée sur l'extérieur, et le choix du mobilier en bois clair, sont

appréciés pour « *contrebalancer* » ces effets-là. Mais à l'inverse, pour ceux qui apprécient cette esthétique de l'alliage du verre et du noir, ce mobilier leur paraît être en décalage : certains auraient préféré un mobilier en verre, ou de couleur noire, pour que « *ça représente l'extérieur* » (Sami) ou pour « *rappeler ce qu'il y avait au-dessus* » (Justin).

Ce hall se présente comme « *un grand couloir* », où de part et d'autre sont situés les comptoirs d'accueil et de retour des documents à droite, et les comptoirs et automates de prêt à gauche : « *c'est une organisation très simple* » acquiesce Clotilde. Seulement, pour les nouveaux venus et ceux qui ne se sentent pas encore légitimes dans ce type d'équipement public, ce grand hall s'avère déroutant, ainsi qu'en témoigne une lycéenne : *« C'est gros, spacieux, on a peur de se perdre. C'est intimidant, comme c'est grand ».* Ce hall s'avère donc intimidant parce qu'il est grand, mais aussi parce qu'on ne sait pas « *où aller* », il produit une certaine confusion. Certains usagers disent effectivement avoir eu du mal à se repérer au début, notamment par manque de signalétique – seules de petites pancartes grises « accueil », « retour » et « prêt » sont posées sur les comptoirs – et de points d'accroche pour le regard. Et une bibliothécaire le confirme à sa façon à propos du hall : « *les gens qui entrent dans le hall, ne savent pas où est l'accueil. [...] Souvent, ils s'adressent au premier poste qui est celui du prêt* ». Or il est vrai que le comptoir d'accueil est plus en retrait par rapport à l'entrée, et le comptoir de prêt, à l'inverse, plus immédiat. Entre autre, la bibliothécaire avance le fait que les comptoirs d'accueil sont toujours occupés par ceux qui veulent s'inscrire. « *Et puis, je trouve que ça fait pas accueillant ce point accueil* », ajoute-t-elle, pointant du doigt la contradiction, et donc un certain dysfonctionnement.

Alors, pour certains nouveaux entrants, la petite table installée juste à l'entrée, où sont déposés brochures, flyers, et autres affichettes annonçant des évènements culturels, semble la bienvenue : en découvrant ce vaste hall, certains y trouvent refuge, lisent les informations qui y sont disponibles, en attendant de s'acclimater au lieu, de comprendre comment fonctionne cet espace. Cette petite table, tout en remplissant sa fonction première qui est de mettre à disposition du public des informations concernant les activités culturelles de la ville, sert aussi à se donner de la contenance. Autre point d'accroche possible : la cafétéria installée dans un coin du hall, près de l'entrée. Les badauds venus visiter pour la première fois la médiathèque semblent apprécier ce petit espace, pourtant pas très accueillant comme le remarquent certains usagers interrogés. Ouvert sur le hall, ce poste d'observation permettrait cependant de se reposer des émotions provoquées par la découverte d'un endroit inconnu et de voir ce qui s'y passe.

« *Mais c'est surtout savoir où aller, c'est un peu indiqué mais il n'y a pas assez de contraste pour le voir en fait* » note Marc. Ce manque de lisibilité d'ailleurs, et en particulier de signalétique, est relevé par les usagers pour la médiathèque en général. La directrice explique qu'en effet, ils n'ont pas pu mettre de signalétique suspendue au plafond parce qu'il n'est pas assez haut… ce qui se comprend pour les petits plateaux, mais non pour les grands... Or, cela peut être ennuyeux, quand on ne voit pas où sont les toilettes par exemple, comme Julie

qui affirme avoir passé un an sans les connaître, après avoir mené des recherches infructueuses du côté des espaces de distribution…

Ce manque de lisibilité, dans un espace aussi vaste, organisé en « *couloir* », c'est-à-dire conçu davantage comme un « *lieu de passage* », un lieu « *fait pour traverser* », que comme une place où l'on reste, un lieu fixe de rassemblement, produit alors un effet « *hall de gare* », « *avec ses guichets, ses circulations, ses va-et-vient* » (Danièle) :

> *« Quand on arrive dans le hall, je trouve que ça fait très hall de gare. Je pense qu'on doit se sentir perdu, et se dire où est-ce que je dois aller ? Vers qui je dois aller ? »* (Personnel bibliothécaire)

Par conséquent, le comportement de ceux qui y entrent semble y correspondre : « *la majorité des gens rentrent en baissant la tête, ou en faisant autre chose que regarder autour d'eux* » regrette la même bibliothécaire, qui dit passer son temps à sourire pour tenter d'avoir des échanges de « bonjour » avec les usagers. Car il est vrai qu'étant donné la configuration de ce hall, on peut très bien se diriger vers les salles sans avoir eu aucun échange de regard ni aucun contact avec le personnel de la médiathèque. Il suffit de passer, d'aller tout droit, si tant est que l'on ait rien à rendre au comptoir de retour. Ce hall s'avère ainsi propice au passage anonyme.

En revanche, les va-et-vient, nombreux aux heures d'affluence, notamment le samedi après-midi, font aussi de ce hall un lieu de rencontres entre usagers : on y croise des connaissances, pendant qu'on est dans la file d'attente pour emprunter, ou pendant qu'on le traverse - et cela prend du temps puisqu'il est long ; on s'échange quelques mots, et l'espace est assez grand pour qu'on se le permette sans gêner le passage des autres. Aussi, ce hall peut-il apparaître comme une place publique, celle de son quartier par exemple où passent des anonymes, mais aussi des connaissances. Le personnel de la médiathèque peut paraître aussi comme ces commerçants et autres prestataires de service installés

Médiathèque Cathédrale › Le hall, avec ses comptoirs d'accueil en bois clair, ses poutres métalliques, et ses brise-soleil. Un grand volume qui contraste avec la taille de l'entrée.

autour de la place, à qui on s'adresse pour une transaction, de manière plus ou moins conviviale, plus ou moins familière.

Certes, c'est bien tout le regret de certains bibliothécaires de cette médiathèque, comme nous le verrons plus en détail : la relation au public « *s'appauvrit* » dans les grandes structures comme celle-ci, comparée à l'ancienne bibliothèque Carnegie ou à la nouvelle Médiathèque Croix-Rouge.

Quant à la cafétéria, il semble remplir une fonction de coulisse, à la fois par rapport à la scène qu'est le hall et par rapport au spectacle extérieur que l'on peut voir à travers les vitres. C'est là où se réfugient les nouveaux visiteurs, mais aussi certaines personnes venues seulement trouver un peu de compagnie, un peu de société, dans un espace protégé et gratuit. C'est là, bien évidemment où viennent les étudiants, pas très nombreux toutefois, faire une pause (peut-être préfèrent-ils prendre l'air, surtout les fumeurs), et c'est là où les enfants et les collégiens, après leurs devoirs, viennent discuter, trouvant là un lieu où parler tranquillement avant de se dire au revoir, en attendant que leurs parents viennent les chercher : les vitres leur permet ainsi de surveiller l'arrivée de la voiture, mais aussi de faire des commentaires sur les camarades qu'ils voient passer dans la rue sans être vus !

3.3.2. Les espaces de distribution : simplement fonctionnels

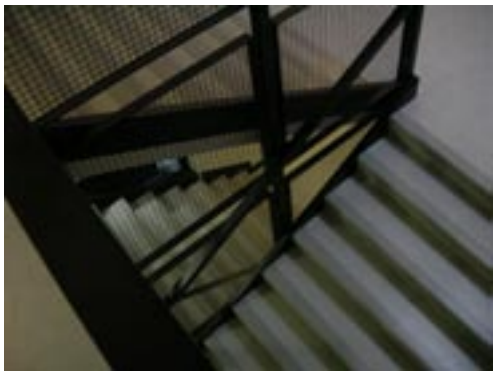
Les espaces de distribution se trouvent à la connexion entre les deux types de plateaux, entre la partie moderne et la partie réhabilitée. On a le choix entre prendre l'ascenseur ou les escaliers, mais les usagers interrogés disent utiliser plus souvent, sinon exclusivement, les escaliers, étant donné le peu d'étages qu'ils ont à monter ou à descendre : « *ils ont traité les escaliers comme si on n'allait pas les utiliser souvent, mais c'est tout à fait le contraire !* » s'exclame Danièle. Car en effet, ces escaliers « *ne donnent pas envie* » comme dirait Julie : ils sont, décrivent les interviewés, « *neutres* », « *communs* », et font

Médiathèque Cathédrale
› La cafétéria.

penser à ceux « *des HLM* » ou « *des parkings souterrains* ». Les éléments qui concourent à ces impressions sont le manque de luminosité (ce sont des cages fermées, avec certes, dans les deux premiers escaliers, une fenêtre donnant sur le hall, puis sur la salle ISA), à l'usage de « *matériaux communs* » tel le lino, et la présence de grilles métalliques noires « *qui montent jusqu'au plafond* » et qui servent de garde corps.

« *Je ne sais pas pourquoi mais ils font peur. Ça fait étrange. [...] C'est vraiment là où on passe le moins de temps* » raconte Julie, et on peut se demander en effet comment ont été conçus ces escaliers, quand on sait que les usagers de la médiathèque passent fréquemment d'un étage à l'autre, ne serait-ce que parce qu'ils peuvent venir en famille, avec alors des besoins qui ne peuvent être assouvis dans une seule salle... Tout comme ces paliers dont la blancheur clinique et sans qualités esthétiques particulières aussi bien au niveau architectural que dans le choix des matériaux, fait penser « *un peu à un hôpital* »... Marc se montre bien compréhensif : « *il y a peut-être les coûts de construction...* »

A chaque palier, un petit couloir en cul de sac mène vers la baie vitrée de la façade d'où l'on peut accéder à l'escalier de secours : les usagers, par détournement, ont trouvé dans cet espace résiduel, dû à des contraintes de sécurité, leur « coin téléphone », lui assignant ainsi une fonction qui n'avait pas été prévue



› La cage d'escaliers

› L'accès à la cage d'escaliers au rez-de-chaussée

› Le palier à l'étage

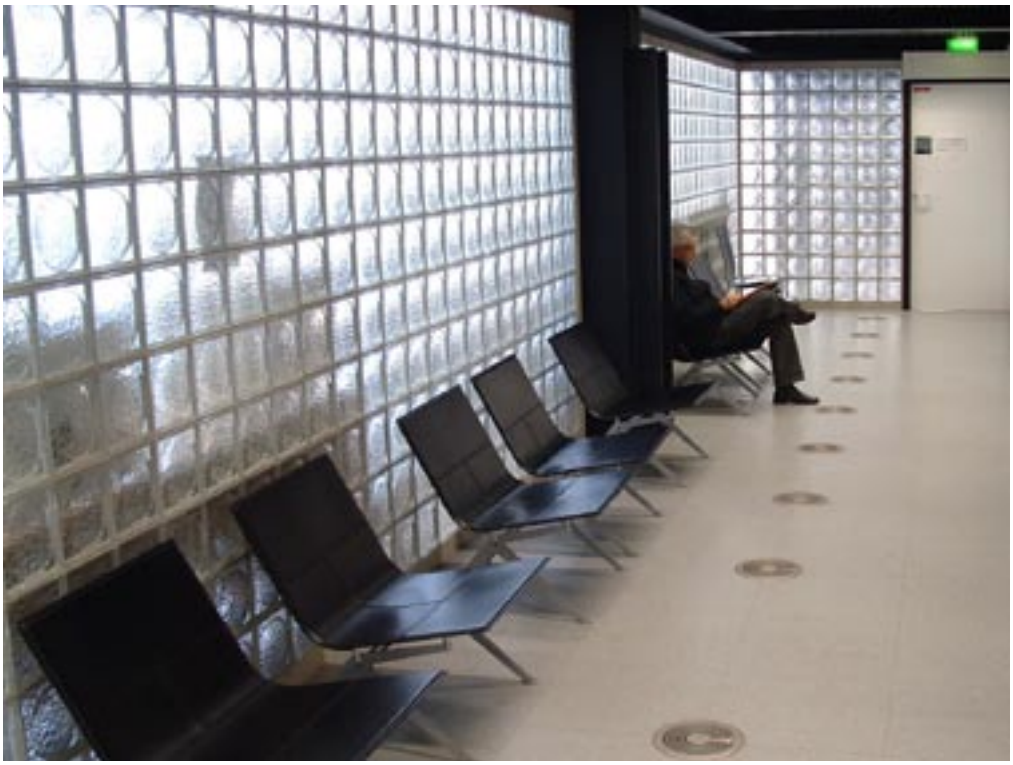
› Un usage détourné : le coin téléphone

mais qui s'avère bien utile… Espace à l'écart, c'est un coin apprécié de certains pour la vue qu'elle offre sur les arbres : « *on n'est plus avec les livres, on n'est plus dans la médiathèque, mais on n'est pas encore dans la ville* » (Danièle).

3.3.3. La salle des actualités : une salle peu attrayante mais conviviale de fait

La salle des actualités, au rez-de-chaussée, est attenante au hall dont elle est séparée par un mur en pavés de verre. Peu isolée du hall dont on entend les bruits, c'est une salle qui, en soi, n'est pas très agréable : en effet, aucun usager interrogé n'a manifesté d'enthousiasme débordant pour cet espace, qu'un de ses habitués qualifie même d'« *un peu sinistre* ». Le plafond de résille noire est « *beaucoup plus bas* » que dans les autres salles côté cathédrale, et cela est accentué par le contraste provoqué par la hauteur du hall ; les ouvertures ne donnent que sur une cour accueillant l'entrée du parking de la médiathèque, « *une vue pas forcément très jolie* » comme dirait Marc, que seule Danièle semble apprécier, par une certaine position esthétique qu'elle tient à avoir : « *je ne crois pas qu'il faille toujours tout arranger. Là, c'est comme des friches, c'est bien de voir ça, de voir les coulisses* ». Aucun document de cette salle ne pouvant en sortir, ceux qui désirent lire les quotidiens et autres périodiques sont assignés sur place et contraints d'y séjourner.

En revanche, si elle n'est pas très attrayante d'un point de vue spatial et architectural, ses habitués apprécient son « *calme* » (ce qui peut paraître en



Médiathèque Cathédrale › La salle des actualités : le mur en pavés de verre qui sépare la salle du hall d'accueil

contradiction avec le fait d'entendre le bruit du hall, mais ne l'est pas : car de manière endogène, cette salle est calme dans le sens où elle est davantage un lieu de séjour que de passage) et son côté « *pratique* » (M. Boutet et Marc). Même Julie, qui n'est pourtant pas une habituée de la salle, et qui la découvrait pour la première fois, commente : « *on sent qu'il y a un effort pour que les gens s'y sentent bien, dans l'organisation des meubles* » :

> *« A chaque fois ils ont mis une petite poubelle, ils ont mis le bon nombre de fauteuils, il y en a pas trop pour que… Les journaux sont faciles d'accès, on circule facilement, les fauteuils là-bas pour ceux qui préfèrent des fauteuils plus confortables. Je trouve que si, il y a un petit effort. Une fois qu'on est là, on comprend que les quotidiens c'est là-bas… »* (Julie)

En terme d'organisation des places, il y a tout d'abord un espace avec des tables, où les lecteurs de quotidiens préfèrent s'installer, non seulement parce que ces documents sont rangés juste à côté mais « *parce que le quotidien s'étale sur la table* » comme dirait M. Boutet, surtout qu'ils sont tenus au milieu par une barre qui permet de les accrocher sur le rayonnage, et qui rend inconfortable leur lecture s'il n'y a pas de table où les poser. Pour ces lecteurs, les fauteuils, aussi confortables soient-ils, ne leur conviennent pas tellement ; contraint de s'asseoir sur un fauteuil un jour où les tables étaient toutes prises, un lecteur avait ainsi pris le soin d'enlever la barre le temps de la lecture. « *Peut-être ils auraient pu trouver un style intermédiaire, entre les tables-bureaux et carrément le canapé* » regrette ainsi Marc.

Ce sont donc plus souvent des lecteurs de revues et de magazines qui s'assoient sur les fauteuils. Certains, de couleurs primaires, sont disposés en vis-à-vis, comme un coin salon au milieu de la salle. Des petites tables basses sont disposées entre les deux alignements de fauteuils, mais s'avèrent peu utilisées, d'une part parce qu'elles sont « *trop basses* » comme nous l'explique Marc, d'autre part parce qu'elles sont trop éloignées des fauteuils. Certains usagers les rapprochent alors de leur place, pour y poser leur pile de revues ou leurs affaires. A proximité des ordinateurs d'où l'on peut consulter l'internet, ces fauteuils-là sont également prisés par ceux qui attendent leur tour : un emplacement idéal pour surveiller du coin de l'œil, tout en feuilletant un magazine, qu'un poste se libère. La bibliothécaire de cette salle passe d'ailleurs tout son temps à surveiller, à son tour, que les usagers, qui doivent s'inscrire sur une liste pour l'utilisation de l'internet, ne sautent pas le tour des autres.

Deux rayonnages de taille moyenne disposés en travers de la salle délimitent ces deux espaces. Ils sont souvent utilisés par les lecteurs qui préfèrent lire debout leurs périodiques qu'ils peuvent ainsi étaler sur le rayonnage. Une posture de lecture qui ne semble pas avoir été prise en compte dans le choix du mobilier (alors qu'il l'est dans d'autres bibliothèques, telle la Médiathèque Jean-Pierre Melville équipée de comptoirs de lecture[23]).

D'autres fauteuils tournent cette fois le dos à la salle, et font face à la cour. Ceux-là, ainsi que les fauteuils noirs en cuir alignés le long du mur en pavés de verre, s'avèrent moins prisés que les autres places : en effet, dans cette salle, majoritairement fréquentée en semaine par des retraités, et parfois par des

[23] Cf. le chapitre 2 dans le présent rapport sur cette médiathèque.

chômeurs comme M. Boutet, on y vient chercher de la compagnie, des occasions de rencontres, et non l'isolement. Pour tous ceux qui n'ont plus accès aux sociabilités du travail, cette salle est comme devenue un nouveau lieu de sociabilités, par ailleurs plutôt masculines. Le samedi, la proportion de retraités et d' « inactifs » se rééquilibre au profit des personnes actives, toujours plus masculines, qui utilisent également cette salle comme un lieu de sociabilités tel le café. « *C'est assez fidélisé. Il y a des gens qui viennent régulièrement, [...], c'est une salle assez conviviale, en fait* » remarque ainsi une bibliothécaire. Aussi, ses habitués préfèrent-ils se mettre à des places qui font face à d'autres lecteurs, et avec une vue sur les gens qui rentrent :

> *« Je préfère avoir la vue sur les gens qui rentrent. Parce que parfois je rencontre des gens, donc je me permets de relever la tête, et ça peut être l'occasion de les voir. »* (M. Boutet)

3.3.4. Les salles benjamins et juniors : une ambiance familiale

Ces deux salles sont reliées l'une à l'autre par un escalier central. En bas se trouve la salle benjamins pour les enfants de 0 à 8 ans, et en haut la salle juniors pour les plus grands.

La première est organisée suivant les différents âges, tout autour de l'escalier : un coin « bébés lecteurs » pour les 0-3 ans, un coin pour les 3-5 ans, et un coin pour les 5-8 ans. Elle accueille également un coin audio, et un coin « heure du conte », en retrait et qui peut être isolé du reste de la salle par un épais rideau de couleur, ainsi qu'une salle pédagogique. « *C'est un espace pensé* » commente la bibliothécaire chargée de cette salle, tout à fait satisfaite, notamment en comparaison avec l'ancienne salle jeunesse de la bibliothèque Carnegie : « *les enfants ont la place pour s'épanouir* ».

Si la moquette gris clair ou les murs tout blancs peuvent ne pas paraître très accueillants pour des petits enfants, le mobilier de couleurs – des fauteuils de formes patatoïdes et des chaises Jacobsen dont les pieds ont été raccourcis – ainsi que les illustrations aux murs rattrapent ce côté « *pas très joli* » et

Médiathèque Cathédrale › La salle benjamins, avec du mobilier bas de couleurs. Au fond, un espace dédié à l'heure du conte, qui peut être séparé par un épais rideau rouge.

« *austère* », en y mettant « *un peu de fantaisie* ». « *Au départ*, raconte la directrice de la médiathèque, *sans le mobilier, c'était vraiment l'espace le plus triste. […] Mais maintenant, les gens nous disent plutôt que c'est gai* ». C'est une salle dont on comprend bien l'affectation : elle est « *gentille* » comme la qualifierait Danièle, « *parce que le mobilier est bas, le plafond aussi. Ça se voit que c'est pour des enfants* ».

Si pour la bibliothécaire, l'escalier lui paraît « *trop grand* » et « *trop raide* » pour des enfants (« *il y a beaucoup de marches* »), sans compter qu'il lui occulte une partie de la salle, créant un angle mort depuis le comptoir d'accueil où elle est assise, il est très apprécié de Danièle par exemple, qui y voit « *un côté familial* » :

> *« C'est bien parce qu'on peut laisser les petits frères, les petites sœurs en bas, et aller en haut. Il y a un côté familial. C'est comme dans une maison. »*
> (Danièle)

Se trouvant dans la continuité de la marche qui nous amène depuis l'entrée vers l'intérieur de la médiathèque, ceux qui veulent se rendre à la salle juniors préfèrent emprunter cet escalier plutôt que l'autre, peu attrayant, qui dessert toutes les salles.

La salle juniors, mis à part le fait que son plafond soit bas, n'arbore rien de particulier qui puisse faire penser qu'elle est dédiée à des enfants : on y trouve notamment le même mobilier que dans les autres salles pour adultes. « *Là, les étagères sont hautes pour dire qu'on devient grand. Mais le plafond est bas pour dire que c'est pour les enfants…* » commente Danièle, qui lâche, après inspection de la salle : « *C'est triste de grandir, non ?* », trouvant qu'elle « *fait trop sérieux* ». Les ouvertures sur la rue sont cependant basses, comme adaptées à la taille des enfants : « *quand on est enfant, ça doit être génial de pouvoir se coller à la vitre comme ça et de regarder le dehors* » (Danièle).

C'est une salle qui n'est pas utilisée uniquement par des enfants, de l'école primaire ou du collège, qui y viennent faire leurs devoirs sur les tables, seuls ou entre copains ; ou lire quelques BD, seuls ou avec leurs frères et sœurs, dans les fauteuils, voire par terre lorsque les places sont toutes prises le samedi après-midi. Y viennent également des parents à la recherche de livres pour leurs enfants, mais aussi des personnes comme Danièle, Julie ou Clotilde qui ont besoin de s'inspirer des livres de cette section pour leurs activités. Et parmi ceux qui restent travailler, il y a tous ces lycéens, nombreux, qui sans doute préfèrent encore être dans cette salle plutôt que dans les salles où il y a des plus grands qu'eux, et même quelques étudiants du supérieur.

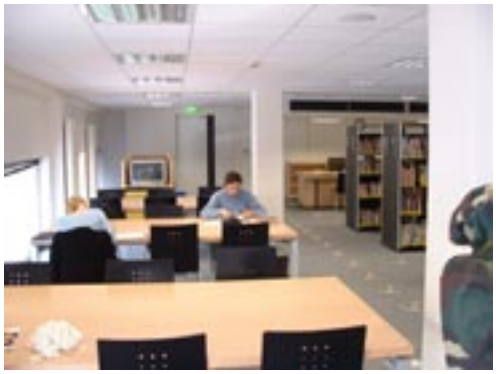
C'est le cas de Marc, par exemple, dont la place habituelle est située près des fenêtres, pour pouvoir s'isoler des va-et-vient et pour la vue que cette salle offre sur les passants : « *quand je m'ennuie, je regarde le carrefour. Ça fait une animation, comme un aquarium !* ». Si Marc travaille dans cette salle, c'est qu'il y trouve plusieurs avantages : elle est proche du rez-de-chaussée, ce qui lui évite de monter plus haut ; elle est plus chaude que les salles côté cathédrale, bien qu'à l'inverse, elle puisse être parfois trop chaude ; avec ses fenêtres basses, elle a l'avantage, par rapport aux autres salles côté rue, de ne pas avoir le soleil dans les yeux ; et en terme d'affluence, en dehors des mercredis et des samedis,

il sait qu'elle est « *tranquille* » : « *comme je sais que les étudiants du supérieur, ils ont tendance à monter là-haut, je sais que si c'est une heure creuse, si c'est un jour d'école, il y aura de la place sûr* ». Or, lorsqu'il préparait le concours de médecine, il allait s'asseoir, comme les autres étudiants, dans la salle LITT où ils ont élu leur territoire ; il ne vient donc travailler dans cette salle que depuis qu'il a échoué au concours, comme s'il y avait donc trouvé un refuge, loin des autres. Parfois, pourtant, des enfants s'installent en groupe et commencent « *à bavarder* » : la cohabitation entre enfants et étudiants, dont les modes de travail peuvent différer, n'est pas toujours évidente. Alors, dans ces cas-là, Marc monte aux étages supérieurs, « *mais à condition qu'il y ait de la place, parce qu'il y a des jours, tout est blindé* ».

Julie fréquente cette salle, pour « *pêcher des idées* » dans les livres lorsqu'elle fait des baby-sittings, mais aussi pour y rester lire des BD lorsqu'elle vient avec sa petite sœur, ou parfois même avec des amies. C'est une salle qu'elle apprécie pour sa convivialité, qui émane non seulement de l'espace lui-même (cf. plus haut, ce que disent les usagers à propos des salles côté rue) mais aussi de son affectation, à la fois objective (le fait qu'elle soit « *accès sur la jeunesse* ») et subjective : c'est une salle où elle ne vient que « *pour s'asseoir et passer*

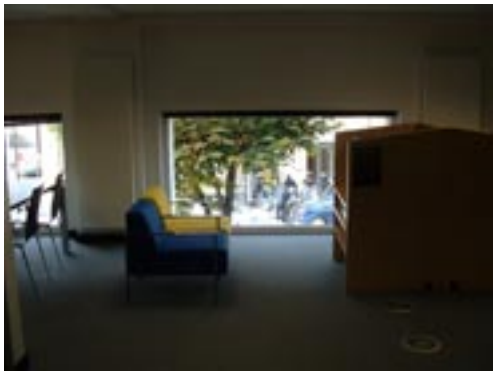
Médiathèque Cathédrale
› La salle juniors

› Les étagères de BD le long des fenêtres



› Les tables de travail

› Un coin salon, face à l'entrée de la salle (se trouvant à gauche), et contre le parapet de l'escalier reliant cette salle à la salle benjamins (à droite).



› Les deux postes de télévision permettant de visionner des films sur place

un bon moment » à lire des choses divertissantes. Elle s'assoit alors dans les fauteuils placés juste devant la fenêtre, et jamais sur les tables. Comme beaucoup d'autres, elle préfère rester sur place pour lire plutôt que d'emprunter les ouvrages et rentrer à la maison :

> *« En fait, j'ai l'impression, ici, tous les gens, ils viennent, c'est pour la même chose, c'est pour les livres, c'est pour la culture. Et le fait qu'ils soient tous là en train de lire, ça donne envie, moi je trouve que ça donne envie de lire, de rester avec eux, de partager. J'aime bien venir ici, pour lire. »* (Julie)

Les samedis après-midi, lorsque l'on vient à la médiathèque en famille, cette salle peut devenir aussi une sorte de garderie : en effet, il n'est pas rare de voir des parents y laisser leurs enfants le temps d'accomplir leurs propres activités aux étages supérieurs, après s'être assurés qu'ils ne s'ennuieront pas en leur faisant choisir quelques BD ou en les installant devant un dessin animé. Bien que les écrans de télévision soient placés à côté des fenêtres, le reflet ne semble pas gêner ces enfants qui se partagent souvent un même fauteuil à deux entre frères et sœurs, tellement captivés par les animations…

3.3.5. La salle ISA : une mixité d'usages

La salle ISA (image - son - art - loisirs), au premier étage côté cathédrale, est une salle qui accueille une multiplicité d'usages, entre travail et loisir. Des postes d'ordinateur pour l'internet ; un espace audio pour écouter des CD ; un espace audiovisuel pour regarder des films ; des tables de travail ; des fauteuils pour la lecture, notamment de revues d'art et de culture devant lesquelles ils sont installés ; un « totem d'écoute musicale » où sont sélectionnés des CD par le soin des bibliothécaires mais rarement écouté ; un espace d'exposition au fond de la salle pas toujours utilisé ; des rayonnages de CD, de DVD et VHS où viennent flâner et chiner les amateurs ; enfin des rayonnages de livres.

Cette salle attire beaucoup de monde, puisqu'elle n'est pas réservée au seul public de lecteurs, mais est ouverte aux « consommateurs » d'autres types de culture, à savoir musicale et cinématographique. D'ailleurs, les usagers nous racontent qu'à l'ouverture de la médiathèque, cela avait été une véritable ruée, et qu'il ne restait plus rien dans les rayonnages de CD et de films. Même aujourd'hui, après deux ans d'ouverture, et donc un certain tarissement – on pourrait le croire – de l'engouement frénétique des usagers, les CD et les films connaissent toujours un aussi grand succès ; si pendant les vacances d'été, on peut être sûr de trouver ce que l'on cherche, durant l'année, cela est beaucoup moins probable. Un tel usage collectif de la collection développe alors des pratiques de recherche particulières : on a abandonné toute idée de pouvoir trouver ce que l'on cherche, et à la place, on chine, en passant dans tous les rayonnages et regardant un par un ce qui est disponible. Cela permet notamment de découvrir des albums, des musiciens et des films que l'on ne connaissait pas. Ou même, d'« *écouter des musiques [qu'on] n'aime pas* ». Ce sont des pratiques de recherche tout à fait différentes de celles que l'on pourrait avoir dans un magasin de disques :

« Dans un magasin de disques, je sais ce que je veux, j'achète le disque, s'il y est, bien entendu. [...] Alors qu'ici, je peux flâner. » (M. Deschamps)

En outre, on reste très vigilant aux chariots des retours : les samedis après-midi, à partir de 16 h, lorsque les prêts de la semaine ont été rendus, et que le chariot remonte dans la salle, il se forme une véritable ruche autour de cette « offre prélégitimée[24] ». Ces documents, que d'autres ont déjà empruntés, constituent en effet une présélection de la collection disponible, une « prescription anonyme[25] » des meilleurs musiques et des meilleurs films.

De même, parce que cette salle accueille un public varié, et parmi celui-ci, un public « *pas spécialement lecteur* » dont la motivation essentielle est la collection de CD et de films, et/ou l'usage d'un espace public bien équipé, et qui sans cela n'aurait sans doute pas mis les pieds dans une bibliothèque municipale, cette salle a connu quelques problèmes d'ajustement entre les services qui y sont offerts et les usages/appropriations que ce public particulier de non-habitués, indifférents au contrat tacite censé orienter les codes d'usage au sein d'un tel établissement public, voulait en faire. La salle est aujourd'hui « *stabilisée* » comme le dit la bibliothécaire, mais cela au prix de quelques renoncements du climat de confiance.

Ainsi, suite à de nombreux vols, les casques pour les postes audio et audiovisuels qui étaient en libre accès sont-ils aujourd'hui nichés derrière le comptoir d'accueil : on doit dorénavant présenter sa carte d'identité ou sa carte de lecteur.

De même, les magnétoscopes et lecteurs DVD des postes audiovisuels, qui étaient en libre accès, sont aujourd'hui scellés et nécessitent l'intervention du personnel de la médiathèque pour les faire fonctionner, suite à des « abus répétés liées aux consultations ». En effet, seuls les films pour lesquels on n'a pas pu acheter les droits d'auteur sont consultables sur place, or ces films sont souvent

24 Anne-marie Bertrand, *Les bibliothèques*, Paris, éd. La Découverte, coll. Repères, [1998] 2004, p.91.

25 *Idem.*

Médiathèque Cathédrale › La mixité d'usages dans la salle ISA au 1er étage : des étudiants qui travaillent sur les tables, des amateurs de musique sur les fauteuils devant les postes d'écoute, des écrans qui attendent des amateurs de films, des ordinateurs pour accéder à l'internet.

des classiques, en noir et blanc, et de nombreux jeunes, « *pas ceux qui viennent faire des études* » mais « *ceux qui viennent chercher un coin tranquille* » comme les décrit Marc, ayant trouvé là un lieu de sorties diurnes entre amis très attrayant, « *magouillaient* » pour rester regarder les films de leur choix : ils demandaient un casque en montrant au bibliothécaire un film consultable, puis, à son insu, ils mettaient à la place un film non consultable sur place mais plus de leur goût…

Bien que les vols et les abus ne soient certainement pas le fait des mêmes personnes, il s'agit toujours du même problème, celui de faire appliquer par tous, qu'ils soient des habitués ou des nouveaux usagers de ces équipements, les « *comportements à avoir dans un lieu public* » (Personnel bibliothécaire). Et les bibliothécaires, particulièrement dans cette salle, sont attentifs à faire respecter l'ordre, avertissant haut et fort de leurs voix légitimes ceux qui entravent les règles de conduite. Quant à ces jeunes qui ont pu poser des problèmes, la question semble close, depuis ces quelques modifications du dispositif, non parce que ces jeunes ont appris à respecter les règles, mais parce qu'ils ne viennent plus…

Ces postes de visionnage s'avèrent alors moins utilisés aujourd'hui, car pour beaucoup, ils ne sont pas très attrayants : ouverts sur la salle, ils se sentent exposés au regard des autres, comme nous l'expliquent M. Deschamps, Marc ou M. Boutet qui préfèrent donc emprunter et visionner chez eux. Parmi les interviewés, seule Danièle, qui n'est pas équipée chez elle de tous les appareils nécessaires, visionne des films ici, une activité qu'elle fait partager à sa fille : ce dispositif ne la gêne pas car le « *casque isole* », suffisamment donc pour pouvoir se concentrer.

Il en est de même pour les postes d'écoute musicale que seule Clotilde, parmi les interviewés, utilise régulièrement. Cette étudiante qui reste à la médiathèque plus « *pour le plaisir* » que pour le travail (dans lequel cas, elle préfère rentrer chez elle après avoir emprunté des livres), raconte que pour elle, comme pour d'autres, « *c'est un peu l'activité du samedi* » :

> *« C'est vrai que moi, je passe pas mal d'heures, je me prends un bon stock de CD, j'écoute tout et après je ramène chez moi : une ou deux [heures] ! Et c'est assez agréable, en plus on a une belle vue, donc vraiment ! »*

Elle apprécie ainsi cette médiathèque où elle peut se sentir « *comme à la maison* », où elle peut écouter de la musique pour le plaisir, dans la cohabitation avec d'autres qui ne partagent pas forcément la même activité.

Cette coexistence d'activités et d'usages, le travail et le loisir, le séjour et le passage, le bruit et le silence, délibérément choisie par le programme qui avait été élaboré, aurait pu s'avérer problématique : d'ordinaire, en effet, les bibliothèques ont tendance à séparer les parties dédiées au travail où l'on reste concentré dans le silence et celles dédiées aux livres où l'on vient déambuler, ou encore elles isolent les espaces dédiés à la discothèque[26]. Dans cette salle, on entend continuellement en bruit de fond, certes à des amplitudes variables suivant les heures d'affluence, le cliquetis des boîtes de CD que les « fouineurs » passent entre leurs doigts ; on peut y entendre parfois le grésillement de la musique

[26] Anne-Marie Bertrand, *Les bibliothèques municipales, Acteurs et enjeux*, Ed. du cercle de la Librairie, Paris, 1994.

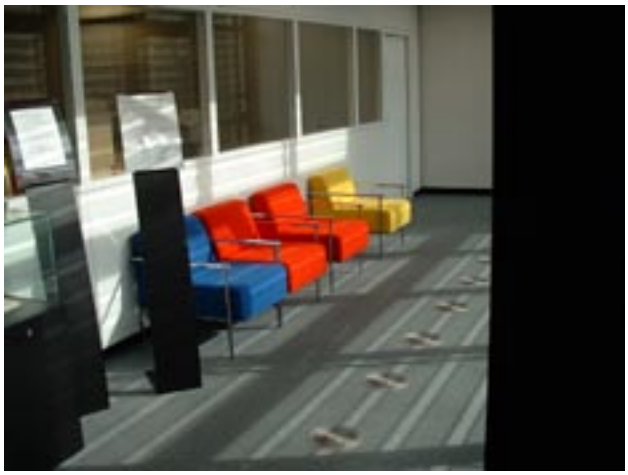
à travers les casques lorsque les auditeurs augmentent le volume ; on peut y voir côtoyer des badauds et autres visiteurs venus simplement contempler la cathédrale, transformant la salle en site touristique ; et de manière générale, on y ressent une ambiance décontractée, tournée vers le plaisir et le loisir, qui peut être gênante pour celui qui recherche la concentration sérieuse et studieuse. Aussi, Marc ne dit-il s'installer ici qu' « *en dernier recours* » lorsqu'il ne trouve aucune place ailleurs. Cependant, les tables de cette salle, bien qu'elles semblent être prises moins rapidement qu'à l'étage à l'ouverture, ne sont pas moins occupées durant la journée : sans doute parce qu'il n'y a pas tant de places que cela dans cette médiathèque, mais aussi parce que la cohabitation peut ne pas poser de problèmes à d'autres, ou qu'on y vient équipé de boules Quiès. Justin et ses amis, par exemple, ont fait de cette salle leur espace habituel de travail « *tout simplement parce que c'est au premier* ». Cette animation, contraire à l'ambiance solennelle des bibliothèques d'étude, peut même être appréciée[27] :

> *« C'est très agréable, parce que c'est une ambiance…, en même temps, c'est pas le calme plat, c'est pas froid, il y a toujours des gens qui discutent quand même… C'est pas le silence absolu. »* (Clotilde).

Quant à Julie, elle procède à une distinction d'usages entre la salle à l'étage du dessus où elle travaille, et cette salle où elle ne vient que pour emprunter de la musique ou pour lire, souvent accompagnée de ses amis. Elle a ainsi « son » parcours, où elle se retrouve devant « son » rayon, celui des livres de design. Avec ses amis, ils préfèrent se mettre dans un coin où ils seront entre eux, dans l'intimité. Cette salle le leur offre, il s'agit du « *creux* », « *un peu bizarre* », donnant sur la cour intérieure, où sont seulement disposés quatre fauteuils :

> *« C'est rigolo parce qu'on est vraiment à l'écart. Et puis comme on est souvent quatre, ça tombe parfait, du coup on prenait les quatre fauteuils ; au passage, on est tous allés dans nos rayons préférés, puis on a tous pris nos livres, et on allait lire là. Et le temps passe très vite quand on est là. On est plongé dans nos lectures. »*

[27] Bien qu'à l'inverse, pour une lycéenne, cette médiathèque lui semble emblématique des bibliothèques d'étude : « *La Médiathèque Cathédrale, ça fait plus bibliothèque où vraiment on parle pas beaucoup. Alors que Médiathèque Croix-Rouge, c'est plus cool* ».



Médiathèque Cathédrale
› Le " *creux un peu bizarre* " de la salle ISA.

« *L'avantage* » ici, c'est qu'ils ne sont « *jamais dérangés* » parce que « *les gens ne viennent jamais là* ». Et c'est un avantage que Marc ne comprend pas si l'on est seul : « *il faut vraiment aimer la solitude. [...] Ça fait vraiment bizarre de prendre un livre et de se mettre tout seul là* » car pour lui, une bibliothèque n'est pas un lieu où l'on vient chercher la solitude et l'isolement mais au contraire la co-présence des autres.

Comme ce « *creux un peu bizarre* », l'espace d'exposition au fond de la salle paraît « *étrange* » : lorsqu'il n'y a pas d'exposition en cours, c'est un espace qu'occupent seulement quatre fauteuils, exposant celui qui s'y installe au regard des autres, et donnant l'impression d'un vide. « *J'ai l'impression que c'est de la place perdue* » regrette Julie, réfléchissant ainsi en terme de rentabilité des espaces.

3.3.6. La salle LITT : un espace de travail qui valorise les étudiants rémois

La salle LITT (langues et littérature), au deuxième étage côté cathédrale, est occupée pour une large part par les rayonnages de romans et les tables de travail. Quelques cabines à l'entrée permettent à ceux qui veulent apprendre une langue de s'exercer à haute voix ; toutefois, elles s'avèrent peu occupées. Le fond de la salle, isolé du reste par les rayonnages, accueille un coin BD pour adultes où l'on sentait une atmosphère agréable d'oisiveté, où le temps s'écoule très lentement... contrastant avec l'atmosphère appliquée et studieuse qui émane des tables disposées plus loin. Ce temps est pourtant révolu : les fauteuils qui y étaient installés ont en effet été dispersés un peu partout dans la salle, et remplacés par des vitrines vides et absolument inutiles pour les lecteurs, car encore une fois, cet espace avait été l'objet d'une appropriation gênante, et cette fois par des SDF, au cours de l'été 2005... Une des bibliothécaires explique ainsi qu' « *on ne pouvait plus y accéder* ». Nous avions en effet remarqué la présence de deux SDF au mois de mai, l'un lisant une pile de BD, l'autre somnolant, utilisant ainsi un espace protégé et gratuit, de surcroît non stigmatisant grâce à cette atmosphère d'oisiveté. Les fauteuils qui ont ainsi été dispersés, notamment deux par deux dans des lieux de passage, sont aujourd'hui utilisés par des

Médiathèque Cathédrale
› L'espace d'exposition de la salle ISA quand il n'y a pas d'exposition : un " vide " auquel les bibliothécaires semblent pallier en y aménageant quatre fauteuils, dont l'agencement n'a pas encore trouvé sa stabilité. En effet, à chacune de nos visites, leur emplacement avait été modifié...

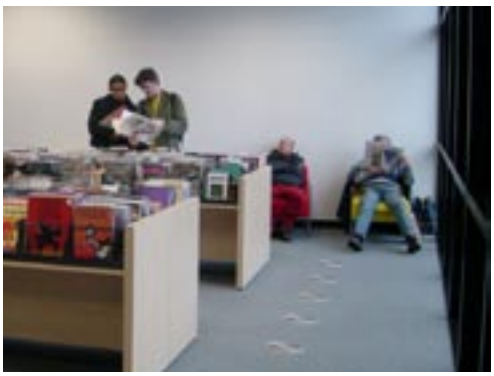
couples ou des amis qui peuvent y discuter sans gêner les autres, à l'écart des tables de travail : par exemple, on rencontre un ami, on quitte alors sa table et on va engager la conversation dans ces fauteuils. On revient à sa table, une fois la conversation épuisée…

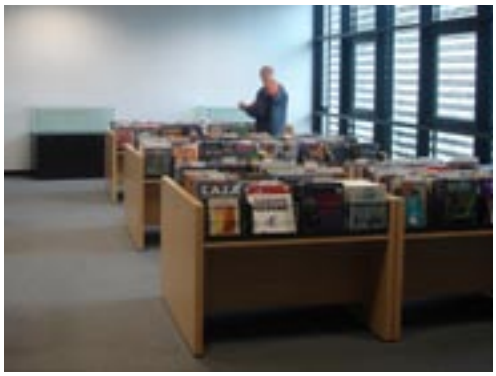
Comme les lecteurs qui empruntent les romans (très rares sont ceux qui lisent sur place) ne viennent essentiellement que les samedis, et sont dans tous les cas moins nombreux que les amateurs de musique et de films qui vont dans la salle ISA, cette salle s'avère très calme les jours de la semaine. Les étudiants préparant leur concours de médecine ont bien compris cet avantage, qui y ont établi leur territoire : les trois dernières tables au fond de la salle. Tellement calme que les étudiants ont parfois tendance à penser que cet espace leur appartient, et tolèrent mal que l'on puisse y faire ne serait-ce qu'un peu de bruit : « *ça devrait être spécifié zone silencieuse* » râle ainsi Marc.

Julie, qui ne travaille que dans cette salle, y a sa place habituelle, à côté de la baie vitrée, là où elle avait commencé à travailler dans cette médiathèque. Depuis, elle a gardé cette même place, qui lui était devenue familière. C'est aussi dans cette médiathèque qu'elle a appris à travailler avec d'autres qu'elle ne connaît pas et qui ne travaillent pas sur les mêmes sujets qu'elle. Dans une bibliothèque, on apprend en effet à être en co-présence d'autrui, à cohabiter et partager un même espace avec des gens qui ne font pas partie de son cercle familial, intime, et familier. Cette atmosphère-là, d'anonymat dans le travail collectif, lui donne l'impression d'une « *bibliothèque parisienne* », notamment la BPI de Beaubourg qu'elle avait visitée une fois, avant l'ouverture de celle-ci, et où « *c'est que des tables, et des tables, et des gens qui travaillent* ». Mais elle a su s'y faire sans problèmes, et apprécie ces conditions de travail dans un espace public et collectif qu'elle transforme habilement en lieu de rencontres :

> *« C'est rigolo généralement. Quand je tombe sur des gens sympa, à ma table, j'aime bien. Parce que j'aime bien discuter, on va dire, et généralement, je me retrouve à parler avec des gens que je ne connais pas. Ça m'arrive assez souvent. »* (Julie)

Et, en tant qu'étudiante, ce changement d'échelle pour la salle de travail lui semble être un signe « *plutôt positif* » :





Médiathèque Cathédrale › L'espace BD de la salle LITT : un espace d'oisiveté où certains SDF venaient se prélasser (à gauche) ; les fauteuils ont été remplacés par la suite par des vitrines… (à droite).

« C'est pas du luxe, mais on sent qu'il y a quand même un effort sur le matériel, sur tout ça, mis à disposition, que c'est pas une petite bibliothèque qu'on trouverait… Ils ont voulu montrer qu'à Reims, on pouvait aussi avoir des étudiants comme à Paris, les étudiants sont placés au même niveau que ceux de Paris, en fait. Moi, je trouve ça plutôt positif. » (Julie)

Dans les rayonnages de romans, la posture la plus courante est celle du corps dessinant un zigzag, la tête penchée à l'horizontale : l'on peut comprendre par là que les lecteurs de romans, et majoritairement des lectrices d'ailleurs, ne cherchent pas une cote, c'est-à-dire un livre qu'ils ont en tête et dont ils ont vérifié au préalable l'emplacement, mais flânent à la recherche d'un livre dont le titre leur sera évocateur. Danièle explique ainsi qu'elle ne vérifie jamais les cotes avant de chercher un livre, car cela se réduirait à la recherche d'un emplacement, et l'empêcherait de regarder autour. Les méthodes d'une autre interviewée sont encore plus radicales. En effet, Julie, qui généralement va vite faire un tour dans les romans avant de se mettre au travail, raconte comment elle procède :

« Je passe, et puis je prends vraiment au hasard. J'ai vraiment pas d'auteur particulier. Je lis un peu l'intérieur, j'essaye de m'y intéresser en vraiment deux secondes, et puis je verrais chez moi. Je prends vraiment n'importe quoi. [Je choisis en fonction] de la couverture. Et du titre aussi. J'aime bien parce qu'en fait, on ne sait pas ce qu'on va lire. »

Le principe des livres en libre accès développe ainsi de nouvelles pratiques de lecture, populaire, en contradiction avec les pratiques de la « lecture cultivée », où l'on connaît le nom de l'auteur et le titre de son œuvre avant même de l'avoir lu, et où on ne les lit que parce qu'on les connaît et qu'on reconnaît leur intérêt. Non seulement on n'a plus besoin de « connaître » avant d'entrer dans une bibliothèque, mais ce dispositif constitue en soi un mode d'apprentissage : Julie explique en effet que devant les rayonnages consacrés au design (dans la salle ISA), elle regarde les livres un par un : « *parce que j'aime bien, j'ai une bonne mémoire visuelle, et comme ça je vois des noms, des mots, et je les retiens* ». Et cela implique que l'on lise debout, ou plus souvent assis par terre, devant le rayonnage, des modes de lecture eux aussi nouveaux au regard de l'histoire[28], témoignant d'un rapport désacralisé au livre que l'on ne tient plus précieusement entre ses mains et posé sur une table, et d'une disposition libre et individuelle de son corps. Une bibliothécaire faisait remarquer la fréquence à laquelle elle observait ces comportements et ajoute que « *normalement, on leur demande de ne pas le faire, parce que ça peut déranger pour le passage* ». Bien sûr, ceux qui s'y adonnent en sont bien conscients :

« C'est vrai que c'est dommage, je suis obligée de m'asseoir par terre, enfin, ça ne me dérange pas mais… des fois ça gêne les gens parce que je suis assise par terre. Mais bon, je ne peux pas faire autrement. » (Julie)

Tôt ou tard, les nouvelles bibliothèques devront sans doute prendre en compte ces nouvelles postures de lecture…

28 *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, sous la direction de Guglielmo Cavallo et Roger Chartier, Ed. du Seuil, Paris, 1997 [1995 pour l'édition italienne].

En conclusion de ces observations

Ici s'achève notre visite pointilleuse de cette médiathèque.

Comme nous l'avons vu, tout le monde ne semble pas adhérer à cette esthétique prédominante qui consiste en cet assemblage d'éléments plutôt froids et austères, le métal, le verre et le noir. Mais cela est peut-être une question de goûts, qu'ici l'architecte a voulu imposer à une population non (encore) préparée à cette esthétique. La directrice qui, elle, semble y adhérer se défend en retournant les critiques :

> *« Ce qui leur manque, globalement, c'est la couleur. Alors c'est amusant, et ils s'en rendent pas compte parce que eux-mêmes participent de cette tonalité noire, parce que après tout la couleur, ça peut être apporté par les gens, mais ils s'habillent tous en noir et blanc. Et puis les plantes vertes. Les gens ne comprennent pas qu'on ait pas plus de plantes vertes. […] Les gens s'attendent à ce que ce soit comme chez eux. »*

Bien qu'il s'agisse d'un bâtiment public, les usagers semblent en effet avoir une préférence pour des espaces qui se rapprocheraient de leur espace domestique, familial : ils attendent par exemple que les salles pour enfants soit des salles particulières, personnalisées en quelque sorte, comme chez eux où la chambre de leur enfant est pleine de jouets, de couleurs, d'affiches, etc. la lecture ou l'étude sont des activités individuelles, et l'on aurait envie, même dans un espace public, de se sentir « *comme à la maison* » comme le disait Clotilde. Cependant, si les bibliothécaires disent parfois « *j'aurais pas fait comme ça* » ou « *j'aurais pas mis ça* », en se projetant ainsi dans cet espace de la médiathèque, les usagers, eux, ne se l'approprient pas à ce point et gardent des distances.

Alors, les critères qui demeurent prédominants dans le jugement d'une bibliothèque se portent sur les aspects « *fonctionnels* », « *pratiques* », « *commodes* » ou « *utilitaires* », critères importants pour un espace domestique mais non exclusifs.

A tel point qu'un des habitués de la médiathèque a pu dire :

> *« Je préfère avoir quelque chose qui ne me plairait même pas comme architecture, dans laquelle je trouverai tout ce que je veux, plutôt que quelque chose de très beau, très chaleureux, etc., où je trouverai rien. »* (M. Deschamps)

Et ici, tous les usagers s'accordent pour dire que la médiathèque est « *fonctionnelle* » ou « *pratique* », bien que parfois ces qualités semblent s'attacher à des réalités bien vagues. En effet, c'est souvent lorsqu'on n'apprécie pas l'esthétique d'un espace ou d'un mobilier, modernes, que l'on dit : « *mais c'est fonctionnel* », le « *mais* » excusant la laideur qui est imputée à cet espace ou à ce mobilier. Un des usagers dira par exemple à propos des rayonnages : « *c'est pas moche parce que c'est fonctionnel. Alors c'est pour ça, je dis que c'est pas moche, mais c'est pas joli* ». Et un autre dira, toujours à propos des rayonnages :

> *« Le noir, c'est un peu triste. Mais bon, je n'en attends rien d'autre. C'est des bacs de rangement. C'est pas d'une qualité visuelle exceptionnelle. »* (M. Boutet)

Mais en général, les usagers disent que l'on y circule bien, qu'il y a de la place, que c'est bien organisé par rapport à un parcours que l'on y fait, qu'il y a plein de documents, qu'on les trouve facilement, etc. Seuls le manque de signalétique et l'étroitesse des toilettes sont signalés par les usagers comme n'étant pas « *pratiques* ». Et les bibliothécaires, elles, signalent que la moquette au sol et les fauteuils en tissu non déhoussable, s'avèrent de mauvaises idées pour des questions d'entretien. De même, l'une d'entre elles se plaignait des rayonnages dont les étagères du bas sont trop basses, ce qui faisait mal au dos quand on y range les livres.

Nous avons vu aussi que ce qui n'est pas forcément remarquable d'un point de vue architectural et esthétique (pour la critique), n'est pas moins dépourvu de qualités aux yeux des usagers : des qualités en terme d'ambiance spatiale (les espaces plus confinées et plus fermées, par exemple, qui plaisent à certains dans les salles côté rue) ou des qualités en terme de convivialité et de sociabilités (la salle des actualités par exemple). En effet, lorsqu'on utilise un espace, on ne le perçoit pas seulement suivant des critères architecturaux ou esthétiques, mais aussi en fonction de ce que font les gens dans cet espace : un lieu de rencontres, un lieu d'oisiveté, un lieu de flânerie… Et la nature des collections que telle ou telle salle accueille influe aussi et pour une très large part sur la perception que l'on peut en avoir (la salle juniors par exemple).

Cette médiathèque semble être une réussite en tant qu'objet architectural, puisque même de simples curieux viennent le visiter et s'extasier pour la vue sur la cathédrale ; et puisque même ceux qui n'aiment pas l'architecture moderne en général apprécient la façade de ce bâtiment qu'ils trouvent aujourd'hui, une fois habitué à sa présence, bien inséré dans le paysage. En tant que bâtiment soumis à l'usage, cette réussite peut être contestable, elle ne plaît pas à tout le monde, ou tout ne plaît pas, mais cela n'empêche pas les usagers d'en être devenus des habitués. Il aurait été intéressant en effet que la ville de Reims soit dotée d'une autre médiathèque de même ampleur et en centre-ville, ce qui offrirait un choix aux usagers. Sur quels critères feraient-ils ce choix ? Par exemple, beaucoup disent préférer l'architecture et l'ambiance de la Médiathèque Croix-Rouge qu'ils trouvent « *plus chaleureuses* », mais ne la fréquentent pas parce qu'elle est située en périphérie.

Et cela nous permet d'évoquer un dernier aspect de la Médiathèque Cathédrale – et nous terminerons là-dessus – que certains bibliothécaires et usagers n'ont pas manqué de constater : « *c'est comme à la Fnac* ». Cette nouvelle médiathèque apparaît effectivement aux yeux de certains comme un lieu, non plus de services publics, mais de consommation culturelle, bien que le rapport marchand et monétaire en soit absent. Les usagers interrogés se désignent d'ailleurs plus souvent par le terme de « *consommateur* », voire de « *client* » – un lapsus ô combien révélateur ! – que par celui d' « *usager* ». Et ceci ne fait que corroborer une phrase de la directrice sur la conception de cette médiathèque : « *le public est roi* ». Comme l'on dit plus souvent que « le client est roi ». Cette évolution

semble être la contrepartie du changement d'échelle dont nous avons parlé en introduction, tout comme elle reflète les tendances des bibliothèques municipales à davantage s'attacher au « service du public » qu'au service public, en favorisant par exemple la constitution de collections plus actuelles et davantage tournées vers la satisfaction du public, au détriment de collections plus éducatives et pédagogiques[29].

C'est bien ce qu'accuse Marc, pour qui le fonds dont dispose cette médiathèque paraît trop populaire à ses yeux (citant alors des films tels *Rocky* ou *Star Wars*) et pas assez scientifique, ce qui conduirait, selon lui, les usagers à venir « *emprunter comme dans des cinébanks* ». La médiathèque devient ainsi un lieu de « *va-et-vient* », c'est-à-dire de consommation : « *à Paris, il y a plusieurs Fnac, bon là, ça remplace ça, quoi* » (Marc).

Une des bibliothécaires, qui a travaillé auparavant à la bibliothèque Carnegie, accuse, elle, le bâtiment :

> *« Mais je dirais que ce genre de bâtiment, ça engendre beaucoup de réflexes de consommation, de consommateurs. […] Je veux dire on rentre, c'est un peu comme la Fnac. Donc, des fois, c'est à peine « bonjour ». C'est « allez, on navigue, on prend »… Alors en bas, il y a un automate de prêt, […], alors on va à l'automate de prêt. Vous voyez ? Je crois qu'il faut beaucoup plus des petites structures, pour bien connaître son public. »* (Personnel bibliothécaire)

Parmi les changements constatés, comparé au temps de Carnegie, cette bibliothécaire est particulièrement sensible à l'appauvrissement des relations entre le personnel et le public. Il y aurait une certaine anonymisation des rapports humains et de l'usage de la nouvelle médiathèque. Le public semblerait la plupart du temps indifférent à la présence du personnel : « *des fois, c'est à peine bonjour* » comme le déplore la bibliothécaire. A Carnegie, l'ambiance était plus conviviale et intime, plus familière et personnalisée. Elle arrivait à bien connaître « *son* » public, et l'on voit bien par l'usage du pronom possessif le rapport affectif qu'elle aurait voulu maintenir avec les usagers, tandis qu'ici, aucune relation interpersonnelle ne semble s'instaurer et s'étirer au-delà du simple échange occasionné par les demandes de renseignement ponctuelles. Aujourd'hui, « *les gens qui viennent me dire bonjour, ce sont des gens que j'ai connus à Carnegie* ». Du côté des usagers aussi, les « *vieilles personnes* » ayant bien connu Carnegie, constatent cette anonymisation avec regret et disent aux bibliothécaires que « *c'est froid* » dans cette médiathèque.

Une autre bibliothécaire raconte elle aussi qu'elle passe tout son temps à sourire aux usagers qui entrent et attirer ainsi leur attention pour qu'ils s'échangent cette formalité qu'est le « bonjour », pour que la présence du personnel soit reconnue : une médiathèque, comme n'importe quel lieu de services publics, ne peut pas être assimilée à un lieu impersonnel quelconque.

Ces bibliothécaires renvoient tout d'abord à la taille du bâtiment : les petites structures favoriseraient la proximité entre le personnel et le public.

Concomitant à la taille de l'équipement, son organisation interne, à savoir « *le système d'étages* » qui rend certes plus efficaces les services offerts, mais

[29] Anne-Marie Bertrand, *Les bibliothèques municipales, Acteurs et enjeux*, Ed du Cercle de la Librairie, Paris, 1994.

crée un étiolement et une atomisation des relations avec le public pour qui les bibliothécaires travaillent :

> *« C'est-à-dire que tous les prêts et retours se font au rez-de-chaussée, donc c'est assez anonyme si vous voulez. Par exemple, quand vous avez conseillé un lecteur dans votre espace, vous le revoyez rarement, vous avez rarement le retour de vos conseils. Si la personne ne revient pas à la même heure, au moment où je suis à ce poste, je n'ai jamais de retour sur le conseil que j'ai pu donner. Donc au niveau relationnel, ça a beaucoup appauvri les relations avec les lecteurs [par rapport à Carnégie] »*

La bibliothécaire se demande alors : « *est-ce que la rentabilité et la qualité, c'est compatible ? Je ne sais pas…* ». Elle aurait ainsi préféré que ce soit comme à la Médiathèque Croix-Rouge où les retours sont faits dans les secteurs, et le prêt en bas : « *donc je trouve ça beaucoup plus équilibré. Bon, nous, c'est pas la même échelle, donc…* »

Un autre élément peut être imputé, à savoir le manque de visibilité du personnel pour l'usager, et réciproquement, dû à la configuration spatiale, c'est-à-dire à la disposition des comptoirs d'accueil dans les espaces de la médiathèque : que ce soit dans le hall ou dans les salles, ces comptoirs sont disposés en retrait par rapport au parcours et donc au champ de vision de l'usager qui entre ; et pour les bibliothécaires assis derrière leur comptoir, les travées de rayonnages entravent la vue d'une bonne partie de la salle dont ils ont la charge. Dans les salles du petit plateau, les usagers sont véritablement « *cachés* », donnant peut-être l'impression d'une salle déshumanisée pour le personnel qui y passe ses journées. Dans les salles du grand plateau, si le comptoir d'accueil donne sur un premier grand espace libre de rayonnages hauts (pour pouvoir admirer la cathédrale depuis l'entrée des salles…), « *il y a des endroits qu'on ne voit absolument pas* », éloignant physiquement et visuellement les rapports entre le personnel et le public. Le contrôle social tacite, dans ces espaces anonymisés de fait, se fait alors non plus à travers l'institution, mais entre usagers eux-mêmes qui ne sont liés les uns aux autres par aucun contrat sinon celui de partager un même espace public et collectif, ce qui peut éventuellement être à l'origine des comportements ne respectant pas les codes de conduite en vigueur (comme nous le verrons plus loin dans cet article).

Dans cette médiathèque où « *le public est roi* », tout est ainsi fait pour laisser le champ libre aux déplacements de l'usager, qui peut alors déambuler de manière fluide et continue sans être interrompu ni physiquement (absence de portes par exemple pour entrer dans les salles toutes ouvertes sur les paliers), ni par des « rites d'interaction » avec le personnel : on peut ne jamais croiser son regard, et donc ne jamais dire bonjour si on n'a aucun renseignement à lui demander.

Tout est ainsi préparé à l'avance pour que l'usager puisse être autonome, et c'est un principe qui est aujourd'hui fermement défendu par les professionnels en rejetant le regard autrefois condescendant que portaient les bibliothèques populaires sur ses lecteurs qui, croyait-on, avaient besoin d'un tutorat : ici, les catalogues sont informatisés, les rayonnages sont en libre accès, et il y a même des automates de prêt. Danièle apprécie d'ailleurs cet outil « *parce*

qu'on n'a pas toujours envie d'entrer en contact avec d'autres. Parfois, on est un peu grognon. » Et c'est bien tout ce que déplore une bibliothécaire qui prend ces machines comme l'emblème de cette anonymisation des rapports… « *Mais pour les jeunes, c'est bien ici, ils ont plus l'habitude de se débrouiller tous seuls* » dit une autre bibliothécaire, plus jeune elle aussi, et qui, n'ayant pas travaillé à Carnegie, porte un regard plus neuf. Tout est donc mis à la disposition du public pour qu'il en fasse un (bon) usage ; c'est le « *help yourself* », mais légitimé non par des préoccupations de rentabilité économique, mais par des soucis d'égalité… Mais une des bibliothécaires place encore une fois le relationnel avant toute chose, notamment le matériel :

> *« Justement, fidéliser un public peut-être un peu difficile, ça demande beaucoup de disponibilité, en fait. Je crois que c'est pas le côté matériel qui va fidéliser les gens. »* (Personnel bibliothécaire)

Tout est fait également pour que l'usager ne se sente pas intimidé : la disposition des comptoirs d'accueil, en retrait, permet de ne pas se sentir surveillé ou jugé, dès l'entrée, sous le regard autoritaire du maître des lieux qu'est le bibliothécaire. L'usager peut s'approprier plus librement de l'espace qui lui est offert, ne pas avoir l'impression qu'il s'agit d'un lieu qui appartient non pas à lui, mais à une institution. Elle lui permet de se sentir à l'aise et légitime dans l'usage de ce lieu public, ne pas se sentir un intrus.

Ainsi, tous ces éléments participent-ils de l'évolution inéluctable des bibliothèques municipales vers un élargissement de leurs publics, voire leur massification, qui va de pair avec leur modernisation croissante ; leurs qualités sont donc reconnues et défendues. Reims devient ou veut devenir une grande ville, et le temps des sociabilités villageoises des bonnes vieilles bibliothèques de quartier est peut-être révolu. Et la bibliothécaire de se résigner : « *En même temps, il faut que les choses bougent* ».

La Médiathèque Croix-Rouge à Reims

3
4

1. Le bâtiment, sa mission et notre enquête

La Médiathèque Croix-Rouge s'est ouverte au public au cours du printemps 2003.

Elle met à sa disposition environ 70 000 documents, tous supports confondus dont 30 000 livres Adultes, 25 000 livres Jeunesse, 7 000 disques, 3 000 vidéos et cédéroms, ainsi qu'une centaine de titres de périodiques. C'est une médiathèque « *à taille humaine* », selon l'expression d'une personne interviewée. Elle s'organise sur deux niveaux qui donnent accès à tous les supports d'informations. Un choix presque politique, selon les intentions des concepteurs, qui contribue à rendre accessible l'écrit au même titre que l'image, le livre documentaire comme la vidéo ou le multimédia, les outils d'information sur l'emploi et les moyens de se détendre, les loisirs. La médiathèque offre en effet, sur 280 places assises, 110 places de travail et de lecture (autour de tables ou fauteuils), 21 places multimédia (avec accès à internet, consultation de catalogue, cédéroms et documents numérisés), 16 places audiovisuelles et enfin, 133 autres places réparties dans des espaces de travail en groupes, en atelier pédagogique, en salle polyvalente ou bien encore en « heure de conte ». Un découpage à la fois précis et souple, caractérise la répartition de ses espaces. Partout, on trouve des places pour une lecture détente ou une lecture travail (fauteuils ou tables) et des postes multimédia le plus souvent situés au centre des espaces de consultation. Au rez-de-chaussée, en plus des espaces d'accueil et de circulation, l'espace « Actualité emploi formation » et l'espace « Image et musique » partagent le même niveau. De la même façon, le premier étage permet une cohabitation entre l'espace « Adulte » et l'espace « Jeunesse », offrant d'un côté, un espace de consultation et d'étude, l'espace dit « Adulte », de l'autre, un espace dit « Jeunesse » qui comprend divers supports d'information répartis finalement sur tout l'étage (livres pour enfant, vidéos, cassettes audiovisuelles, livres et B.D. pour adolescents). De fait, cette division entre adulte et jeune reste formelle puisque ces deux publics se mélangent à différentes occasions. Des animations sont en outre régulièrement visibles dans l'ensemble du bâtiment, notamment sous forme de

petites vitrines qui marquent quelques frontières entre les espaces et surtout dans la salle d'exposition du rez-de-chaussée. D'autres espaces « réservés » au travail en groupe ou à des ateliers pédagogiques sont en revanche peu accessibles. Enfin les espaces du personnel se situent en arrière des espaces de consultation et de lecture se réservant même une entrée à part.

La réalisation de la Médiathèque Croix-Rouge ne saurait se limiter au nouvel édifice. Elle s'inscrit en effet d'une part dans un programme guidé par la politique du livre, où il s'agit pour la ville de Reims de moderniser et accroître son réseau de lecture publique, et d'autre part dans un programme de développement urbain des quartiers sud de la ville à la composition urbaine fort hétérogène avec des pavillonnaires, des logements collectifs, un centre commercial construit d'ailleurs par les mêmes architectes. En comparaison à la Médiathèque Cathédrale, la Médiathèque Croix-Rouge propose un ensemble de services relativement nouveaux qui s'inscrit dans une démarche particulière et forte. Investie d'une mission de conquête et d'accueil de publics variés, parfois peu familiers des équipements culturels, elle donne accès à des documents et à des services sur l'emploi, les concours et les métiers et propose un service d'aide à la formation et à l'insertion. Elle est chargée de développer des missions socio-éducatives en collaboration avec un certain nombre de partenaires du quartier (associations, Education nationale, centres sociaux). Dans le cadre de la conquête de publics variés et surtout peu mobiles, trois bibliobus municipaux que la médiathèque héberge, desservent les quartiers périphériques de la ville de Reims ainsi

› La médiathèque Croix-Rouge à Reims, livrée au printemps 2003 (arch. Lipa et Serge Goldstein).

que les écoles, avec un stock de documents spécifique (3000 documents). Une vingtaine de personnes constitue ainsi l'équipe de cette médiathèque, chacun étant convaincu, comme le dit un des membres du personnel, de la « *mission socio-éducative qu'il est venu remplir à Croix-Rouge* » ; treize personnes sont dans le bâtiment, sept affectés aux services hors les murs et enfin trois personnes (de fait, deux) pour les bibliobus.

3
4

Le dossier de presse que nous avons constitué sur les deux médiathèques de Reims a montré que les habitants ont longtemps attendu la Médiathèque Croix-Rouge, qu'ils ont été très régulièrement informés de son avancement, et qu'ils lui ont réservé un succès public inattendu. Notre enquête[1], composée d'entretiens semi-directifs, a pour but d'esquisser la manière de percevoir l'architecture d'un bâtiment public et de la décrire à travers ses usages. Deux types d'usagers ont donc été rencontrés. D'une part quatre visiteurs, lecteurs ou habitants des quartiers environnants qui viennent à la Médiathèque Croix-Rouge, inscrits ou non, pour consulter, travailler ou tout simplement lire et s'informer. D'autre part, nous avons bénéficié de la disponibilité de trois des membres du personnel qui ont un usage quotidien du bâtiment. Les personnes rencontrées ont été les suivantes[2] :

Baptiste habite le quartier depuis toujours. Lycéen en formation professionnelle, il a dix-sept ans et vit dans un appartement dans le quartier de la Croix du Sud avec sa famille, sa mère et ses cinq frères et sœurs. Il connaît les jeunes qui participent à la vie du quartier, notamment à la vie associative. Il a lui-même participé à un projet dans le cadre d'un programme d'échanges avec l'association Ethnics. Avant de fréquenter la Médiathèque Croix-Rouge, il venait régulièrement à la bibliothèque municipale située dans le Château d'eau (du même nom). Les élèves des écoles du quartier sont tous venus faire leur initiation dans cette bibliothèque, avant qu'elle ne devienne le terrain de jeu de quelques perturbateurs parfois violents.

Jean, père d'une petite fille de 5 ans, est venu habiter, après son divorce, un appartement dans les hauts de Murigny, non loin de la médiathèque. Il a pu suivre les premiers jours d'ouverture du bâtiment après son inauguration (à laquelle il était invité). Depuis un an environ, il vient régulièrement emprunter des disques de jazz mais il ne reste pas pour les écouter ou même pour lire. Universitaire grand consommateur de livres scientifiques (souvent en anglais), il s'achalande le plus souvent dans les bibliothèques universitaires, proches de l'endroit où il donne des cours et sur l'internet.

Hannah, en quête de culture savante, est en terminale dans un des lycées prestigieux de la ville de Reims. Elle habite à Croix-Rouge une maison avec son père, professeur dans le secondaire et sa mère, travaillant dans une association ainsi que ses jeunes frères. Elle vient parfois à la médiathèque pour travailler mais aussi pour emprunter des disques de jazz et autres genres de musique.

[1] Cette enquête a été réalisée auprès d'usagers lecteurs et d'usagers membres du personnel que nous avons rencontrés au printemps 2005, pour les premiers de façon spontanée dans le bâtiment, pour les seconds, de manière plus conventionnelle, en prenant rendez-vous. Nous les avons accompagnés, chacun, dans leur itinéraire habituel à l'intérieur de la médiathèque, leur demandant à la fois de décrire et de qualifier les espaces dans lesquels nous déambulions et de parler de leurs usages habituels des lieux.

[2] Pour des raisons de confidentialité, nous n'avons pas détaillé les portraits des personnes rencontrées lors de l'enquête, membres du personnel de la médiathèque. Nous en profitons pour les remercier pour leur disponibilité et

/...

Patrice, d'origine rurale, est père de trois enfants dont une fille aînée de onze ans qu'il accompagne régulièrement à la Médiathèque Croix-Rouge. En réalité, sa consommation est telle qu'il est obligé de revenir presque chaque semaine pour renouveler ses emprunts en livre, musique ou vidéo. L'image d'une abeille qui butine illustre parfaitement l'usage qu'il a de la médiathèque, mettant l'accent sur l'aspect peu onéreux de l'abonnement qui rend accessible et qui permet la curiosité intellectuelle et culturelle.

3
4

Plutôt que de suivre une visite linéaire du bâtiment, nous avons pris le parti de nous intéresser au point de vue des usagers à propos de l'architecture des espaces intérieurs comme extérieurs, en dégageant quelques thèmes transversaux. Après avoir esquissé les contours d'une représentation idéale de médiathèque, nous aborderons dans un premier temps la manière dont les personnes rencontrées parlent des espaces intérieurs du bâtiment en reprenant leurs mots, en traduisant leurs sentiments. Nous verrons ensuite comment les mêmes usagers perçoivent l'architecture des espaces extérieurs, au regard de la relation que la médiathèque entretient avec son environnement depuis la rue, à propos de la façade, jusqu'à son inscription dans le quartier.

2. L'architecture intérieure et l'usage

2.1. Dualité de la médiathèque idéale ?

Deux visions extrêmes qui se contredisent illustrent assez bien la représentation que les gens se font d'une médiathèque. D'un côté, le lieu du savoir qui, pour certains, est placé tellement haut dans notre système culturel qu'il peut être apparenté à un lieu de culte, un endroit où méditer est possible parce qu'il y a du silence, de la douceur, de la politesse, des sensations physiques, ce qu'exprime un usager simplement en disant : *« on peut ressentir certaines sensations comme une cathédrale finalement* ». De l'autre, c'est le lieu du savoir partagé, qui peut alors ressembler à un des espaces de convivialité les plus « chauds » qui existent dans nos sociétés individualistes : le café. En d'autres termes, c'est un « *endroit de chaleur* » où l'on peut « *goûter à tout, même ce qui ne plaît pas* », parce que l'accès aux savoirs (quel que soit le support) obéit à une logique d'accessibilité annoncée et réelle, notamment par la gratuité. Un lieu de démocratie où, comme l'exprime encore cet interviewé, l'on peut défendre des intérêts divergents sans empêcher la cohabitation ou la discussion, un peu à la manière des « *débats dans des cafés philosophiques où l'on peut lancer de grandes idées et puis les gens, assis ou debout, discutent, prennent la parole, etc.* » (Patrice, père de trois enfants, artisan, habite Murigny). Une médiathèque serait donc en même temps, un espace sacralisé et sobre et un espace politique et bruyant, un *espace démocratique* où le savoir est accessible à tous parce qu'il n'y a pas de discriminations par l'argent, parce qu'il élargit, au-delà du livre, la diversité des supports et outils de culture et aussi parce que le partage de moments d'échanges entre usagers est possible sinon encouragé.

.../
leur gentillesse, ce qui a évidemment facilité largement le bon déroulement des observations et des entretiens avec les usagers.

A côté des contradictions d'un discours idéal, quelles représentations se font les usagers de la Médiathèque Croix-Rouge ? Certains ne manquent pas de nous surprendre lorsqu'ils évoquent le côté « *administratif* » de son architecture intérieure parce qu'elle n'a pas assez personnalisé ou même habillé ses différents espaces. Mais allons voir de plus près, au regard de leurs usages.

3
4

2.2. Un lieu généreux et soigné qui valorise

Ce qui frappe en arrivant, que l'on soit simple visiteur, lecteur habituel ou encore travailleur quotidien, ce sont les qualités des espaces d'accueil que les usagers qualifient de « *généreux* » ou de « *spacieux* », d' « *accueillant* » et même de « *novateur*» et enfin, de « *lumineux* », comme en témoigne cette lycéenne.

> *« J'ai trouvé que c'était super spacieux, c'était accueillant, c'était nouveau. J'ai bien aimé.*
> — Accueillant ; qu'est ce qui vous donne ce sentiment?
> *— Eh bien, oui. Eh bien, il y a de l'espace. Et puis, on arrive, on voit directement, on sait qu'on va pas être perdu parce que justement il y a l'accueil en entrant. Donc directement, si on a peur de quoi que ce soit, on peut entrer et puis voilà, c'est super bien ! »* (Hannah, lycéenne, habite le quartier Croix-Rouge).

L'ensemble de ces qualificatifs positifs ne concerne pas seulement l'entrée mais aussi les autres espaces à l'intérieur du bâtiment et contribue effectivement à faire de la médiathèque un lieu apprécié parce que de qualité. Le sentiment « de se donner les moyens » domine à la fois à travers la conception des espaces et aussi le choix des matériaux. Les visiteurs réagissent fort, exprimant un sentiment de surprise, devant les intentions plutôt généreuses des concepteurs. Une seule remarque critique nuance quelque peu l'opinion générale très positive vis-à-vis des espaces d'accueil : le volume presque trop important de l'entrée et la double hauteur de l'escalier, en risquant la comparaison avec les espaces dédiés en général à l'entrée de bâtiment administratif.

> « Ça fait grand bâtiment ?
> *— Ça fait grand bâtiment. Mais c'est à la mesure du quartier. Et pourquoi pas, et au contraire !*
> — C'est-à-dire ça fait grand bâtiment, par rapport à des bâtiments de proximité, vous voulez dire ?
> *— Oui voilà. Vous avez la circonscription en face, bon vous rentrez, il y a des bureaux partout, enfin il y a une autre conception dans la mesure où il y a une autre demande déjà ! Tandis qu'ici, non, non, c'est… et puis cette qualité ! Je pense que d'avoir mis la même qualité, pour les matériaux, enfin voyez ça, pour moi, c'est parfait quoi. »* (Personnel bibliothécaire)

La plupart des personnes rencontrées parlent des sensations physiques de calme, de sécurité et même de paix pour dire combien la conception de l'intérieur donne envie, autorise même à se sentir à l'aise. Les expressions telles que « *c'est assez harmonieux* », « *on se sent à l'aise* », « *ça ne m'agresse pas* », « *ça donne envie de se poser* » confirment bien les éléments constitutifs d'une ambiance plutôt sereine.

« … Et puis, ce qui est très bien à la Médiathèque Croix-Rouge, ce que personnellement je ressens, c'est quand on y rentre, c'est l'intérieur. C'est tout de suite, on a une impression de paix. C'est comme si on est apaisé. Alors je ne sais pas à quoi c'est dû ? Est-ce que c'est le vert, est ce que c'est la couleur, je n'en sais rien ? Ou la lumière. J'ai l'impression que la lumière joue aussi…On a l'impression d'une… ça calme tout de suite, on se sent bien. » (Personnel bibliothécaire)

Mais bien que les architectes aient été particulièrement attentifs aux espaces d'accueil, tout le monde n'entre pas à la médiathèque. L'entrée ne commence en effet pas exactement au seuil du bâtiment marqué de deux double-portes vitrées (chapeautées d'une caméra). Comme dans le logement, les espaces extérieurs dits intermédiaires (ici, le parvis) accompagnent la montée du visiteur jusqu'à l'entrée du bâtiment dans ce passage délicat de l'espace public à un lieu moins public. L'observation de comportements divers laisse ainsi entendre que l'entrée n'est pas perçue ni utilisée de la même façon selon l'origine sociale. Est-ce une affaire de codes sociaux ? Une bibliothécaire raconte différentes réactions face à l'entrée, quelque temps après l'ouverture de la médiathèque :

« J'insiste beaucoup là-dessus [la gratuité] parce que je pense que c'est très important. Souvent à l'entrée, il y a des gens qui demandent l'autorisation : « on peut rentrer ?» Ou alors de gens qui accompagnent les enfants et n'osent pas entrer, ils restent dehors et les attendent. Donc au début, c'était pas évident aussi à ce niveau-là. » (Personnel bibliothécaire)

Une fois à l'intérieur, les formes rectilignes des espaces, le choix du blanc et noir sont reçus avec étonnement par le personnel et par les lecteurs. Le noir et blanc et l'angle droit que l'on croyait réservés aux intérieurs de bureaux ou de musées tristes et poussiéreux évoque ici la modernité, dans le bon sens du terme.

« — Qu'est ce que vous trouvez joli ?
— Eh bien, je ne sais pas les contrastes blanc noir, le fait que ce soit rectiligne ; je veux dire , en général, ce qui est super, enfin moi j'aime bien la couleur et tout ça, mais là, je trouve que, le fait que ce soit carré, je ne sais pas comment dire. Je me suis surprise à aimer ce genre de choses alors qu'en général, c'est pas le genre de choses qui m'attraient, mais là, je trouve que c'est vraiment bien.
— C'est à la fois le blanc et le noir, les formes carrées vous dites, rectilignes ?
— Oui les formes rectilignes en général, moi je préfère tout ce qui est courbe, etc., tout ce qui n'est pas carré, mais là, l'ensemble, c'est assez harmonieux, ça ne me choque pas, ça ne m'agresse pas le regard. Donc… on se sent à l'aise. Il y a de l'espace ! C'est surtout ça. » (Hannah, lycéenne, habite le quartier Croix-Rouge)

« Cette dominance de couleur blanche et noire, on a l'impression que ça ne plaisait pas à tout le monde, on peut le comprendre d'ailleurs ?
— Oui ! Au début, on a beaucoup critiqué, quand on construisait la médiathèque. Je me rappelle, moi je travaillais à la bibliothèque X à ce moment-là, avec d'autres collègues, on en parlait, on avait des appréhensions sur la couleur. On se disait : « oh, ils ont pris des fauteuils noirs… il n'y aura que du noir et blanc, est-ce que ce sera… » Mais finalement, entre la lumière et les dispositions, comme ça a été disposé et tout ça, ça rentre tellement bien que… voilà ! Et j'ai comme l'impression que ça joue sur le public, cette forme aussi ! [rires] Peut-être que je délire là ! » (Personnel bibliothécaire)

Au-delà du noir et blanc, seul le rouge basque marque une certaine distinction dans le style épuré et sobre qui confirme ici encore son « bon goût » du style intérieur, le « *juste ce qu'il faut*» dit une bibliothécaire.

> *« Les couleurs, le blanc, le noir, le rouge basque ! [rires] Ah oui ! Ca ça me plaît énormément.*
> — Ce sont des couleurs qui vont bien avec ces volumes ?
> *— Oui, enfin non. Je ne sais pas comment… on ne peut plus mettre d'autres couleurs, on n'a pas l'œil agressé et malgré tout, c'est une bonne couleur. Il y en a peu mais juste ce qu'il faut. C'est un espace public et pour moi, les espaces publics, il faut que ce ne soit pas, que ça vieillisse pas trop vite, pas trop de modernité, de modernité ou de couleurs ! »* (Personnel bibliothécaire)

Seul un expert en couleur fait entendre quelque désaccord quant à la discrétion des couleurs choisies.

> *«* Alors au niveau de la lumière, c'est comment ?
> *— La lumière, c'est pas mal. Bon, les lumières blanches au-dessus là, peut-être qu'on pourrait… comme elles servent pas à éclairer, pourquoi pas y mettre légèrement tamisé, ça mettrait un peu de couleur. Je suis sensible à la lumière, je suis préparateur de couleurs, donc les couleurs moi ça me connaît. Donc de fait ici, c'est trop opaque, voilà, ça manque peut-être un petit peu de couleurs, parce que vous voyez tout est noir, blanc, et là-haut c'est une espèce de carmin… ou je ne sais pas quoi, donc peut-être un petit peu plus de couleurs, parce que la moquette est quand même assez pâle, si on veut, avec le blanc… Enfin c'est tout, quand vous me dites ça moi ça me fait penser à ça. »* (Patrice, père de trois enfants, artisan, habite Murigny)

Parmi les qualités essentielles, chacun relève la générosité des lumières naturelles grâce à la présence de nombreuses baies vitrées et insiste sur le mélange dit harmonieux des lumières naturelles et artificielles à l'intérieur du bâtiment.

› La vue depuis la salle de lecture du premier étage permet de mesurer la proximité du château d'eau et son effet en terme d'attrait ou de répulsion, en tous cas d'une présence forte.

« Et au niveau de la lumière, de l'ambiance, comment vous trouvez ?
— *Elle est juste bien discrète, on n'a pas de flash dans les yeux.* » (Personnel bibliothécaire)

« … Et puis, il y a aussi que c'est super lumineux, super accueillant. Même par temps de pluie, il y a toujours beaucoup de lumière et le fait que ce soit blanc, le renvoie bien aussi ! C'est super ! » (Hannah, lycéenne, habite le quartier Croix-Rouge)

3
4

Il y a, au premier étage, des puits de lumière, notamment autour de l'escalier par de simples vasistas qui laissent tomber les rayons du soleil jusqu'en bas des marches.

« […] Regardez la lumière, ils ont réussi ! Il n'y a pas que les baies vitrées, il y a cette ouverture là-bas, c'est lumineux quoi ! » (Personnel bibliothécaire)

Pour d'autres, certaines lumières artificielles sont en accord avec les formes « *tranchantes* » des divers espaces intérieurs, jugeant la couleur blanche de cette luminosité « *agressive* » par opposition à celle jaune, plus chaude, de la lumière naturelle.

« Donc c'est un peu opaque ?
— *Peut-être un peu trop opaque, il manque peut-être aussi quelques plantes vertes, des grosses plantes vertes, même pas beaucoup, mais (…) Tout est tranchant, il n'y a rien de, à part les lumières au-dessus là, mais c'est des lumières blanches, des lumières relativement agressives, peut-être qu'on pourrait tamiser, peut-être… enfin ça l'est tamisé, mais c'est le côté tranchant, il y a le côté angles aigus, rectangles, carrés, c'est pas, c'est bien mais en même temps c'est assez cassant. Peut-être que ça manque un tout petit peu de rondeur. Un petit peu de rondeur… »* (Patrice, père de trois enfants, artisan, habite Murigny)

Enfin, une fois explorée ce qui, dans l'architecture, valorise l'usager, celui-ci porte son attention au mobilier, qui apparaît ici consubstantiel à l'architecture et aux valeurs qu'elle affiche.

› à g. : La générosité des ouvertures est une des caractéristiques de la Médiathèque Croix-Rouge, soulignée et appréciée par les lecteurs, aussi bien de l'intérieur que de l'extérieur.
› à d. : Les tables de travail du premier étage sont souvent occupées par des étudiants en quête de lieu de travail.

« ... et puis cette qualité ! Je pense que d'avoir mis la même qualité, c'est du cuir par exemple, qu'à la Médiathèque Cathédrale, ça pour moi, c'est parfait quoi ! C'est pour apprendre aux gens à... et ils les ont respectés. On a eu une fois un... parce qu'il y a eu un bout de verre qui s'était cassé, sinon c'est respecté, le matériel est respecté, il y a l'usure un peu normale mais bon. » (Personnel bibliothécaire)

Du point de vue du personnel, habitué des décors et mobiliers de bâtiment public, les fauteuils en cuir, signe de qualité et même de luxe, sont très appréciés et aussi respectés par les usagers tandis que les chaises chromées autour des tables en bois massif ne font pas l'unanimité.

« Qu'avez vous pensé du mobilier par rapport à vos habitudes du mobilier d'autres bibliothèques où vous avez pu travailler ou de collectivités locales, le mobilier administratif ?
— Sombre. Moi ce qui m'a frappée sur les chaises en chrome, c'est déjà c'est froid et tout. Au départ, j'ai pensé au côté le temps. Ça va tenir dans le temps, ça va durer, c'est du matériel solide, côté fonctionnel. Sur le côté confort, les chaises, non. Mais les fauteuils en cuir, si ! C'est confortable, on est bien.
— Le noir paraît fragile ou salissant non...?
— Oui on aurait pensé. Mais curieusement, le cuir il est propre, ça s'abîme pas. Il est bien. » (Personnel bibliothécaire)

Signe qu'on se donne les moyens, le mobilier d'étagère, des tables et des fauteuils est en adéquation avec le bâtiment parce qu'il est en accord avec le style architectural du bâtiment, avec son modernisme. Au même titre que son aspect extérieur, l'intérieur de la médiathèque ne produit pas de réactions de peur ou de rejet, il n'impressionne pas.

› La salle du rez-de-chaussée, composée de l'espace " Actualité, emploi, formation " au premier plan, de l'espace internet en second plan, la suite des espaces étant destinée à la lecture et à l'écoute de CD audio. Intérieur jugé sobre et serein par ses couleurs, ses lumières et son mobilier dont les fauteuils de cuir noir, symbole de reconnaissance et de qualité, renforcent encore ces premières impressions.

« Eh bien j'aime bien parce que c'est ni trop haut ni trop bas, et c'est pas trop imposant, donc ça fait pas peur et en même temps, c'est assez moderne. Je veux dire ce n'est pas de grosses armoires ou truc…, c'est des rayonnages. L'ensemble, ça va bien avec le bâtiment en lui-même, dans les noirs. Il n'y a pas de contrastes au niveau du modernisme entre guillemets.
— C'est-à-dire ?
— Eh bien le mobilier, il est assez moderne et puis il n'est pas imposant, donc il n'effraie pas. » (Hannah, lycéenne, habite le quartier Croix-Rouge)

2.3. La synergie espace/organisation : « Prendre sans attendre »

La Médiathèque Croix-Rouge est réputée pour faire circuler rapidement ses documents, tous supports confondus, à tel point que les gens viennent chercher à Croix-Rouge ce qu'ils n'ont pas trouvé, par exemple, à Cathédrale ; en témoigne cet extrait d'entretien auprès de bibliothécaires de la Médiathèque Croix-Rouge :

« … Il y a des tas de gens qui viennent à Croix-Rouge pour les films et la musique parce que à Cathédrale, ils ne trouvent rien. Il n'y a rien sur les rayons parce que tout est emprunté ! » (Personnel bibliothécaire)

Tout le monde se félicite du temps d'attente particulièrement court aux banques de prêt, presque toujours libres (selon nos observations). C'est dans ce contexte que nous avons noté une expression qui revient très souvent et illustre combien la Médiathèque Croix-Rouge comble aussi un besoin de posséder et/ou de consommer qui s'ajoute à sa fonction. Toutes les personnes interviewées ont mentionné le plaisir qu'elles ressentaient à s'approprier – même provisoirement – les objets empruntés.

« Eh bien en général, je ne cherche pas les choses. En général, soit je viens, je regarde et je prends ce qu'il me plaît, soit si j'ai vraiment une recherche, je demande directement aux personnes, parce que ça m'effraie un peu entre guillemets. » (Hannah, lycéenne, habite le quartier Croix-Rouge)

« […] Et puis, il y a jamais la queue pour emprunter des disques, j'attends pas ! Je prends un disque, hop je donne ma carte et puis c'est bon. […] Mais pas longtemps, non. Parce que je sais ce que je veux, quand je viens donc je le prends et je rentre chez moi. » (Jean, universitaire, habite les Hauts de Murigny)

Il n'est pas question ici de consumérisme mais bien de reconnaître deux qualités complémentaires qui vont aussi dans le sens d'une certaine générosité de la conception : un dispositif spatial qui prend en compte le cheminement ou l'itinéraire de l'usager, en plus d'un dispositif technique simple d'usage, matérialisé par une carte d'abonnement, le tout permettant de « prendre sans attendre ».

2.4. Un lieu lisible, vecteur d'autonomie

Une certaine facilité à lire les différentes catégories d'espace apparaît comme une évidence lorsqu'on demande aux usagers s'ils ont quelques soucis

d'orientation dans l'ensemble du bâtiment. Dès l'arrivée, le sentiment de trouver sa place, avec une certaine aisance, s'appuie sur plusieurs observations. D'une part, il y a un espace qui sert à accueillir, qui est visible (de l'extérieur) et lisible (à l'intérieur) du point de vue spatial puisque le sentiment non seulement d'être au bon endroit mais aussi d'être attendu rend d'autant plus accessible un bâtiment public dans ce qu'il représente et dans ce qu'il propose. D'autre part, le fait que les espaces soient visibles entre eux (contrairement aux espaces de travail cloisonnés du personnel), « *on voit directement* » disent les usagers, atténue la peur de mal faire puisque, une fois franchi le premier pas, une fois dépassée la peur sociale, le lecteur se sent presque accompagné par une signalisation qui renforce sa confiance.

« Et vous n'avez pas eu de problèmes de repérage à l'intérieur ?
— Aucun… non vraiment, c'est pour ça que je disais tout à l'heure que c'était fonctionnel, c'est que dès que je suis arrivé, j'ai tout de suite repéré la structuration des rayons, ça m'a posé aucun problème pour trouver ce que je voulais trouver. » (Jean, universitaire, habite les Hauts de Murigny)

Un autre extrait :

« Justement au niveau de l'orientation dans le bâtiment, est-ce que vous avez eu des problèmes au début pour vous orienter ?
— J'allais dire que oui, parce que moi je ne suis pas très malin à la base quand j'arrive dans un endroit que je ne connais pas. Mais rapidement… rapidement j'ai vu que c'était des idées, bon c'est marqué, il y a pas de souci, faut vraiment… Non, non c'est simple, c'est clair. Comme il y a des grandes baies vitrées, tout ça, là on voit… là c'est les magazines, la littérature, c'est bon. Par contre, non, c'est bien conçu. » (Patrice, père de trois enfants, artisan, habite Murigny)

2.4.1. Une autonomie, à tous les âges ?

Certains sociologues explorent cette dimension apparemment contradictoire qui caractérise les manières de cohabiter – être ensemble, séparément – concernant les relations entre parents et enfants à l'intérieur de la famille contemporaine. Ici aussi, cette architecture contemporaine propose un dispositif spatial favorisant ces deux dimensions de la cohabitation, le partage et l'autonomie, dans un bâtiment public. Les concepteurs ont, par exemple, pris le risque de faire cohabiter deux espaces « Adulte » et « Enfant » sur un même niveau. Un père de famille témoigne de son aisance à déambuler à l'intérieur du bâtiment en expliquant le sentiment de liberté qu'il éprouve non seulement à se repérer facilement, ce que l'on a déjà évoqué, mais également vis-à-vis de sa fille de onze ans qu'il n'a plus besoin d'encadrer. Il peut alors avoir un usage différent de celui de l'enfant qu'il accompagnait et profite de ce gain d'autonomie pour sa fille comme pour lui.

« Quand vous accompagnez votre fille, vous montez là-haut et vous voyez un peu avec elle ou pas du tout ?
— Chacun son truc et puis après elle me montre ce qu'elle a loué. Des fois je lui demande, parce que des fois elle prend… elle m'attrape aussi des CD que j'ai loués, bon elle, de son côté, elle loue ses trucs de son âge, mais bon, non je ne suis pas… je ne vais pas lire, ou… bon je ne m'intéresse pas trop…

chacun son trip quoi ! Je pense que c'est un petit peu la caractéristique, c'est que chacun trouve ce qu'il a envie quoi. » (Patrice, père de trois enfants, artisan, habite Murigny)

Ce même père de famille est d'autant plus sensible à cette impression d'aisance et de compréhension des lieux qui en permettent l'appropriation, qu'il ne connaît pas les codes de comportements.

3
4

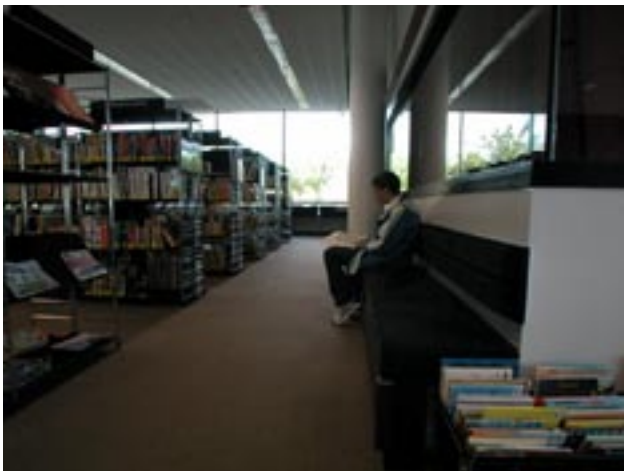
« Qu'il fallait rapidement que je comprenne comment que ça marche parce que moi je suis très long à la détente. Voilà. Parce que moi, au début, voyez, je suis un peu… je tourne un peu en rond, j'ose pas trop prendre, je sais pas trop comment on fait pour la carte, je suis un peu comme ça, donc en fait c'était d'une simplicité…, il me faut toujours un petit peu de temps pour m'intégrer. Et bon ça a été rapide. » (Patrice, père de trois enfants, artisan, habite Murigny)

Cela va dans le sens d'un service rendu par un équipement culturel accessible à tous, à la différence de la conception ancienne des bibliothèques qui marquait justement combien il s'agissait d'un espace réservé. Ici, les usagers sont pris au sérieux.

« Elle [la fille] a la liberté ?
— Ah, eh bien, elle fait ce qu'elle veut, absolument ce qu'elle veut. Si elle veut louer… il y a là aussi ce côté que je vous disais tout à l'heure que si ça ne nous plaît pas, ça coûte rien quoi ! Ça coûte rien. Ça je trouve ça super. Parce que maintenant la société est tellement basée sur le fric alors que là, on a… voilà, on a la culture, on a la découverte gratuites. Et moi je trouve ça bien, quoi. Ça a l'air de bien tourner. Voilà. Je vais aller m'assombrir à Leclerc ! » (Patrice, père de trois enfants, artisan, habite Murigny)

La médiathèque s'adresse effectivement à tout le monde, aux enfants comme aux adultes, aux personnes âgées (seulement un étage) comme aux jeunes (rayons musique et multimédia bien fournis), aux habitués comme aux non-habitués des bibliothèques qui insistent parfois sur le fait de ne pas avoir à demander de l'aide aux bibliothécaires, dans leur parcours ou lors d'une

A l'étage, la cohabitation entre l'espace " Jeunesse " et l'espace " Adulte " favorise à la fois le croisement entre les générations et une autonomie des usages des différents espaces-coins de la médiathèque.



recherche. Seul l'espace « Actualité, emploi, formation » fait l'objet d'une réserve d'un enquêté sur ce point :

> *« … Pour l'« Actualité emploi formation », on ne voit pas très bien la signalétique mais… les gens savent où aller maintenant. On a la consigne d'être tous disponibles et puis voilà. Même si il faut, on n'hésite pas accompagner quelqu'un là ou là, s'il ne trouve pas.*
> — Les gens vous sollicitent beaucoup ? Ils vous connaissent, ils ont leurs habitudes ?
> — *Oui, ça va, ils nous sollicitent. Oui, ils nous connaissent et puis il y a des habitués. Et il faut entretenir tout ça ! »* (Personnel bibliothécaire)

2.4.2. La médiathèque comme lieu de sociabilité

Nous nous sommes demandés si la médiathèque représentait un lieu de rencontres pour les différents usagers de la médiathèque, visiteur, lecteur habitué ou habitant du quartier. Si cela reste difficile à évaluer à travers notre enquête, nous retiendrons toutefois deux choses. La première est l'idée selon laquelle, étant donné le travail en amont de l'équipe de bibliothécaires, la Médiathèque Croix-Rouge cherche activement à définir et à développer le maximum de relations et de liens, de collaborations avec les partenaires associatifs et les habitants du quartier. Certaines personnes profitent donc de cette impulsion et de ces initiatives, comme par exemple, des nourrices qui viennent avec leur bébé chaque semaine. La seconde s'ancre dans le travail de médiation qui est mis en place et qui permet effectivement de dépasser certains conflits entre usagers, entre les lecteurs et le personnel, ce qui débouche sur le changement d'habitudes acquises. Une bibliothécaire raconte ainsi comment dans les représentations d'habitants d'origine musulmane, la médiathèque représente un lieu public que les femmes peuvent s'approprier :

> *« … au niveau de l'utilisation. Il y a beaucoup de jeunes gens qui viennent mais au niveau des emprunts de livres et autres, mais c'est plutôt les jeunes filles. Du coup, c'est le lieu… les parents laissent aller à la bibliothèque. C'est le lieu propre, clean, « hallal » comme ils disent. Voilà, il n'y a pas de problèmes, je viens à la médiathèque pour étudier, comme en plus ici, on met en place plein d'outils pour étudier, bon c'est clair ! »* (Personnel bibliothécaire)

De même, l'espace « Enfant » situé au premier étage est parfois détourné et devient, tout simplement, un espace d'accueil. On verra que, lorsque nous avons cherché à connaître la manière dont fonctionnait l'espace « Jeunesse », nous avons observé sa cohabitation à l'étage avec l'espace « Adulte ». Mais une seconde remarque sur cet espace tient au contexte et à la composition sociologique du quartier, et annonce les effets de conditions sociales d'existence difficiles pour certains enfants.

> *« Ah oui, ce que je voulais dire aussi, c'est qu'il y en a beaucoup qui viennent tout seul, mais il y a quand même, alors le mercredi, c'est très profs avec les gamins ! (…)Donc ils en ont trop sur les épaules, c'est clair que… ils ont une vie difficile.*
> — Donc eux, ils viennent plutôt faire quoi, comme espace de travail, espace de loisirs, pour donner rendez vous à des copains ?

— Eh bien, ils viennent parce que c'est un endroit pour l'hiver, et oui, aussi comme espace de loisirs. Alors, aussi oui, ça c'est pour les plus grands, les rendez-vous. Mais les 7-8 ans, je vous parle de ceux qui se débrouillent tout seul, alors eux ils viennent, on est là, on peut discuter avec eux, ils sont tout seul à la maison. Bon je pense que… voilà, il y a de la lumière et ils sont rentrés, enfin, c'est une caricature ! Oui, voilà, c'est ça. » (Personnel bibliothécaire)

2.5. Du lieu aux lieux : et la cohabitation, ça marche ?

La médiathèque apparaissant comme un lieu généreux et fluide, lisible et libre, on pourrait craindre que cette unité intérieure ne rime avec mouvement et fasse obstacle à la concentration. Les qualités du grand volume intérieur que chacun reconnaît se retourneraient alors en inconvénients, et l'équipement risquerait de perdre son âme dans un espace trop ambitieux. C'est ce risque ou cet équilibre qu'il s'agit maintenant d'explorer méthodiquement, à travers la mise en question de la notion d'unité spatiale intérieure et la traque d'une éventuelle fragmentation de celui-ci.

2.5.1. Entre l'espace « Adulte » et l'espace « Jeunesse »

Les concepteurs innovent en prenant le risque de décloisonner des espaces de consultation et de lecture destinés à des publics très différents. A notre grande surprise, nous avons recueilli peu de commentaires au sujet de cette cohabitation « forcée » entre des populations d'âges divers à un même étage. Les résultats sont donc fondés sur une observation des pratiques d'un père et de sa fille qui ont bien compris l'intérêt d'une telle disposition en termes d'autonomie réciproque et développe un comportement relativement contemporain que nous avons évoqué plus haut (voir *supra, Un lieu lisible, vecteur d'autonomie*) que nous pouvons résumer de cette façon : partager un moment ensemble (proximité spatiale) ne se contredit pas avec le fait de marquer une différence sinon une distance entre soi et l'autre, marquer son espace, son territoire. L'autre résultat attendu est d'ordre éducatif car il s'agit de faciliter le passage des enfants d'un univers à un autre (au sens spatial et au sens symbolique), d'un âge de la vie à un autre, en veillant toutefois à conserver quelque souplesse à ces passages.

« Cette ouverture aussi entre les salles ?
— Ah oui, oui ; alors sans se poser des questions parce qu'on a plus l'habitude de… il y avait un secteur jeunesse avant et c'est vrai qu'on ne mélangeait pas trop les publics mais ça aussi, c'est important de les mélanger ; qu'il n'y ait pas de cloisons, qu'ils ne se sentent pas… et que le passage pour un enfant puisse se faire sans problèmes quoi ! C'est pas une salle fermée. Donc le jour où il aura envie de lire des livres adultes, voilà, que ça se passe ; ce sont les flux. Il faut que ça puisse se passer sans problèmes. » (Personnel bibliothécaire)

On pense alors à la circulation des bruits entre l'espace « Adulte » et l'espace « Jeunesse » qu'aucune cloison ne sépare et qui font pourtant l'objet de si peu de plaintes !

« … J'avais commencé à travailler de ce côté là et puis après j'ai changé, je suis allée du côté adulte parce que c'est triste mais le samedi après-midi, c'est bruyant ! Mais moi je trouve que c'est bien qu'il y ait le coin enfant et puis il y a aussi les arbres, ils font vraiment partie du décor. » (Hannah, lycéenne, habite le quartier Croix-Rouge)

Ce décloisonnement opère même au sein d'un même espace, ce à quoi personne ne trouve à redire : l'usage des postes multimédia est ainsi fixé par l'équipement, alors que les livres se répartissent à peu près sur la totalité de l'étage l'espace « Jeunesse » dont les publics sont pourtant d'âges différents (jeunes enfants, adolescents ou encore étudiants). Le même principe de décloisonnement permet aussi d'assurer la prise en compte discrète et non stigmatisante de personnes ayant certains handicaps, notamment vis-à-vis de la lecture (difficultés d'apprentissage de la lecture, malvoyance) : la médiathèque intègre ainsi un ensemble de rayonnages de livres et autres supports plus faciles d'accès que la moyenne, écrits souvent plus gros, et que le personnel nomme la « Passerelle ».

« Il n'y en a pas beaucoup, mais ils sont repérables, quoi. Passerelle, c'est le nom qu'on a voulu donner parce qu'on se disait pas, les premières lectures pour ado mais des livres un peu faciles, un peu accrocheurs, sur les problèmes de société. » (Personnel bibliothécaire)

Ce qui caractérise ici ce dispositif particulier qu'est la « Passerelle », c'est ce souci d'ouverture et d'accès des supports culturels au plus grand nombre. On retrouve ce même souci dans l'équipement bien particulier des Bibliobus dont deux bibliobus scolaires et un bibliobus urbain, tous rattachés à la Médiathèque Croix-Rouge. Ici, le décloisonnement et le lien sont poussés dans leurs ultimes retranchements : la médiathèque va à la rencontre des habitants qui ne peuvent s'y rendre (personnes âgées, non motorisées, en rupture de culture, etc.) et l'équipement se fait plus service qu'architecture. Derrière la modestie de ces bibliobus, c'est la cohérence de la politique de lecture publique que nous avons déjà évoquée qui montre qu'elle ne s'en tient pas à de généreuses intentions générales.

2.5.2. Les « coins »

Alors que les architectes ont conçu une fragmentation des espaces intérieurs en prenant soin d'équilibrer diverses fonctions structurantes et une certaine homogénéité spatiale, les usagers de la Médiathèque Croix-Rouge ajoutent une deuxième découpe à la première. Ainsi, au rez-de-chaussée, l'espace « Image et musique » qui donne accès à des documents sur la musique, le cinéma et les spectacles sous différents supports (livres, films VHS, disques à écouter…) reçoit plusieurs usages qui se contredisent parfois. L'espace destiné à écouter des extraits de disques autour d'une petite table basse entourée de quatre fauteuils de cuir, proche de l'entrée (espace qui n'est d'ailleurs pas répertorié dans la brochure architecturale) devient ainsi un « coin » fortement approprié,

principalement par de jeunes gens. Certains, d'ailleurs plus âgés, imaginent un décor plus intime encore qui rappellerait les marques d'un chez soi :

> *« Oui, par exemple je vois, dans ce coin-là, là, je veux dire au bout de la table* [table basse dans le micro espace destiné à l'écoute musicale] *vous mettez une grosse plante verte, je pense que déjà ça personnalise un petit peu l'endroit et ça serait très beau avec les fauteuils en cuir d'ailleurs... Bon sinon les grandes baies vitrées, c'est parfait. Très bien.*
> — Vous aimez ?
> *— Oui, oui, il y a beaucoup de lumière, c'est bien, on voit le temps qu'il fait dehors, quand il pleut, quand il neige, c'est vachement beau là. »* (Patrice, père de trois enfants, artisan, habite Murigny)

Cet espace se situant à proximité de l'entrée devient naturellement un micro espace de rencontres, d'échanges entre jeunes, entre inscrits et non inscrits. On peut donc, sans s'engager plus avant comme lecteur, retrouver des amis et partager un moment ensemble. Enfin, il est aussi un lieu de négociations entre agents de médiation (il s'agit du personnel chargé de veiller à l'ordre dans la médiathèque) et « petits rigolos » qui viennent perturber l'ambiance plutôt conviviale de la médiathèque.

Selon nos observations, les quelques jeunes qui viennent à plusieurs s'installent le plus souvent dans l'espace coin de l'espace « Musique » et également aux postes internet ou multimédia du rez-de-chaussée. Cela reste malgré tout assez marginal et peu de jeunes se donnent rendez vous à l'intérieur de la médiathèque.

> *« Eh bien ça m'arrive de venir à plusieurs avec des amis, et puis je viens seule aussi des fois. Quand je viens travailler, c'est seule en général. Mais je ne dirais pas à quelqu'un : « ah, tiens, si on allait à la médiathèque ! » A moins qu'on ait un exposé à faire à l'école ou autre. »* (Hannah, lycéenne, habite le quartier Croix-Rouge)

> « Est-ce que vous vous donnez rendez-vous ici, est ce que vous vous retrouvez entre copains ?
> *— Ici ? Non pas trop. Il y en a qui le font, il y en a plein qui le font. Mais moi je ne le fais pas*
> — Vous venez pour être tranquille ?
> *— Oui voilà. »* (Baptiste, lycéen en formation professionnelle, réside à Croix du Sud)

A certains moments de la journée, ce micro espace d'échanges entre cependant en contradiction avec un autre coin fortement marqué qui appartient, cette fois, à l'espace « Actualité, emploi, formation ». Non loin de l'entrée, face à la banque des renseignements, une table de travail (pour six) constitue à elle seule un espace extrêmement convoité(e) et par les usagers de la médiathèque et par le personnel qui l'utilise d'ailleurs très souvent comme table de réunion lorsque la médiathèque est fermée au public, ce qui confirme bien le manque cruel d'espaces de travail réservés au personnel. Un membre du personnel de la médiathèque exprime l'intérêt de ce sous-espace et son invention spontanée.

> « Est-ce qu'il y a des gens qui choisissent des places particulières, vous pensez qu'il y a des gens qui ont leurs habitudes ?

— Oui je pense. Oui parce qu'il y en a qui viennent que dans l'espace en bas (rez-de-chaussée) et l'on a une seule table nous ! … il y a effectivement beaucoup d'habitués, enfant ou adulte, qui s'installent à cette table à plusieurs ou seul pour travailler ou lire ou faire le point au rez-de-chaussée ; elle sert aussi beaucoup au personnel quand c'est fermé au public. » (Personnel bibliothécaire)

3
4

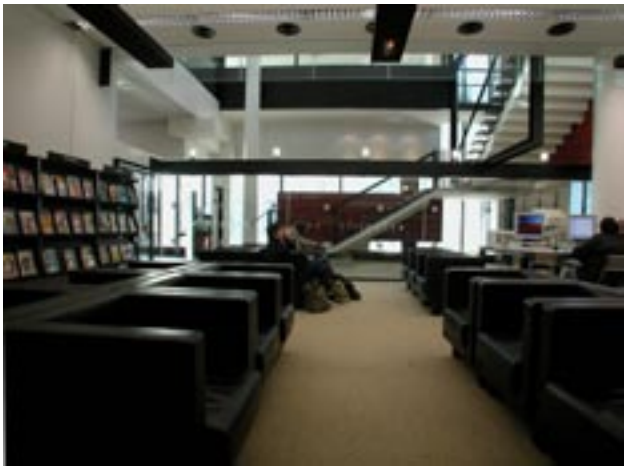
L'espace « Presse » occupe une place importante dans l'espace « Actualité, emploi, formation », à l'image de ce que les concepteurs imaginaient, une douzaine de fauteuils en cuir rendant effectivement le lieu convivial. On remarquera une majorité d'hommes parmi les usagers à cet endroit comme c'est le cas généralement dans les espaces réservés à la presse dans les autres bibliothèques.

Un autre coin joue un rôle similaire à l'étage. D'après nos observations, plusieurs jeunes venus chercher du calme ou de la compagnie trouvent au fond de la salle au premier, un coin formé de fauteuils en cuir noir, particulièrement agréable pour lire face à la vue sur l'extérieur et assez en retrait pour papoter entre copains ou copines.

« Eh bien, les fauteuils là-bas parce qu'ils sont juste en face des mangas, et puis il y a la fenêtre, il y a le soleil, on est bien ! Il y a de grandes fenêtres, c'est super bien fait !
— Alors ce coin est agréable ?
— Oui, alors moi, je prends un manga là et puis je m'assoie et puis, super… Parce que j'ai la lumière dans le dos, donc par exemple la lumière vient sur mon livre, c'est super ! » (Hannah, lycéenne, habite le quartier Croix-Rouge)

Enfin un dernier « coin » joue double jeu, en étant à la fois prévu pour certains usages et adaptable ou non en vue de ceux-ci. Une cloison coulissante en fer forgé, cachée dans le mur juste avant le hall d'escalier permet en effet de séparer, en cas de réception, la partie accueil de l'entrée d'avec la partie accès aux salles du rez-de-chaussée et du premier étage. Ce sous-espace, très souple, permet donc de recevoir des invités autour d'un verre ou d'un cocktail à l'occasion d'un vernissage ou d'une conférence. Un membre du personnel de

› à g. : L'espace " Presse ", vu de chaque côté de la vitre de séparation d'avec le hall d'entrée et escalier. Les couleurs noir et blanc, ses formes rectilignes contribuent à la sobriété que l'on retrouve dans l'ensemble des espaces de la médiathèque.
› à d. : L'espace " Presse " est le premier espace identifié ou visible, dès l'arrivée, hormis l'espace d'accueil. Ici comme dans les autres médiathèques étudiées, les lecteurs de l'espace " Presse " représentent très majoritairement une population masculine.



la médiathèque décrit les usages de cet espace si particulier que l'on pourrait presque dire qu'il a été trop prévu.

> *« Et ce côté aussi, mais ça c'est rigolo parce qu'on ne le fait jamais, comme quoi on n'aime pas cloisonner ! Parce que ça (la grille coulissante à trois quarts de hauteur) avait été pensé, ça se rabat jusque là, parce que quand on fait des expositions, ou quand on inaugure, pour empêcher quelqu'un de dérober mais en fin de compte, à chaque fois, on boit du champagne et tout et la table se trouve là, donc les gens entrent jusque-là et ça reste ouvert ! »* (Personnel bibliothécaire)

2.5.3. Un défaut d'ambiance perçu par tous

« *La Médiathèque Croix-Rouge n'est pas une bibliothèque d'étude* » souligne une bibliothécaire pour expliquer les conflits d'usage qui apparaissent à certains moments de la semaine concernant la gestion des bruits. Il s'agit en effet d'un *quiproquo*, un écart entre les intentions dictées par la conception des espaces intérieurs (rendre accessible à tous, faciliter la communication…) et les usages de publics peut-être trop différents auxquels ils sont destinés. La question reste posée. A titre d'exemple, des étudiants et lycéens viennent s'installer à l'étage à certains moments de la semaine dans les espaces de travail et de lecture (autour des tables) et font régner le silence nécessaire à une bonne concentration, ce qui contraste fortement avec les modes de comportement habituels des usagers dans l'ensemble du bâtiment.

> *« Alors là-haut, c'est assez bruyant à l'étage, il y a une hauteur sous plafond qui est censée absorber les bruits mais bon… et parfois, on a des étudiants qui viennent travailler parce que visiblement les bibliothèques universitaires à côté sont pleines ; alors eux, ils sont intraitables, c'est eux qui font la police ! Chut ! Oui, alors que nous ici, on n'interdit pas aux gens de parler ; On peut parler comme nous parlons actuellement, non ce n'est pas une bibliothèque d'étude ! C'est là où il faut démarquer! Les gens. On vient aussi pour communiquer ! » (par opposition à la « sacralisation » valable à la Médiathèque Cathédrale)* (Personnel bibliothécaire)

Nous remarquons une certaine prudence, teintée de culpabilité, dans les discours des lecteurs comme du personnel, à revendiquer le silence dans certains endroits de la médiathèque sans en réclamer la dimension sacrée qui va souvent avec.

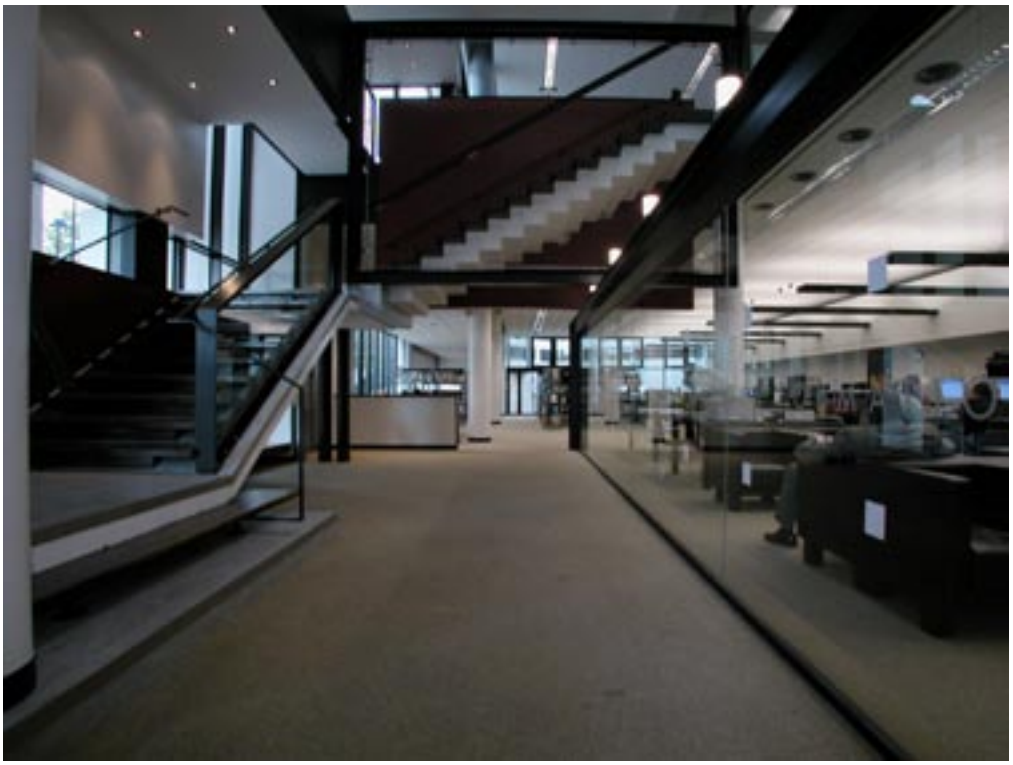
> *« Il y a plus d'enfants à l'étage. Le seul truc qu'on pourrait reprocher à la médiathèque, c'est que par rapport à la bibliothèque Carnegie par exemple, c'est vrai que les gens n'ont pas acquis ce mode de silence mais c'est pas… c'est un reproche sans en être un. C'est vrai que ici, on entendra plus souvent les portables sonner ou des choses comme ça mais… c'est quelque chose qui n'est pas encore acquis dans les mentalités, mais on peut pas le reprocher à quelqu'un en particulier. C'est bien que ça s'ouvre à des gens qui ne sont pas forcément habitués à venir dans des bibliothèques et voilà ! Peu à peu on s'y fait. »* (Hannah, lycéenne, habite le quartier Croix-Rouge)

On note aussi une contradiction entre les membres du personnel de la médiathèque qui doivent trouver une solution dans cette négociation entre les codes de comportement « attendus » dans une bibliothèque (silence et concentration liés

à la lecture et au travail) et l'interprétation de ces codes adaptée à un contexte hétérogène, pluriel, composé de publics culturellement différents. Y aurait-il des bruits autorisés et d'autres, moins légitimes ? Les données d'un *quiproquo* se situent-ils au niveau des usages « attendus » dans une bibliothèque d'étude qui se distinguent de ceux « attendus » dans une bibliothèque de quartier, dite de proximité ? Cet extrait rend bien compte d'une certaine ambiguïté quant aux usages dont les frontières semblent de plus en plus floues.

> *« Ça dépend, c'est assez frustrant d'être à Carnegie [une bibliothèque de style Art Déco en centre ville] et d'entendre que le bruit des pages ; c'est gênant aussi d'être en plein travail et d'entendre des enfants courir dans tous les sens mais bon ça dérange pas outre mesure, si on est bien concentré, ça va ! »* (Hannah, lycéenne, habite le quartier Croix-Rouge)

L'espace destiné à la lecture des périodiques concentre un certain nombre de bruits venant des divers sous espaces aux fonctions différentes du rez-de-chaussée : recherche d'emploi avec accompagnement, formation Internet, écoute d'extraits de musique. Ces bruits sont d'autant plus intenses qu'ils sont encouragés par la circulation des personnes dans l'escalier particulièrement ouvert. Même si, autour de l'escalier, l'esthétique des matériaux (un beau bois), des couleurs et des lumières (niches, vasistas…) plaît, son ouverture sur une double hauteur fait l'objet de critiques essentiellement à cause de la circulation des bruits qu'elle autorise et aussi, du manque d'intimité, du côté presque trop « bâtiment public » qui dénote avec le reste de l'architecture intérieure.



› Vue depuis le hall du rez-de-chaussée, d'où l'on devine les possibilités d'échanges notamment à propos de l'espace " Musique ", derrière le petit muret au fond à gauche de l'entrée, mais aussi, le degré de nuisance sonore liée aux ouvertures et à la multifonction des espaces.

« Pour moi, le hic, comme je vous dis, c'est ça ; c'est cet espace- là [hall escalier] *qui fait que les bruits sont démultipliés. »* (Personnel bibliothécaire)

Les espaces ouverts et vastes ne sont pas les seuls à faire l'objet de telles critiques auxquelles certains « coins », comme celui dédié à l'écoute des CD, n'échappent pas, on l'a vu.

« Ici, il y a des endroits qui sont plus bruyants que d'autre ?
— Ici, c'est peut-être un petit peu plus bruyant, voyez il y a la recherche des CD, bon c'est un endroit un petit peu plus rock & roll si on veut parce que les gens… on loue de la musique, voyez c'est du jazz du rock, du reggae, alors finalement ça correspond aussi à ce qu'on nous offre. On ferait les bouquins ça serait beaucoup plus calme. Au fond, au premier étage, donc ça c'est la lecture. La lecture c'est quelque chose de beaucoup plus calme, les feuilles ça ne fait pas de bruit , quand on tourne un livre, donc oui j'aime bien le livre, j'adore ça, d'ailleurs je suis un fou de livres, je suis un grand lecteur. » (Patrice, père de trois enfants, artisan, habite Murigny)

« Et vous n'avez pas envie de venir y lire des bouquins ou des journaux ?
— Non, je préfère être chez moi, lire chez moi tranquillement. Surtout qu'il y a souvent des gens qui sont un peu bruyants, et ça me dérange, donc je préfère lire chez moi.
— Des familles, des jeunes ?
— Oui, si vous voulez à la base, la médiathèque, elle tourne beaucoup pour le quartier pour les locations de DVD et les CD un petit peu, les livres beaucoup moins… bon c'est beaucoup les DVD et les CD.
— Oui donc les gens rentrent et prennent un truc… ?
— Eh bien ça leur arrive de rester, non pas pour travailler, non ! Non quand ils rentrent souvent, c'est pour discuter, pour parler du film qu'ils viennent de regarder… » (Jean, universitaire, habite les Hauts de Murigny)

L'étage est un espace plus propice au travail et à la concentration même si le silence n'y est pas garanti. Pour Baptiste par exemple, le coin à l'étage où il retourne à chaque fois pour lire un livre sur sa passion, le sport, est un véritable havre de paix comparativement aux bruits liés à la sur-occupation de l'appartement familial qu'il partage avec sa mère et ses six frères et sœurs. Cependant, la perception n'est pas la même pour les membres du personnel qui accusent la conception architecturale de ne pas avoir suffisamment pris en compte les bruits à l'étage.

« En haut c'est plus bruyant qu'en bas ?
— Oui, oui, et puis ils reçoivent des publics un peu plus bruyants. Voyez ils sont 3, 4 à parler, pas beaucoup mais tout de suite voilà [des enfants commencent à descendre l'escalier et nous sommes en bas dans le hall d'entrée de la médiathèque]*. C'était censé absorber mais bon… »* (Personnel bibliothécaire)

Au-delà des nuances observées, on retiendra l'idée que même si le silence ne revêt pas les mêmes critères pour tout le monde, un contrôle implicite l'entretient à la Médiathèque Croix-Rouge, en témoigne cet extrait d'entretien :

« … les gens ils lisent voyez, ça parle tout doucement, ils respectent aussi… ils font respecter le silence, c'est vachement important, parce qu'il y a des jeunes qui arrivent des fois, ils sont un peu bruyants, et en même temps ils font respecter, souvent ça se passe très bien. Et il y a plein de politesse. » (Patrice, père de trois enfants, artisan, habite Murigny)

2.5.4. Un bémol : l'espace de travail du personnel

Une répartition entre les espaces partagés et les espaces individuels, entre les parties communes et les espaces de travail, entre les espaces du personnel et les espaces destinés au public dont on a relevé certains inconvénients, ne semble pas toujours homogène, comme si la priorité était donnée, si l'on en croit les membres du personnel, aux espaces collectifs d'accueil, de circulation et de consultation au détriment des espaces pour le personnel. Le manque de mètres carrés attribués aux bureaux relève toutefois moins d'un défaut de conception que du propre succès de la médiathèque, qui a vu augmenter son effectif en personnel pour s'adapter à la croissance des usagers. Les bureaux prévus pour deux personnes apparaissent aujourd'hui sur-occupés et n'autorisent aucune réorganisation invitant à une appropriation plus personnelle et plus individuelle dans un contexte de « cohabitation forcée ».

> *« Eh bien là, on est dans les bureaux. Ce qui est clair, c'est ce qui a été fait, c'est pour les espaces publics parce qu'on est à deux parfois dans les bureaux. Mais bon, on se contente, ça va, c'est pas insurmontable. Parce qu'on peut quand même travailler sur les postes publics, quand c'est fermé au public. Donc c'est vrai qu'on travaille quand même beaucoup sur l'ordinateur, quand on rentre les livres, on les catalogue, etc., mais bon. […] Bon il y aurait eu un peu plus de place, ça aurait été… oui, de partager un bureau, on peut le faire mais c'est vrai qu'il y a toujours un peu de gêne, toujours un peu… voilà. »* (Personnel bibliothécaire)

Le manque d'espaces de travail, individuel ou partagé, est parfois trahi lorsque les bibliothécaires investissent les espaces collectifs destinés au public pour réaliser un travail individuel (ordinateur à partager) ou pour diriger une réunion de travail, par exemple, chaque semaine dans la salle de lecture autour de la table à six.

Par contraste, les espaces de circulation semblent particulièrement aérés et propices à la communication interne, en témoigne les notes de service et autres informations nombreuses sur les panneaux prévus à cet effet.

Mais le principe d'ouverture des espaces reste défendu, comme en témoigne cet extrait d'entretien avec un membre du personnel.

> *« Eh bien voilà, alors franchement, quand les gens arrivent, il y a de quoi circuler et ça c'est important, c'est important. Si on veut qu'il y ait… je vous dis, je trouve que c'est une bonne chose d'avoir privilégié les espaces publics, qu'il y ait cette ouverture. »* (Personnel bibliothécaire)

2.6. Le décloisonnement : un principe démocratique

Le parti pris des architectes de décloisonner au maximum en favorisant l'ouverture entre les espaces de travail, les espaces de circulation, les espaces de consultation et les espaces multimédia mérite notre attention, d'autant que ces ouvertures font systématiquement l'objet d'un discours fort de la part des personnes rencontrées. Mais comment peut-on évaluer la part de l'architecture dans la réalisation du projet ambitieux que le personnel de la médiathèque tente de mettre en œuvre à Croix-Rouge ? Autrement dit, en quoi la démocratisation

par l'espace participe-t-elle d'une « *démocratisation culturelle* » selon l'expression même de la conservatrice ?

On a vu que la compréhension des lieux constituait une introduction favorable à l'utilisation de l'équipement (voir *supra*, *Un lieu lisible, vecteur d'autonomie*). On a aussi constaté (voir *supra*, *Du lieu aux lieux. Et la cohabitation, ça marche* ?) qu'en privilégiant l'ouverture et la porosité des espaces entre eux, on facilite l'accès à la diversité des supports de la culture, à la diversité des catégories de savoir aussi. Du point de vue des usagers, cette conception donne envie, attise leur curiosité en encourageant des pratiques de tâtonnements, d'essai et erreur (les usagers parlent même de butinage). En ce sens, pour cette jeune lycéenne citoyenne, la conception de l'architecture intérieure participe réellement au projet démocratique et la médiathèque atteint son objectif, donc.

> *« Pour moi, ça renvoie toujours à ce sentiment d'accessibilité en fait. (...) Ça rend les choses accessibles. Quelqu'un qui viendrait pour regarder des magazines à la base, comme c'est pas cloîtré, c'est ce qui rend les choses accueillantes. On a envie de découvrir, de voir les choses... puisque tout est ouvert, tout nous est ouvert, pourquoi pas y accéder. Moi, je pense qu'en fait l'architecture, elle rejoint l'accessibilité de la médiathèque et la médiathèque en elle-même ; en tous cas, dans mon esprit ou ce que je crois percevoir dans l'esprit des gens par rapport à la médiathèque.*
> — C'est à dire que l'architecture accompagne la fonction du bâtiment ?
> — *Oui, exactement.*
> — Qui est... la culture pour tous... ?
> — *D'accueillir les gens. De rendre accessible un espace et une culture à des personnes qui n'y feraient pas forcément attention en général. Oui, je pense que la médiathèque, elle donne d'abord envie et une fois qu'on y est, elle devient un besoin quelque part, peu à peu. »* (Hannah, lycéenne, habite le quartier Croix-Rouge)

En explicitant l'intérêt d'un des principes clé de cette architecture, cette lycéenne va encore plus loin et témoigne de l'importance de la relation entre l'intérieur et l'extérieur du bâtiment. En effet, il existerait bien un lien fort et puissant entre la visibilité des différents espaces entre eux à l'intérieur et la visibilité du bâtiment de l'extérieur, et ce, dans un processus de séduction, depuis l'attirance qu'il exerce pour faire venir jusqu'à la naissance du besoin qu'il crée, une fois dedans.

Les membres du personnel sont, on l'a vu, plus nuancés sur le principe généreux du décloisonnement qui impose ses contraintes (voir *supra*, *Un bémol : l'espace de travail du personnel),* mais il ne soulignent pas moins l'effet de l'architecture sur les relations de travail soit entre collègues soit entre le personnel et les lecteurs.

> *« ... Et puis, la transversalité entre les espaces, le fait qu'il n'y ait pas de cloisons, pas de murs. On communique mieux avec les collègues, on se déplace d'un espace à l'autre sans ... et tout ça, ça créé une ambiance de convivialité à la Médiathèque Croix-Rouge. Le fait aussi qu'il n'y ait pas de niveaux ! Tout ça fait ... je trouve que ça a été bien étudié, bien pensé ! ! »* (Personnel bibliothécaire).

3. L'architecture extérieure et l'image

3.1. Une médiathèque parmi d'autres bâtiments…

En périphérie de la ville de Reims, dans un quartier assez hétérogène regroupant habitat pavillonnaire et grand ensemble, la Médiathèque Croix-Rouge annonce sa vocation de proximité en se présentant d'abord comme un bâtiment accessible. Taillé sur mesure, ce bâtiment s'est ajusté aux contraintes géographiques du site et ouvre son entrée large et accueillante sur la rue, coincé entre un château d'eau imposant et désuet et un fast-food moderne et son parking qui longent la route.

Plusieurs témoignages pointent le fait que la médiathèque n'est pas tout de suite repérable lorsqu'on arrive, sauf qu'elle est située à proximité de deux bâtiments qui servent de repères géographiques importants. Une bibliothécaire raconte :

> *« Souvent, on encourage beaucoup les gens à aller sur l'ensemble du réseau, donc on les envoie aussi sur la médiathèque pour ne pas les priver d'un service puisqu'ils payent un abonnement à l'année, et souvent les réactions des gens, c'est : « ah oui ! le bâtiment entre le château d'eau et le Quick ! » Voilà, ça c'est la médiathèque. »* (Personnel bibliothécaire)

> *« Et au départ, beaucoup de gens, et moi le premier quand je suis arrivé à Croix-Rouge, on croyait que la médiathèque était là* [le centre social]*. Il a été créé en même temps qu'on parlait du projet de la médiathèque.*
> — Vous pensez qu'un jour on dira que le Quick est à côté de la médiathèque ou du Château d'eau ?
> — *Eh bien on le souhaite ! »* (Personnel bibliothécaire)

Le principe du don cher aux concepteurs – d'une architecture généreuse qui donne accès à des espaces comme à des outils à la formation, à l'insertion professionnelle, à la culture – est visible à l'intérieur (on l'a vu) comme à l'extérieur du bâtiment. Nous verrons comment ce principe est mis en œuvre notamment à travers le traitement des espaces publics, le traitement de la relation entre l'intérieur et l'extérieur du bâtiment (le discours sur la façade), et enfin, si ces témoignages, en termes de jugements et de perceptions, suffisent pour conclure à une relation réussie du bâtiment avec le quartier.

3.2. Un espace public soigné : le parvis

Le traitement des espaces publics qui sert à construire une relation directe entre les passants et leurs espaces, concerne le parvis perçu positivement par la plupart des habitants qui ont suivi les travaux et qui connaissaient les lieux avant la construction de la médiathèque. En effet, les personnes rencontrées avaient une image et parfois même un usage de ce lieu en allant par exemple à la bibliothèque municipale du Château d'eau ou en s'y retrouvant devant, entre amis. Comme on peut l'imaginer, ils étaient en attente d'un plus, en quête de nouveau. La dimension historique du contexte dans lequel la Médiathèque Croix-Rouge a vu le jour puis a été reçue par les habitants et les usagers renvoie simplement à la question de la mémoire des lieux sur laquelle nous reviendrons plus bas.

En arrivant, le piéton est presque accompagné depuis la rue dans sa montée vers l'entrée du bâtiment grâce au traitement du sol, à l'orientation du bâtiment. Il traverse un espace qui cherche encore son identité, redéfinissant un lien entre un bâtiment qui sert de repère géographique au site et de mémoire au lieu — le château d'eau — et le nouveau bâtiment de la médiathèque. Le terrain n'est donc pas neutre et les quelques personnes rencontrées lors de l'enquête parlent de « *place* », de « *place de la médiathèque* » et de « *parvis* », comme s'il s'agissait d'un lieu devant un monument.

3
4

Une jeune lycéenne de dix-sept ans raconte ses premières impressions lorsqu'elle se rend à la médiathèque comme au Château d'eau. Habituée des bibliothèques et surtout en quête de culture savante, elle raconte combien le mobilier urbain et les aménagements du parvis lui procurent un sentiment de sécurité, presque d'intimité de ce lieu auquel elle peut s'identifier. Elle se projette alors comme future étudiante.

> *« Moi je sais que, quand j'ai atterri ici pour la première fois, je me suis sentie un peu comme sur un campus en fait. Je me suis dit : oui cool, je suis grande ! Avec les bancs et tout, les poubelles, les lampadaires, ça avait l'air d'un endroit où on peut se poser, tranquille, voilà. Et puis c'est assez moderne, c'est super accueillant, donc je sais pas. Donc ça donne envie. »*
> (Hannah, lycéenne, habite le quartier Croix-Rouge)

Elle n'est d'ailleurs pas la seule à évoquer la référence au mode de vie étudiant lorsqu'elle décrit le parvis. La perception de cet habitant du quartier, habitué de la médiathèque, fait référence au même objet.

> « Vous la [la médiathèque] trouvez finalement comment ?
> *— Oui, elle est jolie, non c'est bon, elle est grande mais… elle est moderne aussi, avec ces lampes-là, on se croirait en Amérique ! Dans les campus là ! »*
> (Baptiste, 17 ans, en formation professionnelle, réside à Croix du Sud)

› Le parvis, dont on remarque le traitement du sol, le type de mobilier urbain ainsi que les couleurs, semble relier les deux bâtiments à l'architecture « audacieuse ». Il est perçu comme un espace jeune et moderne en rapport avec le style de la médiathèque.

Nous retrouvons cette référence à l'espace universitaire à l'américaine, dit campus, dans plusieurs discours à propos de l'extérieur comme pour certifier conforme la modernité ou le « modernisme » du bâtiment. Mais ce modernisme a son revers. Une personne décrivant la façade, dénonce son côté désuet en faisant référence au style des « années 70 », telle une faute de goût par rapport à l'ensemble du bâtiment (nous y reviendrons dans la partie 3.3. *A propos de la façade*).

Bien évidemment, les membres du personnel rencontrés lors de l'enquête n'ont pas le même regard sur cet espace public, possiblement utile mais de toute façon jugé sous-occupé si l'on en croit nos observations et les commentaires des uns et des autres. Ils multiplient les initiatives pour y créer des manifestations en continuité avec celles qui se déroulent à l'intérieur de la médiathèque, comme si une appropriation nouvelle était en train de naître essentiellement autour de deux choses : des manifestations culturelles en lien avec la médiathèque et un espace où se retrouver entre jeunes. En somme, comme s'il s'agissait ici de « faire du lien social ».

> *«* Vous disiez, ça fait vie de quartier ?
> *— Eh bien en fait, c'est sous utilisé mais bon, c'est utilisé quand même. Il va y avoir les flâneries musicales, dans tous les lieux publics et on va accueillir un groupe de jazz ici. Non et puis, il y a eu, il n'y a pas très longtemps, une fête dans le quartier, et ils ont débuté d'ici avec les majorettes, etc. Donc voilà, c'est ça, il y a une vie de quartier. Bon par rapport à l'espace Emploi Formation, on accueille avec l'ANPE, on fait des journées de présentation et d'embauches.*
> — Pour vous, c'est un espace qui fait vie de quartier ?
> *— Oui, voilà ; malgré le fait que dans ces cités, on n'ait pas beaucoup de centres, il n'y a pas de centre. Ça c'est important, pour se retrouver. On dit partout qu'on ne se retrouve pas ! Donc là, c'est un lieu qui permet. Bon, c'est ponctuel, de temps en temps… »* (Personnel bibliothécaire)

Entre les usages possibles et les usages réels, cet espace public ne fait-il pas office d'espace intermédiaire, plus pour le personnel de la médiathèque que pour les habitants, par leurs initiatives et animations qui contribuent à une vie de quartier ?

> *« Je vous dis, on fait beaucoup d'animations parce que ça c'est important. C'est pour faire vivre nos fonds en premier mais aussi faire connaître à d'autres publics, à des publics différents, etc. C'est le lien, c'est clair qu'entre toutes les associations, il y a quelque chose qui s'est créé. »* (Personnel bibliothécaire)

Mais en rendant lisible une certaine générosité architecturale, certains parleraient même d'« *offrande* », les architectes contribuent à développer un sentiment de sécurité sinon de confiance. Ainsi, certains se souviennent de ce que représentait ce lieu, avant la nouvelle construction et la réhabilitation du château d'eau, toutes deux ayant largement contribué à revaloriser l'endroit sans effacer de la mémoire les traces du souvenir (histoire d'un viol, dégradations de la bibliothèque municipale, échanges de drogues, etc.)

> *« Parce qu'il fait vieillot quoi ! Et puis c'est assez sale, à l'époque c'était un coupe-gorge avant qu'il y ait la médiathèque ici. Ah oui, oui, c'était un petit*

peu la zone ! Là, c'est plus beau depuis qu'ils ont fait la médiathèque, ils ont mis des bancs, des beaux lampadaires, bon ils ont réhabilité un peu l'endroit. Mais enfin avant, c'était pas terrible ! Ils pourraient remettre un coup de peinture ou je sais pas mais c'est pas beau. Enfin moi, je ne trouve pas ça beau. » (Jean, universitaire, habite les Hauts de Murigny).

Cet espace public est aujourd'hui un lieu « *respecté* » d'après les termes des personnels bibliothécaires qui se sentent collectivement responsables de son usage, comme s'il faisait un peu partie de la nouvelle construction.

« Oui, respect quoi!... Il n'y a rien d'écrit là ! Oui, ici, c'est respecté, et alors je pense, c'est parce qu'on a mis du beau et qu'il n'y a pas de raison qu'on n'ait pas du beau dans un quartier populaire ! Je ne vois pas moi ! Voilà, c'est ça ! » (Personnel bibliothécaire)

3.3. A propos de la façade

Si le bâtiment est d'abord perçu dans son contexte, le parvis est certes un espace à part entière, support d'usages spécifiques, mais il annonce aussi l'équipement... comme la façade en quelque sorte, mais horizontalement. Avec la façade, on touche moins aux usages, on s'engage sur le jugement ou du moins la qualification plastique, même si le sens que l'on confère rappelle en permanence que la façade est plus qu'un plan vertical entre le dehors et le dedans.

3.3.1. Un jeu avec l'espace : des formes et des couleurs

C'est un « jeu avec l'espace » qui, par un jeu des formes d'abord, par un jeu des couleurs ensuite, dit comment lire cette relation entre l'intérieur et l'extérieur du bâtiment. Ici, tout le monde est d'accord pour reconnaître des ruptures de lignes dans des continuités de lumières. En effet, les expressions relevées utilisent les termes de « cassures » ou « brisures de lignes » pour décrire l'agencement des formes du bâtiment que l'on identifie depuis l'extérieur.

« Eh bien ça ressemble à quoi ça, je ne sais pas comment je le décrirais... oui, ça fait un peu un triangle au sol. C'est deux étages qui se superposent comme ça et il y a beaucoup de verre et ça fait un peu une forme de triangle. Moi, c'est comme ça que je vois. Bon l'entrée est très originale, il y a des formes très géométriques, tout ça, c'est très perpendiculaire, voyez, les formes qu'ils ont données, c'est découpé, quoi. Mais je ne vois pas trop comment je pourrais décrire ça autrement. » (Jean, universitaire, habite les Hauts de Murigny)

Les formes dites géométriques ressemblent à des carrés, triangles ou autre parallélépipède. Ces formes, sans forcément annoncer la tonalité de l'architecture intérieure, ne la contredisent pas non plus. Il s'agit à l'intérieur comme à l'extérieur des « *mêmes verticales et* [des] *mêmes horizontales* » qui caractérisent le style du bâtiment.

« Il y a pas de contradiction avec l'extérieur ? Pourquoi ?
— Voilà. Parce que il y a ce jeu avec l'espace, toujours les mêmes horizontales, les mêmes verticales et puis, ce modernisme ! C'est super bien. » (Hannah, lycéenne, habite le quartier Croix-Rouge)

Un jeu avec l'espace à l'extérieur qui se joue aussi au niveau des couleurs qui annoncent le ton ou l'ambiance à l'intérieur du bâtiment. Autrement dit, les couleurs de la façade ne sont pas perçues comme le moyen de séduire le passant non averti, mais elles entrent en harmonie ou en correspondance avec le noir et le blanc de l'intérieur de la médiathèque.

> *« Après quand je regarde de l'extérieur, ouf ! Il y a toujours ce jeu de l'espace. Tout n'est pas, les lignes sont brisées en fait, ça donne un sentiment de profondeur et d'espace et tout. Il y a déjà ce jeu sur le noir et le blanc ; ça donne un avant-goût en fait. Quand on voit l'extérieur, on ne se dit pas, je sais ce qui m'attend à l'intérieur, mais quand on voit l'intérieur, on dit ah oui ! ça colle avec l'extérieur, c'est pas… »* (Hannah, lycéenne, habite le quartier Croix-Rouge)

Autrement dit, le noir et le blanc sont les couleurs de la modernité et représentent avant tout autre chose, cette projection vers le futur, vers le progrès ou vers le mieux, en même temps que l'étrangeté et la froideur de l'inconnu. Ce sont toujours des couleurs qualifiées de « *froides* » (on en oublie le rouge basque !) qui sont jugées de la même façon que certains matériaux comme le verre.

> « Et ces couleurs, le noir et le blanc ?
> *— Oui, des couleurs modernes ça… souvent c'est comme ça maintenant, noir, blanc, ou des couleurs neutres, comme la fac de médecine là, en face, ça ressemble à ça. C'est tout en verre et noir et blanc.*
> — Donc le noir et le blanc, c'est des couleurs modernes ?
> *— Eh bien, je trouve… tout ce que je vois de récent c'est à peu près dans ces tons là. Même les immeubles, les maisons modernes, c'est comme ça maintenant, à Reims en tous les cas. Le crépis blanc ou beige très clair, coquille d'œuf et puis voilà. Ça vieillit mal d'ailleurs, je trouve ! »* (Jean, universitaire, habite les Hauts de Murigny)

3.3.2. La relation entre l'intérieur et l'extérieur

La transparence des portes et des cloisons qui caractérise aussi l'extérieur du bâtiment sert de peau entre l'intérieur et l'extérieur. Cette même transparence, en permettant de voir de l'autre côté, donne, selon certains usagers, l'envie d'entrer. La façade séduit le public sensible aux signes d'ouverture, même si la plupart lui reproche cet aspect froid lié à la matière du verre.

> « Et c'est attirant en même temps ?
> *— Oui. Mais parce qu'on sait que la médiathèque est là, que quand on se trouve devant, on a envie d'y entrer, c'est tout nouveau tout beau, comme on dit, et c'est accueillant aussi parce que la porte, elle est ouverte. Même quand elle ne l'est pas, c'est des vitres. C'est pas comme un bloc fermé, métallique. Donc si les portes, elles étaient comme ça, ça ne donnerait pas envie d'entrer. Hors, on voit que des fenêtres, donc voilà !*
> — Les vitres, vous trouvez ça accueillant ?
> *— De l'extérieur, je ne trouve pas ça particulièrement accueillant mais de l'intérieur, ça a tout son intérêt, au niveau de la luminosité. De l'extérieur, elles ne dégagent pas grand chose dans le sens où elles reflètent et elles ne font pas entrer quelque chose en fait. Sinon, on voit l'intérieur et puis ça donne envie d'entrer quoi ! »* (Hannah, lycéenne, habite le quartier Croix-Rouge)

Il n'y a pourtant pas que des fans de cette architecture, puisque d'autres jugent les matériaux non seulement froids mais aussi désuets.

> *« C'est-à-dire que bon, les matières sont quand même très froides, c'est quand même très froid. Alors c'est bien fait, je veux dire ce n'est pas laid, mais les matières sont froides. C'est clair que si on y avait mis peut-être un petit peu plus de bois, ça manque peut-être le bois.*
> — Quelles sont les matières les plus froides ?
> *— Eh bien vous avez quand même, bon, les vitres quand même qui sont, ça fait quand même des grands espaces assez froids, puis les lettres, « Médiathèque », rouges là, ça fait un petit peu strict. »* (Patrice, père de trois enfants, artisan, habite Murigny)

3
4

Parfois, la transparence et son matériau obligé, interfèrent avec d'autres matières et formes pour esquisser une modernité polysémique.

> *« Déjà toutes les vitres qu'il y a, c'est que des vitres, des vitres comme ça qui servent à rien ! (...)Tout est bien en angle droit ; il n'y a rien d'arrondi. Et puis ça joue avec les matériaux, là il y a du fer, là il y a du béton.*
> — Ça vous plaît le fait qu'il y ait un mélange de matériaux ?
> *— Oui. Eh bien ça fait tout moderne ! C'est bien moderne. Ça se voit que c'est neuf !*
> — Les formes à angle droit comme vous dites ou à angle aiguë, qu'est-ce que vous en pensez ? Vous trouvez ça beau, laid ?
> *— Ah c'est beau ! Moi, j'aime bien ! Après, c'est chacun ses goûts mais...*
> — Qu'est-ce que vous trouvez beau, qu'est-ce que ça vous évoque ?
> *— Eh bien, le modernisme ! Tout ce qui est moderne et tout ! Comparé aux vieux blocs là* [immeubles résidentiels du quartier, en face]. » (Baptiste, 17 ans, en formation professionnelle, réside à Croix du Sud)

› Les discours sur les matériaux, les couleurs et les formes constituent les ingrédients d'un jugement ambigu à propos de la modernité du bâtiment.

Le jugement esthétique de la façade annonce déjà un ensemble de discours sur le « modernisme » de la Médiathèque Croix-Rouge, notamment à l'occasion de cette correspondance entre une esthétique intérieure et une esthétique extérieure.

> *« L'ensemble, ça va bien avec le bâtiment en lui-même, dans les noirs. Il n'y a pas de contrastes au niveau du modernisme entre guillemets.*
> — C'est-à-dire ?
> *— Eh bien, le mobilier, il est assez moderne et puis il n'est pas imposant, donc il n'effraie pas.*
> — Comme le bâtiment ?
> *— Oui, comme le bâtiment, je ne sais pas. Le bâtiment, je ne vais pas dire qu'il s'inscrit dans le quartier, mais il n'est pas imposant non plus. Moi, je ne trouve pas. Je trouve même qu'il est un peu caché quand même. Dans son coin. En même temps, il n'effraie pas ! Donc c'est bien. »* (Hannah, lycéenne, habite le quartier Croix-Rouge)

3.3.3. Qualifier le modernisme du bâtiment

Le style moderne de la façade fait l'objet de jugements ambigus, à la fois signe d'un progrès, d'un pas vers le futur au risque d'accuser une trop grande distance avec des signes d'humanité, à cause d'une esthétique froide, de matériaux froids.

> *« Mais bon le bâtiment en lui-même n'est pas laid, mais… Par exemple quelque chose que j'aime pas, voyez, c'est les poteaux avec le petit carrelage là, alors là ces petits trucs ça fait… ça fait très années 70, quoi. Et peut-être que des petites briques rouges aurait peut-être été plus chaleureux, on aurait pu mettre le « Médiathèque Croix-Rouge » peut-être en rouge. Mettre un tout petit peu plus de couleurs. »* (Patrice, père de trois enfants, artisan, habite Murigny)

Nous avons relevé un ensemble de qualificatifs négatifs tels que « *froid* », « *clair* », « *aigu* », « *rectangle* », « *saillant* » qui, poussés jusqu'à l'extrême, deviennent « *tranchant* », « *cassant* » et même « *agressif* ». Ils s'opposent à un autre ensemble de termes plus doux tels que « *tamisé* », « *rondeur* », « *arrondi* ».

> *«* Qu'est-ce que vous pourriez dire à propos des espaces de la médiathèque, des différents endroits que vous connaissez ?
> *— Je pense que c'est un endroit qui est moderne, il est clair, ce n'est pas forcément dans les angles aigus que j'apprécie, bon, ça manque un tout petit peu de rondeur.*
> — C'est-à-dire ?
> *— C'est-à-dire que tout est tranchant ! Tout est tranchant, il n'y a rien de… à part les lumières au-dessus là, mais c'est des lumières blanches, des lumières relativement agressives, peut-être qu'on pourrait tamiser, peut-être… enfin ça l'est, tamisé, mais c'est le côté tranchant peut-être, il y a le côté angles aigus, rectangles, carrés, c'est pas… C'est bien mais en même temps, c'est assez cassant. Peut-être que ça manque un tout petit peu de rondeur. »* (Jean, maître de conférence, habite les Hauts de Murigny)

Quand le modernisme renvoie à une projection dans le temps, on se pose alors tout naturellement la question des différences de temporalités en se demandant comment les usagers, mais aussi les maîtres d'œuvre et finalement la société toute entière se représentent le futur. Finalement à quels temps fait

référence cette architecture, quelle position adopte t-elle par rapport au temps qui passe ? De quelle pérennité s'agit-il ? La question se pose ici avec d'autant plus de force qu'une médiathèque, même si elle ne sert pas uniquement à conserver des documents mais plus à les diffuser à travers une diversité de supports, elle ne peut que s'inscrire dans un temps relativement long (puisque l'écrit promet de durer encore un peu). Et pourtant, ne sommes-nous pas dans une période de transition entre une logique de transmission par l'écrit et une autre, celle de la consommation immédiate par l'image ?

A partir d'une lecture de la façade, une personne interviewée explique l'effet de contraste que produit la médiathèque vis-à-vis des autres bâtiments du quartier datant des années 70, produits de la politique de la ville et de la conception esthétique moderne de cette époque.

> « Qu'est-ce que vous appelez modernisme ?
> *— Eh bien ! C'est ce qui n'est pas archaïque ! [rires] Je ne sais pas. Voilà, on voit les bâtiments du quartier, qui sont quand même bleus, marron et vert, c'est pas forcément super joli, qui ont bien plus de trente ans. De l'extérieur, on voit que c'est super vieux ! Je ne sais pas… on voit bien, ne serait-ce qu'à l'architecture, on sent bien un décalage ! Je ne saurais pas dire ce qui fait que je peux dire que ça, c'est vieux et que ça, c'est moderne ! C'est quelque chose que j'ai acquis et que je ne sais pas expliquer. C'est pour ça que je disais tout à l'heure, c'est pas ancré dans le quartier et c'est caché. »*
> (Hannah, lycéenne, habite le quartier Croix-Rouge)

3.4. « Intégrations » réussies ?

Un des enjeux importants d'un tel bâtiment public réside dans sa capacité à s'adapter le mieux possible au quartier pour remplir sa fonction. Prendre en compte sa relation à l'environnement à la fois urbain et social est donc essentiel pour réaliser et réussir ce processus d'intégration. Nous nous proposons de regarder sa relation au site, son adoption par les habitants et par les usagers, et enfin, son inscription du point de vue de son architecture, à partir de nos observations et des points de vue recueillis.

3.4.1. Sa relation au site

La Médiathèque Croix-Rouge donne du sens au quartier en apportant une nouvelle attraction au site qui jusque-là n'avait reçu qu'un château d'eau, célèbre par son histoire, et un fast-food, tous deux entourés d'un terrain vague, propice à des pratiques illicites et dangereuses pour la population du quartier. Le « Château d'eau » qui a permis longtemps de s'orienter dans la ville (quartier sud de Reims) est aussi un lieu de mémoire pour les habitants parce qu'il a hébergé l'ancienne bibliothèque municipale (qui se nommait d'ailleurs bibliothèque Croix-Rouge) et d'autres équipements culturels, sportifs et associatifs. Il était l'attraction culturelle du quartier Croix-Rouge. Or, depuis la construction et l'ouverture de la médiathèque, le château d'eau a subi des transformations, profitant d'une réhabilitation dans le cadre d'un projet de Renouvellement urbain, qui ont modifié son statut, sinon sa place. Certains se souviennent des alentours du château d'eau comme d'un endroit malfamé, d'autres, au contraire, comme

le lieu de bons souvenirs d'enfance comme aller à la bibliothèque avec l'école ou s'y rencontrer entre copains. C'est aujourd'hui un bâtiment fédérateur qui rassemble un certain nombre d'associations de quartier, donc de publics différents et qui, plutôt que de lui faire concurrence, accompagne la médiathèque dans son inscription dans le quartier.

« Et vous, vous avez connu la bibliothèque Château d'eau, comment c'était ?
— Le Château d'eau, c'est différent mais en même temps, c'est bien que la médiathèque soit à côté parce qu'ils se rejoignent par le fait… quand on dit on va au Château d'eau, on lui demande pour y faire quoi. Parce que le château d'eau, c'est l'escalade, c'est les jeux, c'est la musique, la bibliothèque, enfin c'est aussi un centre culturel à lui tout seul ! Donc quand on va au Château d'eau, moi quand j'y allais petite à la bibliothèque, je regardais bien le mur d'escalade et puis quand je suis arrivée en primaire, il y avait des activités pour aller faire de l'escalade, donc c'est bien… ! donc c'est bien que la médiathèque soit à côté du château d'eau parce que ce sont des espaces culturels mais différents en même temps, parce que ce ne sont pas les mêmes activités.
— Le Château d'eau visiblement, c'était un véritable repère dans le quartier, tout le monde connaissait le Château d'eau… comment les gens considèrent la médiathèque aujourd'hui?
— Non, elle n'a pas pris la place du Château d'eau, justement. Elle est inscrite dans les mentalités mais il n'y a pas une pour remplacer l'autre. Ce sont deux choses à part entière et l'une n'a pas remplacé l'autre, à mon sens.
— Oui, elles auraient pu entrer en concurrence ou l'une effacer l'autre ?
— Non, elles sont trop importantes l'une et l'autre. Et puis le Château d'eau est trop ancré dans les mentalités pour être effacé et en même temps, la médiathèque, c'est quelque chose qu'on a vu se construire, comme n'importe quel grand bâtiment ! Pour moi, ça a donné une importance en plus à Croix-Rouge. » (Hannah, lycéenne, habite le quartier Croix-Rouge)

3
4

› On devine l'entrée impérieuse du château d'eau, sur le côté gauche, constituée de deux escaliers parallèles pénétrant dans le ventre central du bâtiment. Ainsi, l'entrée de la médiathèque marquée par un auvent blanc apparaît-elle en concordance plutôt qu'en concurrence avec celle du château d'eau.

Un autre extrait témoigne d'une adaptation réussie au site, mariant contraintes du terrain et contraintes architecturales liées aux autres bâtiments déjà existants.

> *« Alors quand j'arrive, je prends cette route-là* [qui arrive du rond point] *et franchement, on voit toute l'architecture du bâtiment et juste derrière le Château d'eau et vraiment on a l'impression que c'est marié ensemble ! Oui vraiment ! Mon sentiment, c'est qu'ils ont réussi ! C'est une prouesse architecturale parce que dans les mètres carrés qu'on leur laissait, il fallait réussir ! »* (Personnel bibliothécaire)

Le fast-food qui longe la route occupe, lui aussi, une place importante, notamment aux yeux des jeunes même si la plupart des personnes qui évoque sa présence, en parle en termes réprobateurs. Vue de loin, le contraste des styles ou des images des deux bâtiments — d'un côté, la médiathèque et ce qu'elle représente (culture savante), de l'autre, le fast-food et ce qu'il représente (culture jeune, pour ne pas dire ordinaire) — s'annule progressivement au fur et à mesure que l'on s'en rapproche, pas à pas. En effet, le fast-food en offrant un espace aux pratiques de sociabilité entre jeunes gens est vite devenu, plus qu'une simple attraction, un véritable support d'identité dans le quartier. Très voisin de la médiathèque, il concourre donc à rendre l'équipement culturel non seulement visible physiquement mais aussi vivant et réel, même si cela ne correspond pas à l'image idéale des alentours d'une médiathèque. Il faut d'ailleurs noter que beaucoup des personnes rencontrées ont eu une réaction de surprise devant la

› Deux bâtiments à l'architecture « audacieuse » dont on devine la proximité spatiale d'avec le fast-food grâce à sa signalisation « remarquable » et relativement décalée par rapport aux couleurs et aux matières dominants.

construction de la médiathèque, une telle initiative municipale renvoyant à ce que Bourdieu expliquait à travers le « ce n'est pas pour nous » des ouvriers.

> « Vous avez été surpris de la situation, de la localisation ?
> — *Oui, puis du sérieux finalement de la municipalité, d'avoir fait quelque chose finalement de bien dans le quartier, quoi. Et je ne suis pas toujours d'accord, mais sur ce principe-là, par contre, je trouve ça vraiment bien. En plus, je ne suis pas obligé d'aller en ville et puis bon, c'est bien.* » (Patrice, père de trois enfants, artisan, habite Murigny)

Quant au choix du site, certains habitants manifestent leur contentement face à ce nouvel équipement à tel point qu'ils y voient même un accord parfait entre le site géographique et les formes du bâtiment :

> *« … la médiathèque, c'est elle qui a épousé le terrain, la forme du terrain (…) Alors voyez ! Il fallait quand même oser le faire à côté ! Et ça se marie bien quoi ! (…) donc c'est vraiment la prouesse d'intégrer ça à côté d'un château d'eau ! »* (Personnel bibliothécaire)

> « Et c'est un bâtiment qu'on remarque dans le quartier ?
> — *Oh oui, oui, moi je trouve. On peut pas le rater quand on passe à côté, sur le rond point là-haut, on voit tout de suite que ça se dégage du reste. Surtout là, vous avez le château d'eau qui est juste là, c'est pas tout à fait le même type de construction, donc ça se voit. Après je sais pas si ce que je remarque c'est le château d'eau ou si c'est ça* [la médiathèque] *mais ça attire le regard quand même !* » (Jean, universitaire, habite les Hauts de Murigny)

Les avis divergent cependant concernant la relation que le bâtiment entretient avec le site. Certains jugent que la médiathèque est trop en retrait et qu'elle

› Vue depuis le rond point, la médiathèque en premier plan s'emboîte ou « *se marie* » avec le château d'eau dont on aperçoit le sommet à l'arrière plan.

n'en impose pas assez tandis que d'autres soutiennent l'inverse, en estimant qu'elle attire l'œil, comme si elle faisait exprès de se montrer.

> *« Oui comme le bâtiment, je sais pas. Le bâtiment je ne vais pas dire qu'il s'inscrit dans le quartier, mais il n'est pas imposant non plus. Moi je ne trouve pas. Je trouve même qu'il est un peu caché quand même. Dans son coin. En même temps, il n'effraie pas ! Donc c'est bien.*
> — Pas inscrit dans le quartier ?
> *— C'est pas les mêmes architectures, c'est pas la même chose. Mais c'est un plus, je ne dis pas ça en mal en fait. Il serait dans le même style que le quartier, des immeubles qui ont plus de trente ans, ça serait dommage quoi ! Donc ça fait un plus mais il est un peu à l'écart quand même. »* (Hannah, lycéenne, habite le quartier Croix-Rouge)

Au regard des témoignages, cette perception double qui paraît si contradictoire trouve peut-être ses racines dans la manière dont les architectes ont conçu le bâtiment en relation au site avec une ouverture en biais vers la rue, une disposition des plus remarquée, par rapport à l'alignement. On peut donc conclure à une adaptation spatiale parce que physique et sociale du bâtiment dans son quartier. Ce que confirme cet habitant d'un quartier voisin lorsqu'il évoque son plaisir à venir régulièrement à la médiathèque alors qu'il n'avait aucune connaissance des manières de faire liées à l'usage d'un tel équipement :

> *« Moi j'ai été assez surpris quand... c'est ma femme qui m'a dit « il y a une médiathèque », parce que par rapport à la gamine et tout, et moi au départ j'ai été surpris... surpris finalement d'avoir ça, je ne fréquentais jamais... je viens de la campagne ! Donc j'ai jamais fréquenté une bibliothèque ou du moins les médiathèques, et là j'ai été surpris et je prends plaisir à venir tout seul aussi, voyez. »* (Patrice, père de trois enfants, artisan, habite Murigny)

3.4.2. Une adaptation réciproque

Au-delà de l'effet de surprise devant la construction d'un équipement culturel au cœur d'un quartier où les habitants sont faiblement dotés culturellement, la réalité montre qu'un lien est en train de se tisser entre les usagers (au sens large) de la médiathèque et les habitants du quartier, le fonctionnement du bâtiment depuis son ouverture, répondant à de réels besoins de la population. D'une part, l'espace « Actualité, emploi, formation » propose des outils et un accompagnement plus qu'utiles dans un quartier où le taux de chômage est relativement élevé. D'autre part, l'effet de décentralisation, en installant un équipement en périphérie, évite pour beaucoup le déplacement et son coût, sachant que « sortir » de son quartier ou aller en centre ville reste une véritable démarche que tous les habitants ne partagent pas.

> *«* Vous savez ce que les gens, vos voisins pensent de la médiathèque, dans le quartier ?
> *— Je ne sais pas, j'en ai pas parlé mais je pense que les gens sont super contents qu'elle soit là et tout ; notamment pour les recherches scolaires, c'est plus accessible pour ceux qui sont au collège ou au lycée plutôt que de se déplacer loin. On est tous au moins une fois allés à la médiathèque pour observer ce que c'était ou pour emprunter un CD ou un DVD... on sait qu'il y a les livres et on n'est pas perdu pour faire une recherche pour l'école ou autre. »* (Hannah, lycéenne, habite le quartier Croix-Rouge)

En prolongeant les espaces de la médiathèque, le bibliobus représente également le moyen d'aller au devant des besoins des différents publics du quartier. Ce sont les personnes les moins mobiles qui en profitent le plus, souvent âgées et heureuses de pouvoir entretenir une relation régulière ainsi que des habitudes avec des personnes extérieures à la sphère domestique, la lecture étant l'occasion aussi de rompre les moments de solitude qui tirent vers la mort.

3
4

La Médiathèque Croix-Rouge reçoit une marque de distinction vis-à-vis de sa concurrente du centre ville, la Médiathèque Cathédrale, toutes deux ouvertes au public la même année. Grâce à sa dimension plus humaine, les sorties et retours des documents tournent plus vite qu'ailleurs, ce qui produit le fait que de plus en plus d'usagers viennent à Croix-Rouge chercher ce qu'ils ne trouvent pas à Cathédrale. En témoigne cet extrait d'un membre du personnel :

> *« Même tous les lecteurs qui connaissent Cathédrale, qui viennent maintenant à Croix-Rouge, on a eu beaucoup de gens qui préfèrent Croix-Rouge effectivement parce que c'est plus accessible. Comparez les grands magasins, les petits magasins, eh bien, les gens ils viennent vers les petites structures plus humaines, plus chaudes, plus amicales, je pense. »* (Personnel bibliothécaire)

Progressivement, la médiathèque devient aussi un lieu de sociabilité, de rencontre entre les membres d'associations de quartier qui viennent se réunir ou exercer, par exemple, une activité organisée par atelier. Des nourrices agrées, regroupées en association, bénéficient par exemple d'une après-midi par semaine et viennent profiter, accompagnées des bébés dont elles s'occupent, des services de la médiathèque.

Enfin, un contraste plus dans les représentations ; l'extrait d'entretien qui suit illustre assez bien l'écart qui existe dans les représentations entre les pratiques attendues d'usagers, habitués des bibliothèques et celles des habitants du quartier à qui la médiathèque offre de nouvelles pratiques.

> *« Voilà ! Il y a un contraste mais il marche quoi ! Donc c'est bien. C'est ce qu'il faut.*
> — Un contraste entre quoi et quoi finalement ?
> *— Eh bien un contraste entre un bâtiment donc… une médiathèque quoi, qui m'a l'air d'être… c'est ouvert à tous, c'est propre, c'est bien, c'est nickel, en plus, bon, le principe il est bien, finalement à côté d'un quartier qui est, je veux dire c'est les jeunes qui habitent ici, et je trouve que c'est formidable ça, parce que je présume que c'est pas toujours facile d'aller en ville, c'est pas toujours facile, déjà financièrement je veux dire, les DVD, les K7, ça coûte vachement cher. Et donc là, les gens ils peuvent venir louer des bouquins, tout ça, et c'est un petit peu des fois un paradoxe avec des fois les quartiers quoi, enfin, je pense, je trouve que c'est bien. La preuve, je viens, je ne suis même pas d'ici. Donc… non, c'est une bonne idée. »* (Patrice, père de trois enfants, artisan, habite Murigny)

Sans exagérer la réussite de son adaptation, précisons que si la Médiathèque Croix-Rouge fonctionne aussi bien, c'est aussi parce que les personnes qui s'en occupent ont pris un certain nombre d'initiatives en amont (un important travail de concertation avec plusieurs associations de quartier), défendant

des valeurs démocratiques fortes dans le cadre d'un véritable travail d'équipe, dont cet extrait d'entretien avec une bibliothécaire parle bien, évoquant des débuts difficiles.

> *« Il y a quand même eu des problèmes au début, les jeunes nous testaient. On est arrivé sur leur territoire et ils nous ont tenu la dragée haute pendant un moment. On a tous tenu le même discours et surtout on était présent, là, c'est-à-dire visibles ! »* (Personnel bibliothécaire)

> « Et vous trouvez qu'elle remplit son rôle dans le quartier ?
> *— Oui, moi je trouve que c'est super intéressant. Au début, ça m'a un peu étonnée et tout, parce que je pensais que médiathèque, ça serait bibliothèque et tout ! Donc je ne pensais pas voir beaucoup d'enfants du quartier venir et tout, et en fait, tous les week-ends, c'est bien animé. Je vois plein de jeunes du quartier venir ; autant que ce soit pour les disques, pour rester, ou pour faire leurs devoirs ; enfin je trouve que ça remplit bien son rôle, oui ! »*
> (Hannah, lycéenne, habite le quartier Croix-Rouge)

3.4.3. Son adoption, du point de vue de son architecture

On pourrait sans doute synthétiser les différences et les contrastes des propos recueillis en relevant le fait que même si du point de vue de l'architecture, la médiathèque semble assez « décalée » par rapport au style architectural des autres bâtiments alentour (style années 70, essentiellement), et aussi – à cause de son « *architecture audacieuse* » – cela ne l'empêche nullement d'être reconnue pour ce qu'elle représente et d'être acceptée pour ce qu'elle est.

> « Et qu'est-ce que vous pensez des formes géométriques ?
> *— Oui. Eh bien ça, c'est la marque aussi de l'architecte, quoi. Il faut que ça se voit, à une certaine époque, c'était plus ça, plus la reconnaissance physique des bâtiments, il fallait les retrouver, quoi ! Eh bien parce qu'ils ont un peu une architecture audacieuse, quoi !*
> — Et qu'est-ce que vous pensez de cette architecture audacieuse ? Vous aimez comment ?
> *— Eh bien si, si, j'aime mais je vous dis, c'était la prouesse d'intégrer ça à côté d'un château d'eau* [nous changeons de place et nous nous approchons de la façade] *Alors voyez ! Il fallait quand même oser le faire à côté ! Et ça se marie bien quoi ! Bon ceci dit, on voit pas bien Médiathèque Croix-Rouge mais ce n'est pas très grave. Enfin voilà, les gens l'ont identifiée, c'est tout ! »* (Personnel bibliothécaire)

Des avis contrastés du point de vue des formes mais plutôt convaincus dans le fond.

> *« Alors ça c'est spécial, c'est-à-dire que là, c'est horrible, et en même temps c'est beau, quoi. C'est-à-dire que bon, c'est un truc… il faut le prendre comme il est quoi ! Mais en même temps, il est original quoi, une espèce de château d'eau, là je sais pas quoi. En fait je sais même pas à quoi ça sert, ça.*
> — Oui, c'est l'ancien château d'eau
> *— Alors bon c'est original. Bon là, ce qui manque aussi…*
> — Qu'est-ce qu'il y a d'original ?
> *— Eh bien c'est parce que justement là, à l'inverse, voyez c'est rond quoi ! Donc tout est rond là. Donc vous avez finalement un truc qui est complètement carré, d'angles dans tous les sens, à côté d'un truc qui est extrêmement… alors est-ce que les architectes ont fait exprès ? Je ne sais pas. Mais en tout cas c'est clair quoi. »* (Patrice, père de trois enfants, artisan, habite Murigny)

Malgré les matières jugées parfois froides, comme on l'a déjà vu, il ne s'agit pas tant d'apprécier ou non les aspects formels du bâtiment que de reconnaître, de façon unanime, la dimension du soin, de la qualité portée à l'attention des visiteurs, des habitués ou des habitants du quartier Croix-Rouge, perceptible aussi de l'extérieur. Pour autant, l'inscription de l'architecture du bâtiment dans le quartier semble d'autant mieux réussie que l'équipement marche bien. Cet extrait d'entretien pose bien les données du problème en se demandant quelle est la part de l'architecture dans la manière de recevoir un bâtiment public.

> *« Cette forme de la bibliothèque avec les couleurs et tout, c'est comme si ça joue sur le public. Et le public, le public respecte le lieu quand même ! Le public a adopté la médiathèque et du coup, il n'y a pratiquement pas de dégradations. On avait craint que les fauteuils en cuir par exemple, à Croix-Rouge, qu'il y ait des coups de cutter mais jusqu'à aujourd'hui, il n'y a presque pas eu de… (…) Mais elle est à taille humaine. Elle est à taille humaine donc c'est vrai qu'on ne s'y perd pas, les rencontres y sont plus faciles, elle est plus gérable. Les personnels, on n'a pas de soucis parce qu'on peut tout de suite intervenir en cas de problèmes. Chose qui est moins évidente à Cathédrale. »* (Personnel bibliothécaire)

Finalement, même lorsque la médiathèque, dans son aspect formel, renvoie à une description plutôt critique de son architecture extérieure, ses formes ou ses matériaux, elle semble largement appréciée parce qu'elle est véritablement « adoptée » par les usagers, habitants des environs.

Conclusion
Images et usages des architectures vues et vécues

Que conclure d'un tel travail, foisonnant et exploratoire à la fois ? Comment identifier ce qui fait sens à partir de si peu d'exemples et de tant d'information ? Comment faire ressortir ce qui est flagrant et saillant ? Comment trouver les convergences entre une enquête qui s'en tient à l'intérieur d'un équipement et qui se circonscrit à ceux qui le fréquentent, et la dérive dans l'architecture, familière ou plus médiatisée, que la ville offre à ceux qui l'habitent ?

Moins que des réponses, cette conclusion voudrait baliser le chemin encore fragile entre ce qui revient à de multiples reprises dans les enquêtes et ce qui peut ouvrir le débat avec le milieu des professionnels. La recherche que nous avons choisi de produire vise en effet autant le questionnement et l'accroissement des connaissances que l'évolution des questions à partir desquelles les professionnels agissent. D'où les quatre pistes que nous retenons pour cette conclusion et qui confirment le statut exploratoire de ce travail tant il reste à faire en matière d'évaluation des bâtiments publics en France, et plus encore en matière de perception des constructions qui font le paysage urbain quotidien.

La première apporte une contribution au débat général sur l'appréciation de l'architecture : que celle-ci soit constatée de l'extérieur ou fréquentée de l'intérieur, elle ne laisse jamais l'usage de côté. Ce point est essentiel, mais cette surdétermination ne dissout pas ce que l'on peut dire de spécifique sur l'architecture des édifices, tant dans l'espace qu'ils offrent que dans la façade qu'ils présentent ; c'est ainsi que des catégories de perception de l'intérieur comme de l'enveloppe semblent s'isoler et prendre sens chez les profanes, ce qui dessine ainsi une architecture qualifiable, non sans quelque surprise. On pourrait penser que l'affaire est conclue, s'il ne restait quelque chose d'indicible, à moins qu'il ne s'agisse de quelque chose qui semble ne pas avoir de sens ; ce dernier et quatrième point oblige à faire retour sur les questions de méthodes qui, littéralement, révèlent l'importance de la question esthétique.

1. La juste mesure de l'architecture, image surdéterminée par ses usages

Notre intention première était de confronter deux types de perceptions architecturales : une perception « froide », de l'extérieur, fondée sur le jugement esthético-social porté sur tout édifice dont le parcourant se fait une idée de l'intérieur et de l'usage, et une perception « chaude », informée par un usage régulier du bâtiment, qui va d'un usage « tiède » témoigné dans les parcours urbains (poste, mairie) à un usage « brûlant » des médiathèques, qui, pour certains usagers, représente même une certaine incandescence. On aurait pu s'attendre à ce que l'usage approfondi d'un bâtiment finisse par en dissoudre l'image, au sens non seulement où l'on dit que l'on n'a plus d'yeux pour l'être aimé, mais que, dans la relation avec l'édifice, les gestes, la pratique et le service l'emportent sur un jugement esthétique souvent considéré dans une contemplation que, à tort au demeurant, on considère comme une attitude passive. Il n'en est rien : la familiarité avec un édifice n'épuise pas le regard esthétique, comme le dit aussi le second adage plus confiant dans la relation amoureuse… En revanche, il nous est apparu que les citadins distinguent très bien le domaine esthétique de celui de l'art, d'où notre doute vis-à-vis des processus d'artiations tels que les reprend Jean-François Augoyard pour qualifier le processus selon lequel « tout environnement urbain ordinaire peut devenir artistique et, plus fréquemment, esthétique » (Augoyard, 2003, t. II : 335), la différence étant précisément dans le glissement entre l'esthétique et l'artistique, ce que l'auteur prend pourtant en compte.

Dans tous les édifices commentés, lors des itinéraires urbains ou lors des parcours dans les médiathèques, il se trouve que l'assiduité envers un édifice porte le plus souvent vers un jugement esthétique positif, alors que, si l'on croit les opinions rapportées par les médias, les jugements émis, de l'extérieur, sur les bâtiments, sont bien sûr opposés – sans parler pour le moment de la polémique autour de la BNF. Est-ce parce que l'usage, quand il est positif, contamine de sa positivité le jugement esthétique, ou est-ce parce que l'usage établit une relation autre qui permet à l'usager de sortir d'une double relation d'extranéité : extranéité avec un édifice jamais ou peu regardé (encore moins contemplé) auparavant, mais surtout extranéité avec une compétence esthétique souvent confondue, par l'usager ordinaire, avec une compétence savante ? L'usage serait ainsi ce qui permet d'accéder au jugement et, d'abord, à l'émotion esthétique, l'appui de l'usage permettant une mise à distance de l'objet qui, sans usage, n'est qu'un objet esthétique.

La contradiction s'exacerbe lorsque apparaît le couple « laid mais utile ». Une de nos hypothèses présupposait qu'il n'y a pas de synthèse du conflit entre le beau et l'utile, deux des piliers du tripode vitruvien. En réalité, le conflit qui est posé est celui opposant la laideur à l'utilité. Les installations sportives du campus de Croix-Rouge, à Reims, sont laides, mais il ne peut visiblement en être autrement. De même que le jugement esthétique devant le nouveau centre commercial du même quartier n'a pas de sens, pour une parcourante, devant

l'utilité qu'il apporte au quartier. Sa beauté est au contraire son utilité, par une fusion des deux approches : dans cette périphérie comme dans tant d'autres, face à des barres HLM typiques des ZUP des années 1970, on ne parle pas plus d'esthétique que l'on ne parle de corde dans la maison d'un pendu.

Entrer dans les médiathèques confirme cette sorte d'intégration des points de vue dans la réception et cette surdétermination de la perception formelle de l'architecture. Les médiathèques appréciées positivement le sont certes pour leur architecture, mais aussi pour ce que l'on pourrait définir comme un accompagnement global. L'architecture ne prend son ampleur ou son sens pour les destinataires et usagers que parce qu'elle s'accompagne d'horaires d'ouvertures adaptés, ou d'un personnel qui voit les lecteurs tels qu'ils sont (parfois en étant tout simplement des non-lecteurs !) et non tels qu'ils devraient être, bons lecteurs comme on dit bons élèves. Contrairement aux critiques, qui ne voient que l'architecture, les usagers semblent percevoir par contamination des qualités qui se déplacent librement d'un domaine à l'autre : le bâtiment est beau, « parce que - mais aussi » les gens sont polis ou l'ambiance est humaine. On prête à l'architecture si elle est riche certes, encore faut-il qu'elle ne soit pas isolée. Le service public ne se résume pas à l'équipement public, mais les deux s'étayent réciproquement, et les usagers ne tracent pas une frontière étanche entre les deux. Les premières pierres que nous avons posées en matière d'évaluation de quatre médiathèques (et d'approche d'une cinquième, la BNF, ô combien contestée par la critique et la prétendue rumeur populaire, mais louangée par trois de nos informateurs) pourraient être l'amorce d'un programme d'évaluation de l'architecture publique équivalent à celui dont le logement social fait l'objet au PUCA depuis trente-cinq ans ; l'enjeu n'est-il pas aussi celui de la démocratie participative, ou au moins d'un autre mode de relation entre la conception architecturale et la demande sociale d'architecture ?

L'intégration de la réception pourrait ainsi renvoyer à une approche de la conception élargie et non réduite à la mise à la mesure du projet (cf. Boudon, 1992). En interrogeant les espaces des quatre médiathèques, nous avons en effet croisé deux dimensions immatérielles que le bâtiment incorpore, ou du moins qui lui sont consubstantielles. D'une part, un projet architectural public suppose un projet politique et un projet d'établissement. En 1989, la médiathèque Jean-Pierre Melville – Marguerite Durand est la première réalisation de la nouvelle génération d'une politique du Livre particulièrement attentive à Paris depuis une trentaine d'années. Et ni la Bibliothèque de Saint-Denis ni la Médiathèque de Croix-Rouge ne suivent une programmation standard, pour être pensées dans le contexte social qui les entoure, en fonction de l'action que l'on envisage sur celui-ci. L'équipement apparaît ainsi comme un cadre matériel au service d'un projet plus large et sociétal. Le processus de conception n'est pas haché et constitué de moments étanches : il y a des relations et des interactions entre ces moments. Certains acteurs y jouent les relais (la directrice de Saint-Denis est à l'origine du projet, et s'implique dans la programmation comme dans la conception ; celle de Croix-Rouge ouvre un dialogue direct avec les architectes). Dans un

tel bricolage conjoncturel, on est encore loin de l'ingénierie concourante venue du secteur industriel (Midlet et Girard, *in* Terrin, 2004 : 15 : « Concevoir de façon systématique, intégrée et simultanée les produits et les processus qui leur sont rattachés, y compris les enquêtes et besoins des usagers »), mais la rupture avec les étapes normalisées et bureaucratiques, voire avec les accidents imposés, est consommée. Et lorsque, comme à Jean-Pierre Melville, s'ajoute dans l'imprévision et l'improvisation, un fonds Marguerite Durand qui vient occuper l'espace initialement prévu pour le personnel, rien ne va plus. Il faudra toutefois faire avec pendant des décennies, et on comprend l'enjeu de ce continuum dont on voit les effets positifs, ou les méfaits lorsqu'il est rompu.

L'enjeu du continuum s'étend d'ailleurs à la gestion du bâtiment, l'espace et le temps se conjuguant alors à travers le bâtiment. Jean-Pierre Melville a plus de quinze ans, et renvoie au temps des premiers CD qui étaient alors mis en valeur. Leur banalisation aurait dû entraîner une redistribution des espaces, une suppression de ces fauteuils confortables qui leur étaient dévolus et qui désormais sont vides. Mais il n'y a pas de crédits de ce type, entre ceux de fonctionnement et d'entretien courant et ceux de rénovation lourde. Il faudra donc attendre que le bâtiment soit très usé, très obsolète, avant d'engager des travaux qui à leur tour seront verrouillés pour de nombreuses années. On est loin des démarches de *space-planning* qui accompagnent le changement organisationnel dans le secteur tertiaire.

2. L'espace moderne adopté : intérieurs polymorphes et parcourants paysagistes

Ces équipements, qui se présentent d'abord comme des objets architecturaux clairement identifiés aux intérieurs que l'on s'imagine homogènes, sont plutôt polymorphes pour les quelques usagers que nous avons rencontrés. Croix-Rouge et Saint-Denis sont des médiathèques révélatrices de cette aspiration et de ce plaisir des usagers. La générosité de l'espace laisse à penser qu'on en perçoit la totalité, et que l'on embrasse tous les livres en arrivant. Mais l'espace intérieur est aussitôt redécoupé en sous-ensembles, des pièces ou des coins s'autonomisent et l'on peut s'installer dans une ambiance ou dans son contraire. Dès lors, l'espace offre aux usagers des interactions multiples, qui sont autant de cadres correspondant à leurs différents engagements du moment (Thévenot, 2006). Ces mêmes usagers semblent ainsi rappeler aux architectes qu'ils veulent des espaces à la fois généreux et des « îlots », de la fluidité et des « coins ». Bref, l'unité et la différence vont de pair, comme le sentiment collectif de partager le même espace s'accompagne de l'usage individuel (ou à quelques-uns) d'une de ses parties. On ne vient pas toujours en bibliothèque seulement pour avoir accès gratuitement à la culture, mais aussi pour être avec d'autres (âges, cultures, disciplines…). Et le défi aux concepteurs réside dans la résolution de cette double contrainte que chacun doit pouvoir régler à sa façon selon le moment.

On rétorquera qu'à l'exception des halls de gare (et encore !), tous les espaces ouverts au public de nos grands équipements sont constitués de pièces et de sous-ensembles. Mais tous ne multiplient pas, comme ici, les variables qui différencient ces pièces et sous-ensembles. Car outre l'espace qui se différencie (par la taille, la distribution, les dimensions dans les trois directions), les architectes de ces équipements utilisent une palette de conception des plus larges : éclairages naturels (zénithaux, des différents points cardinaux, par des fenêtres différentes, etc.) ou artificiels, vues intérieures et extérieures, matériaux, couleurs, mobilier. Ces éléments objectifs finissent par se combiner pour des usagers qui, n'ayant pas toujours les mots des professionnels pour le dire parlent d'ambiance(s) – fluidité n'a jamais été prononcé, par exemple.

A l'inverse de ces grands espaces qui offrent leur propre redécoupage, certains équipements publics proposent des intérieurs plus conventionnels : les niveaux sont nettement marqués, les pièces sont plutôt étanches. Cathédrale, voire Jean-Pierre Melville – Marguerite Durand sont de ce type. La comparaison peu flatteuse avec la Fnac vient à l'esprit des usagers de Cathédrale, mais elle ne les empêche nullement de redécouper l'espace de la médiathèque en fonction de leurs engagements du moment. Mais l'architecture offrant beaucoup moins de possibilités qu'à Saint-Denis, ce redécoupage se révèle plus « pauvre » et plus contraint. Quant au personnel, il se plaint, dans de tels espaces, de l'isolement.

Ce point a peut-être quelque chose à voir avec les questions de transparence, de sens et de sentiment de démocratie que nous aborderons plus loin. Il met en tout cas l'accent sur le rôle du vide dans l'architecture et renvoie naturellement à « l'espace architectural » moderne qui s'oppose à la « boîte » entourée de ses murs et dénoncée par Kahn (1901-1974). L'escalier intérieur, quasi-monumental, de Croix-Rouge aspire vers le haut, comme le hall généreux de Saint-Denis qui ajoute les perspectives horizontales. Le constat ne manque pas de piquant un siècle après les premiers essais d'espace moderne de Wright (1869-1959), Mackintosh (1868-1928) ou Saarinen (1873-1950). Si les usagers sont toujours réticents à la modernité extérieure inspirée de cubes blancs, ils semblent acquis à cet espace moderne intérieur. L'espace moderne, parce qu'il peut unifier par le regard des usages fragmentés, se fait accepter. C'est un acquis très inattendu de ce travail sur quelques médiathèques publiques, qui ouvre des pistes intéressantes pour les concepteurs à qui il semble indiquer ce que serait une modernité négociée et partagée (Hoddé, Léger, 2005).

On comprend que ce point soit peu présent dans les parcours commentés, puisque les parcourants sont restés la plupart du temps en dehors des équipements. Mais cette appréciation de l'espace intérieur moderne à la fois unitaire et fragmenté semble toutefois trouver une équivalence urbaine. Les parcourants sont en effet acquis à l'idée que l'espace urbain est une collection d'objets qui prennent leur sens de diverses relations de voisinage. La ville européenne défendue par Krier, Rossi ou Huet semble vaciller et l'intégration chère aux instances de planification urbaine est aussi négativement perçue que

l'homogénéité de l'espace intérieur d'un grand équipement. On préfère donc des objets architecturaux qui trouvent une partie de leur appréciation dans le contraste qu'ils entretiennent avec les alentours, comme on est mieux dans les espaces polymorphes d'un même équipement. C'est ainsi l'introuvable esthétique du grand ensemble qui fait jaillir l'éclat de la Médiathèque Croix-Rouge, les Frères Goldstein, habitués de La Courneuve, ayant une fois de plus vu juste en tapant fort entre le château d'eau années 1970 de Rémy Butler et un Quick qui se croit sur le *Strip* de Las Vegas. Les usagers de cette médiathèque digèrent ses formes ahurissantes avec un meilleur estomac qu'on l'aurait attendu. Certes ses qualités architecturales, intérieures pratiquées ou imaginées ou extérieures en extension vers le château d'eau y sont pour quelque chose. Mais parcourants et usagers semblent aussi pratiquer cette approche que B. Lassus (2005) qualifiait de paysagère pour insister sur les liens qu'elle établissait entre des objets apparemment isolés ; aux habitants paysagistes (Lassus, 1977) claquemurés dans leurs jardins en partie imaginaires ont succédé des parcourants paysagistes aptes à décrypter les nouvelles formes qui s'installent dans la ville.

3. Des façades modernes à adapter : les formes transparentes de la démocratie

Ni les parcours commentés qui sillonnent le paysage urbain ni les utilisations d'un équipement collectif qui n'y sont jamais complètement enfermés n'échappent à la question de la façade. On la sait d'une grande difficulté pour les architectes aux prises avec sa composition, et on sait que les critiques s'y arrêtent plus que de raison puisqu'elle devient la synecdoque du bâtiment. On pensait les profanes loin de ces soucis, mais on les voit ici confirmer cet enjeu du projet en le désignant explicitement (la façade les intéresse et les interpelle) et surtout en le qualifiant (puisqu'ils disent ce qu'elle devait être).

Commençons par les usagers des médiathèques. Il ne suffit pas que l'espace intérieur soit à la fois unitaire et offre le retrait et l'individuation, ou que d'autres dimensions de l'ordre de la bienveillance le sous-tendent. Encore faut-il que l'espace s'associe à une aspiration sociale plus large que l'on pourrait qualifier de démocratique. Un espace est public, mais il est plus que cela en étant reconnaissance, voire valorisation de celui qui l'utilise. Un enquêté parle d'« *offrande* ». Mais si l'on fait le lien entre ce que l'on entend dans les médiathèques et ce que les parcours commentés notent, on est frappé par la présence, mais aussi les ambivalences, de la transparence, ou plutôt de ses différentes matérialisations.

Les espaces semi-publics, cours, jardins et parvis que traversent les parcours commentés doivent préserver d'un trop présent contrôle social et offrir quelque intimité, ce que l'on n'attend pas de l'espace public. Vitres claires ou translucides, verre blanc ou pavés de verre, voire reflets mêmes incertains, doivent dire quelque chose de l'intérieur d'un équipement (de jour et de nuit)

et apprivoiser l'entrée du visiteur. Le bâtiment doit annoncer que l'on peut y entrer, voire inviter à entrer, et même rassurer avant d'entrer : parce que l'on voit l'intérieur de dehors, parce que l'on arrive à anticiper l'espace et à y poser quelques repères avant même de le découvrir physiquement. Cette appréhension-anticipation de l'intérieur permet d'y entrer d'un pas plus assuré, de ne pas se sentir perdu, décontenancé, intimidé, toutes choses d'autant plus importantes pour des usagers non familiers des bibliothèques. D'une certaine façon, ces transparences et translucidités se substituent à la convention plus maçonnée chère à B. Huet (1981 : 174) qui n'hésite pas à créer un effet monumental à partir de mobilisation-réinterprétation d'éléments néoclassiques comme les colonnes et les frontons. Et ce sont ces transparences qui feraient aujourd'hui le monument ou l'équipement de proximité. Ces transparences plurielles n'ont rien à voir avec la transparence affirmée et affichée çà et là dans son absolu, du logement au Palais de justice, des bureaux privés à ceux des conseils régionaux. La difficulté est là, et l'hypothèse mériterait quelques investigations complémentaires.

Ce qui concerne les perméabilités et les opacités des façades rejoint ainsi l'appréciation de « l'espace architectural » moderne fluide et non claquemuré que nous notions plus haut. Ce constat peut alors être mis en perspective avec une aspiration plus large, qui renvoie à ce que l'on entend par démocratie et à ce que l'on en attend. On nous a dit « *tout est ouvert, tout nous est ouvert* », comme si voir tous les livres, se déplacer librement et en comprenant le mouvement que l'on fait, traverser les disciplines et les savoirs, c'était vivre dans un monde apparemment plus simple et plus accessible, dans lequel chacun semble avoir les mêmes possibilités. Ici, l'espace moderne et la façade contemporaine encore en quête d'elle-même semblent se rejoindre et inviter nos concepteurs à de fructueuses explorations.

4. Du geste à la parole, ou les leçons d'enquêtes *in situ*

A côté des brillants essais sur les représentations de l'esthétique urbaine (Bonnin, 2004 ; Jeudy, 2003), nous nous sommes donc inscrits dans le mince filet des enquêtes sur la perception ordinaire du paysage urbain. Mais en préférant un réel construit à un réel photographié et en procédant par le suivi de l'usager d'un équipement ou de l'habitant d'un quartier, nous avons engagé deux questions méthodologiques. Y revenir nous semble d'autant plus pertinent que ces options permettent de rompre avec quelques présupposés d'enquête et renouvellent l'approche de la réception de l'architecture.

En adoptant une méthode de description *in situ*, nous avions en effet cru résolue une première question méthodologique. La mise en situation à laquelle nous avons procédé, si elle est plus proche des situations de perception que celle offerte par les tests iconiques, n'en représente pas moins un artefact. Plus « réaliste », la mise en situation n'en est pas moins une mise en scène, la verbalisation du discours apparaissant comme une reconstitution d'une perception que

nul n'atteint dans son intimité hors des conditions d'enquête. Le temps donné à l'enquêté va alors de soi si l'on veut permettre cette découverte propre à la situation d'entretien. Les assez fréquentes contradictions dans les énoncés révèlent bien que les jugements ne sont pas définitifs : que, par exemple, les jugements négatifs, de la part des parcourants, sur les formes urbaines de la Zac Rive gauche sont tempérés par l'expressivité d'habitations qui font envie, ou qui feraient envie si elles étaient implantées ailleurs, ou que l'éclectisme de Reims fait penser à Eurodisney tout en étant intéressant. Ce n'est pas de l'observation participante, mais ce n'est pas non plus une enquête d'opinion réduite aux images. Ce sont des entretiens qui, en faisant du cadre son objet d'enquête, établissent la consubstantialité des deux objets. L'application de la méthode « d'analyse des relations par opposition » y retrouve toute son efficacité en sollicitant la relation image/usage auprès des parcourants. Le parcourant évoque d'autant plus l'usage réel ou supposé de l'édifice qu'il y est invité par l'enquêteur, l'interaction enquêteur/enquêté étant le moteur d'un discours qui, sans cela, resterait sans voix : que ce soit pour la première ou pour la centième fois qu'un parcourant voit tel édifice, ce n'est que dans la situation d'enquête qu'il verbalise une expérience qui, jusque là, restait dans son for intérieur et muet. Nous retrouvons ainsi le concept d'« expérience esthétique » repris par Jean-François Augoyard (2003), proche de celui de « compétence esthétique » tel que l'avait posé Marion Segaud (1988) : l'un comme l'autre rendent compte de la manière dont le citadin dispose d'un habitus à percevoir, décrire et juger une forme architecturale.

En suivant l'enquêté sans lui imposer le décor de la mise en scène, nous avons mis toutefois le geste avant la parole, choix méthodologique probablement plus déterminant. On se souvient en effet de la surprise de l'équipe du *Jeu-test architecture, psychanalyse, morphologie* (Perianez, 1985) qui consistait à laisser des habitants d'opérations de Ricardo Boffil classer des images en les commentant dans un second temps : « Ces chefs d'œuvre étaient bien reconnus comme ayant des qualités en commun, malgré leur grande diversité formelle : le « jugement ordinaire » s'avérait donc de nature psychiquement complexe, car si la parole du public reniait consciemment l'architecture moderne, le geste de la main qui choisit, le discernement de l'œil qui voit, eux ne se trompaient pas, inconsciemment, sur les qualités des images préférées par le « jugement savant » des architectes… » (Perianez, 1999). Vingt ans plus tard, et sans s'inscrire dans la théorie psychanalytique comme l'auteur, nous faisons un constat similaire. Et là encore, la méthode « d'analyse des relations par opposition » trouve une réelle pertinence : la description du bâti est parfois hésitante, faute de compétence langagière pour des opérations de description qui sont hors du discours quotidien, alors que la référence aux usages se fait plus précise et prend diverses significations ou fait référence à divers contextes. Dans d'autres cas, on est au contraire surpris par la capacité de verbaliser de manière inédite un discours esthétique, dans lequel surgit, assez imprévu, l'ordre de la métaphore, avec le retour de l'image plus inconscient que conscient.

En étant invité à choisir des bâtiments avant d'avoir les mots pour les décrire (dans leur architecture comme dans les usages qu'ils en font), le parcourant

comme l'usager se retrouve face à sa pulsion. Il faut bien alors qu'il tente d'y revenir par les mots, d'où ces métaphores qui n'ont pas toujours de sens, qui font court-circuit, qui surgissent. L'association libre répond ici à la dimension esthétique. Nous avons gagné tout au long de ce travail en compréhension du rôle de l'usage dans l'appréciation de l'architecture, nous avons compris ce que l'espace architectural et la façade pouvaient signifier pour les profanes, mais il reste un niveau plus profond qui a à voir avec l'émotion et l'inconscient.

Bibliographie

AUGOYARD Jean-François (avec LEROUX Martine, AVENTIN Catherine et AUGOYARD Erwin), 2003, *L'expérience esthétique ordinaire de l'architecture. Parcours en espace public*, rapport du Cresson pour le ministère de la Recherche, action Ville, 2 t., mai.

BONNIN Philippe, 2004, « La Ville japonaise : l'ordinaire de l'esthétique », *in* NAHOUM-GRAPPE Véronique et VINCENT Odile, *Le Goût des belles choses*, Maison des sciences de l'Homme-Mission à l'ethnologie, coll. Ethnologie de la France n° 19, p. 11-34.

BOUDON Philippe, 1992, *Introduction à l'Architecturologie*, Paris, Dunod.

HODDÉ Rainier, **LÉGER Jean-Michel**, 2005, « Une modernité partagée : Aalto, Siza et leurs habitants », *in* TAPIE Guy (dir.), *Maison individuelle, architecture, urbanité*, la Tour d'Aigues, L'Aube, p. 110-122.

HUET Bernard, 1981, *Anachroniques d'architecture*, Bruxelles, Archives d'Architecture Moderne.

JEUDY Henri-Pierre, 2003, *Critique de l'esthétique urbaine*, Paris, Sens & Tonka.

LASSUS Bernard, 1977, *Jardins imaginaires*, Paris, Les Presses de la Connaissance.

LASSUS Bernard, 2005, *Couleur, lumière... paysage*, Paris, Monum - Ed. du Patrimoine.

PERIANEZ Manuel, 1985, *Jeu-test APM (architecture, psychanalyse, morphologie),* Paris, CSTB.

PERIANEZ Manuel, 1999, « Désir , plaisir et convention d'architecture : comparaison de leur perception chez les citadins de Paris, Amsterdam et Venise », proposition de recherche en réponse à la consultation « Qualités architecturales. Significations, conceptions, positions ».

SEGAUD Marion,1988, *Esquisse d'une sociologie du goût en architecture*, Thèse pour le doctorat d'Etat ès Lettres et Sciences humaines, Université de Paris-X Nanterre.

TERRIN Jean-Jacques, 2005, *Maîtrise d'ouvrage, maîtrise d'œuvre et entreprise. De nouveaux enjeux pour les pratiques du projet*, Paris, Eyrolles.

THEVENOT Laurent, 2006, *L'action au pluriel. Sociologie des régimes d'engagement*, Paris, La Découverte.

Annexe :
La réception, par la presse, des médiathèques Cathédrale et Croix Rouge à Reims

Avertissement concernant le dépouillement de la presse

Nous avons pensé que notre recherche sur les usages des deux médiathèques de Reims inaugurées conjointement (Cathédrale et Croix-Rouge) devait certes s'alimenter des enquêtes *in situ* que nous menons, mais aussi se pencher sur la réception de ces équipements par les médias.

En ce qui concerne les médias professionnels, ces deux médiathèques ou seulement l'une d'entre elles ont fait l'objet de trois articles en français :

- « Ancien/contemporain entre greffe et clonage », dossier *in D'A. D'architectures*, octobre 1999, n° 96, pp. 26-39 ;
- QUERRIEN Gwenael, « Reims, 2 médiathèques et 2 monuments », *in Archiscopie. Bulletin édité par l'Institut français d'architecture*, mai 2003, n° 32, pp. 14-16 ;
- EGG Anne-Laure, « Dialogue urbi et orbi : pour la Médiathèque Cathédrale de Reims », *in Architecture-intérieure, CREE*, avril/mai 2003, n° 308, pp. 32-35.

Elles ont en revanche été l'objet d'un suivi attentif des médias locaux dont la présente annexe, réalisée les 12 et 13 octobre 2004, rend compte. Elle recense le « dossier de presse » constitué par la directrice de la médiathèque de Croix-Rouge, Madame Muriel Masini, dossier qui tient plus du hasard que d'une démarche systématique aux dires même de son initiatrice. Nous y avons cependant trouvé un grand nombre d'articles (une soixantaine) dont la teneur est fort différente de « la » critique des revues d'architecture au moins sur deux aspects :

- le commentaire des journalistes porte essentiellement sur le projet d'établissement (missions de la médiathèque, service rendu, horaires, organisation, aspects quantitatifs) et le projet d'architecture (espace, lumière, matières) y occupe une place très réduite. On peut parler des médiathèques sans parler de leur architecture, utiliser quelques qualificatifs généraux comme « moderne » ou « intégré », voire citer les noms des architectes, mais on ne dispose que rarement de données plus liées à l'architecture ;
- on trouve des commentaires d'usagers qui précisément parce qu'ils parlent peu ou pas d'architecture constituent de précieux témoignages.

En cela, ces articles apportent un éclairage inédit sur ces médiathèques et ils se différencient fortement des articles auxquels architectes et spécialistes sont habituellement confrontés. On est dans deux univers de la réception distincts, et si la critique professionnelle labellise les bâtiments dignes d'être considérés comme de l'architecture (cf. les travaux de Ch. Camus) la critique locale ou non spécialisée, guère plus critique d'ailleurs, vise plutôt à annoncer un nouvel objet sans se prononcer sur son statut, son architecturalité.

Précisons que nous avons suivi un ordre chronologique dans la présentation de ces articles et que nous ne disposons pas de suffisamment d'informations sur le champ de l'édition locale (appartenances politiques, formation des auteurs des différents articles, etc.) ou de critères de classement construits (*Livre hebdo,* revue des professionnels du livre, *Ville de Reims information*, le journal de la municipalité, ou *L'Union,* le quotidien rémois, se trouvent ainsi sur le même registre) pour procéder autrement.

Outre leur témoignage direct, ces articles pourraient faire l'objet d'un commentaire par les concepteurs des deux bâtiments pour qui ils constituent à la fois la mémoire chronologique de l'opération et un retour sur la réception non spécialisée.

Ils pourraient aussi faire l'objet d'une comparaison systématique de certaines des informations qu'ils livrent, parfois très contradictoires (c'est le cas de la ventilation des coûts de cet équipement, en particulier la part de l'Etat) mais aussi parfois mystérieusement identiques (c'est le cas des rares citations des architectes).

1. Articles parus avant l'ouverture des deux médiathèques (de 1997 à mai 2003)

***L'Union*, 13/05/1997**
« Médiathèque Croix-Rouge : des réactions très positives » [non signé ?]

Une enquête sur ce que le bâtiment apporte auprès des structures voisines : l'association Ethnic's, l'Education nationale, l'Association pour le développement de la ZEP et le restaurant Quick. Enthousiasme de l'association Ethnic's (D. Mansuy), des enseignants (Mme Mallebay-Vacqueur, inspectrice et G. Taillefert pour les ZEP). Pour le Quick « rien n'est pire que les terrains vagues actuels » et tout ce qui « peut amener de l'activité (…) est bienvenu » (C. Louis). Il y a en outre une allusion à un article précédent du 21 mars qui recueille le témoignage des bibliothécaires.

***Petites Affiches Matot-Braine*, 18/07/1997 (n° 6581)**
« Médiathèque centrale de Reims : début des travaux en 1999 » [non signé]

Evoque les deux médiathèques, la relation entre celle de Cathédrale et la rénovation de Carnegie (deux bibliothèques municipales à vocation régionales –BMVR-) ainsi que d'autres projets de cette envergure en Champagne-Ardenne (Châlons-sur-Marne et Troyes). Puis la parole est à Jean-Paul Viguier « architecte de renom et qui a signé, entre autres réalisations, le Pavillon Français de l'Exposition de Séville » qui déclare : « L'arrivée de la modernité sur ce site tellement beau du parvis de la cathédrale ne devrait pas entraîner un éclatement de l'architecture mais au contraire une transformation douce et un réglage fin qui fasse que le bâtiment résiste à la co-visibilité avec la cathédrale dans le silence ». Le journaliste conclut en disant que le toit en verre permettra de « voir la cathédrale sur toute sa hauteur » (ce qui ne sera pas le cas comme on peut le constater maintenant que le bâtiment est réalisé, la poutre de rive épaisse sectionnant visuellement le panorama vertical escompté).

***Mairie-infos*. Journal interne du personnel de la mairie de Reims, novembre 1999 (n° 108)**
« Médiathèques : leur ouverture préparée activement »

Evoque les créations de poste qui accompagnent l'ouverture programmée, la constitution des collections (60 000 livres et 25 à 30 000 documents audiovisuels sont à acquérir), le traitement des documents (CD en particulier) et les avancements de travaux (notification pour la Cathédrale, et appel d'offres pour Croix-Rouge).

***L'Union*, 7/01/2000**
« Le secteur Château d'eau »

Entrefilet sur la préparation du site après résultat du concours.

***L'Union*, 08/09/2000**
« Reflets d'une métamorphose : l'architecture des bibliothèques » [Nancy Gouin]
Retour sur l'histoire de ces équipements et l'évolution de leurs fonctions en insistant sur le rôle charnière de Beaubourg (« laboratoire du développement des nouveaux services : tout en accès libre, sans inscription ») et en évoquant la bibliothèque Holden, créée en 1887 par un industriel pour promouvoir la lecture public à Reims.

***Ville de Reims information*, avril 2001**
« Tous les projets avancent »
Trois paragraphes sur les trois bibliothèques dans l'article.

***L'Union*, 31/05/2001**
« La médiathèque sort de terre » [Virginie Ducornez]
Evoque surtout la Médiathèque Cathédrale, en en faisant une description fonctionnelle (les étages, les m², le nombre de document, les parkings de 40 places sans stationnement public) et le coût ; Croix-Rouge (chantier débuté en mars 2001, fin prévu septembre 2002) et Carnegie (travaux prévus début 2003) sont aussi évoquées.

***L'Union*, 25/01/2002**
« Les deux médiathèques ouvriront ensemble… en janvier 2003 »
[Sophie Claeyens–Pergament]
Fait un état de l'avancement des travaux et rappelle quelques chiffres habituels (nombre d'ouvrage, coût, etc.), en insistant sur le hasard de calendrier des deux ouvertures « moins facile » que si on avait pu gérer un décalage et un temps de rodage entre les deux équipements, ce dont la direction des travaux neufs se dit bien consciente (On peut remarquer que la direction des services culturels, qui devraient a priori se sentir concernés, ne semble pas sollicitée ou ne se manifeste pas dans ce débat).

***Livre hebdo*, 8 mai 2002**
« Reims dresse sa cathédrale de livres » [Laurence Santantonios]
Rappelle le contexte des autres Bibliothèque municipale à vocation régionale (entre Chalons et Troyes) et fait une allusion à la « polémique, chez certains Rémois, horrifiés de voir aussi intimement juxtaposés cathédrale gothique et bâtiment high-tech » (polémique sur laquelle, curieusement, ne témoigne aucun document de la revue de presse. Est-ce parce qu'elle était antérieure au début de la revue de presse, avant que le projet ne soit vraiment crédible donc suivi, ou est-ce parce que seule la journaliste de *Livre hebdo* la perçoit, voire la porte ?). Au sujet de l'angle en verre sans colonne, on évoque les « heureux lecteurs pour lesquels on a déjà prévu à ces emplacements privilégiés et à chaque niveau des places de lecture ». Il y a « l'architecte du Bauhaus, Mies van der Mies Van Der Rohe » conjugué avec la conservation de l'ancien hôtel de police, qui aboutit à « une facture plutôt classique ». Mais ce n'est pas tant l'innovation architecturale qui va faire bouger la ville de Reims et ses 200 000 habitants que la création soudaine d'un équipement de lecture publique qui lui faisait cruellement défaut » ; le directeur de bibliothèques de la ville parle en effet de « trente ans de retard (…), avec à peine 10% d'habitants inscrits » et ajoute « nous allons passer de 4800 à 13800 m² » (la moitié de la moyenne nationale et lecture publique avant ces projets). La BMVR occupe en fait deux sites, Cathédrale et Carnegie, qui après travaux « retrouvera sa fonction de bibliothèque d'étude et de recherche permettant la conservation optimale des collections patrimoniales et leur mise en valeur auprès du public » ; (contrairement à l'article de *Ville de Reims information, s.d.,* « Pour réussir l'ouverture des médiathèques », il n'y a ici pas un mot sur le gain de confort pour le lecteur dans la nouvelle bibliothèque de Carnegie) ; l'article conclut sur le rôle essentiel de l'Etat, déclencheur surtout d'un travail en réseau et les sujets plus communs aux trois BMVR de Champagne-Ardenne.

***L'union*, 10/09/2002**

« Croix-Rouge : la ville dans la ville » [Françoise Knuzé]

Long entretien avec Eric Quénard, le plus jeune conseiller général socialiste de la Marne, sur la Médiathèque Croix-Rouge, il dit qu'elle « va rapprocher la culture des quartiers les plus en difficulté » mais il note avec regret qu'« aucune prospective n'a été faite avec le milieu scolaire ou associatif ».

***Marne Hebdo*, 26 septembre au 02 octobre 2002**

« La Médiathèque Croix-Rouge met le cap sur l'emploi » [Frédéric Aubert]

Le coût des travaux [est] estimé à 4,46 millions d'euros (dont 71% de la ville de Reims, 15% de l'état, 14% région). La Médiathèque Croix-Rouge dimensionnée à la taille de la population visée soit 30 000 Habitants. Elle s'affiche comme un élément d'animation pour le quartier et se donne une mission de conquête de nouveaux publics ; «Notre équipement, de proximité aura pour enjeux de parvenir à la démocratisation culturelle » (Muriel Masini, directrice de Médiathèque Croix-Rouge).

30 000 livres Croix-Rouge plus 25 000 pièces pour la jeunesse, occuperont quelques 2 100m^2, accès Internet possible mais restreint, 7000 CD, 2 000 cassettes & DVD, 300 à 400 CD-ROM.

Importance du pôle information/documentation sur les métiers, l'emploi, la formation, les concours (que Marne Hebdo, du 31 juillet au 6 août 2003 appelait « emploi formation actualité » et que l'article à identifier paru en mai 2001, « Médiathèque Croix-Rouge » appelait « emploi formation-insertion ») : « cela n'existait pas à Reims » en dit Muriel Masini, directrice de la Médiathèque Croix-Rouge.

***Ville de Reims information*, février 2003 (n° 195)**

« Deux médiathèques à Reims » p. 62-63 [non signé]

Très quantitatif sur Cathédrale avec des reprises évidentes ou entre guillemets du discours de l'architecte ; pour Croix-Rouge « résolument contemporain » qui se signale par « l'importance des surfaces vitrées » et décrit matériaux et mobilier. Les deux papiers sont très descriptifs et quantitatifs, et n'aident en rien à se faire une opinion architecturale, voire à simplement comparer deux bâtiments contemporains. À remarquer la photo de Cathédrale qui fait la couverture du magazine, l'article Croix-Rouge qui à l'intérieur est le plus court des deux alors que trois images illustrent ces deux articles : une de l'extérieur très héroïque de Croix-Rouge, et deux photos intérieures de Cathédrale.

***L'Union*, 25/02/2003**

« Les dernières questions du conseiller municipal Michel Guillaudeau » [non signé]

Demande que si l'on prévoit une œuvre d'art avec la Médiathèque Cathédrale, il faut alors en programmer aussi une à Croix-Rouge ! Ce que la municipalité avait prévu de faire, répond-elle.

***Champ'éco* (titre illisible), Février-Mars 2003 (n° 21)**

« Les médiathèques créent une trentaine d'emplois » [Catherine Rivière]

Rappelle le budget de Cathédrale (15 M d'euros, 55 % ville, 26 % Etat, 11 % région et 8 % département) et surtout qu'il y a eu la même exigence de qualité à Croix-Rouge (ces chiffres concernant l'engagement de l'État sont différents de ceux annoncés par *L'Union* (?), s.d., « Médiathèque : le coût de construction évalué à cent millions de francs »).

***L'Union*, 03 mars 2003**

« Déménagement de la bibliothèque Château d'eau »

Mode d'emploi pour le retour des livres dans cette période à partir du 21 mars.

***Ville de Reims information*, avril 2003 (n° 198)**
« Les bibliothèques de Reims entrent dans le nouveau millénaire. Médiathèques mode d'emploi », pp. 14–18

Cinq pages illustrées de sept photographies replacent les deux médiathèques dans le réseau de lecture publique dorénavant organisé autour de trois pôles : Cathédrale (direction du réseau et animation culturelle grâce à on auditorium et ses salles d'exposition), Carnegie (étude de conservation du patrimoine) et Croix-Rouge (services de même qualité qu'à Cathédrale, « remplit en outre des missions socio-éducatives »), les quatre bibliothèques de proximité ayant aussi été « modernisées et rénovées » (celle de Château-d'Eau étant dorénavant transférée dans la médiathèque de Croix-Rouge). Le tout s'inscrit dans une politique de lecture publique rappelée dont les tarifs d'inscription sont rappelés. Puis pour les deux médiathèques qui nous intéressent, on détaille les horaires, le nombre de documents, de places assises et les surfaces des différentes parties qui les composent.

***L'Union*, 02 avril 2003**
« Médiathèques : les architectes face à leur œuvre » [Sophie Claeyens–Pergament]

Jean-Paul Viguier (re)dit que « le lecteur doit voir la cathédrale et le passant dans la rue doit voir le lecteur » et ajoute « la structure est entièrement soudée. Il n'y a aucun boulon, c'est ce qui donne cet aspect de légèreté ». Puis on passe au témoignage du journaliste sur Croix-Rouge « Etonnamment, l'endroit paraît comme plus sophistiqué. Des lumières, des couleurs, une certaine chaleur se dégage. Peut-être un peu plus que la Médiathèque Cathédrale.

Mais il est vrai que la parure extérieure n'est pas la même. Ici pas de cathédrale, mais le château d'eau » vis-à-vis duquel les architectes vont travailler et auquel ils vont en quelque sorte s'ancrer.

2. Articles parus depuis l'ouverture des deux médiathèques (mai et juillet 2003)

***Le journal des paroisses*, avril/mai 2003**
« Les nouvelles médiathèques » [Guy Baudrillart]

Parle d'un « édifice "miroir" », de son « élégante sobriété, son caractère accueillant, l'harmonie des couleurs (…) impression de confort et d'efficacité » puis décrit les regroupements et fonctions ; on y retrouve la citation intégrale de Viguier sur la « transformation douce » (in *Petites Affiches Matot-Braine*, 18/07/1997, n° 6581) et cette redondance de citations incite à prendre connaissance du dossier de presse envoyé aux journalistes par le maître d'ouvrage.

***Livre hebdo*, 2 mai 2003**
« Reims : la cathédrale bis » [Laurence Santantonios]

Le titre est bien emphatique mais l'article reprend mot pour mot un article de la même journaliste paru dans le même média un an avant (« polémique, chez certains Rémois, horrifiés de voir aussi intimement juxtaposés cathédrale gothique et bâtiment high-tech », mais cette fois c'est pour les places du toit que « l'on se bagarrera peut-être » car on y voit la cathédrale sur toute sa hauteur ; on reprend le discours de l'architecte sur son « respect pour Reims, meurtrie, détruite » pour justifier la conservation de l'hôtel de police (cf. *Petites Affiches Matot-Braine*, 18/07/97, n° 6581 et *Le journal des paroisses*, avril/mai 2003). Le parvis sera rendu au public, et on ne pourra plus y accéder en voiture, ce qui montre le rôle majeur joué par les médiathèques dans ces citées dans leur fonction de mise en valeur du centre ville (Troyes) mais aussi de fédérateurs socioculturels (Orléans, Vénissieux) ou pour ouvrir la ville-centre (Toulouse, Montpellier, Paris-Tobliac),

ce qui trahit au passage une intéressante typologie « urbanistique » qui n'a pas grand chose à voir avec celles que font habituellement les revues d'architecture. L'article parle du « classicisme » de la médiathèque qui « se retrouve à l'intérieur » (mais il s'agit en fait de distribution plus que d'ambiance esthétique) et, hormis les chauffeuses en couleur, de l'intérieur sobre et élégant voulu par le directeur du livre qui « se méfie des fantaisies et autres initiatives contemporaines » pour un bâtiment fait « "pour durer "». On conclut que tant de sobriété risque cependant d'intimider des publics qui ne vont jamais à la bibliothèque (discours qui, remarquons-le, est strictement le symétriques inversé de celui qui avait accompagné l'inauguration du Centre Pompidou…).

Puis on passe à Croix-Rouge « aussi asymétrique et originale que la Médiathèque Cathédrale est géométrique et sage ». Le bâtiment suscite la curiosité par son entrée, ses vitrines-facades, et « le souci du détail impressionne : beau matériaux, couleurs élégantes et douces, une extrême luminosité » (« extrême luminosité » étant valorisé, alors même que tout lecteur sait que, précisément, une telle ambiance ne convient plutôt pas car on ne peut lire dans un espace ainsi surexposé) avec un retour sur une programmation adaptée par sa directrice, Muriel Masini (espace emploi, etc.)

On conclut sur les regrets de la part du directeur de ne pas avoir réussi à instaurer la gratuité totale et à élargir les horaires (seule la ville assure le fonctionnement, à la différence de l'investissement où il y a Etat et Région).

***L'Union*, 7 mai 2003 (n° 17951)**

Ces quatre pages centrales du quotidien font l'objet, sous forme d'un tiré à part en couleur et noir et blanc très illustré, d'une édition spéciale (sur laquelle toutefois ne figure aucune date). En fait seules les deux pages centrales informent, chacune étant réservées à une médiathèque. Nombre de documents et animation, présentation des acteurs (l'adjoint à la culture, l'équipe et son directeur, et mention de l'architecte (mais rien sur ses autres réalisations ou son architecture en particulier) lorsqu'on évoque les chiffres et calendriers du bâtiment) rappel des missions, mode d'emploi et cinq usagers hypothétiques (entre 17 et 20 ans, ce qui n'est pas très représentatif) pour Cathédrale. Les commentaires sur le bâtiment portent en fait sur sa situation urbaine « Au-delà d'un parti pris architectural engageant à se faire face désormais, passé et futur qui l'un l'autre se mirent et s'imposent par le verre tendu dans une même inspiration gothique (…) ».

On retrouve les mêmes rubriques pour Croix-Rouge, mais adjoint à la culture et usagers hypothétiques sont remplacés par l'accent sur la formation et l'emploi (« l'espace actualité-emploi-formation », c'est son nom) ainsi que les partenaires du quartier. La médiathèque, « port d'attache des services aux collectivités pour toute la ville » compte 13 personnes, plus 7 pour les services hors le murs et 3 pour les bibliobus. La médiathèque est « à taille humaine » et on y trouve « Partout des places confortables pour la lecture et la détente (…). Les surfaces vitrées laissent passer un maximum de lumière (…). »

***L'Union*, 09/05/2003**

« Parrain ou marraine de la médiathèque : des idées » [non signé]

Porte sur les noms des parrains ou marraines (?) à donner au bâtiment et conclut « ces propositions spontanées, des choix de cœur, montrent combien les habitants se sentent concernés par cette médiathèque ».

***L'Union*, 10 mai 2003**

« Tout pour la musique – médiathèque : tout ce que vous avez toujours voulu… » [P.B]

Rien de particulier à relever le titre dit tout.

***L'Union*, 11 mai 2003**

« Le public conquis par la médiathèque », [J.F Scherpereel]

Portrait & remarques d'usagers concernant la Médiathèque Cathédrale intitulé « Agréablement surpris »

Source : *Marne Hebdo*, 26 septembre au 02 octobre 2002.

Ils viennent de toute l'agglomération participer à son ouverture : lecteurs, amateurs de multimédia, simples curieux. Lors de l'ouverture, « les plateaux faisant face à Notre Dame et, baignés par la clarté des baies vitrées, ont attiré davantage que les salles gagnées par la réaffectation de l'ancien commissariat »

Annexe

Sylvaine et Aurélie Careta : « On attendait la médiathèque pour le choix de livres. Elle répond à nos attentes ».
Déjà abonnées, la maman et sa fille reviendront donc. Aurélie en particulier pour les CD et les ouvrages étrangers.

Remi Viard (54 ans) : « Je désespérais d'avoir quelque chose de correct à Reims. Au Havre, ils ont ça depuis 30 ans. Reims se réveille 30 ans trop tard. Le contenu répond à mes attentes ; les salles sont lumineuses. Ça va nous changer de Carnegie. Mais dommage d'avoir gardé l'ancien commissariat et que ce ne soit pas un équipement communautaire ».

Julien, Steven et Maya Tillier : « On est venu par curiosité. Mais on utilise déjà le bibliobus où l'on prend des livres chaque semaine. Ici, il y a aussi les CD, cassettes, DVD. Tout est intéressant. C'est vraiment super : on revient mercredi ».

Louis et Sylvie : « C'est mieux qu'on ne pensait. C'est moderne et complet. On est intéressé par le multimédia et les livres d'art. Nous sommes inscrits à « Zola », mais nous reviendrons. Nous avons beaucoup aimé la lumière ».

Henri et Simone Robert : « A 80 ans, on est trop vieux pour lire. On ne tient plus. On est venu par curiosité pour voir la cathédrale à travers les vitres.
C'est bien beau. Mais ça a l'air d'être compliqué pour nous. Simone a cherché les romans et les auteurs régionaux ».

***L'Union*, 14/05/2003**

« Médiathèque Croix-Rouge : l'ouverture est retardée » [non signé]

Relate les incidents de parcours (en particulier des travaux supplémentaires concernant la fissuration de la dalle béton du logement du gardien) et anticipe les questions de parrainage et d'inauguration.

***Marne Hebdo Reims*, 28 mai-4 juin 2003, « Croix-Rouge : les élus ne savent toujours pas la date exacte de son ouverture. La médiathèque ouvrira… fin juin »**

« Située entre le château d'eau et le Quick, sa forme triangulaire ne peut échapper aux regards » précède, une fois de plus, des comparaisons quantitatives (nombre d'ouvrages, etc.) entre les deux médiathèques.

***L'Union*, 08/06/2003**

« Le conseil municipal a visité la médiathèque de Croix-Rouge »

Témoignages d'élus (intégration au paysage et une statue type victoire de Samothrace souhaitée), description de l'intérieur par fonctions, remise en situation de l'équipement dans le quartier et ses divers handicaps culturels (G. Cilice), nécessité de repeindre le château d'eau, constat de la « prouesse technique des architectes » et que « l'extérieur est beau », regret d'horaires trop étroits (28 h/hebdo) (M. Guillaudeau, PC) et spécificité du point emploi (J. Domice).

***L'Union*, 16 juin 2003**

« Plus de 6000 nouveaux inscrits à la médiathèque » [Françoise Kunzé]

A la Médiathèque Cathédrale « dans le cahier des doléances… une seule remarque,

le bruit ». En 15 jours les prêts y on atteint la moitié de ce qu'ils étaient en un an à Carnegie, 30% d'entre eux concernant la vidéo et la musique. Plusieurs facteurs jouent :

- le *rush* de 13 heures, dont les usagers profitent en venant se « recharger » pendant leur pause déjeuner ;
- la bonne intégration des automates qui fournissent un ticket avec la date de retour et la liste des emprunts (1/5 des abonnés les utilisent pour 28% des prêts) ;
- le service Internet, même si la consultation des sites est limitée à 30minutes et s'accompagne de l'interdiction d'utiliser des services de mails, jeux, et de mp3.

On remarque toutefois que « Les habitués de la bibliothèque Carnegie ont en effet du mal à retrouver à la Médiathèque Cathédrale le cocon des salles de lecture » (en particulier au 1er étage qui voit se mêler public studieux et centre CD-Vidéo).

***L'Union*, 26/06/2003**
« Médiathèque Croix-Rouge : en chrome et noir » [Patricia Buffet]

Evoque les journées portes ouvertes de Croix-Rouge qui précèdent l'inauguration officielle de ce bâtiment « résolument contemporain, magnifiquement inséré dans son environnement urbain » (ce n'est pas le seul article qui fait référence à ces notions d'intégration ou d'insertion, assez problématiques toutefois si on y regarde de près). À part le titre qui reprend une des phrases de l'article, et les noms des architectes, il n'y a rien d'autres sur l'architecture, mais on évoque les horaires, l'ensemble de l'organisation, les missions de la médiathèque, etc.

***L'Union*, 29 juin 2003, Médiathèque Croix-Rouge : allez y aujourd'hui » [non signé]**

Outre la légende de deux photos, « Le personnel très disponible fournit beaucoup de renseignement » et « Les journaux tous les jours en consultation », on peut lire le commentaire architectural suivant : « Les premiers visiteurs ont été séduits par les lignes contemporaines de ce nouveaux lieu, magnifiquement inséré dans son environnement urbain et dont les concepteurs sont Lipa & Serge Goldstein ».

***Interbibly*, juillet 2003 (n° 58)**
« Reims met les bouchées doubles, et le public suit » [Ricard Roy]

La Médiathèque Cathédrale : 1 900 m² face à la cathédrale, 15 m de haut.

***Marne Hebdo*, 03 juillet 2003**
« la médiathèque à ouvert ses portes mardi » [C.H]

L'article propose plusieurs point de vue sur la Médiathèque Croix-Rouge :

- Une jeune architecte de 28 ans, Britt Lamotte, dont l'œil connaisseur vient admirer le travail de perspective et des volumes de l'architecture « c'est innovant, vraiment pas mal et surtout lumineux » ;
- François Lheutre, un habitant du quartier âgé de 60 ans, un peu perdu, était entouré de tout le personnel de la médiathèque : « je viens avec intérêt voir notamment tout le rayon sciences qui m'intéresse particulièrement » ;
- Jean et Martine Dequenne, [qui] avouent être tous les deux de gros lecteurs. « Nous venons voir tout ce qui est informatique et ce qui a trait aux nouvelles technologies et puis aussi ce qui est proposé en rayon science-fiction » ;
- Des bibliothécaires : « nous avons gonflés le fond rap et reggae qui est particulièrement demandé » ;
- Claire 34 ans « je suis surtout venue voir l'espace emploi. L'endroit est très convivial, je le trouve même moins froid que la médiathèque centre ville ».

***Marne Hebdo*, 24 juillet au 30 juillet 2003 (n°45), « Les Médiathèques attirent un millier de nouveaux lecteurs par semaine », [Frédéric Aubert]**

Il n'y a rien de particulier dans l'article, dont seul le titre claque comme un slogan publicitaire.

***Marne Hebdo*, du 31 juillet au 06 août 2003 (n° 46)**

« Tout pour l'emploi et la formation à la Médiathèque Croix–Rouge », [Frédéric Aubert]

Croix-Rouge dispose d'un espace « emploi formation actualité » (Responsable Dominique Abassi & Julie Eboudit, qui gèrent ce pôle unique à Reims), « service placé dans un secteur frappé par le chômage ». De nombreux liens ont étés établis entre la Médiathèque Croix-Rouge, l'ANPE, la mission locale, le Greta, l'Association Nationale pour la Formation Professionnelle des Adultes, et la Chambre de Commerces et d'Industrie.

Non loin de l'espace « emploi formation actualité » (qui semble s'appeler plutôt « emploi formation-insertion » si l'on suit l'article paru en mai 2001, (n° 78), « Médiathèque Croix-Rouge ») se trouve l'espace presse, où « la consultation est un plaisir dans les 18 fauteuils installés dans cet espace convivial et fonctionnel ».

On note également une prise en charge des personnes âgés, grâce à un nouveau manuel « Gros Caractères » pour personnes âgés (*Notre Temps*), les malvoyants disposant de leur côté d'un appareil de lecture adapté.

***L'Union*, 13 août 2003**

« Plus de 133000 entrées depuis l'ouverture » [Patricia Buffet]

« Site magnifique et climatisé (…) emprunts : les DVD et la vidéo font un carton (…) calibrée pour accueillir entre 1000 et 4000 personnes » lit-on au sujet de la Médiathèque Cathédrale dont son conservateur, Richard Roy, constate « Nous avons également constaté que beaucoup de personnes qui viennent à la médiathèque n'empruntent pas forcément. Ils utilisent beaucoup les services en libre accès sans pour autant s'inscrire »

« La climatisation offre surtout en ce moment « des conditions de séjour agréable » » pour reprendre l'expression de J.-P. Viguier ; « Certains se régalent du paysage de la cathédrale, d'autre profitent des chauffeuses. (…) D'autre encore préfèrent le calme de la salle sciences et techniques »

Les visiteurs se plaignent d'un manque de disponibilité des cassettes ou DVD.

En septembre la signalétique sera également complétée sur les étagères.

***L'Union*, 14 août 2003**

« Service actualité–information : de « Vogue » à « l'Expresso » », [Patricia Buffet]

A médiathèque cathédrale : des fauteuils rouges, bleus, et jaunes confortables… Les journaux ne sont consultables que sur place… Quatre postes Internet « en permanence occupés » et deux postes de recherches.

***L'Union*, 15 août 2003**

« Espace image et musique : un des plus recherchés » [Patricia Buffet]

Ce service est le plus demandé de la médiathèque. Les étagères [ont] connu la ruée. Le stock a disparu en deux semaines. Fauteuils confortables et télévision à disposition, plus casque pour un moment de tranquillité et un public plutôt jeune et adolescent, masculin pour la musique.

A noter que le prix des DVD et vidéo est plus important que dans le commerce car il intègre les droits d'auteurs. Ces médias sont souvent rayés et constituent une part importante du budget.

***L'Union*, 16 août 2003**

« Langues et littérature : six labos en libre service » [Patricia Buffet]

Rien de particulier à signaler.

***L'Union*, 19 août 2003**

« Du Jardin à la Médecine », [Patricia Buffet]

A la Médiathèque Cathédrale le fond médecine, cuisine, et jardinage est très demandé, indique Marie-Pierre Rabaté, coresponsable du service avec Denise Noël. « Les visiteurs viennent en famille, chacun y trouve son compte » complète Jean-Marie Mirof le troisième agent de l'équipe.

« Huit postes multimédias (…) Une des installation originale de ce service (l'espace science et technique) consiste en une salle de travail en groupe composé de six places et dans laquelle les gens peuvent s'isoler, notamment du bruit, du reste de la médiathèque. »

***L'Union*, 20 août 2003**

« Plus de 1000 inscriptions au cours du premiers mois » [Patricia Buffet]

« La Médiathèque Croix-Rouge a ouvert ses portes fin juin. Durant le mois de juillet, quelques 1016 inscriptions ont été enregistré (40 par jour) » « J'ai le sentiment que nous avons touché un public proche de la médiathèque - Croix du Sud, Pays de France - surtout chez les jeunes » Muriel Masini, directrice.

Quelques chiffres :

- 450 entrées/jour
- 900 prêts/jour
- Prêts 42 % d'adultes, 58 % de jeunes
- 58 % documents imprimés, 22 % DVD et cassettes (film)
- 17,5 % CD et cassettes audio
- Adultes imprimés 1ère place, 2eme place, musique
- Jeunes imprimés 1 ère place, 2eme place, films

Les espaces présents à Croix-Rouge :

- Espaces actualité-emploi-information
- Espace image et musique
- Espace adulte
- Espace jeunes
- Atelier

Deux points particuliers relevés :

- Traitement d'air apprécié
- Des espaces pour tous (animations, expos, conférences, et spectacles).

***L'Union*, 21 août 2003**

« Il n'y a pas d'age pour aller à la médiathèque » [Sophie Santoni]

Espace jeunes de 0 à 14 ans : « C'est convivial, on a envie d'y rester. Ça fait bientôt une heure qu'on est là ». Installé côte à côte dans deux gros fauteuils, Odile et son fils Martin, cinq ans et demi, lisent ensemble une bade dessinée.

***Marne Hebdo*, 21 août au 27 août 2003 (n°48)**

« Médiathèque : razzia sur le rap » [C.H]

Rien de particulier à relever.

***L'Union*, 22/08/2003**

« Quatre pôles d'attraction répartis sur trois secteurs reliés par le site propre » [non signé]

Affirme « que ces constructions produisent un impact considérable sur les mentalités », la Médiathèque Croix-Rouge étant une des constructions évoquée, avant de développer le site propre qui doit relier différents équipements.

***VRI*, septembre 2003, p32/33**

« Médiathèques : le succès est là » [non signé]

« Médiathèque Cathédrale : un nouvel inscrit toutes les deux minutes »

« Ruée sur les nouveaux supports »

« … plus d'un tiers des documents empruntés sont des CD, DVD, CD-ROM, casettes. »

Début août 2003, la répartition des prêts se fait ainsi :

- 71% pour les documents imprimés
- 14% pour les Vidéos documentaires et CD-ROM
- 14% (Croix-Rouge) à 19% (Cathédrale) pour la musique
- 10% (Cathédrale) à 15% (Croix-Rouge) pour les films

***Le Figaro*, 02 septembre 2003**

« A Reims, plein cadre sur le gothique » [Francis Rambert]

« … Nouveaux espaces du lieu contemporain qui tirent profit de ce magnifique voisinage… » ; « …édifice de verre et de métal… » ; « …Carnegie fond anciens, Médiathèque Cathédrale ouvrages modernes » ; « …livrée avec un an de retard (cause archéologique)… » ; « J.-P. Viguier a jugé bon de maintenir en place ce bâtiment (le vieux commissariat) sans grand intérêt, …cas flagrant de façadisme.. » ; « …acrobaties […] pour faire coïncider les planchers avec les anciennes fenêtres. » ; « Je n'ai jamais considéré ce projet comme un geste architectural mais comme un assemblage de plusieurs partis » J.-P. Viguier ; « La cathédrale ouverte vers le soleil se plait ainsi à se refléter dans les façades de verre de la médiathèque orienté nord-ouest. « elle s'invite en permanence » dit joliment l'architecte qui réussit là à mettre la modernité en communication avec le chef d'œuvre gothique » ; « …vis-à-vis stimulant… » ; « …ado yeux vissés sur écran d'ordinateur… » ; « Un travail arachnéen sur la structure » souligne J.-P. Viguier ; « …planchers épais ont [aussi] une élégance de se montrer fins en façade… » ; « …traitement de la toiture… » ; « …étonnement, dépourvue de cafétéria… » ; « … parvis refait en 2006 ».

Remarque : cet article ne figurait pas dans le dossier de presse constitué à Croix-Rouge, mais dans celui de la Médiathèque Cathédrale qui reste, éventuellement, à explorer plus exhaustivement. Par ailleurs, Francis Rambert est aussi journaliste dans une revue professionnelle d'architecture, raison pour laquelle son propos figure en détail.

***L'Union*, 10 septembre 2003**

« La Médiathèque Cathédrale victime de son succès », [Sophie Pergament]

Rien de particulier et d'inédit dans cet article.

***Marne Hebdo*, du 4 octobre au 10 octobre 2003**

« F. Eiden, éducateur Musical », [non signé]

Un éducateur qui est bibliothécaire au rayon musique, conseille et fait découvrir les musiques aux jeunes.

***L'Union*, 13/12/2003**

« La visite « utile » du ministre de la Culture » [J.F. Scherpereel]

et « Jean-Jacques Aillagon à Reims : la lecture et ses hiatus » [Fabrice Littamé]

Il y a deux articles le même jour, pages 3 et 12. Le premier porte plutôt sur la visite d'un ministre porteur d'éventuels moyens financiers en région, et il évoque les deux médiathèques en même temps. Le second ne parle en revanche que de la Médiathèque Cathédrale (et des intermittents et archéologues trublions lors de la visite ministérielle). La double inauguration par J.-J. Aillagon le voit se féliciter de « l'intégration » de la bibliothèque Cathédrale : « C'est magnifique quand une œuvre du XXIe siècle coexiste avec un bâtiment ancien ».

***Marne Hebdo*, 31/12/2003 au 07/01/2004 (n° 67)**
« Médiathèques, Cartonnerie, parvis, tram : Reims se métamorphose » [non signé]

Sur l'inauguration des deux médiathèques, l'une « modèle d'originalité architecturale. Des angles et des formes bizarroïdes », l'autre « aussi belle de l'intérieur que de l'extérieur » avec deux citations de leurs architectes réciproques.

***Marne Hebdo*, 12 au 18 Mai 2004**
« L'anniversaire de tous les records », [H.C]

Sur le réseau des bibliothèques municipales : 41556 adhérents dont 94% de Rémois. C'est un bon résultat après un an d'ouverture (20% de la population de la ville) qui est assez inattendu. On est passé de 30% d'adultes à 64% au bout d'un an, et la modification des horaires d'ouvertures pour les personnes actives est avancée pour expliquer cette inversion de tendance. A noter cependant que la fragilité des supports CD/DVD qui ne durent que trois emprunts environ sera à prendre en compte pour le bon fonctionnement de ces équipements.

***L'Union*, 19 Mai 2004**
« Sucess story pour les deux Médiathèques », [Patricia Buffet]

Ouverture de la Médiathèque Croix-Rouge 14 mai 2003 ; ouverture de la Médiathèque Cathédrale 01 juillet 2003.

Avril 2003 : 18574 abonnés ; mai 2004 : 41556 abonnés (dont 65% d'adultes, 35% de jeunes, « les adultes se sont emparés des Médiathèques »). En un an 670 000 entrées sur les deux médiathèques (572 000 à la Médiathèque Cathédrale, 98 000 à la Médiathèque Croix-Rouge) ce qui fait 2 000 à 3 000 personnes par jour à Cathédrale et 500 à 1 000 pour Croix-Rouge.

Sur le réseau (les médiathèques Cathédrale, Croix-Rouge, Laon Zola, Holden, Saint Rémi, Chemin Vert) : 366 000 documents (Livres, CD, DVD, Revues) ; 1 160 000 documents empruntés (probablement pendant la période avril 2003 à mai 2004). 100 personnes travaillent sur le réseau (46 à Cathédrale, 24 à Croix-Rouge).

Mario Rossi (adjoint à la culture à la mairie de Reims) confie qu'ils ont […] « Rattrapé un retard et [qu'ils sont] désormais bien équipés ».

Budget de fonctionnement des médiathèques en 2004 : 1,4 million d'euros (dont 500 000 euros en acquisition) soit 22% de plus que l'an dernier.

3. Les articles sans date

***Marne Hebdo*, sans date (après l'ouverture)**
« Des vigiles à la médiathèque » [F.A]

« Les usagers espèrent que le calme règnera dans la médiathèque ». Le personnel et les usagers formules en effet des plaintes contre les jeunes : « Certains jeunes confondent la cour de récréation et cet établissement ». Le mercredi après-midi et le samedi après-midi sont deux périodes de la semaine particulièrement difficile pour les 2 000 abonnés, et deux hommes de sécurité de Cathédrale viennent à Croix-Rouge.

Christine habite non loin de l'hippodrome. Depuis que la Médiathèque Croix-Rouge existe, elle lit bien plus qu'avant. Mais elle « essaye de venir pendant les heures de cours. (Sinon) les jeunes parlent fort, galopent, s'interpellent, crient, se disputent.c'est vraiment pénible. » On observe une effervescence autour des CD/DVD et des ordinateurs. Des Actes d'incivilités à la Médiathèque Croix-Rouge sont mentionnés dans l'article.

Mario Rossi, adjoint au maire chargé de la culture, savait « bien qu'en installant une médiathèque à Croix-Rouge, il y aurait plus de travail de proximité à faire ». Les mesures évoquées sont l'ajout de personnes de sécurité et des réunions avec association de quartier.

Sans titre, sans date (probablement après l'ouverture)
« Nouveau phare du pôle culturel » [non signé]
Evoque le service de la nouvelle médiathèque, sans un mot sur l'architecture (c'est un archétype, NDLR)

***L'Union*, sans date (après l'ouverture)**
« Un lieu incontournable pour les mélomanes », [H.C]
La Médiathèque Cathédrale : Stéphane Joly, président de Radio Primitive : « c'est un endroit très agréable. Ça donne envie de se poser dans un coin et de se mettre à lire »

Une série de portraits intitulés « que pensez-vous de la médiathèque? »
François Thiers, 18 ans étudiant : « ...très spacieuse... déco trop stricte... judicieux d'y placer des plantes vertes... »
Amida Bosch, 58 ans, documentaliste à la fac de Lettres : « ... L'architecture, la vue imprenable sur la cathédrale la rende très belle... de plus il y a un effort de recherche sur les matériaux... »
Michel Luka, 40 ans, fonctionnaire : « ... vaste... bonne luminosité... belle vue... déco trop uniforme... trop chaud... »
Rachel Durupt, 34 ans, sans emploi : « ...vaste... belle vue... jolies couleurs coin enfant... pas trop loin de chez moi... »
Françine Maquel, 55 ans, professeur de Lettres : « table de travail bien éclairées... manque un garage à vélo et une cafétéria... dommage qu'elle ne soit pas ouverte le dimanche... ».

***L'Union*, sans date**
« Médiathèque : le coût de construction évalué à cent millions de francs » [Parick Ceghi/ (coupé)]
Décline le foncier, les deux opérations (Croix-Rouge étant présenté comme une décentralisation de Cathédrale) et les estimations et participations (40 % Etat pour Cathédrale, 30 % pour Croix-Rouge) (ces chiffres concernant l'engagement de l'état sont différents de ceux annoncés par *Champ'éco* (titre illisible), Février-Mars 2003 (n°21), « Les médiathèques créent une trentaine d'emplois »)

***Ville de Reims information*, sans date**
« Pour réussir l'ouverture des médiathèques », p. 62-63
Insiste sur la fermeture et l'opération de Carnegie à partir de 2003 jusqu'en fin 2004 « en améliorant le confort des lecteurs et les conditions de conservation des collections » (cet article, contrairement à *Livre hebdo* daté du 8 mai 2002, pense au confort des lecteurs à Carnegie) et donne les détails de l'ensemble des opérations qui touchent aux médiathèques qu'il faut considérer en réseau (on donne les horaires sous forme de tableau).

Brochure éditée par la ville de Reims, sans date
Fait une bonne présentation des deux ouvrages (brochure grise carré 20x20environ, 12 pages).

Conclusions d'un dépouillement de presse

A l'exception des deux articles de *Livre-hebdo*, du seul article d'un quotidien national (*Le Figaro*) et des deux publications professionnelles contemporaines de l'inauguration que nous avons ajoutées (*Archiscopie* et *Architecture-intérieure, CREE* en avril-mai 2003), la soixantaine d'articles que nous avons lu porte essentiellement sur les médias locaux. On peut s'étonner d'une réelle redondance de l'information, d'une conception de l'architecture qui se limite à des surfaces et à des fonctions, ou de l'absence de référence à la culture architecturale. Mais cela témoigne de la médiatisation des projets des médiathèques rémoises au niveau local telle qu'elle est, et constitue un indicateur intéressant et peu habituel de ce que l'on dit de l'architecture, c'est-à-dire de la représentation que des journalistes non spécialisés et locaux s'en font.

Ici, point de « critique » comparable à celle qui constitue les revues d'architecture, illustrations en couleurs comprises. Ce n'est pas l'œuvre d'un auteur qui est présenté en la situant soigneusement dans le champ des professionnels publiés et de ses jeux de concurrence et de distinction, mais on suit la production d'un objet architectural qui passe pour nécessaire et intentionnel, et dont on se soucie peu sa dimension culturelle. A la différence des revues professionnelles, on n'attend pas que le bâtiment soit terminé pour en parler, et on accorde la parole à ses usagers en train de l'investir ; alors que le bâtiment n'existe dans la presse professionnelle qu'au moment de son inauguration, la presse locale l'inscrit dans une temporalité beaucoup plus large, en témoignant de son développement assez loin en amont, et en suivant quelques primo-usagers aléatoires en aval. On suit enfin les dérives des coûts et des délais, et le témoignage de certains acteurs du projet permet de comprendre les intentions politiques préalables comme le terrain sociologique du projet qui ne se réduit jamais à un équipement isolé ou à un bâtiment sans dessein ; parfois même, on évoque quelques incidents de parcours, et cela ajoute aux différences entre les quotidiens régionaux et l'actualité des revues d'architecture.

En rappelant la commande initiale, en rendant au projet le temps de son développement, en définissant le bâtiment comme lieu habité autant que comme partie prenante d'enjeux plus sociétaux et de jeux plus collectifs d'acteurs, ces articles enrichissent ou interrogent l'idée que l'on se fait de la critique architecturale à travers ses médias privilégiés que sont les revues d'architecture. La convergence entre ces différents univers de médias est en revanche totale autour de la dimension a-critique souvent constatée au sujet de la critique (et probablement inhérente à la critique architecturale[1]). Mais dans chacun des cas, cette convergence n'a probablement pas le même sens. Alors que la critique professionnelle vise essentiellement à séparer ce qui est digne d'être connu et reconnu comme de l'architecture (et qu'elle publie) et ce qui ne l'est pas (qu'elle ignore alors)[2], la critique non professionnelle parle de ce qui se fait localement, sans trier pourrait-on dire. La logique territoriale l'emporte ici sur la logique culturelle, et elle intègre toute la production alentour, alors que la critique professionnelle produit une ligne de démarcation. Pour l'une tout est bon à prendre, alors que l'autre vise, à l'exact opposé, à discerner. Mais l'une comme l'autre se dispensent de préciser leurs critères, mais dans les deux cas cela nous ramène à la critique

[1] Sur ces questions, voir Agnès Deboulet, Rainier Hoddé, André Sauvage (ed.), *La critique architecturale : questions, frontières, desseins*, Paris, Les éditions de La Villette, parution prévue janvier 2005, env. 250 pages

[2] Nous empruntons ces analyses à Christophe Camus, *Lecture sociologique de l'architecture décrite. Comment bâtir avec des mots*, Paris, L'Harmattan, 1996.

architecturale « telle qu'elle se fait », en dehors de tout toute posture dénonciatrice envers une pratique qui ne serait pas souhaitable.

Au final, c'est naturellement nos propres présupposés sur une presse régionale qui serait incapable de parler d'architecture que nous revisitons. Précisons en préalable que si les travaux tardifs sur la critique architecturale ont permis de comprendre les fonctions sociales de la critique des revues d'architecture, la presse locale n'a pas même été l'objet d'une telle investigation. Elle est donc encore plus méconnue dans nos milieux professionnels, et elle fait l'objet d'un jugement qui n'est pas sans rappeler celui de certains lettrés qui, assimilant « la » lecture à la familiarité avec les seuls textes classiques, en déduisent que « les jeunes ne lisent plus » sans voir qu'ils lisent peut-être de plus en plus mais hors de l'étroit chenal réservé de la culture la plus légitime[3].Ici, la critique régionale n'a pas non plus la légitimité des revues qui font non seulement l'actualité de l'architecture mais aussi l'architecture tout court. Mais elle donne néanmoins une véritable lecture, à la fois triviale et quotidienne, de l'architecture. Alors que la première se situe plutôt du côté du couple de la légitimation et de l'esthétique, la seconde serait plutôt sur le registre du domestique et de l'information. Toutes deux participent donc d'une réception médiatique que nous avons voulu marquer d'une approche compréhensive[4], et que vient utilement compléter l'évaluation plus approfondie que nous tentons à travers ce travail.

[3] Sur cette question, voir Christine Detrez, Marie Cartier et Christian Baudelot, *Et pourtant ils lisent*, Paris, Seuil, 1999.

[4] Pour une approche de ce type du travail des journalistes, voir Cyril Lemieux, *Mauvaise presse. Une sociologie compréhensive du travail journalistique et de ses critiques*, Paris, Métailié, 2000.